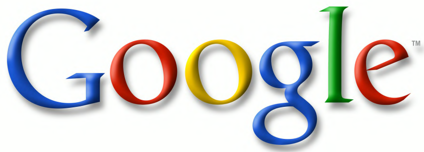
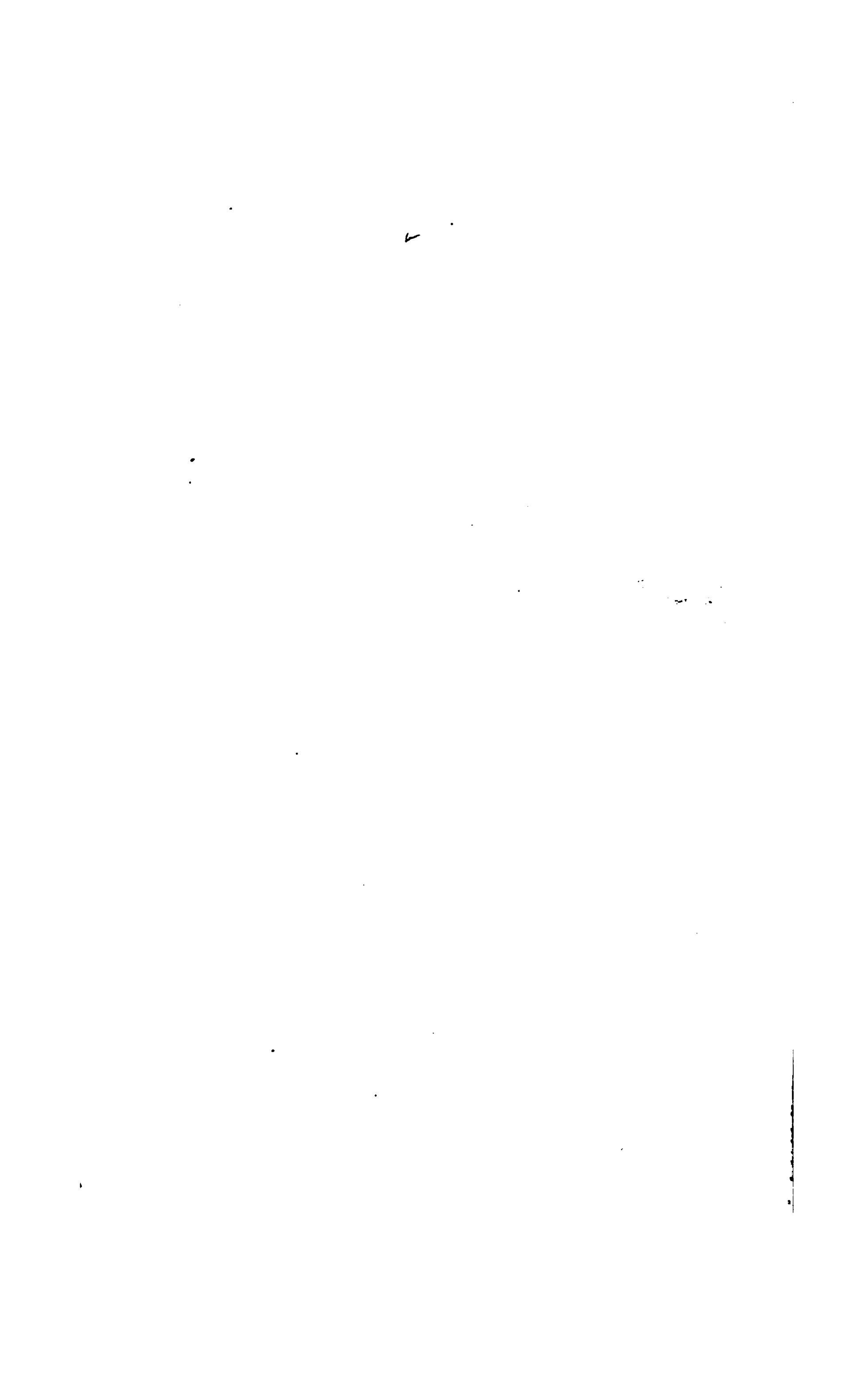



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580875 2

Assollant
NKV



COLLECTION MICHEL LÉVY

HISTOIRE FANTASTIQUE

DU

CÉLÈBRE PIERROT

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie

HISTOIRE FANTASTIQUE

DU

CÉLÈBRE PIERROT

ÉCRITE

PAR LE MAGICIEN ALCOFRIBAS

TRADUITE DU SOGDIEN PAR

ALFRED ASSOLLANT



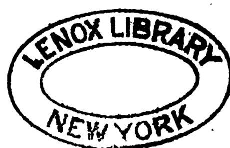
PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1860


LENOX LIBRARY
NEW YORK

HISTOIRE FANTASTIQUE

DU

CÉLÈBRE PIERROT

I

PREMIÈRE AVENTURE DE PIERROT

COMMENT PIERROT DEVINT UN GRAND GUERRIER

Pierrot naquit enfariné : son père était meunier; sa mère était meunière. Sa marraine était la fée Aurore, la plus jeune fille de Salomon, prince des génies.

Aurore était la plus charmante fée du monde : elle avait les cheveux noirs, le front de moyenne grandeur, mais droit et arrondi, un nez retroussé, fin et charmant, une bouche petite qui laissait voir dans ses sourires des dents admirables. Son teint était blanc comme le lait, et ses joues avaient cette nuance rose et trans-

parente qui est inconnue aux habitants de ce grossier monde sublunaire. Quant à ses yeux, ô mes amis ! jamais vous n'en avez vu, jamais vous n'en verrez de pareils. Les étoiles du firmament ne sont auprès que des becs de gaz fumeux ; la lune n'est qu'une vieille et sale lanterne.

Dans ces yeux si beaux, si doux, si lumineux, on voyait resplendir un esprit extraordinaire et une bonté suprême. Oh ! quelle marraine avait le fortuné Pierrot !

Les fées, qui sont de grandes dames, ne fréquentent guère de simples meuniers; mais Aurore était si compatissante, qu'elle n'aimait que la société des pauvres et des malheureux. Un jour qu'elle se promenait seule, dans la campagne, elle passa près de la maison du meunier juste au moment où Pierrot, qui venait de naître, criait et demandait le sein de sa mère; elle entra dans le moulin, poussée par une curiosité bien naturelle aux dames.

Comme elle entrait, Pierrot cessa de crier pour lui tendre les bras. Aurore en fut si charmée, qu'elle le prit sur-le-champ, l'embrassa, le caressa, l'endormit, le replaça dans son berceau et ne voulut pas sortir du moulin avant d'avoir obtenu la promesse qu'elle serait choisie pour marraine de l'enfant.

Le lendemain, elle tint Pierrot sur les fonts baptismaux et voulut lui faire un présent, suivant la coutume.

— Mon ami, lui dit-elle, je pourrais te rendre plus riche que tous les rois de la terre; mais à quoi sert la richesse, si ce n'est à corrompre et endurcir ceux qui la possèdent; je pourrais te donner le bonheur, mais il faut l'avoir mérité? Je veux te donner deux choses : l'esprit et le courage, qui te défendront contre les autres hommes; et une troisième : la bonté, qui les défendra contre toi. Ces trois choses ne t'empêcheront pas de rencontrer beaucoup d'ennemis et d'essuyer de grands malheurs, mais, avec le temps, elles te feront triompher de tout. Au reste, si tu as besoin de moi, voici un anneau que je t'ordonne de ne jamais quitter. Quand tu voudras me voir, tu le baiseras trois fois en prononçant mon nom. En quelque lieu de la terre ou du ciel que je sois, je t'entendrai et je viendrai à ton secours.

Voilà comment Pierrot fut baptisé. Je passe sous silence les dragées, dont la fée Aurore répandit une si grande quantité qu'elle couvrit tout le pays, et que les enfants du village en ramassèrent deux cent cinquante mille boisseaux et demi, sans compter ce que croquèrent les oiseaux du ciel, les lièvres et les écureuils.

Quand Pierrot eut dix-huit ans, la fée Aurore le prit à part et lui dit :

— Mon ami Pierrot, ton éducation est terminée. Tu sais tout ce qu'il faut savoir : tu parles latin comme Cicéron et grec comme Démosthènes; tu sais l'anglais,

l'allemand, l'espagnol, l'italien, le cophte, l'hébreu, le sanscrit et le chaldéen ; tu connais à fond la physique, la métaphysique, la chimie, la chiromancie, la magie, la météorologie, la dialectique, la sophistique, la clinique et l'hydrostatique; tu as lu tous les philosophes et tu pourrais réciter tous les poëtes ; tu cours comme une locomotive et tu as les poignets si forts et si bien attachés, que tu pourrais porter, à bras tendu, une échelle au sommet de laquelle serait un homme qui tiendrait lui-même la cathédrale de Strasbourg en équilibre sur le bout de son nez. Tu as bonnes dents, bon pied, bon œil. Quel métier veux-tu faire?

— Je veux être soldat, dit Pierrot; je veux aller à la guerre, tuer beaucoup d'ennemis, devenir un grand capitaine et acquérir une gloire immortelle qui fera parler de moi *in sæcula sæculorum*.

— *Amen*, dit la fée en riant. Tu es jeune encore, tu as du temps à perdre. J'y consens; mais s'il t'arrive quelque accident, ne me le reproche pas... Ces enfants des hommes, ajouta-t-elle plus bas et comme se parlant à elle-même, se ressemblent tous, et le plus sensé d'entre eux mourra sans avoir eu plus de bon sens que son grand-père Adam quand il sortit du paradis terrestre.

Pierrot avait bien entendu l'aparté, mais il n'en fit pas semblant. « Il n'y a pire sourd, dit le proverbe, que celui qui ne veut pas entendre. » Ses yeux étaient

éblouis des splendeurs de l'uniforme, des épaulettes d'or, des pantalons rouges, des tuniques bleues, des croix qui brillent sur les poitrines des officiers supérieurs. Le sabre qui pend à leur ceinture lui parut le plus bel instrument et le plus utile qu'eût jamais inventé le génie de l'homme. Quant au cheval, et tous mes lecteurs me comprendront sans peine, c'était le rêve de l'ambitieux Pierrot.

— Il est glorieux d'être fantassin, disait-il; mais il est divin d'être cavalier. Si j'étais Dieu, je dînerais à cheval.

Son rêve était plus près de la réalité qu'il ne le croyait.

— Embrasse ton père et ta mère, dit la fée, et partons.

— Où donc allons-nous? dit Pierrot.

— A la gloire, puisque tu le veux; et prenons garde de ne pas nous rompre le cou, la route est difficile.

Qui pourrait dire la douleur de la pauvre meunière, quand elle apprit le projet de Pierrot!

— Hélas! dit-elle, je t'ai nourri de mon lait, réchauffé de mes caresses et de mes baisers, élevé, instruit, pour que tu te fasses tuer au service du roi! Quel besoin as-tu d'être soldat, malheureux Pierrot? Te manque-t-il quelque chose ici? Ce que tu as voulu, en tout temps, ne l'avons-nous pas fait? Ne te l'avons-nous pas donné? Pierrot, je t'en supplie, ne me donne pas la douleur de te voir un jour rapporté ici mort

ou estrôpié. Que ferions-nous alors? Que fera ton père, dont le bras se fatigue et ne peut plus travailler? Comment et de quoi vivrons-nous?

— Pardonne-moi, pauvre mère, dit l'entêté Pierrot, c'est ma vocation. Je le sens, je suis né pour la guerre.

Ici la mère se mit à pleurer. Le meunier, qui n'avait encore rien dit, rompit le silence :

— Tu peux t'en aller, Pierrot, si tu sens que c'est ta vocation, quoique ce soit une vocation singulière que celle de couper la tête à un homme, ou de lui fendre le ventre d'un coup de sabre et de répandre à terre ses entrailles. La voix des parents n'a appris, n'apprend et n'apprendra jamais rien aux enfants. Ils ne croient que l'expérience ! Va donc, et tâche d'acquérir cette expérience au meilleur marché possible.

— Mais, dit Pierrot, ne faut-il pas combattre pour sa patrie ?

— Quand la patrie est attaquée, dit le meunier, il faut que les enfants courent à l'ennemi et que les pères leur montrent le chemin ; mais il n'y a aucun danger, mon pauvre Pierrot, tu le sais bien : nous sommes en paix avec tout le monde.

— Mais...

— Encore un *mais !* Va ! Pars ! lui dit son père en l'embrassant.

Pierrot partit fort chagrin, mais obstiné dans sa ré-

solution. Si la bonne fée avait pitié de la douleur de ses parents, elle savait fort bien qu'un peu d'expérience était nécessaire pour rabattre la présomption de Pierrot, et elle avait confiance dans l'avenir.

Ils marchèrent longtemps côte à côte sans rien dire. Enfin, après plusieurs jours, ils arrivèrent dans le palais du roi. Là, Pierrot fut si ébloui des colonnes de marbre, des grilles en fer doré, des gardes chamarrés d'or, et des cavaliers qui couraient au galop le sabre en main, à travers la foule, pour annoncer le passage de Sa Majesté, qu'il oublia complétement les remontrances de ses parents.

Comme il regardait, bouche béante, un spectacle si nouveau, le roi passa en carrosse, précédé et suivi d'une nombreuse escorte. Il était midi moins cinq minutes, et la famille royale, au retour de la promenade, allait dîner. Aussi le cocher paraissait fort pressé, dans la crainte de faire attendre Sa Majesté. Tout à coup un accident inattendu arrêta le carrosse. Un des chevaux de l'escorte fit un écart, et le page qui le montait, et qui était à peu près de l'âge de Pierrot, fut jeté contre une borne et eut la tête fracassée. Tous les autres s'arrêtèrent au même instant pour lui porter secours, ou au moins pour ne pas le fouler sous le pied des chevaux.

— Eh bien ! qu'est-ce? dit aigrement le roi en mettant la tête à la portière.

— Sire, répondit un page, c'est un de mes camarades qui vient de se tuer en tombant de cheval.

— Le butor ! dit le roi; qu'on l'enterre et qu'un autre prenne sa place. Faut-il, parce qu'un maladroit s'est brisé la tête, m'exposer à trouver mon potage refroidi?

Il parlait fort bien, ce grand roi. Si chaque souverain, ayant trente millions d'hommes à conduire, pensait à chacun d'eux successivement et sans relâche pendant quarante ans de règne, il ne lui resterait pas une minute pour manger, boire, dormir, se promener, chasser et penser à lui-même. Encore ne pourrait-il, en toute sa vie, donner à chacun de ses sujets qu'une demi-minute de réflexion. Évidemment c'est trop peu pour chacun. C'était aussi l'opinion du grand Vantripan, empereur de la Chine, du Tibet, des deux Mongolies, de la presqu'île de Corée, et de tous les Chinois bossus ou droits, noirs, jaunes, blancs ou basanés qu'il a plu au ciel de faire naître entre les monts Koukounoor et les monts Himalaya. Aussi, ne pouvant penser à tous ses sujets, en gros ou en détail, il ne pensait qu'à lui-même.

Par l'énumération des États de ce grand roi, vous voyez, mes amis, que la Chine fut le premier théâtre des exploits de Pierrot. Il ne faut pas croire pour cela que Pierrot fût Chinois. Il était né, au contraire, fort loin de là, dans la forêt des Ardennes; mais la fée, par

un enchantement dont elle a gardé le secret, sans quoi je vous le dirais bien volontiers, l'avait, au bout de trois jours de marche, et pendant son sommeil, transporté, sans qu'il s'en aperçût, sur les bords du fleuve Jaune, où se désaltèrent, en remuant éternellement la tête, des mandarins aux yeux de porcelaine. Mais, revenons à la colère du roi, quand il craignit de trouver son potage refroidi.

Au bruit de cette royale colère, toute l'escorte trembla. Le grand roi était d'humeur à faire sauter comme des noisettes les têtes de trois cents courtisans pour venger une injure si grave. Chacun cherchait des yeux, dans la foule, un remplaçant au malheureux page.

La fée Aurore poussa de la main le coude de Pierrot. Celui-ci, sans balancer, saisit les rênes, met le pied à l'étrier et monte à cheval.

— Ton nom? dit Vantripan.

— Pierrot, sire, pour vous servir.

— Tu es un drôle bien hardi. Qui t'a dit de monter à cheval !

— Vous-même, sire.

— Moi?

— Vous, sire. N'avez-vous pas dit : « Qu'on l'enterre et qu'un autre prenne sa place ! » Je prends sa place. Toute la terre ne vous doit-elle pas obéissance? J'ai obéi.

— Et la casaque d'uniforme?

Ici Pierrot fut embarrassé un instant, mais la fée vint à son secours. Elle le toucha de sa baguette : en un clin d'œil Pierrot fut habillé comme ses nouveaux camarades. Alors le roi, qui s'était penché vers le fond du carrosse pour parler à la reine, se retourna brusquement.

— Sire, dit Pierrot, je suis prêt.

— Comment! tu es habillé?

— Sire, ne vous ai-je pas dit que toute la terre vous doit obéissance? Vous avez voulu que je prisse l'uniforme. Je l'ai pris.

— Voilà un grand prodige, dit Vantripan, mais mon potage ne vaut plus rien. Au palais, et au galop.

En une minute, le carrosse, l'escorte et Pierrot disparurent, laissant trente mille badauds stupéfaits de la hardiesse de Pierrot, de sa promptitude à s'habiller, et de la bonté du grand Vantripan. Dans le même moment, la pluie qui tombait les força de rentrer dans leurs familles, où tout le reste de la journée et les trois jours suivants on ne parla d'autre chose que du nouveau page.

Pierrot était émerveillé de son bonheur.

— Quoi! disait-il, en si peu de temps me voilà admis à la cour, et en passe de faire une belle fortune. Qui sait?

Au milieu de ces pensées ambitieuses, on arriva au palais. Pierrot voulut descendre de cheval comme les

autres et suivre le roi pour dîner, mais le gouverneur des pages l'arrêta.

— Montez votre garde d'abord, lui dit-il.

— Je meurs de faim, dit Pierrot.

— Vous répliquez? huit jours d'arrêts. Mais d'abord, sabre en main et restez à cheval devant le vestibule; voici la consigne : Quiconque entrera sans laissez-passer, vous lui couperez le cou; et si vous y manquez, on vous le coupera à vous-même pour vous apprendre à vivre.

Ce disant, le gouverneur monta d'un air grave dans son appartement, où l'attendait un bon dîner avec un bon feu et d'excellent vin.

C'était au mois de novembre, et Pierrot, chamarré d'or, mais légèrement vêtu, montait sa garde à cheval devant le vestibule. Devant lui, des cuisines royales montaient à chaque instant une foule de plats succulents, les uns pour le roi, d'autres pour les officiers de sa maison, pour ses ministres, pour les femmes de chambre de la reine, pour les maîtres d'hôtel, pour tout le monde enfin, excepté le désolé Pierrot. Chaque plat laissait un parfum exquis dont étaient douloureusement excitées les papilles nerveuses du malheureux page.

Les marmitons riaient en passant près de lui, et se le montraient l'un à l'autre avec des gestes moqueurs.

— Voilà un cavalier dont la digestion sera facile, dit l'un d'eux.

— Habit de velours, ventre de son, dit un autre.

Pierrot, mouillé de pluie, morfondu, ne pouvant souffler dans les doigts de sa main gauche qui tenait la bride du cheval, ni dans les doigts de sa main droite qui tenait le sabre, affamé de plus, donnait de bon cœur au diable, le roi, la reine, la cour, les courtisans et la maudite envie qu'il avait eue de quitter son père et sa mère, et d'entrer au service militaire.

Enfin la fée Aurore eut compassion de ses souffrances.

— Pierrot, dit-elle, cherche dans la sacoche de ton cheval, et mange.

Or, dans la sacoche il n'y avait qu'un morceau de pain sec et fort dur, que le pauvre affamé dévora en quelques minutes. Ainsi se réalisa son rêve de dîner à cheval.

Comme il finissait, trois heures sonnèrent. Vantripan avait dîné, lui aussi, mais beaucoup mieux, et plus à l'aise.

— Ventre de biche ! dit-il en paraissant sur le balcon du premier étage du palais, j'ai solidement dîné.

Et il défit son ceinturon pour respirer plus à l'aise.

— Quel est ce page qui monte la garde? ajouta-t-il en abaissant son regard royal sur le pauvre Pierrot.

— Sire, dit un officier, c'est ce jeune homme qui s'est offert si singulièrement au service de Votre Majesté.

— Pardieu! dit le roi, quand j'ai bien mangé et bien bu, je veux que tous mes sujets soient heureux. Approche ici, page; et toi, dit-il au ministre de la guerre qui avait dîné avec lui, tire ton sabre, et découpe-moi ce chapon rôti.

Pierrot s'approcha, et Vantripan lui lança le chapon. Pierrot le reçut si adroitement qu'il fit l'admiration générale.

Les gens qui ont bien dîné ne sont pas, comme on sait, difficiles sur le choix de leurs plaisanteries, et celles des rois, quelle qu'en soit la tournure, sont toujours excellentes.

Après le chapon vint une bouteille de vin, puis un petit pain, puis des gâteaux. Finalement Pierrot dîna mieux qu'il ne l'avait espéré; mais il voyait rire toute la cour, et ce rire ne lui faisait pas plaisir.

— Quand je dîne avec mes parents, pensait-il, le dîner n'est pas friand, mais je ne mange les restes de personne, et personne ne se moque de moi.

Cette pensée indigna Pierrot. Quand il eut fini, et cela dura quelques minutes à peine, tant il montra d'activité, Vantripan le fit monter près de lui.

— Il est aux arrêts, dit le gouverneur des pages.

— Est-ce ainsi qu'on m'obéit? dit le roi d'une voix

tonnante. Va toi-même prendre sa place, et garde les arrêts pendant six mois.

Le gouverneur descendit la tête basse et prit la place de Pierrot au milieu des rires de toute la cour. Chacun trouva la justice de Vantripan admirable.

Le roi, content de lui, s'assit dans un bon fauteuil et attendit l'arrivée de Pierrot. A ses côtés, dans un autre fauteuil, près du feu, était assise la reine, dont nous n'avons pas encore parlé, et qui était une femme assez grande, fort blonde, fort grosse, de qui ses femmes de chambre disaient :

—Il est impossible de savoir si elle est plus méchante que bête, ou plus bête que méchante.

Derrière elle se tenait debout, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, la princesse Bandoline, sa fille, surnommée par les courtisans Reine de Beauté; elle était fort belle en effet, mais encore plus orgueilleuse, et regardait la race des Vantripan comme la plus illustre de toutes les races royales, et elle-même, comme la plus illustre personne de cette race. De l'autre côté de la cheminée se chauffait, assis, l'héritier présomptif de la couronne, le prince Horribilis, laid et méchant comme un singe; il faisait l'orgueil et la joie de sa mère, qui ne voyait en lui qu'un esprit gracieux et pénétrant, et il effrayait d'avance ceux qui craignaient de devenir un jour ses sujets. Rangés en demi-cercle, les courtisans se tenaient de-

bout autour de la famille royale, et semblaient attendre en bataille l'entrée de Pierrot.

Celui-ci se présenta simplement et sans embarras. Il n'avait pas vu la cour, mais l'éducation que lui avait donnée la fée Aurore le mettait dès l'abord de plain-pied avec tous ceux qu'il voyait. Arrivé à quelques pas du roi il s'arrêta modestement.

— Approche, drôle, lui dit gaiement le roi. D'où sors-tu? Je ne t'ai jamais vu.

— Sire, dit Pierrot, le soleil ne regarde pas tous les hommes, mais tous les hommes regardent le soleil.

Cette réponse fit le meilleur effet. Vantripan, flatté de se voir comparé au soleil, croisa ses mains sur son ventre avec satisfaction. Quant à Pierrot, s'il répondait par une flatterie, c'est qu'il ne se souciait pas d'une réponse plus directe. Au milieu de tant de grands seigneurs, il sentait qu'il n'aurait pas beau jeu à dire : Je suis Pierrot, fils de Pierre le meunier et de Pierrette sa femme. Cette généalogie honnête, mais modeste, aurait fait rire toute la cour. Pierrot ne reniait pas sa famille, mais il n'en parlait pas; c'était un commencement d'ingratitude.

Quoi qu'il en soit, dès les premiers mots Pierrot fit merveille. La reine lui fit quelques questions et trouva ses réponses admirables. Le prince Horribilis lui dit des méchancetés qui furent repoussées avec fermeté par Pierrot, mais sans qu'il osât riposter à un si dan-

gereux adversaire. La princesse Bandoline elle-même daigna détourner ses yeux de la glace où elle se contemplait elle-même, et après l'avoir considéré quelque temps au moyen d'un lorgnon à verre de vitre, elle se pencha vers sa mère et dit assez haut pour être entendue de Pierrot :

— Il est assez bien de sa personne, ce petit.

Ce fut le signal des compliments. Toute la cour se jeta sur Pierrot et voulut l'embrasser. Celui-ci ne savait comment se débarrasser de la foule d'amis qu'il avait acquis si subitement; il s'en tira pourtant avec assez de bonheur, grâce aux secours de la fée Aurore qui, sans se montrer, lui soufflait toutes ses réponses.

Pour que la leçon fût complète, elle voulut aider elle-même à sa fortune.

La voix de Vantripan fit cesser ce tumulte.

— Pierrot, dit-il, tu me plais, et je t'attache à notre personne sacrée. Je te donne une compagnie dans mes gardes.

— Il faut convenir, pensa Pierrot, que je suis né coiffé. Qui m'aurait dit cela dans la forêt des Ardennes?

Il se précipita aux genoux du roi, baisa sa main royale et celle de la reine et de la belle Bandoline; quant au prince Horribilis, au moment où Pierrot s'avançait pour la même cérémonie, il lui appliqua

sur le nez une croquignole si vive, que le malheureux page recula de trois pas.

— Qu'est-ce? dit Vantripan.

— C'est votre nouveau capitaine qui vient de se heurter le nez, dit sur-le-champ Horribilis.

Pierrot n'osa le démentir.

— A-t-il de l'esprit, mon bel Horribilis! dit la reine qui avait vu donner la croquignole.

—Assez, répondit négligemment la belle Bandoline, qui lissait ses cheveux avec ses doigts blancs comme la neige.

— Maintenant, dit Vantripan en se levant, nous avons assez travaillé aujourd'hui. Si nous faisions une petite collation?

Tout le monde le suivit, même Pierrot, qui fit collation, et soupa avec messieurs les capitaines des gardes.

Dès le lendemain il entra en fonctions, fit l'exercice du cheval et du sabre, et montra des dispositions admirables.

En peu de jours il l'emporta sur tous ses camarades, ce qui lui ôta le peu d'amis qu'aurait pu lui laisser sa rapide fortune. Si facile à réparer que fût cette perte, Pierrot s'y montra sensible : il n'était pas encore accoutumé au bel air de la cour et aux usages du monde.

Un mois après l'arrivée de Pierrot, le bruit se ré-

pandit que le géant Pantafilando, empereur des îles Inconnues, sur la réputation de beauté de la princesse Bandoline, la faisait demander en mariage. Tout le monde sait que les îles Inconnues, semblables à l'île de Barataria du fameux Sancho Pança, sont situées en terre ferme à cinq cents lieues au nord des monts Altaï, et confinent au Kamschatka. On sait aussi que ces îles sont appelées Inconnues, à cause du grand éloignement où elles sont de la mer et des poissons, qui jamais n'en entendirent parler. L'occasion se présentera peut-être plus tard de donner sur cette géographie nouvelle quelques détails que j'emprunterai aux livres magiques du magicien Alcofribas. La description du magicien commence ainsi :

♉ ♊ ♋ ♀ ♎ ♄ ⋀ ±

Ce qui veut dire, dans la langue qu'emploient le diable et ses adeptes pour communiquer ensemble :

Hrhadhaghâ, mhushkhokhinhgûm,
Bhahrhatâ, Abbrakhadhabrâ.

Et en français :

Écoutez tous, petits et grands,
Celui qui mange les petits enfants.

Revenons à la demande en mariage du géant Pantafilando. Ce grand prince n'avait pas cru qu'elle pût être rejetée; aussi vint-il la faire lui-même à la tête de cent mille cavaliers qui entrèrent le sabre au poing dans la capitale de la Chine, et l'accompagnèrent à cheval jusqu'au grand escalier du palais du roi.

Par hasard, Pierrot était de garde ce jour-là avec sa compagnie. Il fut un peu étonné de cet appareil, et descendit l'escalier pour tenir la bride du cheval, pendant que le géant mettait pied à terre avec toute sa suite. Pantafilando, remettant son cheval à un palefrenier nègre, monta les degrés côte à côte avec Pierrot. Au dernier, Pierrot se retourna et vit que les cent mille Tartares suivaient leur prince dans le palais. Il s'arrêta et dit au géant :

— Sire, S. M. le roi de la Chine sera sans doute très-heureux de vous donner l'hospitalité dans son palais, mais il est bien difficile de loger tous ces braves cavaliers.

— Eh bien, dit gaiement Pantafilando, ceux qui ne pourront pas entrer resteront dehors. D'ailleurs, mes soldats ne sont pas difficiles. N'est-ce pas, amis, que vous n'êtes pas difficiles?

— Non, non, crièrent à la fois d'une voix de tonnerre les cent mille Tartares; nous ne sommes pas difficiles. Nous coucherons un peu partout.

— Avez-vous la gale? cria Pantafilando.

— Non.

— Avez-vous la teigne?

— Non.

— Avez-vous la peste?

— Non.

— Entrez donc!

Pierrot regarda autour de lui. La compagnie dont il avait le commandement était de cent hommes seulement, qui tremblaient de peur à la vue du seul Pantafilando. Engager le combat et faire respecter la consigne eût été folie. C'était mettre à feu et à sang la capitale de l'empire. Manquer à sa consigne, c'était se faire couper le cou, et Pierrot savait bien que le grand Vantripan n'y manquerait pas, ne fût-ce que pour se venger de la frayeur que lui inspirait l'empereur des îles Inconnues.

— De quoi s'avise ce grand escogriffe, disait-il, de faire un pareil esclandre? S'il veut se marier, n'y a-t-il pas des filles dans son pays? Après tout, qu'est-ce qu'une femme? C'est un être plus petit que nous, plus bavard, plus médisant, plus paresseux, plus joli si l'on veut, qui porte plusieurs jupons et qui n'a pas de barbe. N'est-ce pas là de quoi massacrer des centaines de mille hommes et brûler tout un pays?

A ce moment de ses réflexions, il sentit une douleur assez vive, comme si on lui tirait les oreilles. C'était la fée Aurore. Elle avait entendu ce beau monologue.

— Pierrot, dit-elle, j'ai bien envie de te planter là, car tu n'es pas bon à grand'chose. Dis-moi, connais-tu ce beau vers de M. Legouvé?

... Parle mieux d'un sexe à qui tu dois ta mère.

— Hélas! dit le pauvre capitaine, M. Legouvé s'est-il jamais trouvé en face du féroce Pantafilando et de ses cent mille Tartares?

— Laisse-moi faire et ne t'inquiète pas des Tartares.

En même temps elle parut en costume de dame d'honneur aux yeux du géant, qui ne l'avait pas encore vue. Vous imaginez assez ce que devait être la fée Aurore en dame d'honneur. Les plus belles filles d'Ève n'étaient auprès d'elle que des cailloux bruts, comparés aux purs diamants de Golconde. C'était une grâce, une lumière, une divinité. Tout en elle paraissait rose, transparent, diaphane, fait d'une goutte de lait dorée par un rayon de soleil. Elle regarda les cent mille Tartares, et, tous d'un commun accord, se prosternèrent contre terre. Pantafilando lui-même en fut ébranlé jusqu'au fond du cœur; il se sentit subitement radouci, ramolli, et saisi d'un transport de joie dont la cause lui était inconnue. Quant à Pierrot, il était ravi et transporté en esprit au-dessus des planètes. Il ne craignait plus ni le géant ni personne. Il ne craignait que de ne pas exécuter assez vite les ordres de sa marraine.

— Seigneur, dit-elle à Pantafilando, la princesse

Bandoline, ma maîtresse, qui a depuis longtemps entendu parler de vos exploits, est ravie de vous voir. Mais elle vous prie d'entrer seul dans ce palais avec deux ou trois officiers. C'est en habit de fête et non en habit de guerre qu'il faut venir voir sa fiancée.

— Mon enfant, dit le gros Pantafilando, si ta maîtresse a seulement la moitié de ta beauté, mon cœur et ma main sont à elle; mais, sans aller plus loin, si tu veux m'épouser, je te fais dès à présent impératrice des îles Inconnues, et pour peu que tu le désires, j'y joindrai le royaume de la Chine que mes Tartares et moi nous dévorerons en un instant. N'est-ce pas, amis? dit-il en se tournant vers son escorte.

— Oui, oui, s'écrièrent à la fois les cent mille Tartares, en remuant les mâchoires comme des castagnettes; nous mangerons la Chine et tous ses habitants.

Cette armée était si admirablement disciplinée, que chaque soldat buvait, mangeait, dormait, marchait et parlait à la même heure, à la même minute que tous ses camarades. C'était un modèle d'armée. Chaque matin on lui disait ce qu'elle devait penser dans la journée, et, en vérité, il n'y avait pas d'exemple de soldat qui eût pensé à droite ni à gauche contre les ordres de son chef.

— Seigneur, répliqua la fée en souriant, tant d'honneur ne m'appartient pas; mais souffrez que j'annonce votre arrivée à ma maîtresse. Et elle disparut.

— Corbleu ! dit le géant en passant sa langue sur ses lèvres, comme un chat qui lèche ses babines après dîner, comment t'appelle-t-on, capitaine?

— Pierrot, seigneur.

— Corbleu ! capitaine Pierrot, par le grand Mandricard, mon aïeul, premier empereur des îles Inconnues, voilà une jolie fille, et je veux lui faire plaisir. Holà ! trois généraux ! qu'on me suive et que tous les autres remontent à cheval et attendent mes ordres, la lance en arrêt. Toi, Pierrot, montre-moi le chemin.

Pierrot ne se fit pas prier. Il entra dans la salle à manger qui était aussi la salle d'audience du grand Vantripan. La porte n'ayant que 60 pieds de haut, Pantafilando, qui marchait sans précaution, se cogna le front contre le montant supérieur. Il entra en jurant horriblement.

— Que mille millions de canonnades renversent ce palais sur la tête de ceux qui l'ont bâti et de ceux qui l'habitent !... s'écria-t-il d'une voix si forte que toutes les vitres de la salle se brisèrent en éclats.

— Diable ! dit Pierrot, les affaires vont mal.

Vantripan était assis sur son trône. Sa famille était à ses côtés avec toute la cour ; mais au seul bruit de la voix de Pantafilando, toutes les dames s'enfuirent, saisies d'une terreur panique. Les courtisans auraient bien voulu suivre cet exemple ; mais les portes étaient trop étroites pour donner passage à tout le monde, et

ils furent forcés, ne pouvant fuir, de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

— Quel est l'officier de garde aujourd'hui? s'écria Vantripan d'une voix mal assurée.

— C'est moi, sire, répondit Pierrot qui avait repris tout son sang-froid.

— Quelle est la consigne?

— De couper le cou à tous ceux qui entrent ici sans permission.

— Eh bien, pourquoi n'as-tu pas coupé le cou à cet immense Tartare, et pourquoi laisses-tu entrer ici le premier venu?

Pierrot allait répondre, le géant l'interrompit.

— Le premier venu! s'écria Pantafilando. Oui, certes, le premier venu de cent mille Tartares qui n'attendent à ta porte que mon signal pour te casser en mille morceaux, toi et ta ville de porcelaine et tes coquins de sujets, dont aucun n'ose me regarder en face.

— Prenez la peine de vous asseoir, Monseigneur, dit alors Vantripan en présentant lui-même son fauteuil au géant, et excusez l'incivilité de mes officiers qui ne vous ont peut-être pas traité avec tous les égards dus à votre rang. Et, à propos, seigneur, à qui ai-je l'honneur de parler?

— Ah! ah! vieux cafard, dit le bruyant Pantafilando, tu ne me connais pas, mais à ma mine seule tu as deviné que j'étais un hôte illustre. Je suis le géant Pantafi-

lando si connu dans l'histoire, Pantafilando, empereur des îles Inconnues, souverain des mers qui entourent le pôle et des neiges qui couvrent les monts Altaï; Pantafilando qui a conquis le Beloutchistan, le Mazandéran et le Mongolistan; qui fait trembler l'Indoustan et la Cochinchine; qui rend muets comme des poissons le Turc et le Maure, et devant qui la terre frissonne comme l'arbre sur lequel souffle l'ouragan, et l'Océan demeure immobile de frayeur; je suis Pantafilando, l'invincible Pantafilando.

Durant ce discours, tous les assistants mouraient de peur. Pierrot seul regarda le géant sans pâlir.

— Voilà, pensa-t-il, un grand fanfaron; mais sa barbe rousse, ses moustaches retroussées en croc et sa voix de chaudron percé ne m'effrayent pas.

— A quel heureux événement devons-nous le plaisir de vous voir? dit Vantripan.

— Je viens te demander en mariage ta fille Bandoline, la Reine de Beauté.

— Je vous la donne avec beaucoup de plaisir, s'écria Vantripan. Elle ne pouvait pas trouver un époux plus digne d'elle. Elle est à vous, avec la moitié de mes États.

— J'en suis enchanté, s'écria Pantafilando, et la dot ne me plaît pas moins que la fiancée. Entre nous, mon vieux Vantripan, tu es un peu âgé pour gouverner encore un si grand empire, et tu feras bien de prendre du repos. Dans une famille bien unie, un gendre est

un fils. Tout n'est-il pas commun entre un père et ses enfants? La Chine nous est donc commune. Or, quand un bien est commun à deux propriétaires, si l'un des deux est paralytique, c'est à l'autre de le remplacer dans l'administration de la propriété commune. Tu es paralytique d'esprit, impotent de corps; donc, moi qui suis sain de corps et d'esprit, je te remplace dans le gouvernement et dans l'administration du royaume. C'est un lourd fardeau; mais, avec l'aide de Dieu, j'espère y suffire.

— Mais je ne suis pas paralytique, essaya de dire Vantripan.

— Tu n'es pas paralytique ! dit Pantafilando feignant d'être étonné. On m'avait donc trompé. Si tu n'es pas paralytique, prends ce sabre et défends-toi.

— Hélas ! seigneur, dit tristement le pauvre Vantripan, je suis paralytique, étique et phthisique si vous le voulez. Prenez mes États, mais ne me faites pas de mal.

— Vous faire du mal, dit Pantafilando, faire du mal à mon beau-père tendrement aimé ! Que le ciel m'en préserve. Vous n'avez pas d'ami plus fidèle que moi, maintenant que mes droits au trône de la Chine sont reconnus. Qu'est-ce que je demande, moi? La paix, la tranquillité, le maintien de l'ordre et le bonheur des honnêtes gens.

Le prince Horribilis, plus tremblant encore que son

père, avait écouté ce dialogue sans mot dire; mais, quand il vit l'audace et le succès de Pantafilando, la colère lui donna du courage, et il s'avança au milieu de la salle.

— Tu oublies, dit-il au géant, que la loi salique règne en Chine, et que la couronne ne peut pas tomber aux mains de ma sœur qui n'est qu'une femme.

— Et moi, suis-je une femme? cria Pantafilando d'une voix de tonnerre. Viens, si tu l'oses, ver de terre, me disputer cette couronne, et je te coupe en deux d'un seul revers.

A ces mots, il tira son cimeterre qui avait quarante pieds de haut, et que vingt hommes robustes n'auraient pas pu soulever. Horribilis frémit et courut se cacher derrière le ministre de la guerre, qui se cachait lui-même derrière le fauteuil de la princesse Bandoline. Content de cette marque de frayeur qu'il prit pour une marque de soumission, le géant dit d'un ton plus doux :

— Chinois et Tartares, puisque la divine Providence a bien voulu m'appeler, quoique indigne, au gouvernement de ce beau pays, je jure de remplir religieusement mes devoirs de souverain, et je vous demande de me jurer à votre tour fidélité aussi bien qu'à mon auguste épouse, la belle Bandoline.

— Nous le jurons, s'écria toute l'assemblée avec l'enthousiasme habituel en pareille circonstance. Pierrot seul ne dit rien.

Le géant s'agenouilla et voulut baiser la main de sa fiancée; mais celle-ci, effrayée de se voir unie à un pareil homme, ne put s'empêcher de se cacher le visage dans les mains en pleurant.

— Ne faites pas la prude ni la mijaurée, s'écria Pantafilando, ou par le ciel ! je...

— Que feras-tu? dit Pierrot d'un ton qui attira sur lui l'attention générale.

Jusqu'ici notre ami avait gardé un silence prudent. Au fond, il se souciait fort peu que Vantripan ou Pantafilando régnât sur la Chine. Que me font leurs affaires? pensait-il. Vantripan m'a nommé capitaine des gardes, et je suis prêt à me battre pour lui, s'il m'en donne le signal; mais, s'il ne réclame pas mes secours, s'il se laisse détrôner, s'il aime mieux la paix que la guerre, est-ce à moi de me faire estropier pour lui? si les Chinois supportent les Tartares, est-ce à moi de les trouver insupportables? Ces réflexions lui firent garder la neutralité jusqu'au moment où il vit pleurer la belle Bandoline. C'est ici le lieu de vous avouer une faiblesse de Pierrot.

Il était amoureux de la princesse. J'en suis bien fâché, car Pierrot n'était qu'un paysan, et si l'on voit des rois épouser des bergères, on vit rarement des reines épouser des bergers. L'amour ne raisonne pas, et Pierrot passait toutes les nuits où il n'était pas de garde à veiller sur les fenêtres de la trop adorée Bandoline.

Il l'aimait parce qu'elle était belle, et aussi, sans qu'il s'en rendît compte, parce qu'elle était fille de roi et qu'elle avait de magnifiques robes. Pierrot disait :

— Je suis capitaine, je serai général, je vaincrai l'ennemi, je conquerrai un royaume, et je l'offrirai à la belle Bandoline avec ma main.

Il ne parla cependant pas de son projet à sa marraine, confidente ordinaire de ses pensées, mais elle le devina.

— Le papillon va se brûler les ailes à la chandelle, dit-elle; tant pis pour lui ! L'homme ne devient sage qu'à ses dépens. Ce n'est pas moi qui ai fait la loi, mais je ne veux pas l'aider à la violer.

L'amoureux Pierrot fut donc saisi d'indignation, en voyant cette princesse adorée sur le point de passer aux mains du géant. Dans un premier mouvement dont il ne fut pas maître, il tira son sabre.

Pantafilando fut d'abord si étonné, qu'il ne trouva pas un mot à dire. Puis, la colère et le sang lui montèrent au visage avec tant de force, qu'il faillit succomber à une attaque d'apoplexie. Son front se plissa et ses yeux terribles lancèrent des éclairs. Tous les assistants frémirent ; seul, l'indomptable Pierrot ne fut pas ébranlé. La princesse jeta sur lui un regard où se peignaient la reconnaissance et la frayeur de le voir succomber dans un combat inégal. Ce regard éleva jusqu'au ciel l'âme de Pierrot.

— Prends le royaume de la Chine, le Tibet et la

Mongolie, s'écria-t-il; prends le royaume de Népaul où les rochers sont faits de pur diamant; prends Lahore et Kachmyr qui est la vallée du paradis terrestre; prends le royaume du Grand-Lama si tu veux; mais ne prends pas ma chère princesse, ou je t'abats comme un sanglier.

— Et toi, dit Pantafilando transporté de colère, si tu ne prends pas la fuite, je vais te prendre les oreilles.

A ces mots, levant son sabre, il en asséna sur Pierrot un coup furieux.

Pierrot l'évita par un saut de côté. Le sabre frappa sur la table de la salle à manger, la coupa en deux, entra dans le plancher avec la même facilité qu'un couteau dans une motte de beurre, descendit dans la cave, trancha la tête à un malheureux sommelier qui, profitant du désordre général, buvait le vin de Schiraz de Sa Majesté, et pénétra dans le sol à une profondeur de plus de dix pieds.

Pendant que le géant cherchait à retirer son sabre, Pierrot saisit une coupe de bronze qui avait été ciselée par le célèbre Li-Ki, le plus grand sculpteur qu'ait eu la Chine, et la lança à la tête du géant avec une roideur telle que, si au lieu de frapper le géant au front, comme elle fit, elle eût frappé la muraille, elle y eût fait un trou pareil à celui d'un boulet de canon lancé par une pièce de 48. Mais le front de Pantafilando était d'un métal bien supérieur en dureté au diamant même. A peine fut-il étourdi du coup, et, sans s'arrêter

à dégager son sabre, il saisit l'un des trois généraux qui l'avaient suivi, et qui regardaient le combat en silence, et le jeta sur Pierrot. Le malheureux Tartare alla frapper la muraille, et sa tête fut écrasée comme une grappe de raisin mûr que foule le pied du vendangeur. A ce coup, la reine et la princesse Bandoline, qui seules étaient restées dans la salle après la fuite des dames de la cour, s'évanouirent de frayeur.

Pierrot lui-même se sentit ému. Tous les autres spectateurs, immobiles et blêmes, s'effaçaient le long des murailles, et mesuraient de l'œil la distance qui séparait les fenêtres du fleuve Jaune qui coulait au pied du palais. Malheureusement, Pantafilando avait fait fermer les portes dès le commencement du combat. Vantripan criait de toute sa force :

— C'est bien fait, seigneur Pantafilando, tuez-moi ce misérable qui ose porter la main sur mon gendre bien-aimé, sur l'oint du Seigneur !

Le prince Horribilis, non moins effrayé, priait Dieu à haute voix pour qu'il lançât sa foudre sur ce téméraire, ce sacrilége Pierrot, qui osait attaquer son beau-frère et aimer sa sœur.

— Lâches coquins, pensa Pierrot, si je mens ils me feront jeter à la voirie, et si je suis vainqueur, ils recueilleront le fruit de ma victoire ! J'ai bien envie de les laisser là et de faire ma paix avec Pantafilando. Rien n'est plus facile; mais faut-il abandonner Bandoline ?

Tout à coup il s'aperçut que sa belle princesse était évanouie. En même temps, Pantafilando ouvrant la porte, criait à ses Tartares de venir à son secours. Je serais bien fou de les attendre, dit Pierrot; et prenant son élan, d'une main il saisit sa bien-aimée par le milieu du corps, de l'autre il ouvre la fenêtre et s'élance dans le fleuve Jaune avec Bandoline.

Son action fut si prompte et si imprévue, que le géant n'eut pas le temps de s'y opposer. Il vit avec une rage impuissante Pierrot nager jusqu'à la rive opposée, et là, rendre grâces au ciel qui avait sauvé sa princesse et lui d'un épouvantable malheur.

Aux cris de Pantafilando, les cent mille Tartares mirent pied à terre en même temps et montèrent dans le palais. On entendait sonner leurs éperons sur les degrés.

— Grand empereur, s'écria le premier qui parut sur le seuil de la porte, que voulez-vous? faut-il piller? faut-il tuer? faut-il brûler? nous sommes prêts.

— Tu arrives toujours trop tard, imbécile, lui cria le géant.

En même temps d'un soufflet il le fit pirouetter sur lui-même et le jeta sur le second, celui-ci se renversa sur le troisième, le troisième sur le quatrième, et tous jusqu'au dernier des cent mille tombèrent les uns sur les autres comme un château de cartes, tant ce premier soufflet avait de force !

Quand ils se furent relevés :

— Prenez des barques, leur dit le géant, passez le fleuve, et courez sur Pierrot : vous me le ramènerez mort ou vif. Si vous revenez sans lui, je vous couperai la tête à tous.

Ces paroles donnèrent du courage à tout le monde. On se précipita dans des bateaux, on traversa le fleuve, On chercha la trace de Pierrot. On ne trouva rien.

Pierrot avait disparu ainsi que Bandoline. Les malheureux Tartares revinrent la tête basse comme des chiens de chasse qui ont manqué le gibier. Pantafilando leur fit couper à tous l'oreille droite et fit jeter ces oreilles dans les rues pour effrayer les Chinois et leur apprendre à quel nouveau maître ils avaient affaire.

Vantripan et Horribilis ne furent pas les derniers à féliciter le grand Pantafilando de cet acte de justice. La reine garda le silence. Elle ne pouvait haïr sa fille, qui avait essayé d'échapper au géant, et, d'un autre côté, comment excuser une jeune princesse qui se jetait à l'eau avec le fils d'un meunier?

Pendant ce temps, qu'étaient devenus Pierrot et la belle Bandoline? Vous le saurez, mes amis, si vous voulez lire le chapitre suivant.

II

DEUXIÈME AVENTURE DE PIERROT

PIERROT RESTAURE LES DYNASTIES

La fraîcheur de l'eau avait rendu à la belle Bandoline l'usage de ses sens. Pierrot en profita pour lui expliquer rapidement par quelle aventure il lui faisait traverser le fleuve Jaune à la nage d'une manière si inconvenable et si inusitée pour une grande princesse; il termina son discours par mille protestations de dévouement.

Bandoline fit attendre sa réponse. Elle ne savait si elle devait rire ou se fâcher, rire de la déconvenue du terrible Pantafilando qui avait cru l'épouser, ou se fâcher de l'audace de Pierrot qui avait osé, sans la consulter, la jeter à l'eau; qui l'en avait, il est vrai, retirée, mais qui montrait un dévouement trop ardent pour être longtemps désintéressé. Elle se tira d'embarras

en disant que, quoiqu'il y eût dans les détails de l'affaire quelque chose de répréhensible, cependant, en gros, elle ne pouvait qu'être reconnaissante à Pierrot du soin qu'il avait pris d'elle; qu'elle acceptait l'offre de son dévouement, sachant d'ailleurs qu'il était offert, non pas à elle seule, mais à toute l'illustre race des Vantripan; que ni son père, ni sa mère, ni son frère n'oublieraient jamais ce service, et que, suivant toute probabilité, avant peu de jours ils seraient en état de le reconnaître dignement.

Pierrot ne répliqua rien. Il vit bien que ce n'était pas le moment de s'expliquer clairement; d'ailleurs, de la rive opposée, accouraient déjà les Tartares de Pantafilando. Il baisa trois fois l'anneau magique et invoqua la fée Aurore.

Elle parut aussitôt :

— Ami Pierrot, dit-elle, tu prends l'habitude d'agir sans me consulter; et, quand tu te trouves dans l'embarras, tu m'appelles à ton secours. Cette confiance m'honore, mais elle commencè à m'ennuyer.

— Hélas! bonne marraine, dit Pierrot se jettant à genoux et lui baisant la main, n'êtes-vous pas mon refuge éternel? Si vous me rebutez, à qui m'adresserai-je? N'êtes-vous pas la plus belle, la plus douce, la plus aimable des fées.

— Il me flatte, dit la fée, donc il a besoin de moi. Voyons, que te faut-il?

Ce dialogue se faisait presque à voix basse, et Bandoline, occupée près de là à faire sècher sa robe et à gonfler sa crinoline, ne vit pas la fée, qui était invisible pour tout autre que Pierrot, et n'entendit pas un mot de ce qu'elle disait.

Elle vit seulement Pierrot parler à voix basse et à genoux, et crut qu'il priait Dieu.

— Il faut d'abord, dit Pierrot, nous mettre en sûreté, la princesse et moi, car voici plus de dix mille Tartares qui passent le fleuve et me poursuivent; puis, s'il y avait un moyen de rendre un trône à cette belle princesse persécutée?

— On verra, dit la fée; mais toi, mon cher filleul, qui fais le chevalier errant, ne compte pas trop sur les bonnes grâces de ta dame; souviens-toi qu'elle sera deux fois ingrate, comme femme et comme reine, car il n'y a rien de plus oublieux et de plus ingrat que les rois et les femmes, et ne viens pas te plaindre auprès de moi de tes chagrins d'amour.

— Ne craignez rien, adorable marraine, dit Pierrot, je ne veux aucun salaire pour mes services; elle ne pourra donc pas être ingrate.

— Bien, bien, cela te regarde; mais défie-toi de cette petite personne.

A ces mots, et comme les premiers Tartares allaient aborder sur la rive, elle enleva Pierrot et Bandoline dans un nuage et les déposa à cent cinquante lieues de

là dans un petit bois, près duquel campait l'armée du grand Vantripan.

Cette armée se composait de cinq cent mille Chinois qui recevaient pour solde, chaque matin, une ration de riz et la permission d'aller boire l'eau du fleuve Jaune qui coulait près de là. Chaque soldat, comme il est naturel, apportait au service de sa patrie une dose de courage et de zèle patriotique équivalente à sa ration de riz : c'est-à-dire qu'il prenait le chemin de gauche quand un Tartare prenait celui de droite. Un malheur, disait le Chinois, est si vite fait : quand deux hommes belliqueux ont les armes à la main, qu'ils sont ennemis, qu'il n'y a personne pour les séparer, il vaut mieux qu'ils se séparent eux-mêmes d'un commun accord que de s'exposer à couper la gorge à des gens qui sont pères de famille ou qui peuvent le devenir. C'est pour cela qu'au premier bruit de l'entrée de Pantafilando en Chine, le général en chef donnant le premier l'ordre et l'exemple de la retraite, ils avaient établi leur camp à plus de deux cents lieues de la route que devaient suivre les Tartares.

A peine Pierrot et la princesse eurent-ils mis pied à terre qu'ils se dirigèrent vers la tente du général en chef. Cet indomptable guerrier, nommé Barakhan, était le neveu de Vantripan, et il avait plus d'une fois jeté les yeux avec envie sur sa cousine et sur la couronne que portait son oncle. Aussi Vantripan, avec son

discernement ordinaire, l'avait, pour l'éloigner de la cour, mis à la tête de l'armée. A peine la princesse eut-elle fait le récit de ses malheurs et raconté les exploits de Pierrot à son cousin, que celui-ci frappa dans ces mains. Un esclave parut.

— Qu'on appelle les généraux au conseil, et que toute l'armée prenne les armes !

En même temps il se revêtit des insignes royaux, et quand tous les principaux officiers furent assemblés, il prit, au grand déplaisir de Pierrot, la main de sa cousine, et dit :

— Amis, Vantripan est détrôné ; Horribilis ne vaut guère mieux. Tous deux sont prisonniers du cruel Pantafilando. Je suis donc l'héritier légitime de la couronne, et j'épouse ma cousine que voici, la princesse Bandoline, Reine de Beauté. Si quelqu'un de vous s'y oppose, je vais le faire empaler.

— Vive le roi Barakhan Ier ! cria tout d'une voix l'assemblée.

La princesse Bandoline tourna sur Pierrot des yeux si languissants et si beaux qu'il ne put résister à leur prière.

— A bas Barakhan l'usurpateur ! cria-t-il avec courage. Vive à jamais Vantripan, notre roi légitime !

— Qu'on saisisse cet homme et qu'on l'empale, dit Barakhan.

Pierrot tira son sabre et décrivit en l'air un cer-

cle. Trois têtes de mandarins tombèrent comme des pommes trop mûres et roulèrent aux pieds de l'usurpateur. Tout le monde s'écarta. Barakhan lui-même sortit de la tente en courant et appelant ses gardes. En quelques minutes Pierrot se vit entouré de six mille hommes. Personne n'osait l'approcher, mais on faisait pleuvoir sur lui une grêle de pierres et de flèches.

— Où me suis-je fourré? pensa notre héros. Et il se précipita au plus épais de la foule; mais si prompt que fût son mouvement, celui des assaillants fut plus prompt encore à l'éviter. Il se trouva le centre d'un nouveau cercle, aussi épais que le premier, aussi facile à forcer, aussi prompt à se reformer. Heureusement il lui vint une idée : il aperçut Barakhan qui, monté à cheval et caché derrière ses gardes, les excitait à se jeter sur lui. Sur-le-champ, d'un bond, il saisit, à droite et à gauche, un homme de chaque main, et, sans faire de mal à ses deux prisonniers, il les appliqua l'un sur sa poitrine et l'autre sur son dos pour se garantir des flèches qu'on lui lançait. Aussitôt les gardes cessèrent de le harceler pour ne pas frapper leurs camarades. Pierrot profita de ce temps d'arrêt, lâcha le prisonnier qu'il tenait serré sur sa poitrine, et faisant tournoyer son sabre autour de sa tête avec la force lente, régulière et irrésistible d'un faucheur qui coupe l'herbe des prés, il abattit en une minute quinze ou vingt têtes parmi les plus voisines. On s'écarta de nouveau et si brus-

quement, que Pierrot se trouva en face de Barakhan. Celui-ci voulut fuir, mais la foule était trop épaisse. Il lança son cheval sur Pierrot, mais notre ami l'évita, prit d'une main la bride du cheval, et de l'autre saisissant Barakhan par la jambe, il l'enleva de la selle, le fit tourner quelque temps comme une fronde, et le lança avec une telle force que le malheureux prince s'éleva dans les airs jusque au-dessus des nuages. En retombant il aperçut, à droite, les sommets neigeux du Dawâlagiri, qui réfléchissaient les rayons du soleil, et à gauche les monts Kouen-Lun, qui dominent la Grande-Mandchourie et qu'aucun voyageur n'a encore visités; mais il n'eut pas le temps de faire part à l'Académie des sciences de ses découvertes, parce qu'au bout de quelques minutes on le trouva fracassé et brisé en mille morceaux.

A ce spectacle, un cri unanime s'élève dans l'assemblée :

—Vive le roi Vantripan ! Vive Pierrot, notre général ! Vive la princesse Bandoline ! etc. Et tout le monde courut baiser le pan de l'habit de Pierrot.

— Qu'est-ce? s'écria-t-il, tout à l'heure vous m'avez voulu empaler; à présent, vous m'adorez. Avez-vous menti? ou mentez-vous?

— Nous ne mentons jamais, seigneur capitaine. Nous sommes toujours les serviteurs du plus fort. Tout à l'heure nous avons cru que Barakhan était le plus

fort, nous lui avons obéi. Maintenant, nous voyons que vous l'êtes, et nous vous obéissons. Qu'il soit maudit, cet usurpateur, ce Barakhan qui nous a trompés!

— Si jamais je suis roi, pensa Pierrot, je me souviendrai de la leçon. Mais hâtons-nous de rassurer cette pauvre princesse; elle a dû trembler pour ma vie.

Bandoline n'avait pas tremblé pour la vie de Pierrot. Elle haïssait Barakhan, et avait, pour s'en délivrer, demandé du secours à Pierrot; mais elle regardait la vie de Pierrot comme lui appartenant par droit divin, ainsi que toutes les autres choses de ce monde. C'est ce que le pauvre Pierrot, aveuglé par son amour et son ambition, ne comprenait pas.

Elle le reçut avec une dignité froide, lui permit à peine de s'asseoir, et lui commanda de mettre sur-le-champ l'armée en marche pour reprendre la capitale de la Chine et détrôner Pantafilando. Pierrot obéit en soupirant, mais au premier ordre qu'il donna de marcher à l'ennemi, toute l'armée lui tourna le dos.

— Lâches coquins! leur cria Pierrot; et, profitant de ce qu'un des généraux avait le dos tourné, il l'enleva d'un coup de pied dans le derrière jusqu'à la hauteur du toit du palais. Le pauvre général retomba heureusement sur ses pieds, et ôta respectueusement son bonnet orné de clochettes qui servait à effrayer l'ennemi.

— Seigneur, dit-il à Pierrot, nous vous aimons, nous

vous respectons, nous vous craignons surtout; mais, au nom du ciel! ne nous demandez pas ce que nous ne pouvons pas faire. Le bon Dieu nous a refusé le courage; voulez-vous que nous nous battions malgré nous?

— Magots chinois! dit Pierrot.

— Eh bien! oui, seigneur, nous sommes des magots; mais quoiqu'il y ait des têtes beaucoup plus belles, quoique la vôtre, en particulier, soit admirablement belle et pleine d'esprit et de courage, seigneur, j'ose le dire, je préfère encore la mienne, elle va mieux à mon cou et à mes épaules.

— Sac à papier! dit Pierrot, comment faire?

— Partons-nous? dit la belle Bandoline sortant de la tente, où elle avait passé à se parfumer, habiller, peigner et pommader tout le temps que Pierrot se battait et haranguait les Chinois.

— Par saint Jacques de Compostelle! pensa Pierrot, il faut avouer que je suis bien fou : j'ai failli déjà deux fois aujourd'hui me faire casser la tête pour cette merveilleuse princesse, sans qu'elle ait seulement daigné me remercier.

Cette réflexion, aussi triste que sensée, ne l'empêcha pas de se précipiter au-devant de la princesse, et d'être prêt à lui faire le sacrifice de sa vie. C'est le propre de l'amour de se suffire à lui-même et de se dévouer sans récompense.

Il faut tout dire : au fond de l'amour de Pierrot, il y avait un peu d'espoir et beaucoup de vanité. Je ferai, pensait-il, de si belles actions et j'acquerrai tant de gloire, qu'elle finira par m'aimer. A mon âge, encore inconnu, paysan il y a un mois, être aujourd'hui le seul appui d'une si grande et si belle princesse, cela n'est arrivé qu'à moi, Pierrot. La fortune me devait cette gloire.

— Princesse, dit-il à Bandoline, nous partons seuls. L'armée a peur de Pantafilando et refuse de nous suivre.

— Et vous l'avez souffert ? dit-elle.

Il y avait dans ce mot et dans le regard qu'elle lança sur Pierrot tant d'estime de son courage et tant de reproche en même temps, qu'il faillit tourner bride et massacrer les cinq cent mille Chinois pour les forcer de marcher à l'ennemi ; mais la réflexion le rendit plus sage, et il se contenta de répondre :

— Princesse adorable, pleine lune des pleines lunes, pour vous je traverserais les mers à la nage, je défierais le monde ; mais je ne puis faire marcher des gens qui veulent s'asseoir. Le roi Salomon dit : « Qu'il est impossible de faire boire un âne qui n'a pas soif. »

— Pierrot ! dit la belle Bandoline ; vous m'offrez toujours ce que je ne vous demande pas. Que m'importe que vous traversiez les mers à la nage ! Il n'y a pas de mer d'ici à la capitale de mon père, et s'il y en

avait, je trouverais bien plus commode de m'embarquer sur un beau vaisseau monté par des matelots habiles. Ce que je veux, c'est que vous meniez cette armée au secours de mon père Vantripan.

— Eh bien! dit Pierrot découragé, parlez-leur vous-même.

La belle Bandoline leur fit un discours magnifique, où elle rappela les exploits de leurs aïeux; elle leur parla du danger de la patrie, de leurs femmes, de leurs enfants, et leur vanta la gloire de rétablir sur son trône le monarque légitime.

Mais les Chinois firent la sourde oreille.

— Partons seuls, dit Bandoline indignée; et, grâce à des chevaux plus rapides que le vent, ils arrivèrent, elle et Pierrot, dix jours après dans la capitale de la Chine, où d'abord ils descendirent de nuit dans une hôtellerie pour prendre langue.

Pantafilando n'avait pas perdu de temps après le départ de Pierrot. Entre autres sages décrets, il avait ordonné que tous les Chinois se lèveraient à six heures du matin et se coucheraient à huit heures du soir, et qu'on raccourcirait de toute la tête tous ceux dont la taille dépassait cinq pieds cinq pouces. Tout le monde avait applaudi à ces deux décrets, excepté, bien entendu, les Chinois de cinq pieds six pouces, qui se tenaient cachés dans leurs caves de peur du bourreau.

Pierrot apprit en même temps que sa tête était mise

à prix ; mais cette nouvelle ne l'inquiéta pas beaucoup. Il comptait bien la défendre vigoureusement. Le soir même il alla, dans l'obscurité, placarder sur le mur du palais l'affiche suivante :

« Au nom de Sa Majesté éternelle et invincible, Vantripan IV, roi légitime de la Chine, du Tibet, des deux Mongolies, de la presqu'île de Corée et de tous les Chinois bossus ou droits, noirs, jaunes, blancs ou basanés, qu'il a plu au ciel de faire naître entre les monts Koukounoor et les monts Himalaya, Pierrot, général en chef de Sa dite Majesté, défie, dans un combat à mort, le géant Pantafilando, empereur des îles Inconnues, soi-disant roi de la Chine. »

Une ancienne loi obligeait les prétendants au trône de la Chine de vider leur querelle en combat singulier, et d'éviter ainsi d'inutiles massacres. Pierrot comprit avec raison que Pantafilando, fier de sa force et de son courage, accepterait le combat.

Dès le matin, Pantafilando aperçut l'affiche, qui était imprimée en lettres gigantesque, et fit annoncer à son de trompe, dans la ville, que Pierrot pouvait se présenter sans crainte dans l'arène, et que le combat aurait lieu à trois heures de l'après-midi. Si le géant succombait, tous les Tartares devaient quitter la Chine; s'il était vainqueur, Bandoline serait le prix de la victoire.

La belle princesse trouva d'abord cette condition fort dure ; mais bientôt, se rappelant le courage et l'adresse de Pierrot, et voyant bien qu'après sa mort elle serait livrée sans défense au premier venu, elle accepta et alla s'asseoir sur un fauteuil magnifique, à quelques pas duquel devait avoir lieu le combat.

Pierrot ne manqua pas, après avoir fait ses prières à Dieu, d'invoquer la fée Aurore. Elle secoua la tête d'un air de mauvais augure et lui dit :

— Mon ami, il en est temps encore, veux-tu rentrer dans la cabane de ton père et laisser là ta princesse ? Je la connais, elle s'en consolera très-vite, et tu pourras faire tranquillement le bonheur de tes parents et le tien propre. Crois-moi, renonce à ce combat. Ce sera pour toi, je le prévois, la source d'une douleur cruelle.

— Dût-il m'en coûter la vie, dit l'héroïque Pierrot, je défendrai ma princesse.

— Va donc, dit la fée Aurore, et entre dans l'arène, car Pantafilando t'attend.

En effet, le géant provoquait déjà Pierrot. Tous deux étaient armés : le géant de son grand sabre et d'une lance de cent pieds de long; Pierrot d'un sabre seulement. Il comptait sur son adresse bien plus que sur sa force.

Du premier coup, Pantafilando, poussant brusquement sa lance sur Pierrot, manqua de l'embrocher

comme une mauviette. Le fer de la lance rencontra le manteau court de Pierrot (c'était la mode alors) et le déchira dans toute sa longueur. Pierrot dégrafa son manteau et se trouva en simple pourpoint. Il prit son élan, et, d'un bond impétueux, il alla donner la tête la première, comme une catapulte, contre la poitrine du géant. Celui-ci, étourdi du coup, chancela un instant, tourna sur lui-même et tomba en arrière. Pierrot courut à lui sur-le-champ pour lui mettre le pied sur la gorge, mais Pantafilando, dans ses efforts pour se relever, le frappa du pied si violemment que notre héros fut renversé et jeté à vingt pas.

Jusqu'ici le combat paraissait égal, mais Pierrot, quoique renversé une fois, n'avait rien perdu de sa force, tandis que le géant, ébranlé du choc terrible qu'il avait reçu dans la poitrine, ne se soutenait plus qu'à peine, semblable à une puissante muraille à demi renversée par la canonnade.

— Qu'on m'apporte à boire, dit le géant.

Et prenant une barrique remplie de vin, il la vida d'un trait. Puis, en loyal adversaire, il fit offrir du vin à Pierrot qui but, le remercia, et lui cria :

— En garde !

Pantafilando saisit une des portes du cirque où avait lieu le combat et la jeta sur Pierrot. Celui-ci, saisissant une autre porte, para le coup et lança à son tour sa porte, qui atteignit le géant à la cuisse. Il fut abattu du

coup, et, se relevant sur un genou, essaya inutilement de continuer le combat. D'un coup de sabre il coupa une oreille à Pierrot ; mais celui-ci para encore avec son propre sabre, sans quoi celui du géant, poursuivant son chemin, l'aurait fendu en deux, et d'un revers il coupa la tête de Pantafilando.

Un long cri de joie s'éleva de toutes parts. Tout le monde cria :

— Gloire et longue vie au vaillant Pierrot !

Et la belle Bandoline, touchée de tant d'amour et de tant de courage, se leva elle-même pour aller au-devant du vainqueur; mais quand elle ne fut plus qu'à trois pas, elle s'écria tout à coup avec horreur :

— Otez-moi cet objet effroyable !

Le malheureux Pierrot, qui s'était cru au comble du bonheur, se vit rejeté dans les abîmes du désespoir. Il avait oublié son oreille, aux trois quarts détachée par le sabre de Pantafilando. C'était cette pauvre oreille, coupée à son service, qui avait fait pousser à la princesse ce cri d'horreur, et il faut avouer qu'un héros qui n'a qu'une oreille devrait se rendre justice et ne pas paraître devant les dames.

Quoi qu'il en soit, à peine Bandoline eut-elle dit d'ôter cet objet effroyable, que Pierrot, qui se croyait l'idole du peuple, fut abandonné en un instant. Les Tartares s'étaient enfuis après la mort de leur chef. Les Chinois coururent au palais de Vantripan, le procla-

mèrent roi de nouveau, lui jurèrent fidélité, et Pierrot, tout saignant, alla se faire panser chez le chirurgien.

— Mort et damnation ! s'écria Vantripan en se mettant à table ; ma contenance ferme a singulièrement imposé à l'ennemi !

— Sire, dit le ministre de la guerre, la bouche pleine, vous avez montré une âme vraiment royale, et César n'était qu'un pleutre auprès de vous.

— J'aime à voir, lui dit le roi, qu'on me dît la vérité sans flatterie. Pour ta peine, je te donne une pension de cent mille livres sur ma cassette privée... Donne-moi du pâté d'anguilles !

— Sire, dit le ministre, je remercie Votre Majesté, et j'ose dire que mon dévouement...

— C'est bon ! c'est bon ! Donne-moi du pâté, morbleu ! Ton dévouement m'ennuie et tes phrases me font bâiller. Où donc étais-tu, ajouta-t-il au bout d'un instant, pendant le règne de Pantafilando ?

— Sire, j'imposais, comme Votre Majesté, à ces Tartares par ma contenance.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu imposais, dis-tu, comme Ma Majesté ? Tu oses te comparer à moi, bélître ?

— Sire...

— A moi, maroufle ?

— Sire...

— A moi, misérable menteur ? A moi, arlequin ? A moi, polichinelle ? A moi ?...

— Sire...

— Gardes, emmenez-le et qu'on l'empale! Voilà, ajouta Vantripan, comment je sais punir un traître!... Horribilis!

— Mon père?

— Va chercher Pierrot.

— Mon père, vous n'y songez pas. Moi, l'héritier présomptif de la couronne, aller chercher un simple officier des gardes!

— Héritier présomptif, cours chercher Pierrot, ou je vais te jeter mon assiette à la tête!

— J'y vais, mon père, dit Horribilis.

Et il se disait en lui-même : Coquin de Pierrot, tu me payeras cette humiliation.

Pierrot parut bientôt. Il était pansé, et, franchement, les linges qui enveloppaient sa blessure ne l'embellissaient pas.

— C'est donc toi, dit Vantripan, qui as tué Pantafilando?

— Oui, sire, répondit modestement Pierrot.

— Pourquoi l'as-tu fait sans mon ordre? Je me réservais d'essoriller ce bandit de ma main.

— Sire, je l'ignorais, dit Pierrot qui riait en pensant à la mine du grand Vantripan le jour de l'entrée de Pantafilando.

— Je te pardonne cette fois. A l'avenir, ne montre pas de zèle.

— Il suffit, seigneur.

— Ce n'est pas tout, Pierrot. Je veux plus que jamais, malgré ton étourderie, t'attacher à ma personne. Je te fais grand connétable...

— Sire !...

— Grand amiral !...

— Sire !...

— Grand échanson !...

— Sire !...

— Et grand... tout ce que tu voudras. Tu ne me quitteras plus : tu déjeuneras, dîneras, souperas avec moi, et, pour m'endormir, tu me conteras des histoires.

— Sire, dit Pierrot, tant de faveurs vont me faire bien des envieux.

— Tant mieux, morbleu ! Je veux qu'on enrage.

— Et je crains bien de mal remplir tant de fonctions à la fois.

— Qu'est-ce que cela te fait, si je te trouve propre à tout ? Crois-tu que ceux qui t'ont précédé les remplissaient mieux ?

— Sire, dit Pierrot poussé dans ses derniers retranchements, où prendrai-je le temps de dormir ?

— Dormir ! Tu ne m'as donc pas compris ! c'est pour que je dorme qu'il faut que tu veilles. Dormir ! Le devoir d'un fidèle sujet est de veiller sur son roi, et non de dormir.

— J'aurais mieux fait, pensa Pierrot, de suivre le conseil de la fée et de retourner à la maison.

Tant d'honneurs ne tournèrent pas la tête à Pierrot. Il aurait donné de bon cœur l'amirauté et la connétablie pour un sourire de la dédaigneuse Bandoline, mais on ne peut pas tout avoir. La première fois qu'il se présenta à la cour, il voulut lui baiser la main; elle lui tourna le dos avec mépris et d'un air si offensé, que le pauvre connétable en fut tout déconcerté.

— Hélas! disait-il, où est le temps où j'avais mes deux oreilles, où Pantafilando régnait ici, et où mon ingrate princesse chevauchait seule avec moi, trop heureuse alors que je voulusse la suivre et la défendre!

Ces réflexions firent tant d'impression sur le pauvre Pierrot qu'il pâlit, maigrit, devint malade de langueur, et n'offrit bientôt plus que l'ombre de lui-même.

La fée Aurore s'en aperçut : c'était, comme nous avons dit, la plus charitable personne qui ait jamais été au ciel ou sur la terre. Elle ne donnait de conseil que lorsqu'elle était priée de le faire, et toujours avant l'événement. « Quand le mal est fait, disait-elle, il faut le réparer, et surtout ne pas jeter au nez du malheureux l'éternel refrain des pédants : *Je vous l'avais bien dit!* »

— Pierrot, dit-elle, tu as besoin de distraction; il faut voyager.

— Chère marraine, dit d'un ton dolent le pauvre Pierrot, puis-je laisser le devoir de ma charge et les

affaires publiques dont le roi Vantripan m'a confié le soin?

— Pierrot, dit la fée, tu n'es pas sincère. Tu ne te soucies pas beaucoup des devoirs de ta charge; et, quant aux affaires publiques, crois-moi, elles ne vont jamais mieux que lorsque personne ne s'en occupe. Je sais ce qui te retient ici. Tu aimes Bandoline, et elle se moque de toi?

— Hélas! oui, s'écria le malheureux Pierrot, elle me méprise, parce que je n'ai plus qu'une oreille. Elle oublie, la perfide, que j'ai perdu l'autre à son service.

— Ami Pierrot, dit la sage fée, l'aimerais-tu encore si elle n'avait que la moitié d'un nez et qu'elle eût perdu l'autre moitié par quelque accident?

— Ce n'est pas possible, répondit Pierrot, elle a le plus joli nez du monde, après le vôtre, chère marraine. C'est un nez dont la courbe aquiline...

— Je ne t'en demande pas la description, dit la fée. Encore une fois, l'aimerais-tu si elle perdait la moitié de ce nez charmant?

— Je... le... crois... dit Pierrot hésitant.

— Tu le crois? tu n'en es pas sûr? Eh bien! je suis, moi, sûre du contraire. Tu n'en pourrais pas supporter la vue. Pourquoi veux-tu qu'elle soit plus philosophe que toi, et qu'elle prenne plus aisément son parti de se voir essorillé? Les hommes se vantent d'être plus forts, plus fermes, plus sensés, plus raisonnables que les

femmes; et, dans la pratique, ils exigent d'elles mille fois plus de force, de fermeté, de sens et de raison.

— Comment peut-elle oublier, dit Pierrot, le service que je lui ai rendu, et le danger que j'ai couru pour elle?

— C'est une autre affaire, dit la fée. Mais l'amour n'est-il autre chose que de la reconnaissance, ou bien est-ce une chose qui vient et qui s'en va sans qu'on sache pourquoi?

— Je suis trop ignorant pour raisonner sur ce sujet, dit Pierrot; tout ce que je sais, c'est que je l'aime, et qu'elle me méprise.

— Pierrot, dit la fée, je te quitte; tu n'es pas d'humeur à entendre raison ni à causer métaphysique. Adieu donc, quand tu auras besoin de moi, tu sais que tu peux compter sur ta marraine.

Le lendemain, Pierrot fut appelé secrètement chez le prince Horribilis. Il s'y rendit sur-le-champ, tout étonné d'une telle faveur, car le prince royal ne l'y avait pas accoutumé.

Horribilis le reçut d'une manière si aimable que Pierrot crut s'être mépris sur son caractère.

— Je l'ai calomnié, se dit-il, quand je le croyais méchant et stupide. Ce sont ces gredins de courtisans qui lui attribuent toutes sortes de vices. Il n'est pas brave, je l'avoue, et c'est très-malheureux pour un prince, mais d'autres se chargeront d'être braves pour lui; et, qui

sait? ce sera peut-être malgré sa poltronnerie un très-grand prince et un admirable conquérant.

Après les premiers compliments, Horribilis lui dit :

— Mon cher Pierrot, vous avez pu remarquer que j'ai toujours été votre ami, et je veux contribuer à votre fortune.

— Hum ! hum ! pensa Pierrot, si nous sommes amis, c'est de fraîche date. (*Haut.*) Seigneur, comment pourrai-je reconnaître tant de faveur?...

— En m'écoutant, interrompit le prince. Vous n'êtes pas riche, mon ami ?

— Va-t-il me faire l'aumône ? dit Pierrot dont la fierté commençait à s'indigner. (*Haut.*) Seigneur, les bienfaits de votre père ont comblé mes espérances.

— Je sais... je sais... mais, entre nous, si un caprice de mon père (car il est capricieux, mon respectable père, le grand Vantripan !), vous privait aujourd'hui de toutes vos dignités, demain vous seriez aussi pauvre que le jour de votre arrivée à la cour.

— Seigneur, dit Pierrot, il me resterait l'honneur, avec ce bien un homme n'est jamais pauvre. Je ne suis pas né sujet de votre auguste père, et je puis offrir mes services à un roi qui les appréciera mieux.

— Et voilà justement ce que je veux éviter, s'écria Horribilis. Pierrot, le sauveur de la Chine, le vainqueur de l'invincible Pantafilando, le soutien de la dynastie des Vantripan, irait seul et sans secours, comme dé-

funt Bélisaire, offrir de porte en porte et de pays en pays son courage à un de nos ennemis ! La Chine se déshonorerait par cette ingratitude ! Non, Pierrot, je ne le souffrirai pas.

Et se levant avec enthousiasme il serra le grand connétable dans ses bras.

— Mais comment l'éviter ? dit Pierrot.

— Ah ! voilà ! Je suis riche, moi, et je suis ton ami. Entre amis, tout est commun. Je veux te mettre pour toujours à l'abri des caprices de mon père. Tu connais ma terre de Li-chi-ki-ri-bi-ni.

— Votre terre de Lirichiki ? dit Pierrot qui ne pouvait pas s'habituer aux noms chinois.

— De Li-chi-ki-ri-bi-ni, reprit Horribilis, celle qui a vingt lieues de tour, et qui est toute fermée de hautes murailles entre lesquelles courent des milliers de tigres, de lions, de sangliers, de cerfs et de chevreuils. C'est le plus beau domaine de la Chine. Je te la donne.

— Vous me la donnez ? s'écria Pierrot frémissant de joie à la pensée des belles chasses qu'il y pourrait faire. Ce n'est pas possible, seigneur, et votre générosité...

— Que parles-tu de générosité ? ne te dois-je pas tout ? Et pourrai-je jamais m'acquitter envers toi, n'as-tu pas sauvé ma race et mon trône ?

— C'est-à-dire, reprit Pierrot, le trône de votre auguste père, qui doit un jour vous appartenir.

— Nous ne nous entendons pas, à ce qu'il paraît, ami Pierrot.

— Je le crains, pensa le grand connétable subitement refroidi.

— Je te laisse toutes les charges que mon père t'a données ; j'y ajoute le don de ma terre de Li-chi-ki-ri-bi-ni, et je fais de toi mon bras droit et mon premier ministre ; mais à une condition : c'est que tu me prêteras ton aide pour devenir roi et détrôner Vantripan.

— Détrôner Vantripan, mon bienfaiteur ? s'écria Pierrot.

— Il veut se faire payer plus cher, pensa Horribilis. C'est étonnant, l'ambition de ces gens de peu. Écoute, ajouta-t-il, est-ce trop peu du don de ma terre et veux-tu que j'y joigne le royaume du Tibet et la main de ma sœur Bandoline ?

Cette dernière offre fit palpiter le cœur de Pierrot. Roi du Tibet ! la belle Bandoline ! quelle tentation pour le fils d'un meunier, et pour l'amoureux Pierrot ! Il n'hésita pas cependant.

— Monseigneur, dit-il, vous me connaissez mal. Je reçois, comme je le dois, l'honneur que vous me faites. Certes, s'il ne fallait que se jeter dans les flammes pour obtenir de vous cette adorable princesse, je m'y précipiterais sur-le-champ, mais il s'agit d'une trahison...

— D'une trahison ! s'écria Horribilis, pour qui me prends-tu, grand connétable ? Suis-je un traître, moi ?

— Monseigneur, dit Pierrot, j'ai mal compris, sans doute. Souffrez que je me retire.

— Non, par le ciel ! Tu ne sortiras pas ainsi, emportant mon secret. Reste, Pierrot, et combats avec moi, ou tu es mort. Je ne me laisserai pas dénoncer à mon père.

— Seigneur, dit Pierrot d'un ton ferme, certaines actions sont faites pour de certaines gens. Quant à moi, je ne sais ni trahir, ni dénoncer.

Et il fit un pas vers la porte.

— Pierrot ! s'écria Horribilis transporté de colère, il faut me suivre ou mourir !

— Monseigneur, dit Pierrot, je ne vous suivrai ni ne mourrai.

Et, tirant son sabre, il marcha vers la porte. Au même moment, le prince frappa trois fois dans ses mains et le capitaine des gardes parut.

— Arrêtez-moi ce scélérat ! cria Horribilis.

— Ventre-Mahom ! dit Pierrot, nous allons rire.

Et il marcha sur le capitaine des gardes du prince; mais celui-ci ne s'amusa pas à l'attendre. Il s'élança si brusquement vers la porte qu'il renversa son lieutenant qui le suivait, et le sous-lieutenant qui suivait le lieutenant. A cette vue, les gardes, sans s'occuper du prince ni de leurs chefs, prirent la fuite de tous les côtés, et l'invincible Pierrot passa, jetant sur eux un regard de mépris.

En rentrant chez lui, il se jeta dans un fauteuil.

— Voilà donc, dit-il, cette cour, la plus illustre de l'univers : le roi est un glouton ; sa femme est une buse ; son fils est une vipère, et sa fille, une... Non, ne blasphémons pas ; à quoi servent les richesses et la puissance, grand Dieu !

— A rendre sage ceux qui savent s'en passer, ami Pierrot, lui dit la fée Aurore, qui parut tout à coup devant lui.

— Ah ! c'est vous, chère marraine? dit Pierrot, vous venez à propos. Je suis bien malheureux. Je souffre cruellement.

— De quel mal? du mal de dents ou du mal d'amour?

— Rien, si vous voulez, marraine ; vous m'aviez bien prédit quand j'allais combattre Pantafilando qu'il m'en arriverait malheur. Hélas ! hélas ! oreille infortunée ! cruel Pantafilando !

— Il ne t'a coupé qu'une oreille, et tu l'appelles cruel ! Que serait-ce donc s'il t'avait coupé la tête ?

— Je m'en consolerais plus aisément, dit le mélancolique Pierrot.

— Ou du moins tu garderais le silence. Voyons donc cette oreille si mal à propos détachée. Il est vrai, mon ami, qu'elle pend d'une vilaine façon, et que cela doit faire un fâcheux effet au bal... Souffres-tu beaucoup, Pierrot?

— Oh! oui, marraine, j'ai le cœur bien malade.

— Ce n'est rien, mon ami, mange ce morceau de sucre, cela passera.

Tout en parlant, elle prononça deux mots magiques en touchant l'oreille de sa baguette.

— Tiens! dit tout à coup Pierrot, mon oreille va mieux, mon oreille est rattachée, je suis guéri. Et il se mit à gambader dans sa chambre. Quand il en eut fait le tour douze ou quinze fois en sautant sur les chaises et renversant les tables, il se jeta à genoux devant la fée Aurore, et lui baisa la main d'un air si tendre et si reconnaissant qu'elle en fut touchée.

Tout à coup Pierrot sonna.

Un nègre parut.

— Donne-moi ma chemise de dentelles avec mon jabot, ma plus belle cravate et mon grand habit de cour.

La fée se mit à rire.

— Où vas-tu, Pierrot?

Pierrot rougit.

— Tu n'as pas besoin de parler, reprit la fée, je le vois dans tes yeux. On se moque de toi, Pierrot.

— Qu'on s'en moque, dit Pierrot. Si un homme me rit au nez, je l'enverrai, d'un coup de pied, voir aux confins de la lune si j'y suis.

— Et si c'est une femme, si c'est ta belle princesse?

Pierrot se gratta la tête.

— Va, mon ami, lui dit la bonne fée, je ne veux pas

troubler le plaisir que tu te proposes, va où le destin t'appelle. Je t'attends ici.

Pierrot, tout habillé de soie, de velours et d'or, fit son entrée en grande pompe dans le palais de Vantripan. Il était monté sur un cheval noir magnifique, cousin germain du célèbre Rabican, que montait la guerrière Bradamante. Ce cheval était si léger à la course qu'il s'élançait du sommet des montagnes, et courait dans les airs comme s'il avait eu des ailes, en prenant son point d'appui dans les nuages. Chacun sait que nous pourrions, nous aussi, marcher sur les nuages si nous n'appuyions pas trop fort et trop longtemps sur ce sol mobile ; mais c'est là justement qu'est la difficulté, car il ne faut pas demeurer à la même place plus d'un millionnième de seconde ; et, lourds, épais et lents comme nous sommes, aucun de nous n'a pu encore en trouver le moyen.

Le cousin germain de Rabican s'appelait Fendlair. Il faisait l'admiration et l'envie de toute la cour. Pierrot seul, par une permission de la fée Aurore, qui le lui avait donné, pouvait le monter. Le prince Horribilis ayant voulu l'essayer un jour, en l'absence de Pierrot, fut envoyé d'une ruade jusqu'au premier étage du palais, où, fort heureusement pour lui, il entra par la fenêtre ouverte et tomba sur un tapis qui amortit la chute. En se relevant, il ordonna de mettre à mort ce cheval indomptable ; mais lorsque les gardes voulurent

exécuter cet ordre, Fendlair, devinant leur intention, s'avança d'un air si résolu sur le plus brave d'entre eux, que celui-ci, tout troublé, tira sa flèche au hasard. Cette flèche, mal dirigée, rencontra, par une fatalité bien malheureuse, la bouche toute grande ouverte du ministre de la justice qui bâillait, et le bois de la flèche s'étant cassé dans l'effort que fit ce pauvre homme pour la retirer, le fer resta fiché entre les deux mâchoires sans qu'il pût fermer la bouche. On entendait sortir de son gosier des cris de rage inarticulés qui se mêlaient aux éclats de rire du grand Vantripan et de tous ses courtisans.

Ces éclats de rire ne durèrent pas longtemps. En lançant des ruades de côté et d'autre, Fendlair avait mis en fuite toute la garde royale, et se trouva face à face, ou, si vous voulez, naseaux à nez avec son ennemi, le prince Horribilis. Celui-ci voulut fuir, mais Fendlair le saisit avec les dents par le milieu des reins et le porta en courant douze fois tout autour de la grande cour du palais.

— Sauvez mon fils ! criait la reine.

— Au secours ! hurlait Horribilis.

— A la garde ! vociférait Vantripan.

— La garde ! dit Pierrot paraissant tout à coup, ah ! sire, elle est loin si elle va toujours du même pas. Ils doivent faire au moins cinq lieues à l'heure.

— Au nom du ciel, Pierrot, sauve mon fils.

— Voilà une méchante affaire, dit Pierrot, et il voulut saisir Fendlair par la bride; mais celui-ci voyant que son maître allait lui enlever sa proie, la lâcha lui-même en grinçant des dents et en crachant un morceau de gigot qu'il avait pris dans le fond de la culotte d'Horribilis.

— Justice! mon père! s'écria ce pauvre prince, justice!

— Contre qui?

— Contre Pierrot, mon père, et contre son cheval enragé, dont je porterai toujours les marques. Voyez plutôt.

A ces mots, tournant le dos à la compagnie, il lui montra le fond de sa culotte emporté et sa blessure plus risible que touchante. Vantripan se mit dans une colère furieuse.

— Sabre et mitraille! cria-t-il, tu abuses de ma patience, Pierrot.

— Sabre et mitraille! répondit hardiment Pierrot en criant plus fort que le roi, qu'avez-vous à vous fâcher, Majesté, et à crier comme une oie qu'on met à la broche?

— Pierrot, tu es un insolent.

— Majesté, vous êtes une bête.

— Pierrot, je te ferai couper en quatre et donner en pâture à mes chiens.

— Majesté, ne m'agacez pas; j'ai les nerfs irrités, je vous mettrais en poudre avec tous vos Chinois.

— Voyons, dit Vantripan effrayé, sois raisonnable, ami Pierrot. De quoi as-tu à te plaindre ici? Je te ferai justice sur-le-champ.

— Je me la ferai moi-même quand je voudrai, dit fièrement Pierrot.

— Pierrot, mon bon Pierrot, je t'en supplie, sois calme.

— Que je sois calme, Majesté, quand je vois votre grand nigaud de fils, ce grand touche-à-tout qui a failli mettre en colère mon bon cheval?

— Il a raison, dit Vantripan. Pourquoi as-tu touché ce cheval, Horribilis?

— Mon père, dit Horribilis, c'est le cheval qui m'a jeté au premier étage de votre palais.

Mon bon cheval est fort méchant,
Quand on l'attaque il se défend.

chantonnait Pierrot dans ses dents.

— Pourquoi le prince a-t-il voulu monter Fendlair malgré ma défense expresse?

— C'est vrai, dit Vantripan, pourquoi as-tu violé la défense de Pierrot?

— Ah! mon père, s'écria douloureusement Horribilis, quel langage tenez-vous là, vous, le roi de la Chine!

— Du Tibet, des deux Mongolies, de la presqu'île de Corée et de tous les Chinois bossus ou droits, noirs, jaunes, blancs ou basanés qu'il a plu au ciel de faire

naître entre les monts Koukounoor et les monts Himalaya, continua Pierrot de la voix aiguë et monotone d'un huissier qui commande le silence ou d'un tambour de ville qui lit une proclamation de monsieur le maire.

— Horribilis, dit le roi, va te faire panser, je te ferai justice, sois en sûr.

Horribilis sortit.

— Et toi, dit Vantripan à Pierrot, ne lui garde pas rancune. Il n'a pas cru mal faire. Il est un peu étourdi, mais au fond il a bon cœur, je te le garantis.

— A votre sollicitation, Majesté, dit Pierrot, je lui pardonne, mais qu'il n'y revienne pas.

— J'y veillerai, dit Vantripan, heureux d'avoir apaisé son grand connétable; et maintenant, amis, mettons-nous à table.

Cette scène se passait quelques jours avant la proposition qu'Horribilis fit à Pierrot de détrôner Vantripan. Il est aisé de comprendre si Pierrot devait se défier de ce prétendant à la couronne. On comprend aussi la fierté de notre héros lorsqu'il entra dans la cour du palais, monté sur Fendlair. Vingt pages le précédaient, et, comme au convoi de Marlborough, l'un portait son grand sabre, l'autre portait son bouclier, l'autre ne portait rien.

Pierrot mit pied à terre dans la cour et monta lentement les degrés, la tête haute, le regard assuré, comme un vrai fils de Jupiter. C'était l'heure du dîner. Il entra

dans la salle à manger sans être annoncé. A cette vue, le gros Vantripan remplit sa coupe d'or d'un vieux vin de Chio de l'année de la comète, et l'élevant au-dessus de sa tête :

— Dieux immortels! s'écria-t-il, soyez bénis, vous qui m'avez donné à boire du vin de Chio et à aimer un tel ami. A ma santé, Pierrot! As-tu faim?

— Non, Majesté.

— As-tu soif?

— Non, Majesté.

— Par Brahma! qu'as-tu donc avec ta mine solennelle?

— J'ai à vous parler d'affaires, Majesté.

Horribilis, qui était assis à table en face de Pierrot, pâlit en le voyant; il crut que Pierrot allait le dénoncer, et se leva pour fuir.

— Restez assis, prince, dit gravement Pierrot, il ne sera pas question de vous dans cet entretien.

Horribilis respira. Il comptait sur la parole de Pierrot.

Quand le roi eut vidé ses six bouteilles, il se leva de table, l'œil brillant et plein de gaieté.

— Comme te voilà beau, dit-il. Tu es paré comme une châsse. Vas-tu à la noce?

— A la mienne, dit Pierrot, oui, Majesté.

— Et qui épouses-tu? sans indiscrétion.

— Majesté, dit Pierrot, il n'y a pas d'indiscrétion. Si vous n'en aviez parlé le premier, j'allais vous le dire.

J'ai l'honneur de vous demander en mariage la princesse Bandoline, votre fille.

— Ah! ah! dit Vantripan, n'est-ce que cela? Eh! mon ami, je te la donne. Grand bien te fasse! Ventre-Mahom! je danserai à cette noce, et nous dînerons pendant huit jours sans nous lever de table.

— Sire, dit la reine, vous n'y songez pas: savez-vous seulement si celui que vous voulez prendre pour gendre est prince ou fils de prince?

— Qu'il ait pour père qui il voudra, dit Vantripan, je m'en... moque. Est-ce que Bandoline va épouser son père?

— Et si votre fille le refuse, dit la reine, qui n'aimait pas Pierrot, et qui était bien aise de trouver une si légitime excuse.

— Si ma fille n'en veut pas, ma fille est une sotte, cria Vantripan.

— Majesté, dit humblement Pierrot, je demande la permission de consulter la princesse.

Bandoline était présente et se taisait pour la première fois de sa vie. En effet, cela méritait réflexion.

— Sire, dit-elle enfin, tous les désirs de mon père sont des lois sacrées pour moi, mais...

— Bon, dit Vantripan, voilà le *mais* éternel de toutes ces belles capricieuses.

Marion pleure, Marion crie!
Marion veut qu'on la marie.

Vient le mari, Marion n'en veut pas : il est trop vieux ou trop jeune, ou trop beau, ou trop laid, ou trop sage, ou trop débauché, ou trop avare, ou trop pauvre. Sait-on jamais ce qui se passe dans ces têtes de filles, dans ces pendules détraquées. Voyons, parle franchement, que peux-tu reprocher à Pierrot? N'est-il pas brave, n'est-il pas jeune, n'est-il pas plein d'esprit, n'a-t-il pas sauvé à toi la vie et l'honneur, à nous le trône? Que veux-tu de plus?

— Sire, dit Bandoline, tout cela est vrai, mais il n'a qu'une oreille.

— Eh bien, au service de qui a-t-il perdu l'autre? dit Vantripan.

— Au mien, je le sais bien; mais cela n'empêche pas qu'il ne lui reste qu'une oreille, et qu'une oreille dépareillée n'est pas belle à voir.

— Sérénissime Altesse, dit modestement Pierrot, j'ai prévu cette objection, et j'ai remis mon oreille à sa place légitime. Daignez vous en assurer vous-même. Tirez, ne craignez rien, c'est bon teint. Bien; maintenant, Altesse, daignez tirer l'autre.

La princesse tira si fort, que Pierrot poussa un cri.

— Voilà, dit-elle, un grand prodige. Il a raison. Ses deux oreilles sont vivantes; mais je ne comprends pas comment une blessure si grave a été guérie si vite. Il faut qu'il y ait là-dessous quelque magie, et je ne veux pas épouser un magicien.

III

TROISIÈME AVENTURE DE PIERROT

COMMENT PIERROT RÉFORMA LES ABUS ET APPRIT À BÊCHER LES JARDINS

La fée Aurore avait voulu accompagner Pierrot dans ses voyages. Pierrot, plus heureux encore que fier d'une pareille compagnie, avait tout à fait oublié sa mésaventure. Il riait, il chantait, il galopait, il admirait l'herbe des prés, les feuilles des arbres et jusqu'aux chenilles qui les dévorent.

— Mon Dieu! s'écria-t-il tout à coup dans un transport d'enthousiasme, que toute la nature est belle et admirable! O marraine, que je vous rends grâce de m'avoir emmené loin de cette cour, de ce gros Vantripan, de sa sotte femme, de sa plus sotte fille et de son gredin de fils!

— Oh ! oh ! dit la fée en souriant, qu'est-il donc arrivé, Pierrot ? Quelque mésaventure ? *Sa sotte femme! sa plus sotte fille!* Quel langage pour un courtisan et pour un homme amoureux !

— Amoureux ! dit Pierrot, je ne le suis plus, grâce au ciel ; courtisan, je ne l'ai jamais été. Ce n'est pas moi qu'on verra attendre dans une antichambre que le roi passe et daigne me regarder ; ni sous les fenêtres de cette pimbèche, qu'elle veuille, en abaissant ses regards vers la terre, s'apercevoir de ma présence.

— Tu es donc guéri, Pierrot ?

— Radicalement, marraine. Je ne tenais plus à elle que par habitude ou par politesse, comme un oiseau qui a un fil à la patte. Ses mépris de ce matin ont coupé ce fil, et maintenant je suis libre.

— Eh bien ! Pierrot, puisque tu es dans de si heureuses dispositions, veux-tu que je te dise pourquoi tu n'as pas réussi ?

— Je ne veux pas le savoir, marraine.

— Oui, mais je veux te le dire, moi. Tu n'as pas réussi, parce que tu es ingrat.

— Moi, envers vous ! marraine. Oh ! vous me calomniez.

— Non pas envers moi, mais envers d'autres personnes. Réfléchis.

— Envers ce gros roi ? Il m'a comblé d'honneurs, c'est vrai ; mais ne l'ai-je pas bien servi ?

— Ce n'est pas cela. Pierrot, quel est le revenu de tes emplois?

— Deux millions par an, à peu près, marraine.

— C'est une jolie somme. Et, depuis quel temps es-tu en charge?

— Depuis six mois à peu près.

— C'est-à-dire que tu as reçu un million?

— Oui, marraine.

— Sur cette somme, qu'est-ce que tu as envoyé à tes parents qui sont pauvres, comme tu sais, et qui vivent de leur travail? Réponds; deux cent mille francs?

Pierrot rougit et garda le silence.

— Davantage? dit la fée. Trois cents? Non. Quatre cents? Non. Cinq cents? Non. Six cents? Non. Aurais-tu envoyé davantage, Pierrot? Tu es plus généreux que je ne croyais. Sept cents? huit cents? neuf cents? Quoi! le million tout entier! Oh! oh! c'est un beau trait, Pierrot.

— Hélas! marraine, dit Pierrot tout confus, je n'ai rien envoyé du tout.

— Eh bien! ami, comment appelles-tu cette conduite? Comprends-tu maintenant pourquoi, malgré tant de succès apparents, tu n'as pas été heureux?

— Je le comprends, dit Pierrot.

— Et tu profiteras de cette leçon dans l'avenir?

— Oh! oui, marraine.

— N'aie plus de remords, Pierrot; tes parents n'ont

pas souffert de ta négligence. Je veille sur eux, je leur donne ce qui est nécessaire, et je leur laisse croire que c'est toi qui l'as envoyé.

— Oh ! marraine, comment ai-je pu mériter tant de bontés ? dit Pierrot en lui baisant les mains avec tendresse.

— Tu les mériteras un jour, dit la fée. Pékin n'a pas été construit en une heure. Tu es né vaniteux, oublieux, ingrat comme tous les enfants des hommes. Plus tard, tu seras bon et bienfaisant comme les enfants des génies.

— Grâce à vous et à votre protection, marraine, dit l'heureux Pierrot.

— Grâce à ma protection, si tu veux, qui t'a été plus utile encore que tu ne penses.

— Comment donc ? demanda Pierrot.

— C'est à moi que tu dois les mépris de la belle Bandoline. M'en sais-tu mauvais gré ?

— Par tous les saints du paradis ! s'écria joyeusement Pierrot, je ne sais ce que j'aurais pensé hier de votre confidence. Aujourd'hui, elle me comble de joie.

— Tant mieux, Pierrot, c'est signe que tu es bien guéri. Je lis dans l'avenir, et je devine aisément ce que, d'après son caractère, tout homme doit faire un jour, et s'il sera heureux ou malheureux. C'est une branche de ce grand art de la divination que je t'ai

montré, et que tu n'as pas compris parce qu'il exige des études profondes, un grand dévouement à la science, une vie isolée et une grande expérience du monde. La différence qu'il y a sur ce point entre les hommes et les génies, c'est que les hommes ne peuvent savoir qu'après soixante ans de travaux continuels, ce que nous savons, nous, dès notre naissance et par intuition.

— Vous êtes bien heureuse d'être si savante, dit Pierrot en soupirant.

— Heureuse ! dit la fée. Crois-tu qu'on soit heureux de prévoir l'avenir ? Ah ! malheureux enfant, que le ciel te préserve de ce bonheur et de cette science !

— Quelle raison aviez-vous, dit Pierrot, de m'empêcher d'être aimé de la princesse ?

— Une raison admirable, Pierrot : c'est que tu ne l'aimais pas toi-même, et qu'après quinze jours de mariage vous auriez fait un ménage détestable. Elle est orgueilleuse et fille de roi ; elle t'aurait vanté sa supériorité ; tu es fier et peu endurant, tu l'aurais maltraitée...

— Oh ! dit Pierrot.

— En paroles, ami ; mais, pour les gens délicats, les paroles sont des gestes. Elle se serait plainte à son père qui t'aurait fait couper le cou.

— Oh ! oh ! dit Pierrot, il aurait bien demandé la permission.

— Sans doute, et comme tu es le plus fort, tu l'aurais détrôné, mis en prison, tué peut-être; tu te serais débarrassé de ta femme et tu aurais été roi de la Chine.

— Ce qui n'est pas à dédaigner, dit Pierrot pensif.

— Et tu aurais ainsi commis deux ou trois crimes pour satisfaire ta vanité!

— Vous avez raison, marraine, dit Pierrot, et vous me parlez comme si vous lisiez dans ma conscience; mais est-ce que les choses n'auraient pas pu se passer plus heureusement? Ne pouvais-je être heureux avec cette belle dédaigneuse?

— Supposons, dit la fée, qu'il n'y eût pas de sang versé; supposons que Bandoline eût fait de grands efforts pour te plaire et plier son humeur à la tienne, quelle conduite crois-tu qu'elle aurait tenue avec tes parents? Car tu pensais, sans doute, à vivre avec ton père et ta mère?

— Sans doute, dit Pierrot, qui n'y avait jamais pensé.

— Vois-tu d'ici la belle Bandoline pleine de respect et de déférence envers tes vieux parents, envers sa belle-mère, une meunière, et son beau-père, le vieux meunier! Je disais, Pierrot, que vous n'auriez pas vécu quinze jours ensemble; c'est deux jours que je devais dire.

— O marraine sage et charmante! s'écria Pierrot, aidez-moi toujours de vos conseils, car, désormais, je ne veux rien faire de moi-même, et je me ferai gloire

de vous obéir. Mais quoi ! toutes les femmes sont-elles aussi dédaigneuses, et faut-il que j'aime une meunière si je veux vivre heureux avec mes parents?

— Il y a des femmes de toutes les espèces, dit la fée, comme il y a des hommes de toutes les couleurs. Ce serait une grande erreur de croire que tous les hommes sont blancs, noirs, rouges ou jaunes, et une grande injustice de dire que toutes les femmes sont parleuses, méchantes, médisantes, vaniteuses et occupées d'elles-mêmes et de leurs chiffons du matin jusqu'au soir. On en trouve aussi, et beaucoup, qui sont bonnes, discrètes, attachées à leur maison, à leur mari et à leurs enfants ; ta mère, par exemple, n'est-elle pas de ce nombre ?

— Oh ! dit Pierrot, y a-t-il une meilleure femme et une meilleure mère?

— Il n'y en a pas de meilleure, Pierrot, mais il y en a d'aussi bonnes. Ne souhaites-tu pas d'en trouver une de cette espèce?

— Si je le souhaite, grand Dieu ! c'est la première chose que je demande au ciel tous les matins.

— Cherche et tu trouveras, dit la fée.

Tout en causant, nos deux voyageurs avaient fait beaucoup de chemin. La conversation changea de sujet.. La fée se plut à instruire Pierrot de ses devoirs envers lui-même et envers les autres hommes, et lui dit sur ce sujet de si belles choses, que si vous les aviez

entendues, ô mes amis ! vous voudriez n'entendre jamais d'autre discours.

Malheureusement, la langue des hommes, si riche pour répandre le mensonge, est pauvre en vérités, et, dans la crainte de ne pas vous répéter dignement cette conversation, je n'en dirai pas un mot. Qu'il vous suffise de savoir que Pierrot, jusqu'alors gâté par le succès et fort enorgueilli de son mérite, comprit pour la première fois qu'il n'était qu'une créature faible et bornée, ignorante et portée au mal ; qu'il eut honte de lui-même et de son égoïsme, et qu'il se promit de devenir un modèle pour tous les hommes nés ou à naître. Au reste, vous vous imaginez assez, sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans le détail des choses, ce que devaient être les enseignements d'une fée qui était la propre fille du sage roi des génies, le grand Salomon.

Pierrot était ravi de joie.

— Ah ! marraine, disait-il souvent, si tous les prédicateurs vous ressemblaient, que la vertu serait aimable ! Mais ils sont, pour la plupart, si ennuyeux, si pédants, si gourmés, si raides ! Ils mettent tant de latin dans leurs discours, et ils s'inquiètent si peu de se faire comprendre, qu'on ne peut pas s'empêcher de bâiller en les écoutant, et d'attendre avec impatience qu'ils aient fini leur sermon. Vous, au contraire, chère marraine, vous causez si bien, vous contez d'une façon si intéressante, vous avez un visage si beau et si doux, que rien

qu'à vous regarder, on se sent attiré vers vous, et qu'en vous écoutant on croit entendre la céleste musique que les anges font devant le trône du Seigneur.

La fée Aurore sourit.

— Mon ami, dit-elle à Pierrot, pourquoi exiger des autres hommes une perfection qui n'est pas dans la nature. S'ils étaient tous beaux et bons, bienfaisants et aimables, quelle peine aurais-tu à être vertueux parmi eux? Avant de juger ton prochain, connais-toi toi-même. Par exemple, tu es le premier ministre du roi Vantripan, et tu exerces en son nom l'autorité suprême; dis-moi, je te prie, as-tu jamais songé à faire le bonheur de tes semblables et à mettre à leur service la grande puissance que tu as reçue de Dieu?

— Pas trop, dit Pierrot.

— As-tu jamais songé à autre chose qu'à réaliser tes fantaisies?

— Je l'avoue.

— Eh bien, c'est le moment d'essayer. Nous voici à Nankin. Commence, et crois que si tu veux faire ton devoir jusqu'au bout, tu auras de la besogne.

— J'essayerai, dit Pierrot.

— Soit; mais ne t'annonce pas comme un ministre, ou l'on te cachera tout ce qui se passe et tu ne verras rien. Il n'y a que les pauvres gens qui voient tout, parce que tous les fardeaux retombent sur leur dos.

A ces mots, Pierrot mit pied à terre et laissa la bride

sur le cou de son cheval. La fée en fit autant, et tous deux entrérent dans la ville, vêtus comme de pauvres pèlerins.

Au détour d'une rue, Pierrot rencontra un grand cortége : c'était un riche mandarin qui allait à la campagne avec sa femme et ses enfants. Il était assis dans un palanquin porté par un éléphant. Vingt domestiques marchaient devant lui et écartaient les passants à coups de bâton. Tout le monde se rangeait avec empressement sur son passage. Pierrot, oubliant que rien ne distingue un grand connétable mal vêtu d'un autre citoyen, continua son chemin sans s'inquiéter du mandarin, sans le braver et sans l'éviter.

— Ote-toi de là, canaille ! cria un des domestiques en lui donnant un coup de bâton.

Pierrot, furieux, se retourna, arracha le bâton des mains de son adversaire et lui administra la volée la plus complète qui soit jamais tombée sur les épaules d'un laquais de bonne maison. Aux cris de celui-ci, tous les autres accoururent et chargèrent Pierrot. Celui-ci était si animé par leur insolence, qu'il les eût assommés tous sans l'intervention de la bonne fée.

— Est-ce ainsi que tu remplis ta promesse ? lui dit-elle tout bas. Dès le premier accident, te voilà hors de toi-même. Souviens-toi donc que tu n'es qu'un pauvre pèlerin, et non un grand seigneur.

A ces mots, Pierrot jeta le bâton et se croisa les

bras en regardant les domestiques du mandarin avec des yeux qui firent reculer les plus hardis.

— Tu vas voir comment la justice se rend en ce pays, lui dit la fée.

Le tumulte et les cris avaient ameuté une foule nombreuse. Au fond, tout le monde était charmé de l'action de Pierrot, mais personne n'osait l'approuver tout haut, par crainte de la bastonnade.

Le mandarin descendit de son palanquin. C'était un gros homme, fort rouge et marqué de la petite vérole, qui était redouté de tous à cause de sa puissance et de sa méchanceté. Il était chef du tribunal suprême de la province, et, en cette qualité, rendait des jugements sans appel.

— Qu'est-ce ? dit-il en s'avançant d'un air assorti à sa dignité. Quel est le coquin qui a osé frapper un de mes domestiques ?

— Ce coquin, dit fièrement Pierrot, c'est moi. Il m'a frappé le premier, et j'ai fait ce que chacun en pareil cas devrait faire.

— Ah ! c'est toi, dit le mandarin. Qu'on me saisisse ce drôle et qu'on le fasse mourir sous le bâton pour son insolence.

— Un moment ! dit Pierrot. Est-ce pour avoir eu l'insolence de vous répondre, ou pour avoir rendu des coups de bâton à votre domestique que vous me condamnez ?

— Je crois, dit le mandarin, que cette *espèce* ose m'interroger! Qu'on le saisisse!

Trois ou quatre domestiques s'élancèrent à la fois sur Pierrot.

— Attention! dit-il, je n'ai provoqué personne et ne veux faire de mal à qui que ce soit. Que le premier qui mettra la main sur moi compte et numérote ses os pour les reconnaître et les remettre en place au jour du jugement dernier. Et toi, mon gros seigneur, à nous deux!

A ces mots, malgré ses cris, il saisit le mandarin par ses longues moustaches, qui pendaient jusque sur sa poitrine, l'enleva de terre et le montra aux spectateurs comme un bateleur montre des singes sur la place publique; puis le retournant les pieds en l'air et la tête en bas, il le lança comme une balle, le reçut dans ses mains, et le renvoya de nouveau, au milieu des cris de joie du peuple, des cris d'alarmes des domestiques et de l'indifférence de tous. Quand ce jeu eut duré quatre ou cinq minutes, il le remit sur ses pieds, le hissa sur son éléphant et partit en disant:

— Au revoir, seigneur mandarin!

Le pauvre justicier n'avait plus la force de répondre. La colère, l'indignation d'avoir subi un pareil traitement, lui, si élevé en dignité, et cela en vue de tout un peuple, le transportèrent au point qu'il en fit une maladie de plus de six mois.

— Par Brahma et Bouddah! disait la foule en se séparant, voilà une prompte et bonne justice.

Nos deux voyageurs poursuivirent leur route sans autre rencontre, et allèrent se loger dans une hôtellerie d'assez pauvre apparence. Ils soupèrent cependant avec appétit, grâce à un potage aux nids d'hirondelle qui est si exquis que la proverbe chinois dit : « Bouddah ayant créé le ciel et la terre, inventa le potage aux nids d'hirondelle. » Si vous voulez en goûter, et du meilleur, vous en trouverez chez le seigneur Ki, aubergiste à Pékin, l'un de mes bons amis, et le plus céleste cuisinier du Céleste-Empire.

Le lendemain, Pierrot se leva de bonne heure, et alla se promener par la ville. Il fut bientôt accosté par un douanier, qui, d'un air très-poli, suivant la coutume chinoise, l'invita à quitter ses habits et à laisser regarder dans ses poches.

— A quoi bon? dit Pierrot, je n'ai pris le bien de personne.

— A Dieu ne plaise! dit humblement le douanier, que nous ayons de vous un semblable soupçon. Mais peut-être avez-vous, sans vous en apercevoir, introduit dans la ville quelque denrée. Dans ce cas, seigneur, vous aurez la bonté de payer les droits d'entrée.

— Je n'ai rien introduit, dit Pierrot; donnez-moi la paix!

Cependant, se souvenant des recommandations de la

fée, il se laissa fouiller. On ne trouva rien dans ses poches. Il se crut libre, quand le douanier, se ravisant :

— De quelle étoffe, dit-il, est votre manteau à capuchon?

— De grosse laine, dit Pierrot.

— Justement, reprit le douanier, c'est ce que j'avais deviné.

— Et qu'as-tu deviné?

— La laine, seigneur, est défendue dans la ville de Nankin, par égard pour nos manufacturiers, qui fabriquent des étoffes moins commodes et plus chères. Ayez la bonté de nous donner votre manteau et de payer l'amende.

— Je ne donnerai rien et ne payerai rien, dit Pierrot. Je ne peux pas me promener dans les rues en manches de chemise. Ce serait peu convenable. Quant à l'amende, je ne dois pas la payer, puisque j'ignorais la loi.

— Nul n'est censé ignorer la loi, dit sentencieusement le douanier.

— Pas même les étrangers? demanda Pierrot.

— Ayez la bonté de me suivre, dit le douanier.

— Où?

— En prison.

Sur ce mot, le receveur des douanes sortit de son bureau. C'était un beau jeune homme, bien frisé et pommadé, qui avait un lorgnon sur l'œil, et qui re-

garda Pierrot du haut de ce lorgnon, comme un animal très-curieux.

— Monsieur, dit Pierrot, j'ai par mégarde, étant pauvre, acheté un manteau d'alpaga, faute de pouvoir porter un manteau de velours et de soie, et votre douanier veut m'envoyer en prison.

— Que voulez-vous, mon bon? dit négligemment le receveur, c'est la loi.

— C'est la loi à Nankin, dit Pierrot, mais non pas dans le reste de la Chine, et je ne suis pas citoyen de Nankin.

— Allez en prison, mon ami, allez, dit le beau receveur d'un air de protection. J'entendrai votre affaire un autre jour. Quelques amis m'attendent en ville et veulent faire un déjeuner de garçons.

— Monsieur, dit Pierrot, dont la bile s'échauffait, ne me laissez pas aller en prison. Peut-être les cris d'un malheureux qu'on enferme troubleraient votre digestion.

— Rassurez-vous, mon bon, ces choses-là sont si communes que j'y suis tout à fait habitué.

— Monsieur, je vous en prie, écoutez-moi un instant. Peut-être un jour vous aurez besoin de moi et vous me supplierez à votre tour. On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

— Qu'est-ce à dire, mon bon? dit le beau frisé. Allez en prison, et ne vous le faites pas répéter. Dans un

mois ou deux, si j'ai du loisir, j'écouterai vos réclamations.

— Et moi, pendant ces deux mois, je grincerai des dents en invoquant la justice et la vengeance du ciel? s'écria Pierrot.

— Mon bon, vous m'excédez. Douanier, faites-moi mettre cet homme au cachot; s'il fallait écouter tous ceux qui parlent de leur innocence, on en finirait pas.

Le douanier prit Pierrot au collet.

— Ventre-Mahom! cria Pierrot, tu iras toi-même au cachot, et tu y resteras longtemps. Ah! gredin, c'est ainsi que tu disposes de la liberté des hommes? Ne sais-tu pas que la liberté est plus que la vie, et qu'il vaut mieux mourir de faim au grand air qu'engraisser entre quatre murailles?

Ce disant, Pierrot prit le receveur d'une main, le douanier de l'autre, les poussa dans la cave de la maison, en prit la clef et leur jeta du pain et une cruche d'eau par le soupirail; puis il retourna à l'hôtellerie.

Elle était pleine de gens qui, sans le connaître, parlaient de lui et de son aventure de la veille. Le malheur du mandarin avait fait grand bruit. De mémoire de Chinois on n'avait entendu parler d'un pauvre homme qui se fût fait justice à lui-même contre un grand seigneur. Quelque part qu'il pût aller, Pierrot était destiné à étonner le peuple, qui ne pouvait comprendre une fierté et un courage si peu ordinaires.

Pierrot n'était pourtant que le fils d'un paysan, mais il faut vous dire, mes amis, que son père avait été l'un des volontaires de la grande république; et ceux-là, voyez-vous, Dieu les a bénis, eux et leur postérité, jusqu'à la troisième génération, parce qu'ils ont combattu pour la patrie et pour la justice.

Pierrot, étonné de ce bruit, se mêla parmi les groupes et eut le plaisir, bien rare pour ceux qui écoutent aux portes, d'entendre faire son éloge.

— Ah! dit un vieillard, si celui-là voulait se mettre à notre tête, il nous ferait rendre justice.

— Et si nous prenions les armes nous-mêmes et sans l'attendre? dit un autre.

Jusque-là on avait parlé fort librement, mais, à cette proposition inattendue, on se regarda avec frayeur. Tant qu'il ne s'agissait que de parler, les orateurs ne manquaient pas non plus qu'en aucun pays; quand il fut question d'agir, un silence morne régna dans l'assemblée. Pierrot, qui était resté jusque-là immobile et silencieux, éleva la voix :

— Bonnes gens de Nankin, dit-il, de qui avez-vous à vous plaindre?

On se tourna vers lui avec étonnement.

— Je ne suis qu'un simple pèlerin, ajouta-t-il, mais je puis, comme un autre, vous dire ce qu'il est convenable de faire. Si vous vous révoltez, vous serez punis; l'impôt sera doublé, et quelques-uns d'entre vous se-

ront empalés; c'est inévitable. Pourquoi ne portez-vous pas vos plaintes au grand connétable qui est à Pékin? Il vous fera rendre justice.

— Oui, dit un bourgeois, il nous renverra au mandarin qui a été si maltraité hier, et celui-ci, qui est l'ami du gouverneur, fera justement, comme vous le disiez tout à l'heure, empaler les plaignants pour l'exemple. Nous connaissons bien les usages de ces grands seigneurs!

Pierrot fut forcé d'avouer qu'il disait vrai.

— Cependant, dit-il, je connais un peu le seigneur Pierrot... de réputation, et il n'est ni injuste, ni avide, ni intéressé.

— Oui, mais il laisse agir ses lieutenants qui le sont. Que nous importe à nous qu'il soit vertueux ou non, s'il ne s'occupe pas du gouvernement.

— Attrape, dit tout bas la fée Aurore qui venait de rejoindre son filleul.

— Puisque personne n'ose se joindre à moi, dit Pierrot, j'irai seul chez ce gouverneur si redouté, et il m'entendra. Quelles sont vos plaintes?

— Nous nous plaignons, dit le vieillard qui avait déjà parlé, de recevoir trop de coups de bâton et pas assez de rations de riz. On nous prend notre thé de force et à bas prix, et on nous le vend dix fois plus cher. On nous fait payer un impôt sur la laine et le coton qui font nos habits, un autre sur le fil qui les coud, un autre

sur les aiguilles, un autre sur la doublure et un autre pour la permission de les coudre. Encore tout cela n'est rien ; mais tous ces impôts réunis devraient produire dix millions à peine, et ils en produisent trente par la cruelle industrie des receveurs, douaniers, péagers, mandarins et gouverneurs, dont chacun veut prélever son bénéfice proportionné à son grade et au cas qu'il fait de son importance.

— En effet, dit Pierrot, cela est fâcheux.

— Fâcheux ! seigneur pèlerin, dites que cela est mortel ; déjà nous ne pouvons plus nous vêtir et nous avons peine à nous nourrir.

— Prenez patience, dit Pierrot, avant la fin de la journée vous aurez justice.

— Est-ce un Dieu? disait-on, ou bien est-ce un fou qui fait le grand seigneur?

Sur ces entrefaites, un officier, suivi d'une troupe de soldats, saisit Pierrot par le bras.

— Suis-nous sur-le-champ, dit-il.

— Où?

— Au palais du gouverneur.

— J'y allais.

— Tant mieux, tu expliqueras ton affaire. Ah ! coquin, tu mets un receveur et un douanier en prison; tu usurpes notre emploi; tu te mêles de rendre la justice !...

A chaque mot, il joignait une bourade, et ses soldats,

voyant Pierrot sans défense, lui donnaient de grands coups dans le dos avec le bois de leurs lances.

— Pardieu ! se dit Pierrot, j'ai bien envie d'en faire justice sur-le-champ; mais patience, j'ai promis à la fée Aurore d'attendre jusqu'au bout.

On le mena dans cet équipage jusqu'au palais du gouverneur. Une foule immense le suivait, riant de la folie de cet homme qui promettait un moment auparavant de lui faire rendre justice, et qu'on allait pendre sans forme de procès.

Pierrot fut mis dans une cour brûlée par un soleil ardent. On lui ôta son bonnet. Sous ce climat, la chaleur est insupportable. Pierrot demanda à boire. Les soldats se moquèrent de lui et lui jetèrent de la poussière. Il avait les fers aux pieds et aux mains.

— J'ai soif, dit une seconde fois Pierrot.

— Tu n'attendras pas longtemps, dit l'officier, le pal est prêt. Tu boiras dans l'autre monde.

Enfin le gouverneur parut.

— C'est toi, misérable, dit-il, qui as battu hier le mandarin, qui as jeté aujourd'hui le receveur et le douanier dans un cachot, et qui promettais tout à l'heure à ce peuple justice contre moi?

— Oui, seigneur, dit humblement Pierrot; et il raconta ce qui s'était passé.

Avant qu'il fût à la moitié de son récit :

— C'est bien, dit le gouverneur, qu'on l'empale.

— Quoi, seigneur, dit douloureusement Pierrot, n'y a-t-il pas de grâce à espérer ?

Cette fois, le gouverneur ne daigna pas même répondre et fit signe qu'on exécutât ses ordres.

Tout à coup, Pierrot, raidissant ses poignets et ses jambes, cassa ses fers et les jeta à la figure du gouverneur, dont le nez enfla et saigna abondamment. Tous les soldats se précipitèrent sur lui. Pierrot prit la lance de l'un d'eux, l'enfonça dans le corps du premier, du second, du troisième et du quatrième, et ficha la lance en terre.

— Vous ne savez pas empaler, dit-il; mes amis, voilà comment on s'y prend.

Tous les soldats prirent la fuite; le gouverneur resta seul avec la foule, qui battait des mains en reconnaissant son héros de la veille.

Otant alors son manteau de laine, Pierrot parut en costume de cour.

— Je suis Pierrot, le grand connétable, le vainqueur de Pantafilando, dit-il, et voici comment je rends justice.

— Seigneur connétable, dit le gouverneur en se mettant à genoux et essuyant son nez qui saignait encore; seigneur grand connétable, ayez pitié de moi ! Hélas ! si j'avais su qui j'avais la sacrilége audace de vouloir faire empaler, croyez que mon respect...

— Oui, sans doute, dit Pierrot, si tu avais su que tu

avais affaire à plus fort que toi, tu aurais été aussi lâche que tu t'es montré insolent.

— Seigneur grand connétable, pardonnez-moi.

— Si tu n'as pas commis d'autre crime, dit Pierrot, je te pardonne; mais voyons d'abord si personne ne se plaint. Parlez! dit-il en s'adressant à la foule.

— Seigneur, dit un bourgeois de Nankin, il a fait mourir mon frère sous le bâton, parce que mon frère, qui était fort distrait, avait oublié de le saluer dans la rue.

— Est-ce vrai? dit Pierrot.

— Oui, seigneur, s'écria-t-on de toutes parts.

— Ne fallait-il pas faire respecter en ma personne l'autorité royale dont j'étais revêtu? dit le gouverneur.

— C'est tout ce que tu as à dire pour ta défense? reprit Pierrot; à un autre.

— Seigneur, dit un autre bourgeois, il a fait empaler mon père.

— Pourquoi?

— Parce que mon père, trop pauvre, ne pouvait payer l'impôt, ni l'amende à laquelle il l'avait condamné.

— Est-ce vrai? dit Pierrot.

— Seigneur, je l'avoue. Notre grand roi, Vantripan, avait si grand besoin d'argent pour faire la guerre aux Tartares!

Beaucoup d'autres se présentèrent. Les uns avaient eu les yeux crevés, d'autres les oreilles coupées. Le front de Pierrot se rembrunit.

— Je voulais, dit-il, que mon premier acte d'autorité fût un acte de clémence. C'est impossible! La clémence envers l'oppresseur est une cruauté envers l'opprimé. Qu'on l'empale!

Ce qui fut fait aux applaudissements de la foule. Mais les bravos devinrent éclatants et unanimes quand Pierrot ajouta :

— A l'avenir, quiconque aura fait donner des coups de bâton à un Chinois en recevra lui-même le triple, dût-il en mourir. Quiconque aura mis un Chinois en prison, sauf le cas de condamnation légale, sera mis lui-même en prison autant de mois que le plaignant y aura resté de jours. Quiconque aura condamné à mort et fait exécuter un Chinois, sans ma permission, sera lui-même empalé.

Ayant proclamé ces belles, sages et magnifiques ordonnances, comme les qualifie le vieil Alcofribas, dont je traduis ici les chroniques, Pierrot quitta Nankin en compagnie de la fée Aurore.

— Eh bien! Pierrot, lui dit la fée quand ils furent tous deux à cheval dans la campagne, comprends-tu maintenant pourquoi je te disais d'entrer déguisé dans cette ville? Vois-tu, par ce qui t'arrive à toi-même, qui peux te défendre, ce qui a dû arriver aux pauvres

gens qui sont sans armes, sans force, et, par suite d'une longue oppression, sans courage?

— Vous avez raison en tout, sage marraine, dit Pierrot; ce gouverneur et ce mandarin sont deux coquins abominables dont je suis bien aise d'avoir fait justice.

— Ce n'est rien encore, dit la fée, tu en verras bien d'autres.

— Il n'est pas si agréable que je croyais, dit Pierrot, de gouverner un grand royaume.

La fée sourit. Elle vit que Pierrot commençait à profiter des leçons de l'expérience.

Cependant le soleil dardait sur leurs têtes ses rayons brûlants. Un vent léger soulevait la poussière et aveuglait les voyageurs.

— Arrêtons-nous un instant dans ce bois, dit la fée, et laissons reposer nos chevaux.

Ils s'assirent au plus épais du bois, près d'un ruisseau qui longeait une fort belle prairie. Au bout de cette prairie, et vers le milieu d'une colline dont le ruisseau baignait le pied, était construite une petite maison très-propre et très-jolie; au devant, dans la cour, étaient plantés deux vieux tilleuls; derrière, s'étendait en pente douce, vers le ruisseau, un grand jardin, ombragé avec art, non pas à la manière de ces jardins anglais qui ressemblent à des taillis percés au hasard, mais comme ceux de Le Nôtre et des jardiniers français, qui sont, mes amis, croyez-le bien, les seuls jar-

diniers du globe. Dans ce jardin charmant, on voyait des arbres à fruit le long des carrés de légumes, et le long des murailles, des vignes et des pêchers étaient couverts de fruits. Au fond du jardin s'étendait un grand carré de verdure, et à côté de ce carré un petit parterre planté des plus belles fleurs de la création. Le carré de verdure était bordé de tous côtés par des tilleuls. A quelque distance du jardin, paissaient dans la prairie une vingtaine de vaches laitières avec leurs veaux. Ces vaches, qui n'appartenaient ni à la race Durham, ni à la race schwytz, ni à aucune race ou sous-race couronnée dans les concours agricoles, étaient pourtant fort belles, grasses et bien nourries. Plus haut, sur la colline, on voyait paître un troupeau de moutons de la plus belle espèce.

Pierrot, du fond du bois, regardait avec plaisir ce doux spectacle.

— Que les habitants de cette maison sont heureux ! dit-il; c'est ainsi que je voudrais vivre toujours.

La fée n'eut pas le temps de répondre. Ils entendirent un grand bruit dans le bois, et virent accourir une jeune fille d'environ quatorze ans, poursuivie par un tigre royal, qui faisait, pour l'atteindre, des bonds prodigieux.

En apercevant la fée, elle se jeta dans ses bras et lui cria :

— Sauvez-moi !

— Pierrot, dit la fée, c'est le moment de montrer ce que tu sais faire.

Pierrot, qui n'avait pas besoin d'être encouragé, s'élança au-devant du tigre. C'était un magnifique spectacle que celui de ces deux adversaires en face l'un de l'autre : tous deux étaient, l'homme et le tigre, d'une proportion et d'une beauté de formes admirables; tous deux étaient d'une force et d'une agilité incomparables; tous deux étaient puissamment armés, l'un de ses griffes, l'autre d'un sabre damas à poignée d'or incrustée de diamants : leurs yeux étaient étincelants. Des narines du tigre sortaient des étincelles de feu; Pierrot se sentait fier d'avoir quelqu'un à défendre, et de montrer à sa marraine qu'il était digne d'elle.

Le tigre, ramassé de lui-même comme un chat qui va sauter sur une table, bondit tout à coup et se jeta sur Pierrot; celui-ci le reçut de pied ferme, et sur son sabre qui s'enfonça jusqu'à la garde dans le ventre du tigre. La blessure était grave, mais non pas mortelle. Le tigre tomba à terre sur ses pattes et voulut s'élancer de nouveau; mais Pierrot l'avait prévenu. Prenant son sabre par la pointe, il frappa avec la poignée la tête de son ennemi d'un coup si violent, que le tigre fut assommé, et que sa tête fut aplatie comme une figue sèche. Il expira sur-le-champ.

Pierrot, essuyant sur l'herbe son sabre dégouttant

de sang, revint vers la fée Aurore et la trouva occupée à tenir dans ses bras la jeune fille qui s'était évanouie. Pierrot put donc regarder celle-ci fort à l'aise et sans la gêner. Nous allons en profiter pour faire la même chose.

Figurez-vous, mes amis, la plus belle enfant qu'on ait jamais vue. Je suis bien en peine pour vous expliquer sa beauté en détail. Il faut l'avoir vue pour s'en faire une idée : c'était quelque chose de plus semblable à un ange qu'à une personne humaine. Pierrot ne put remarquer d'abord ni son front, ni son nez, ni sa bouche, ni rien, tant il fut ébloui de l'ensemble. Ses cheveux étaient d'un blond cendré admirable comme ceux de la divine Juliette, dont Shakspeare a chanté la beauté et les malheurs. Sa figure était si belle, si intelligente, si attrayante et si douce, qu'on ne pouvait en détacher ses regards. On n'aurait pu dire par quoi elle plaisait. Je crois qu'elle était comme le soleil et qu'elle envoyait des rayons autour d'elle ; mais c'étaient des rayons de grâce naturelle et irrésistible. Pierrot sentit, en la voyant, qu'il aurait plus de plaisir à se faire tuer pour elle, même sans qu'elle le sût et sans attendre de récompense, qu'il n'avait jamais espéré d'en avoir en épousant Bandoline et en devenant roi de la Chine.

Après quelques instants, elle rouvrit les yeux, et se trouva appuyée sur les genoux de la fée. Elle la remer-

cia doucement; et tournant ses regards sur Pierrot, elle se souvint du danger d'où il l'avait tirée, et lui sourit d'une manière si ravissante, que le pauvre Pierrot, pour obtenir un second sourire semblable au premier, aurait combattu, non pas un à un, mais tous ensemble, tous les tigres de la création.

La fée Aurore lui fit alors quelques questions auxquelles la jeune fille répondit avec une modestie charmante. Elle dit qu'elle s'appelait Rosine, qu'elle habitait avec sa mère la petite maison qu'on voyait au bout de la prairie; que la prairie même, le bois et la colline appartenaient à sa mère, et que cette petite fortune les faisait vivre heureusement avec quelques domestiques, qui cultivaient la terre sous la direction de sa mère; qu'elle avait perdu son père quelques années auparavant, et que sa mère, désespérée de cette perte, était venue s'établir à la campagne; qu'elles y vivaient seules, et que leur vie était si paisible, que, depuis cinq ans, elles n'étaient pas sorties de cette petite vallée.

Ce récit, comme vous pensez bien, ne fut pas fait tout d'une haleine. C'est le résumé des réponses qu'elle fit successivement aux questions de la fée Aurore. Il était aisé de voir que ces questions étaient causées par quelque chose de plus que de la curiosité. La bonne fée n'avait que faire d'interroger Rosine sur ce qu'elle savait fort bien en qualité de fée; mais elle voulait la faire parler devant Pierrot qui, au bout de quelques

instants, fut si charmé et saisi d'un si grand respect pour elle, qu'il n'osait ni lui parler, ni même la regarder.

Elle termina son récit en disant qu'elle se promenait seule quelques instants auparavant, lorsque le tigre s'était tout à coup précipité sur elle ; qu'elle avait fui sans savoir dans quelle direction, et qu'elle aurait sûrement péri sans le courage héroïque de Pierrot (ledit Pierrot se sentit plein d'une fierté sans égale); qu'il lui tardait de rassurer sa mère, et qu'elle priait les deux voyageurs de venir recevoir ses remerciements.

A ces mots, le pauvre Pierrot se tourna vers la fée d'un air si suppliant, et ses yeux la conjurèrent tellement d'accepter l'invitation, que la bonne fée se mit à rire, et feignit d'abord d'hésiter et d'être pressée de continuer sa route.

— O divine marraine ! s'écria Pierrot effrayé, cette vallée est si belle, reposons-nous ici quelques instants.

Rosine insista de son côté si gracieusement, que la fée Aurore qui, au fond, ne demandait pas mieux, consentit à les suivre.

La mère de Rosine, qui était loin de se douter du danger qu'avait couru sa fille et du service qu'on lui avait rendu, fut un peu étonnée de l'arrivée des deux étrangers. Elle les reçut néanmoins avec une politesse noble et gracieuse, devinant bien aux manières de la

de Pierrot était à cent lieues de la guerre, de la gloire des armes, de la grande connétablie, et, ce qui lui fit encore plus de plaisir, de la princesse Bandoline. On eût cru à le voir travailler, sarcler, bêcher, tracer des lignes et planter de la salade, qu'il n'avait jamais fait autre chose. Ceci ne doit pas vous étonner, mes amis. D'abord, Pierrot avait une aptitude naturelle à tout ce qu'il faisait. Il était adroit de ses pieds et de ses mains ; de plus, il avait vu travailler son père et travaillé souvent avec lui : bon sang ne peut mentir. A la vue d'une pioche et d'un râteau, il se souvint de la pioche et du râteau de son père, et comprit qu'il est bon et naturel que les grands seigneurs se promènent en costume de cour, et usent leur temps à faire des révérences, puisqu'ils ne savent pas d'autre métier et que les autres hommes veulent bien le souffrir ; mais que si tout le monde voulait faire ce métier, nous mourrions tous de faim avant une semaine. La jeune fille, le voyant travailler de si grand cœur, voulut l'aider à son tour, et, en quelques minutes, et sans y avoir songé, cette communauté d'occupations établit entre eux une douce et intime familiarité qui fit penser à Pierrot qu'en vérité bêcher était la plus belle et la plus agréable chose du monde, et que si les anges et les bienheureux avaient bêché une fois, ils ne voudraient plus faire autre chose pendant l'éternité.

Il fallut cependant quitter cet ouvrage si attrayant

et se rendre à l'appel de la fée et de la mère de Rosine qui voulaient visiter les étables, la prairie, les terres labourées et les troupeaux. Le jour baissait, et Pierrot quitta sa bêche, et sa compagne l'arrosoir avec regret; mais Pierrot fut bien consolé en voyant du coin de l'œil que les deux chevaux étaient débridés, dessellés et enfermés dans l'écurie, et que la fée Aurore ne parlait pas de partir.

Tout était à sa place et dans un ordre admirable. Les fruits étaient rangés sur la paille dans le cellier. Des milliers de pommes faisaient face à des milliers de poires de la plus belle espèce et qui fondaient sous la dent. Des millions de prunes reine-claude, jaunies par le soleil et légèrement entamées par les abeilles, mais dont la blessure s'était cicatrisée, se trouvaient à côté de pêches magnifiques et savoureuses. Encore n'était-ce que la moitié de la récolte. Le reste pendait aux arbres du jardin et de l'enclos. La prairie, qui était fort grande, se divisait en deux parts que séparait une magnifique haie vive. La partie qui n'était pas réservée au pâturage était couverte de regain fraîchement coupé, dont la délicieuse odeur parfumait au loin toute la vallée. Des hommes et des femmes étaient occupés à retourner ce foin et paraissaient travailler avec une ardeur qui n'avait rien de servile ou de mercenaire; car, grâce à la générosité de la mère de Rosine, et au soin qu'elle avait de four-

nir à chacun un travail proportionné à ses forces, il n'y avait ni pauvres, ni oisifs, ni mendiants dans la vallée.

A quelque distance de la maison, s'élevaient cinq ou six chaumières assez bien bâties, et fort propres. Dans chacune habitait une famille honnête et laborieuse dont les petits enfants se jouaient devant la porte, sur une place aplanie et garnie d'un gazon vert plus abondant et plus frais que celui des plus beaux parcs d'Angleterre. Un grand marronnier étendait au loin ses branches deux fois séculaires. On ne voyait pas devant les maisons ni devant les écuries cet amas de fumier et d'immondices qui salit et déshonore la plupart de nos villages de France. Le fumier, soigneusement recueilli, se rendait dans des réservoirs par des canaux souterrains qui traversaient la place, mais qui étaient recouverts de pierres et de gazon. De ces réservoirs on le transportait ensuite dans les terres du voisinage. Enfin, sur le haut de la colline, était bâtie une église très-simple, de construction récente, dont la croix de cuivre doré se détachait sur le bleu profond du ciel, et réfléchissait les derniers rayons du soleil. Il faut vous dire, mes amis, que ce village était composé de chrétiens nouvellement convertis par un missionnaire venu de France.

Pierrot était plein d'un bonheur inexprimable. A chaque instant il interrompait la conversation pour

faire des questions dont il n'attendait pas la réponse. Il marchait, il courait, allait, revenait, sans raison et sans but; il poussait des exclamations de joie, sautait par-dessus les murs et les haies comme un jeune cheval échappé, montait dans les arbres, et, se suspendant par les mains aux branches, il se laissait retomber à terre. La fée Aurore le regardait en souriant d'un bonheur si grand et si nouveau. Elle en avait promptement deviné la cause, et attendait qu'il lui en fît confidence, suivant son habitude.

Le soir, quand ils furent seuls, elle demanda à Pierrot à quelle heure il voudrait partir le lendemain. Le pauvre Pierrot retomba du ciel en terre, et demeura quelques instants sans répondre. Enfin il demanda timidement si quelque affaire pressée les forçait de quitter sitôt une dame qui les accueillait si bien.

— Mon ami, dit la fée, il ne faut pas abuser de l'hospitalité. C'est une vertu dont on se lasse vite. Si nous partons demain, on nous regrettera; mais si nous restons ici trop longtemps, on finira par se demander pourquoi nous ne partons pas.

Pierrot n'osa répondre. Il lui semblait en son âme qu'il ne gênerait personne en demeurant plus longtemps; mais il n'osait ni ne pouvait dire pourquoi. Il trouva enfin un biais par lequel il crut dissimuler fort habilement sa pensée véritable.

— Peut-être, dit-il à la fée, ne sommes-nous pas des hôtes bien gênants ? Je puis travailler à la terre, et vous avez vu vous-même, marraine, que je m'en tire assez bien. Ces dames ont besoin d'un homme en qui elles puissent avoir confiance, qui fasse pour elles le travail le plus pénible, qui les protége et les défende au besoin.

— Et toi, qui n'as pas encore de barbe au menton, tu veux être cet homme de confiance ?

— Pourquoi non ? dit Pierrot. Le roi Vantripan m'a bien confié l'administration de la Chine tout entière !

— Et il a donné là une belle preuve de sagesse ! Voilà ce grand connétable, ce grand amiral, la terreur des Tartares et le soutien des opprimés, qui, pour une fantaisie, laisse là son amirauté, sa connétablie et le reste, et qui veut semer des haricots et récolter du foin. Voilà tout le royaume à l'abandon, parce que le seigneur Pierrot a été bien accueilli dans une ferme.

— Eh bien, après tout, dit Pierrot, s'il ne tient qu'à cela, je jetterai au vent mon amirauté et ma connétablie, et je reprendrai ma liberté.

— Et tu viendras ici bêcher, arroser et sarcler, sous les yeux de la belle Rosine ? Sais-tu, grand étourdi, si cet arrangement lui plaira autant qu'à toi, et surtout si sa mère voudra le souffrir ?

Cette question coupa la parole au pauvre Pierrot.

La fée Aurore eut compassion de son embarras. Elle commençait toujours par faire des objections raison-

nables, et elle finissait par céder et par chercher des moyens de satisfaire son désolé filleul. O mes amis ! vous chercherez pendant cent ans sur toute la surface de la terre sans trouver un cœur qui approche de celui de cette charmante fée ! Aussi avait-elle été élevée par Salomon lui-même, qui l'avait faite de trois rayons, le premier de lumière ou d'intelligence, le second de bonté, et le dernier de grâce et de beauté. Ces trois rayons, pris parmi ceux qui entourent le trône de Dieu même, et dont les anges ne peuvent soutenir l'éclat, se rencontraient en un centre commun qui était le cœur de la fée.

— J'ai ton affaire, dit-elle à Pierrot. Console-toi. Je me charge de te faire retenir ici pendant huit jours, après lesquels tu iras reprendre tes fonctions.

A ces mots, Pierrot, transporté de joie, se mit à genoux devant la fée et lui baisa les mains avec des transports de joie folle et de reconnaissance. La bonne fée jouissait tranquillement du bonheur d'avoir fait un heureux, bonheur si grand que Dieu se l'est réservé presque entièrement, et qu'il n'en a laissé aux hommes que l'appparence. Quant à elle, son devoir la rappelait à la cour du roi des Génies, et elle partit sur-le-champ pour baiser la barbe blanche et parfumée du vénérable Salomon.

Dès le lendemain, Pierrot, sans savoir comment, se trouva installé et traité comme un vieil ami. Le jour,

il travaillait au jardin ou dans les champs, seul ou sous les yeux de la belle Rosine et de sa mère, et, dans son ardeur à labourer, à fumer, à semer, il faisait à lui seul l'ouvrage de six hommes. Le soir, en revenant du travail, il recevait le prix de ses peines ; il lisait tout haut les plus beaux livres des anciens poëtes, et avec tant de chaleur et de sensibilité que la pauvre Rosine s'étonnait d'avoir lu vingt fois les mêmes choses sans y rien découvrir de ce qui la charmait dans la bouche de Pierrot. Quelquefois la mère racontait une de ces vieilles histoires qui sont nées avec le genre humain, et qui ne mourront qu'avec lui. C'était la pauvre Geneviève de Brabant, condamnée à mort par le traître Golo, et retrouvée dans la forêt par son mari, le duc Sigefroi. C'était la belle Sakontala et le roi Douchmanta égarés dans les forêts de lotus et de palmiers qui couvrent les bords du Gange. C'était le Juif errant condamné à marcher *pendant plus de mille ans*. Le dernier jugement finira son tourment. C'était la lamentable histoire du bon saint Roch et de son chien, qui finit d'une façon si pathétique qu'à cet endroit tout le monde versa des larmes :

Exempt de blâme,
Il rendit l'âme,
En bon chrétien,
Dans les bras de son chien.

— J'ai vu, mes enfants, dit le vieil Alcofribas, des

gens impies rire de ce dernier couplet. Eh bien, croyez-moi, ce sont des cœurs endurcis et dont il faut se défier.

Pierrot, à son tour, prié de dire son histoire, hésita quelque temps par modestie. Il commença enfin le récit de ses aventures, en passant sous silence, comme vous pouvez vous l'imaginer, l'impression qu'avaient faite sur lui les beaux yeux de la belle Bandoline. Était-ce manque de mémoire ou autre chose? Je ne sais; je crois qu'il avait complétement oublié que la princesse fût encore de ce monde, et qu'il se souciait d'elle et du royaume de la Chine aussi peu que d'une noix vide. Quoi qu'il en soit, personne ne lui demanda compte de cet oubli; mais quand il raconta son combat contre le terrible Pantafilando, Rosine pâlit, et il ne fallut pas moins que la fin de l'histoire et la mort du géant pour la rassurer complétement.

Quoique Pierrot, par le conseil de la fée, fût devenu plus modeste, il ne put s'empêcher d'être un peu fier de lui-même et de laisser paraître dans son récit quelque chose de cette légitime fierté; mais il fut bien mortifié de la conclusion que la mère de la belle Rosine donna à son discours.

— Seigneur, dit-elle, nous nous souviendrons toute notre vie avec bonheur du service que vous nous avez rendu et de l'honneur que vous nous faites en demeurant quelques jours dans cette pauvre ferme; mais souf-

frez que je vous rappelle ce que votre modestie semble vouloir oublier; je veux dire, que l'administration d'un grand royaume vous a été confiée, et que nous commettrions un crime envers l'État si nous cherchions à vous retenir plus longtemps avec nous. Il y a déjà quinze jours que vous daignez prendre part à nos amusements et à nos travaux. Il est temps que nous vous laissions aller où la gloire et la volonté de Dieu vous appellent.

Si la lune était tombée sur la tête de Pierrot, elle ne l'aurait pas plus étonné. Il demeura quelque temps étourdi du coup et ne savait que répondre. Sous la politesse de la bonne dame, il sentait un congé formel. Enfin il recouvra la parole et protesta mille fois que l'État n'avait aucun besoin de lui; que le roi Vantripan trouverait sans peine des ministres aussi zélés que lui pour le bien de la Chine; qu'il était sans exemple que les candidats eussent manqué à ces fonctions; que, d'ailleurs, dût la Chine manquer de connétables et d'amiraux pendant un siècle, il n'était pas Chinois, ni obligé de remplacer tous les ministres qui viendraient à mourir ou à être destitués; que son unique bonheur était de cultiver la terre dans cette vallée délicieuse, et qu'il ne demandait que la permission de travailler ainsi jusqu'à la consommation des siècles.

La bonne dame demeura inflexible. Elle n'avait pris son parti qu'après de mûres réflexions, et ne se laissa

fléchir ni par les supplications et les larmes de l'infortuné Pierrot, ni par le regret trop visible que la pauvre Rosine marquait d'un si prompt départ. Tout ce que Pierrot put obtenir, ce fut la permission de revenir lorsque sa tournée serait terminée, et que la paix serait laite avec les Tartares, dont le nouveau roi Kabardantès, frère cadet de Pantafilando, menaçait déjà la frontière chinoise.

Le lendemain, Pierrot partit piteusement sur son bon cheval Fendlair, non sans regarder souvent derrière lui, jusqu'à ce qu'il eût perdu de vue la maison et la vallée. Alors il pressa sa marche, et arriva en deux jours à l'embouchure du fleuve Jaune, où il devait passer la flotte chinoise en revue.

La simplicité de ses manières et de son équipage n'annonçaient rien moins qu'un grand seigneur; personne ne vînt au-devant de lui, et il alla coucher dans une hôtellerie comme tous les voyageurs. Dès le lendemain, sans faire annoncer sa visite à personne, il se dirigea vers le port, et demanda à un marin, qui fumait une pipe d'opium, où se trouvait la flotte de guerre chinoise. Le marin se mit à rire, et, sans se déranger, lui montra de la main une barque magnifique, toute pavoisée de drapeaux, dorée par le dehors et garnie de soie et de velours à l'intérieur.

— Bien. Voilà la barque de l'amiral, dit Pierrot, mais où est l'escadre?

— L'escadre et la barque de l'amiral ne font qu'un, dit le marin.

Pierrot n'en pouvait croire ses yeux. Il prit un bateau et se fit conduire à cette barque amirale. Un seul matelot la gardait; les autres étaient à terre attendant l'arrivée de Son Excellence le seigneur amiral. Pierrot se fit conduire au palais dudit seigneur et fut introduit après trois heures d'attente.

— Seigneur, dit-il en abordant l'amiral, je suis chargé par le roi Vantripan de prévenir Votre Excellence qu'il faudra mettre à la voile dès ce soir pour faire une descente sur les côtes de l'empereur du Japon.

— Et qu'allons-nous faire au Japon? demanda l'amiral.

— Seigneur, je suis chargé de vous transmettre l'ordre et non de le discuter.

— Mon cher, dit l'amiral en frappant familièrement sur l'épaule de Pierrot, tu diras au roi qu'il faut attendre une occasion plus favorable et que l'escadre n'est pas prête.

— Que lui manque-t-il? demanda Pierrot.

— Oh! peu de chose, une bagatelle, en vérité, dit l'amiral en se curant les dents. Il manque des vaisseaux, des hommes, des vivres, des armes et de l'argent.

— Ce n'est pas possible! dit Pierrot. On vous avait confié tout cela. Qu'en avez-vous fait?

— D'abord, mon cher, dit l'amiral en secouant son cure-dent au nez de Pierrot, tu sauras qu'il n'est pas poli, pour un officier subalterne, d'interroger son supérieur; de plus, que si tu me fais une autre question, je te ferai, moi, jeter à l'eau comme une carcasse vide.

— Vous réfléchirez avant de le faire, dit résolûment Pierrot.

A ces mots, l'amiral, qui déjà lui tournait le dos et commençait à se promener de long en large dans l'appartement, se retourna, et, le regardant fixement, vit dans ses yeux une fierté si peu ordinaire aux officiers qu'il avait sous ses ordres, qu'il changea de ton sur-le-champ et lui dit :

— C'est une plaisanterie, mon cher, que je voulais faire pour t'éprouver.

— La plaisanterie est mauvaise, répliqua Pierrot, et je ne plaisante pas, moi. Je vous demande compte des cinquante vaisseaux de guerre, des trente mille matelots et des amas de vivres, d'armes et d'argent dont on vous a donné le commandement.

— Un dernier mot, dit l'amiral. Tu me parais bon enfant, tu as du cœur, et je crois que nous nous arrangerons fort bien ensemble. Choisis donc l'une de ces deux alternatives, ou de prendre cent mille livres que je vais te compter sur-le-champ, et d'aller à Pékin dire au roi que tout est en ordre; que la flotte est bien équi-

pée et qu'elle va partir ce soir, ou d'être empalé sur l'heure et sans autre forme de procès.

— Mon choix est fait, dit Pierrot. Rendez-moi vos comptes.

— Tu t'obstines? Prends garde. Voyons, cent mille livres, est-ce trop peu? Veux-tu un million? deux millions? dix millions? Songe que j'ai amassé vingt ou trente millions à peine, et que dix millions de moins font une forte brèche. Veux-tu ou non?

— Je veux des comptes, dit Pierrot.

— Eh bien, tu n'auras ni comptes ni argent.

Et il frappa sur un timbre. Six nègres parurent.

— Qu'on saisisse cet homme, dit-il; qu'on le bâillonne et qu'on le jette à l'eau. Qu'on apprête ensuite la barque amirale : je veux faire une promenade sur le fleuve.

Il faisait chaud, et les fenêtres étaient ouvertes sur le jardin. Pierrot, sans s'émouvoir, prit un nègre de la main droite et un autre de la main gauche et les lança dans les plates-bandes; deux autres suivirent le même chemin de la même manière, et les deux derniers, se voyant seuls, demandèrent à Pierrot la grâce de sauter d'eux-mêmes et sans y être forcés, ce que Pierrot leur accorda volontiers. Les six nègres se relevèrent sur-le-champ et coururent vers la ville.

Quant à l'amiral, il était muet de frayeur. Pierrot se croisa les bras et lui dit :

— Eh bien, mon cher, qui de nous deux est en mesure de rendre ses comptes au Père éternel? Puisque tu ne peux pas t'y soustraire, une dernière fois, dis-moi ce que tu as fait de la flotte?

— Je l'ai vendue, dit l'amiral.

— Et les marins?

— Je les ai congédiés.

— Et l'argent?

— Il est dans mes coffres.

— C'est bien, dit Pierrot, prends ton manteau et sors de ce pays. Si dans vingt-quatre heures on t'y retrouve encore, je te ferai pendre.

L'amiral ne se le fit pas répéter. Il courut vers le port, s'embarqua, fut pris par des pirates malais, délivré par des philanthropes anglais, et amené à Londres, où il a figuré lors de la grande exposition universelle, sous le nom du Mandarin au bouton de cristal. Il s'appelle Ki-Li-Tchéou-Tsin. Si jamais vous le rencontrez, mes amis, saluez-le, c'était dans son pays un fort grand seigneur, avant que Pierrot en eût fait un pauvre sire.

Notre héros ne se contenta pas de faire justice de l'amiral. Il rappela les marins congédiés, fit construire une flotte nouvelle, l'équipa, la pourvut de vivres et de munitions, grâce à l'argent qu'il trouva dans les coffres de l'amiral, et continua sa tournée avec le même succès, se faisant applaudir du peuple et maudire des

mandarins. Il serait trop long de rapporter ici tous les actes de justice, d'humanité et de générosité qui signalèrent ce voyage. Qu'il vous suffise de savoir que depuis cette époque, toutes les fois que le peuple chinois se plaint ou se révolte, il redemande les lois et ordonnances du sage et vaillant Pierrot.

Tout semblait concourir à son bonheur; mais le ciel lui réservait encore de cruelles épreuves. Pendant qu'il faisait bénir son nom avec l'espérance que la belle Rosine apprendrait quelque chose de ses grandes actions et qu'elle l'en aimerait davantage (car le premier effet du véritable amour est d'élever l'âme au-dessus d'elle-même et de lui inspirer de nobles et sublimes pensées). il apprit que Kabardantès avait enfin terminé ses préparatifs, qu'il marchait à la tête de cinq cent mille Tartares, et que le pauvre roi Vantripan, mourant de frayeur, le rappelait en toute hâte pour lui donner le commandement de l'armée chinoise. Je vous dirai, mes amis, dans le prochain chapitre, par quels nouveaux exploits et par quel dévouement Pierrot mérita la protection de la fée Aurore et l'amour de la charmante Rosine. Je terminerai celui-ci par une judicieuse réflexion du vieil Alcofribas. La voici textuellement traduite.

« On demandera, dit ce sage magicien, ce qu'il y a de si merveilleux dans la troisième aventure de Pierrot, puisqu'on n'y trouve ni enchanteur ni prodige,

Or, croyez-vous, mes enfants, que ce ne soit pas une merveille qu'un ministre armé d'un si grand pouvoir, et qui va lui-même réformer les abus, rendre la justice, punir les méchants et protéger les faibles? Soyez-en certains, depuis que le monde est monde, ni sur la terre, ni dans Vénus, ni dans Saturne, ni dans aucune des planètes qui tournent autour du soleil, on ne vit jamais chose si miraculeuse. Et je pense, sauf erreur, que l'amour de Pierrot n'est pas étranger à une vertu si nouvelle et si extraordinaire. »

Voilà la conclusion du vieil enchanteur, et c'est aussi la mienne.

IV

QUATRIÈME AVENTURE DE PIERROT.

PIERROT MET EN FUITE CINQ CENT MILLE TARTARES.

Le style de l'ordre qui rappelait Pierrot à la cour et lui donnait le commandement de l'armée était si pressant, qu'il ne crut pas pouvoir se détourner de quelques lieues pour voir, ne fût-ce qu'une heure, la belle Rosine, qui était devenue l'étoile polaire de toutes ses pensées et le mobile secret de toutes ses actions. La Chine était dans un danger si grand, que le pauvre grand connétable remit sa visite à des temps plus heureux. Autrefois, Pierrot n'eût pas hésité un instant, dût l'État être en danger par sa négligence; mais les conseils de la fée en avaient fait un tout autre homme. Il arriva à la cour sans être attendu ni annoncé, sui-

vant sa coutume, et, apprenant que le grand roi Vantripan était à table, il alla se promener dans le jardin, sous les fenêtres de la salle à manger, qui étaient ouvertes à cause de la chaleur. Au bout de quelques instants, il entendit prononcer son nom avec de grands éclats de voix, et sans vouloir écouter, chose dont il avait horreur, il fut forcé d'entendre le dialogue suivant :

C'étaient le prince Vantripan et le prince Horribilis qui parlaient.

— Sire, dit le roi Horribilis, ne trouvez-vous pas que Pierrot se fait trop attendre et qu'il devrait être ici?

— Et comment veux-tu qu'il soit déjà de retour? Il y a cinq jours à peine que je l'ai rappelé, et le courrier avait deux cents lieues à faire. Si Pierrot avait des ailes...

— *Du zèle*, voulez-vous dire, Majesté, interrompit Horribilis.

Tous les courtisans feignirent de trouver le calembour excellent; c'était un vrai calembour de prince. Croyez, mes amis, que ce n'est pas en faire l'éloge. Vantripan, jaloux du succès de son fils, voulut en avoir un semblable et demanda :

— Horribilis!

— Sire?

— Sais-tu pourquoi les marchands de tabac à priser ne font pas fortune?

— Non, sire.

— A cause de la descente d'*Énée* aux enfers.

Toute la cour se mit à rire bruyamment. Vantripan regarda autour de lui d'un air triomphant.

— Le vôtre est détestable, mon père, dit Horribilis; on le trouve dans tous les recueils de calembredaines. C'est un calembour rance.

— Ventre-saint-gris! s'écria Vantripan, vit-on jamais insolence pareille? Éh bien, dis-moi, toi qui as lu tous ces recueils de calembredaines, quelle différence y a-t-il entre Alexandre et un tonnelier?

— Voilà qui est bien difficile, dit Horribilis: Alexandre a mis la *Perse en pièces*, et le tonnelier met la *pièce en perce*.

— Mort du diable! dit Vantripan, ce gredin ne m'en laissera pas un.

Les courtisans voyant le tour que prenait la conversation, s'exercèrent à leur tour, et firent les plus beaux calembours du monde. Chacun cherchait le sien, et le renvoyait comme une balle en réponse à celui de son voisin. On parlait, on riait, on criait, on se disputait; c'était un vacarme infernal et la vraie image de la cour du roi Pétaud. Enfin, Vantripan frappa sur la table trois fois avec son couteau. A ce signal, tout le monde se tut.

— Savez-vous, dit-il, pourquoi les grenouilles n'ont pas de queue?

Cette question inattendue fit rêver tout le monde. La belle Bandoline, elle-même, se mit à chercher avec

sa mère la solution d'un problème si haut et si profond. Elle ne trouva rien. Horribilis chercha de même et tout le monde avec lui. Après quelques instants :

— Non, s'écria-t-on d'une voix unanime.

— Ni moi non plus, répliqua le gros Vantripan.

A ces mots, ce fut dans toute l'assemblée un rire inextinguible, comme à la table des dieux d'Homère.

Horribilis, ne perdant pas de vue ce qu'il avait à dire, ramena bientôt la conversation sur Pierrot. Après avoir fait de lui pendant quelques minutes un éloge perfide, il ajouta :

— Au reste, il est bien récompensé de sa justice, car on m'écrit que partout on lui fait un accueil royal; que le peuple se presse autour de lui, et a voulu, ces jours derniers, le proclamer roi.

— En vérité ! dit Vautripan effrayé.

— Oh ! rassurez-vous, mon père, il a refusé le trône.

— Tu vois bien que c'est un sujet fidèle et mon meilleur ami !

— Vous avez raison, sire ; mais, qui a refusé une première fois, acceptera peut-être un jour, et ce retard calculé à se rendre à vos ordres pourrait bien être un moyen de continuer ses intrigues dans les provinces, et de s'y faire un parti puissant avant de recourir à la force.

Jusque-là Pierrot était calme, mais il ne put tenir au désir de confondre le calomniateur ; et s'élançant

du jardin, au moyen des saillies du mur, dans la salle à manger, il se trouva en face d'Horribilis qui pâlit à cette vue.

— Sire, dit gravement Pierrot, j'ai appris qu'on se plaint de mes retards. En dix heures, pour vous obéir, j'ai fait deux cents lieues à cheval. Faut-il autre chose pour vous prouver mon zèle ?

— Non, ami Pierrot, lui cria le gros Vautripan, je suis content, parfaitement content de toi.

— Je sais, ajouta Pierrot, qu'on dit que j'abuse de mon pouvoir. Je n'en abuserai plus désormais. Je le dépose entre les mains de Votre Majesté, avec ce sabre dont elle m'a fait présent. Qu'elle le remette à un homme plus digne que moi d'un pareil honneur.

Et, dégrafant son sabre, il le présenta au roi par la poignée.

— Tu te trompes, ami Pierrot, je ne crois rien de ces calomnies.

— Calomnies, mon père ? demanda fièrement Horribilis.

— Oui, calomnies, Horribilis. Retire toi d'ici, héritier présomptif, tu m'agaces les nerfs. C'est toi qui cherches toujours à me brouiller avec mon vrai, mon seul ami. Va-t'en à cent lieues d'ici, et que je n'entende plus parler de toi.

— Non, sire, dit fièrement Pierrot, Votre Majesté ne doit pas envoyer son fils en exil. Il n'est pas conve-

nable que je sois cause d'une querelle de famille. Ce serait bien mal vous rendre les bienfaits que j'ai reçus de vous.

— Pierrot, dit Vantripan, tu ne sais ce que tu dis. C'est le pire ennemi que tu aies dans cette cour. Il te fera tant de méchancetés, que tu seras forcé de me quitter ; et que ferai-je sans toi?

— Il n'importe, sire, je pars si vous l'exilez.

— Que ta volonté soit faite, dit Vantripan ; mais parlons d'autre chose et reprends ce sabre de commandement. Tu vas rassembler l'armée et marcher aux frontières.

— Quand partirai-je ? dit Pierrot.

— Demain à midi. Avant ton départ, je te donnerai mes dernières instructions. Va te reposer.

Pierrot sortit, et fut suivi de toute la cour. Quand le roi fut seul avec la reine :

— A quoi pensez-vous, dit la reine, de donner un si grand pouvoir à un sujet? C'est lui offrir l'occasion d'une trahison.

— Vous voilà, dit Vantripan, comme d'habitude, du même avis qu'Horribilis.

— Horribilis a raison, dit la reine, et vous l'avez traité ce soir d'une manière offensante et injuste.

— S'il n'est pas content de moi, dit le roi, qu'il parte; je ne ferai pas courir après lui.

— Tout cela serait fort bien, dit la reine, s'il par-

tait seul; mais nous sommes résolues à le suivre, ma fille et moi, et à quitter un père dénaturé.

—Eh bien! suivez-le si bon vous semble, dit Vantripan impatienté. Au fond, cependant, il se sentait ébranlé.

— Oui, nous le suivrons, dit la reine en prenant son mouchoir, et vous aurez la barbarie de nous sacrifier tous à un étranger.

A ces mots, elle tira de sa poche un petit ognon fraîchement pelé, qui lui servait dans ces occasions, s'en frotta les yeux et se mit à pleurer abondamment.

Le pauvre Vantripan commença à se regarder comme un méchant mari et un fort mauvais père. Il voulut consoler sa femme qui ne l'écouta pas. Après avoir pleuré, elle se mit à sangloter, puis elle eut une attaque de nerfs, et remua si douloureusement les bras et les jambes dans toutes les directions que le pauvre roi, bien qu'accoutumé à des scènes pareilles, crut qu'elle allait mourir ou devenir folle. En même temps elle tournait les yeux d'une façon effrayante.

— Faut-il sonner, faut-il appeler ses femmes? se disait le gros Vantripan. Quel scandale! On croira que je l'ai maltraitée, battue peut-être.

Tout à coup, voyant une carafe pleine d'eau, il allait la verser sur elle, lorsqu'elle fit signe qu'elle se portait mieux, et qu'elle allait rentrer dans son appartement. Vantripan, bénissant Dieu qui a créé l'eau, et l'homme de génie qui a inventé les carafes, la

reconduisit doucement et allait se retirer lorsqu'elle le retint.

— Vous donnerez à Horribilis le commandement de l'armée? dit-elle.

— Il le faut bien, puisque vous le voulez ; mais Pierrot sera son lieutenant.

— J'y consens. Vous êtes un bon père et un grand roi !

— J'ai bien peur de n'être qu'un imbécile, pensa Vantripan : je sacrifie Pierrot à la crainte de subir la colère de ma femme. Si du moins j'avais la paix dans mon ménage ! Ce qui me console, c'est qu'il n'y a pas un mari qui ne soit aussi bête que moi en pareille occasion.

Sur cette mélancolique réflexion, il s'endormit. Faites-en autant, mes amis, si ce n'est déjà fait. L'homme qui dort, dit le vieil Alcofribas, est l'ami des dieux.

Le lendemain, à midi, Pierrot se présenta au conseil.

Vantripan le regarda pendant quelque temps d'un air embarrassé. Il roulait sa tabatière dans ses doigts en cherchant un exorde.

— Pierrot, dit-il enfin, es-tu mon ami?

— Oh! sire, pouvez-vous douter de mon dévouement!

— Eh bien! donne-m'en une preuve sur-le-champ.

— Je suis prêt, dit Pierrot. Que faut-il faire?

— Veux-tu partager le commandement de l'armée avec Horribilis?

Pierrot se mit à rire.

— Sire, dit-il, la nuit a porté conseil, à ce que je vois. Pourquoi voulez-vous partager entre nous un commandement que vous pouvez lui donner tout entier?

— Mon ami, dit le roi, je désire qu'Horribilis fasse ses premières armes sous ta direction; mais comme il n'est pas convenable qu'un prince de sang royal obéisse à un simple sujet...

— Sire, dit Pierrot, vous vous trompez, je ne suis pas un sujet : je suis venu me mettre à votre service, vous m'avez accepté, vous pouviez me refuser; s'il vous plaît aujourd'hui de m'ôter mon commandement, reprenez-le, sire. Aussi bien Votre Majesté est sujette à revenir si souvent sur ses résolutions, que je ne puis guère compter sur la continuation de votre faveur. J'aime mieux partir de plein gré aujourd'hui qu'être renvoyé plus tard.

— Bon! dit Vantripan; le voilà qui se fâche. Hélas! pourquoi ne puis-je accorder tout le monde et te faire vivre en bonne intelligence avec ma femme et mon fils!

— Sire, dit Pierrot, je suis étranger, et par là suspect à tout le monde. Laissez-moi partir, vous vivrez plus tranquille et moi aussi.

— Ingrat, dit le roi en pleurant, si tu pars, qui commandera l'armée?

— Le prince Horribilis, sire.

— Il se fera battre!

— Cela vous regarde.

— Il se sauvera le premier et déshonorera mon nom.

— Que puis-je y faire? dit Pierrot.

— Ami, reste avec nous.

— Je ne puis, sire. Celui qui commande est responsable. Si vous me donnez un collègue, je ne le serai plus; si vous me donnez un maître, ce sera pire encore. Que le prince Horribilis vienne à l'armée avec moi si cela lui plaît; mais qu'il m'obéisse ou je ne réponds de rien.

— Je te le promets, dit Vantripan; je t'en donne ma parole royale. Voici les pleins pouvoirs. Pars maintenant.

— Voilà un bon homme, dit Pierrot en rentrant chez lui, et un pauvre homme.

Là-dessus il fit ses préparatifs, c'est-à-dire qu'il fit seller Fendlair et prit un manteau de voyage. Trois jours après il était au camp.

L'armée chinoise, composée de huit cent mille hommes, attendait l'arrivée des Tartares à l'abri de la fameuse muraille qui sépare la Chine du vaste empire des îles Inconnues. Vous savez, mes amis, que cette muraille a été construite pour préserver les Chinois

des attaques de la cavalerie tartare, qui est la plus redoutable du monde. Comme la plupart d'entre vous n'ont pas eu l'occasion de voir ce singulier rempart, vous ne saurez pas mauvais gré, je crois, au vieil Alcofribas de vous en donner une idée.

« Cette muraille, dit-il, a plus de cent pieds de haut et de trente pieds de large. Elle est semée de tours qui s'élèvent de distance en distance. Elle s'étend sur une longueur de plus de six cents lieues, et sert de frontière aux deux pays, tantôt bornant la plaine, tantôt surplombant d'affreux précipices. Au pied de chaque tour sont deux portes, l'une qui s'ouvre du côté de la Chine, l'autre qui fait face aux îles Inconnues. »

Pierrot était à peine au camp depuis deux jours, lorsqu'un bruit semblable aux grondements de la foudre, au pétillement de la grêle sur les toits et au désordre confus d'une foire, se fit entendre et annonça l'approche de l'ennemi. A ce bruit, les malheureux Chinois se crurent tous morts. Ils jetaient leurs armes, ils couraient dans le camp, éperdus et en désordre. Pierrot calma tout à coup cette confusion en faisant publier que le premier qui serait trouvé hors de sa place et de son rang serait pendu pour l'exemple. Chaque soldat courut aussitôt chercher ses armes et rejoindre son drapeau. Le général monta sur la tour pour voir l'armée tartare.

C'était un spectacle effrayant et admirable. Ima-

ginez-vous cinq cent mille cavaliers montés à cru sur de petits chevaux sauvages et hérissés. Chaque cavalier était armé d'un arc, d'une lance et d'un sabre. En tête s'avançait le formidable Kabardantès, le frère cadet de Pantafilando; il était beaucoup moins grand que son frère, et mesurait vingt pieds à peine, mais sa force était colossale. Il luttait sans armes, corps à corps, avec les ours, et les écartelait de ses mains; il portait à l'arçon de sa selle une massue en argent, du poids de vingt mille livres. Il ne tuait pas, il assommait et réduisait en poussière ses ennemis. Son cheval, d'une taille proportionnée à la sienne, et d'une vigueur extraordinaire, avait un aspect effroyable; on ne pouvait le regarder sans frémir. Kabardantès était le fils du fameux Tchitchitchatchitchof, empereur des îles Inconnues, et de la cruelle sorcière Tautrika, dont le nom est si célèbre dans les annales du Kamtchatka. Il avait appris de sa mère quelque chose des pratiques de la magie noire. Il pouvait, à son gré, soulever et pousser les nuages, évoquer les vents et les brouillards, faire paraître et employer à son service les démons. Sa férocité était sans bornes; il avait massacré plus de cent mille Chinois du vivant de Pantafilando, et de leurs têtes il avait fait construire une tour, au sommet de laquelle il s'enfermait le soir dans les nuits sombres et étoilées, pour contempler les astres et évoquer les puissances infernales. Une main

invisible avait gravé sur son front, pendant son sommeil, les trois lettres que voici :



qui, dans le langage magique, signifient :

TUE !

Il semblait, en effet, ne vivre que pour tuer, brûler, massacrer, exterminer. Il égorgeait, sans pitié, les femmes, les enfants, les vieillards : il avait, surtout pour les enfants, une haine inexplicable. Il aimait à boire leur sang tout chaud encore et fraîchement versé. C'était le monstre le plus effroyable qu'on eût jamais vu.

Ce qui ajoute encore à la frayeur qu'il inspirait, c'est qu'il était invulnérable, excepté au creux de l'estomac. Partout ailleurs, les sabres, les lances, les flèches, les balles, rebondissaient sur sa peau sans l'entamer, comme si elles eussent été élastiques.

Tel était ce guerrier épouvantable dont le seul nom jetait l'effroi dans le cœur de tous les Chinois. Pierrot même, au premier abord, eut peine à soutenir sa vue; mais quand il pensa à l'opinion que Rosine aurait de lui si elle le voyait, ou si elle apprenait qu'il avait reculé devant le danger, il se sentit si brave que cent

mille Kabardantès ne l'eussent pas fait reculer d'une semelle.

Cependant, il ne voulut pas hasarder en une bataille le destin de la Chine. Il vit bien que son armée avait besoin de s'aguerrir, et attendant tout du temps et de son courage, il fit faire bonne garde le long des murailles et dans l'intérieur des tours, et prit soin d'exercer ses soldats.

Horribilis arriva au camp quelques jours après, et demanda d'un ton hautain pourquoi l'on n'avait pas livré bataille à l'ennemi. Pierrot exposa ses raisons avec une fermeté polie, et tout le conseil fut de son avis.

— Mon père, dit Horribilis, ne vous a pas envoyé pour discuter, mais pour combattre. Il y a longtemps qu'on sait que vous êtes plus prudent que brave.

Pierrot se mordit les lèvres pour ne pas répondre avec sévérité; mais, sans s'inquiéter du discours du prince, il fit continuer les exercices militaires. Horribilis, qui cherchait une occasion de le perdre, commença à déplorer tout haut la lâcheté du grand connétable, qui compromettait, disait-il, le sort de l'État. On ne l'écouta point; mais un jour, Pierrot, impatienté, lui dit en présence de toute l'armée :

— Seigneur, daignez vous mettre avec moi à la tête de l'avant-garde, nous allons faire une sortie générale contre les Tartares.

— Il ne convient pas, dit Horribilis avec dignité, que j'expose inutilement des jours qui sont précieux à l'État et à ma famille. Je vais en demander la permission à mon père, et si Sa Majesté le permet, vous me verrez courir le premier dans la mêlée.

Comme on le pense bien, il se garda d'écrire, et Pierrot, content de l'avoir réduit au silence, ne lui en parla pas davantage.

Cependant, Kabardantès, furieux de se voir arrêté par cette muraille et par la prudence de Pierrot, résolut de donner un assaut général. L'embarras était grand parmi les Tartares, car ils ne pouvaient escalader la muraille à cheval, et savaient mal combattre à pied. Kabardantès, après avoir un peu rêvé à cette difficulté, fit fabriquer une énorme quantité d'échelles d'une hauteur de plus de cent quarante pieds chacune, et décida que l'escalade se ferait à neuf heures du matin, après déjeuner.

Au jour fixé, Pierrot, averti par ses éclaireurs du dessein de l'ennemi, borda la grande muraille d'infanterie, dont la seule fonction devait être de jeter des pierres sur la tête des Tartares pendant l'assaut, et de renverser leurs échelles dans le fossé. La hauteur de la muraille était telle qu'il n'y avait rien à craindre des assiégeants si les assiégés faisaient leur devoir. Les deux chefs prononcèrent un petit discours que le vieil Alcofribas nous a conservé.

« Braves Tartares, dit Kabardantès, montez à l'assaut sans peur. Si vous mettez le pied sur ce rempart, la Chine est à vous : massacrez, pillez, brûlez. Je me réserve pour esclaves tout ce qui est au-dessous de vingt ans; tuez ou vendez le reste et prenez leurs terres. »

— Vive le généreux Kabardantès ! crièrent les Tartares.

Ce cri fut si retentissant et poussé avec tant d'ensemble, que la muraille en fut ébranlée : quelques pierres tombèrent des créneaux.

— Voyez, dit Kabardantès, les dieux mêmes sont pour vous : la muraille s'écroule pour vous livrer passage.

On applaudit de toutes parts. Le même accident avait effrayé les Chinois.

— Ce n'est pas pour leur livrer passage, dit Pierrot, c'est pour les écraser que ces pierres sont tombées d'elles-mêmes sur leurs têtes.

La vérité est que les pierres n'étaient pas solidement liées avec du ciment romain, et Pierrot le savait bien, mais il donnait à des soldats poltrons les seuls encouragements qu'ils pussent comprendre.

— Vous avez entendu ce Tartare, ajouta-t-il, et vous savez ce qui vous attend : que ceux qui aiment la patrie, la famille et la liberté se souviennent qu'on ne défend qu'avec le sabre ces trois biens si précieux. Au surplus, que chacun de vous fasse comme moi.

A ces mots il retroussa ses manches, comme un bon ouvrier qui va faire de bonne besogne. Tous ses soldats l'imitèrent et attendirent de pied ferme le premier choc.

Kabardantès dressa une échelle contre la muraille et commença l'escalade. En un instant plus de mille échelles furent dressées et se chargèrent de Tartares. On les voyait se presser les uns derrière les autres comme des fourmis noires dans une fourmilière; ils poussaient des cris effrayants, et le regard seul de Pierrot maintenait les Chinois à leur poste.

Lorsque Kabardantès fut arrivé au sommet de l'échelle, il mit la main sur le créneau et dit à Pierrot qui l'attendait :

— Ah! chien, c'est toi qui as tué Pantafilando; tu vas mourir!

En même temps il mit un pied sur la muraille. Pierrot saisit ce pied, le leva en l'air, fit perdre l'équilibre au géant et le jeta dans le fossé, les bras en avant et la tête la première. Dans cette chute épouvantable, tout autre eût été réduit en miettes; le Tartare ne fut qu'étourdi du coup.

— Eh bien! lui cria Pierrot, quelle est la hauteur de la muraille? Tu dois le savoir maintenant.

A ces mots, il saisit par les deux montants l'échelle toute chargée de Tartares qui montaient derrière leur empereur, et la balança quelque temps dans l'air,

comme s'il eût hésité sur ce qu'il devait faire. Tous ces malheureux poussaient des cris de rage et d'angoisses, Enfin Pierrot la poussa violemment sur une échelle voisine; toutes deux tombèrent sur une troisième, qui s'écroula sur une quatrième, et celle-ci sur une cinquième.

A cet effrayant spectacle, de toutes parts s'éleva un profond silence. Les échelles tombaient les unes sur les autres, jusqu'à la dernière, sur une étendue de plus d'une demi-lieue, qui était celle du champ de bataille.

L'une d'elles présentait un spectacle fort singulier: comme chaque Tartare tenait sa lance haute derrière son compagnon, celui du premier rang reçut la pointe de la lance si malheureusement dans le corps, qu'il se trouva embroché tout vif, comme une alouette; le second reçut à son tour la lance du troisième, et ainsi de suite jusqu'au dernier, qui eut le bonheur de sauter à terre avant la chute de l'échelle et de s'enfuir.

Plus de vingt mille Tartares périrent dans ce premier assaut; et de la seule main de Pierrot. «On ne s'étonnera pas de ce nombre, dit le vieil Alcofribas, si l'on songe qu'il y avait plus de mille échelles, et que chacune d'elles était chargée d'hommes jusqu'au dernier échelon; qu'il y avait plus de cent-cinquante échelons, et que tout s'écroula en même temps.» On irait même fort au delà si l'on calculait tous ceux qui s'estropiè-

rent dans cette affaire, ceux qui eurent les bras cassés, ou les jambes rompues, ou les côtes enfoncées, ou l'œil poché, ou le nez en marmelade. Mais on conçoit assez que nous préférions la vérité à la gloire même de notre héros; il n'y eut pas plus de vingt mille morts.

C'est déjà bien assez, si l'on songe au temps qu'il faut pour nourrir, élever, instruire un homme, aux soins qui lui sont nécessaires et à la dépense que font les parents avant qu'il soit bon à quelque chose, qu'il sache travailler, parler et se conduire. Si l'on songeait à tout cela, mes chers amis, avant de faire la guerre, sur ma parole, il n'y aurait pas tant de conquérants; et s'il y en avait encore, si quelques enragés voulaient encore tuer leurs semblables et se couvrir de gloire, tous les autres hommes se jetteraient sur eux et les lieraient comme des fous furieux auxquels il faut des douches et des sinapismes.

Cependant Pierrot eut raison de casser le cou aux Tartares. Il faut avoir horreur de ceux qui n'aiment que la force et la violence; mais cela ne suffit pas pour être heureux. Il faut encore savoir les écarter avec un sabre: c'est le devoir de tous les honnêtes gens et de tous les gens de cœur, et, croyez-moi, l'on n'est pas honnête homme si l'on ne sait pas et si l'on n'ose pas défendre ses parents, ses amis, sa patrie et soi-même.

Ainsi pensait Pierrot; mais comme il ne pouvait instruire les Tartares, il était forcé de les corriger par la

force. Celui qui se sert du sabre, dit l'Évangile, périra par le sabre. Avec le temps et les enseignements de la fée, Pierrot devenait sage. Il n'usait de sa force que pour protéger les faibles et les opprimés, mais alors il n'hésitait jamais, eût-il dû lui en coûter la vie.

Après l'écroulement des échelles, un murmure confus s'éleva dans l'air et se changea en un concert affreux de cris et d'imprécations qu'on entendit jusque dans les gorges profondes des monts Altaï. Pierrot se croisa les bras et regarda quelque temps son ouvrage en silence.

— Hélas ! dit-il en soupirant, tous ces malheureux ont eu un père, une mère, et des enfants, peut-être ! Quelle exécrable folie les pousse à se jeter sur nous comme des chiens enragés, ou comme des bêtes féroces qui cherchent leur pâture ? Dieu m'est témoin que j'ai horreur de ces sanglants sacrifices ; mais pouvais-je laisser massacrer, sans défense, ces pauvres Chinois ? Ne sont-ils pas déjà bien malheureux d'être si lâches et de n'oser se défendre ? Faut-il que partout la force triomphe de la justice ?

Comme il était plongé dans ces pensées, Kabardantès sortit de son étourdissement et lui cria :

— Tu m'as pris en traître, Pierrot, mais je me vengerai !

A ces mots, saisissant un énorme rocher qui s'élevait près de là, il le lança à la tête de Pierrot. Celui-ci

évita le coup, et le rocher alla tomber dans les rangs des Chinois. Cinq ou six furent écrasés, et les autres s'enfuirent épouvantés. Pierrot les rallia sur-le-champ et les ramena à leur poste. Il s'attendait à une nouvelle escalade ; mais les Tartares n'osèrent livrer un second assaut ce jour-là. Ils manquaient d'échelles et voulaient ensevelir leurs morts.

En revenant dans sa tente, le grand connétable reçut les félicitations de tous ses principaux officiers. Les soldats s'écriaient : Vive Pierrot ! L'illumination fut générale. On buvait, on chantait, on se réjouissait. Pierrot remercia le ciel et la fée Aurore, à qui il devait tant de gloire.

— Ah ! se disait-il, il ne manque à mon bonheur que d'avoir ma marraine près de moi et de vivre tranquillement dans la ferme de Rosine !

Au moment où il formait ce vœu, la bonne fée parut. Pierrot se jeta à ses genoux et lui baisa les mains avec une respectueuse tendresse, suivant la coutume.

— Je suis contente de toi, Pierrot, lui dit Aurore, tu commences à comprendre et à remplir tes devoirs, je veux t'en récompenser : donne-moi la main.

Pierrot le fit, et au même moment se trouva transporté dans une vallée qu'il connaissait bien. Il reconnut la maison de la belle Rosine et sentit son cœur battre violemment.

— Entre hardiment, dit la fée, et ne parle à per-

sonne. Je t'ai rendu invisible. Regarde et écoute seulement ce qui se fait et se dit ici.

Le soleil venait de se coucher derrière la colline, et les travaux de la campagne avaient cessé. On voyait de toutes parts rentrer les vaches, les moutons, les poules et tous les animaux de la ferme. Dans la cuisine, on apprêtait le souper de ceux qui revenaient du travail. Déjà la table était dressée, et la mère de Rosine surveillait ces préparatifs. Quand tout fut terminé, elle s'assit avec sa fille devant la porte de la maison, et toutes deux demeurèrent en silence, écoutant ce doux et éternel murmure qui sort le soir, pendant l'été, des bois, des champs et des prairies, et qui semble être une prière que la nature entière adresse au Créateur. Bientôt la lune parut à l'orient et éclaira cette scène paisible.

La cloche de l'église sonna l'angelus, et tous les habitants du village élevèrent leurs cœurs vers le ciel, Rosine et sa mère s'agenouillèrent, et, après quelques instants de méditation, se rassirent pour regarder la voûte bleue et pure du firmament, dans lequel on voyait à peine quelques étoiles.

— A quoi penses-tu, Rosine? dit la mère.

— Je pense, ma mère, au bonheur de vivre ainsi, près de toi; au calme dont nous jouissons, et je me figure que s'il y a quelque image du bonheur sur la terre, c'est chez nous qu'elle doit se trouver.

— Oui, tu peux remercier le ciel de tant de bonheur; mais qui sait s'il durera. Toutes les choses de ce monde sont si fragiles... Je puis mourir...

— Oh! maman! s'écria Rosine en se jetant dans les bras de sa mère.

— La guerre est déclarée... Qui sait si l'ennemi ne viendra pas jusqu'ici?

— Oh! pour cela, maman, ne crains rien. N'est-ce pas le seigneur Pierrot qui commande notre armée? et y a-t-il au monde un guerrier plus brave?

— Et qui t'a dit qu'il commandait l'armée?

— Je l'ai vu dans les journaux, dit la jeune fille en rougissant.

— Tu t'occupes donc des journaux, à présent? Autrefois, tu ne pouvais pas les souffrir.

Ici Rosine se trouva si embarrassée pour expliquer ce que sa mère avait déjà deviné, je veux dire qu'elle ne s'intéressait pas plus qu'auparavant à la politique, mais qu'elle s'intéressait fort à Pierrot, que sa mère ne poussa pas plus loin ses questions.

Pierrot fut saisi d'une joie si vive, qu'il allait se montrer lorsque la fée Aurore le retint.

— Regarde, dit-elle.

En même temps elle toucha Rosine de sa baguette. Il sembla à Pierrot que le cœur de la jeune fille s'entr'ouvrait et qu'il voyait ses plus secrètes pensées; mais ce cœur était si pur, si généreux et si doux, que Pier-

rot se sentit pris d'un violent désir de se jeter à ses genoux devant elle, et de l'adorer comme la plus parfaite créature de Dieu.

— Pierrot, dit la fée, voilà celle que je te destine; mais il faut que tu l'obtiennes par des travaux auprès desquels ce que tu as fait n'est rien. Il faut que tu sois devenu le meilleur des hommes et le plus brave; que tu laisses de côté pour toujours tes intérêts personnels, ta vanité et le désir même que tu as d'être applaudi des autres hommes. A ce prix, veux-tu être un jour son mari?

— Je le veux, s'écria Pierrot.

— Songe bien, dit la fée, que tu ne seras pas toujours heureux et glorieux; que tu seras un jour calomnié, méprisé peut-être, et qu'il te faudra, pour supporter cette cruelle épreuve, un courage plus grand encore, plus inébranlable et plus rare que celui que tu as montré jusqu'ici.

— Je le veux, dit Pierrot.

A ces mots, la bonne fée passa au doigt de Rosine, sans qu'elle s'en aperçût, un anneau magique constellé, tout semblable à celui qu'elle avait autrefois donné à Pierrot.

— Vous voilà fiancés, dit-elle.

Puis, reprenant la main de Pierrot, en une seconde elle le fit transporter dans sa tente par les génies soumis à ses ordres.

Le lendemain, notre héros, regardant du haut du rempart le camp ennemi, vit se mouvoir toutes sor de balistes, de béliers, de catapultes et d'autres machines de guerre que faisait apprêter Kabardantès. Cette vue l'inquiéta beaucoup. Il ne pouvait se dissimuler que ses soldats ne tiendraient pas en rase campagne contre la cavalerie tartare, et il voyait bien à ces préparatifs que le mur qui défendait l'armée ne résisterait pas longtemps. Cependant le mal était sans remède. Il fit amasser de grandes quantités de bois, d'huile et de rochers, pour brûler ou écraser les assaillants, et proposa des prix pour les plus braves et les plus robustes de ses soldats. Jour et nuit on s'exerçait dans le camp à tirer de l'arc, à manier le sabre ou la hache. Enfin, après un mois d'attente, il vit que l'ennemi allait livrer un second assaut.

Un matin, toute l'armée tartare se mit en mouvement. Soixante chevaux traînaient une machine énorme dont je ne vous ferai pas le détail, parce que le vieil Alcofribas l'a négligé, mais que les ingénieurs de Kabardantès déclaraient capable d'enfoncer une montagne et de s'y frayer un chemin. Cette machine s'avança lentement jusqu'en face de la grande muraille chinoise. A ce moment, Kabardantès donna le signal : elle partit comme une flèche et alla s'enfoncer dans la muraille, qui s'écroula avec un bruit terrible sur une largeur de plus de vingt pieds.

Aussitôt Kabardantès et les plus braves de son armée se précipitèrent pour entrer par la brèche. Toute l'armée chinoise poussa un cri de terreur; mais Pierrot veillait. Lorsque Kabardantès mettait le pied dans l'intérieur des retranchements, il ouvrit la bouche pour crier de toute sa force : Victoire ! Pierrot saisit ce moment, et, profitant de ce que les pierres écroulées l'empêchaient de se retirer assez vite, il jeta promptement dans sa bouche ouverte un énorme chaudron d'huile bouillante qu'il avait fait préparer. Kabardantès ferma la bouche trop tard, et, dans sa surprise, avala tout le contenu du chaudron. Cette huile, descendant dans ses entrailles, le brûla horriblement. Il s'enfuit, jetant sa lance, et courut vers son camp en poussant des cris affreux.

— Qu'avez-vous, seigneur? lui cria son majordome.

Kabardantès, exaspéré, lui donna un coup de pied si violent, que le malheureux majordome fut jeté à six cents pas de là, et tomba mort sur les rochers. Instruits par son exemple, les autres officiers se tenaient à distance, et s'enfuyaient au lieu de répondre à son appel. Pendant ce temps, le malheureux empereur cuisait intérieurement, et se tordait dans des convulsions désespérées. Enfin, le chirurgien en chef arriva, et, ne lui voyant aucune blessure, crut qu'il avait la fièvre et voulut lui tâter le pouls. Kabardantès ouvrit la bouche, et fit signe que de là venait son mal.

— Il a trop mangé, pensa le chirurgien; c'est une indigestion.

Et il fit préparer un lavement; mais le malheureux prince, indigné de n'être pas compris, saisit le chirurgien par le cou et par les jambes, et le cassa en deux sur son genou. Après cet exploit, tout le monde s'enfuit, et il resta seul, maugréant, pestant contre Pierrot, maudissant mille fois la sotte envie qu'il avait eue mal à propos de crier victoire, et ne parlant que d'écorcher son ennemi. Mais laissons ce féroce empereur, et revenons à notre héros.

Il n'eut pas le temps de se réjouir beaucoup de la fuite de Kabardantès et du bon tour qu'il lui avait joué, car les gardes de celui-ci, qui le suivaient de près, montèrent à leur tour sur la brèche.

— En avant! cria Pierrot à ses soldats; et, pour leur donner l'exemple, il fendit en deux, d'un coup de sabre, un officier tartare. D'un revers, il abattit la tête de son voisin, et coupa l'épaule droite au troisième. Le quatrième, qui était un guerrier renommé dans l'armée tartare pour son courage, s'avança sur Pierrot et voulut le percer d'un coup de lance. Pierrot para le coup, et, saisissant une broche qui tournait devant le feu, en plein air, et qui portait un dindon à moitié rôti, il la passa au travers du corps du Tartare.

— Voilà un dindon et une oie! dit Pierrot.

Animés par son exemple, les Chinois firent mer-

veille, et le combat devint acharné autour de la brèche. Cependant, les Tartares, toujours renforcés, allaient l'emporter, lorsque Pierrot s'avisa d'un moyen qui lui réussit.

Il fit jeter sur la brèche une énorme quantité de fagots, et y fit mettre le feu. Dès que la flamme commença à s'élever dans les airs, aucun Tartare n'essaya plus de passer dans le retranchement, et Pierrot, n'ayant affaire qu'à ceux qui étaient entrés déjà, et qui n'étaient pas plus de deux ou trois mille, les tailla en pièces. Aucun d'eux ne voulut se rendre.

Le jour finissait, et il était trop tard pour tenter une nouvelle attaque. Pierrot fit réparer la brèche pendant la nuit, et les Chinois travaillèrent avec tant d'ardeur, qu'au matin la muraille était refaite, et qu'un monceau de cendres et le sang versé indiquaient seuls le lieu du combat de la veille. L'incendie avait gagné les machines de Kabardantès, et les avait consumées. Il fallait donc recommencer ces pénibles travaux. L'armée tartare murmurait contre l'incapacité de son chef, et Kabardantès, furieux, était couché dans son lit, sans pouvoir remuer, ni manger, ni boire, parce que ses entrailles étaient bouillies.

Ce second combat fit à Pierrot encore plus d'honneur que le premier. On convint qu'il avait montré un courage, une présence d'esprit, une habileté dignes des plus grands capitaines. Malheureusement, plus sa

gloire croissait, plus la rage de ses ennemis cherchait les moyens de le perdre.

Horribilis, qui s'était bien gardé de paraître durant le combat, écrivait à Vantripan que Pierrot était seul maître dans l'armée, qu'il distribuait tous les emplois à ses créatures, et qu'il aspirait ouvertement au trône. Si ce prince scélérat avait osé faire assassiner Pierrot, il l'aurait fait sur-le-champ, mais personne ne voulut se charger d'une pareille mission. Les uns craignaient la fureur des soldats ; d'autres craignaient encore plus Pierrot lui-même. Quoiqu'il ne fût pas sur ses gardes, tout le monde savait qu'il était si fort, si agile, si intrépide, si adroit et si prompt à prendre un parti, qu'il fallait être sûr de le tuer du premier coup pour oser l'attaquer, même durant son sommeil.

Cependant, Horribilis voulait à tout prix le faire tuer, ou, tout au moins, l'exiler. Il avait pris pour confident un vieux magicien dont l'âme était noire de crimes, et qui avait contre Pierrot la haine que les méchants nourrissent toujours contre les gens de bien. Le magicien s'appelait Tristemplète. Il était petit, avait les yeux enfoncés sous des sourcils grisonnants, le nez busqué et touchant presque au menton pointu, les pommettes des joues saillantes, et l'air d'un féroce gredin. Ses yeux, comme ceux des chats, voyaient la nuit comme le jour. Ce coquin, qui, plusieurs fois déjà, avait mérité la potence, et n'échappait à la mort

que par les intelligences qu'il avait avec les démons, plut tout d'abord à Horribilis, qui le trouva digne de lui. Tous deux cherchaient continuellement le moyen de perdre Pierrot.

— Comment faire? dit Horribilis; il est inattaquable!

Tristemplète sourit.

— Le plus inattaquable, dit-il, a toujours quelque endroit faible : c'est par là qu'il faut le prendre.

Et, tirant de sa poche un affreux grimoire, il prononça les mots sacramentels :

√‾ ♃

qui signifient, dans la langue magique : *kara, brankara*, et, en français : *approche, esclave*. C'est la formule usitée pour évoquer le démon.

Celui-ci parut.

— Maître, dit-il, tu m'as appelé; que me veux-tu?

Ici je passe sous silence une conversation assez longue entre le diable et le magicien. Alcofribas, qui s'y connaissait, la rapporte tout entière avec les formules magiques; mais je craindrais, mes amis, en vous les enseignant, de vous conduire, sans le savoir, sur le grand chemin de l'enfer.

Le résultat fut qu'Horribilis apprit que le pauvre Pierrot aimait éperdument la fille d'une fermière, et

qu'ils avaient été fiancés par la fée Aurore. Hélas! tremblez et soupirez, âmes sensibles, car de ce jour datent les premiers malheurs de notre ami.

A peine Horribilis eut-il appris tout cela, qu'il quitta l'armée avec son confident, fit enlever Rosine et sa mère dans un nuage, par le moyen des démons qui obéissaient à Tristemplète, et les enferma dans un château revêtu à l'extérieur de plaques d'acier travaillé par les esprits infernaux, et qui avait la propriété d'être invisible.

Au moment même où Horribilis commettait ce crime, l'anneau magique de Pierrot lui serra le doigt comme s'il eût été vivant, et son cœur battit violemment, sans qu'il sût pourquoi. C'était un de ces pressentiments que Dieu envoie aux âmes tendres, et qui ne leur font pas éviter le malheur. Pierrot, attristé et plein de pensées lugubres, eut recours à la fée Aurore.

La bonne fée lui apprit ce qui s'était passé, et cherchait à le consoler. Pierrot s'arrachait les cheveux de désespoir.

— Malheureux! disait-il, pourquoi les ai-je quittées? quel besoin avais-je de combattre les Tartares? Ah! marraine, c'est cette funeste absence qui les a perdues! Qui sait où elles sont maintenant? qui sait entre les mains de quel ennemi, et quel traitement il leur fait subir? Périsse mille fois la Chine avec tous

les Chinois ! Je vais rejoindre ma Rosine chérie. Je pars.

— Tu ne partiras pas, Pierrot, lui dit la fée avec une douce sévérité. Tu as des devoirs plus importants à remplir.

Et comme elle vit qu'il ne l'écoutait pas :

— Je sais où est ta fiancée, dit-elle, et je veillerai sur elle. Ne crains rien; fais ton devoir en homme de cœur, et sois sûr qu'après la guerre je t'aiderai moi-même à retrouver Rosine.

— Vous me le jurez? dit Pierrot un peu consolé.

— Je te le promets par la barbe blanche de Salomon, à qui obéissent tous les génies.

A ces mots elle disparut.

Pierrot, impatient de retrouver et de venger Rosine, brûlait de finir la guerre dans une bataille. Il connaissait trop bien la fée pour craindre qu'on fît aucun mal à sa belle fiancée pendant son absence, mais il avait peur qu'elle s'ennuyât d'être ainsi enfermée, qu'elle devînt triste, qu'elle tombât malade ; il avait peur de tout, le pauvre Pierrot, quand il s'agissait d'elle. Et il avait bien raison, car s'il y a jamais eu quelque chose de beau, de doux, d'aimable et de gracieux sous le soleil, croyez que c'est la belle Rosine. Je ne lui ai connu qu'un défaut : c'est un petit grain de caprice, mais ce grain était si petit, si difficile à découvrir, et se cachait si vite, qu'on n'avait pas le temps de l'aper-

cevoir. Toutefois, c'est par là qu'elle touchait à l'humaine nature. Vous le savez, mes amis, rien n'est parfait en ce monde. Telle qu'elle était, Pierrot aurait donné l'empire de la Chine, des deux Mongolies et de la presqu'île de Corée pour pouvoir presser sur son cœur une de ses pantoufles. Ceux qui n'approuveront pas la folie de Pierrot feront bien de s'aller pendre; ils ne sont pas dignes de vivre.

Cependant, Kabardantès était guéri. Ses brûlures ne lui avaient laissé sur le visage qu'un tic affreux qui le rendait encore plus repoussant. Le nerf zygomatique s'était resserré et comme replié sur lui-même, et le malheureux prince, pour rendre à ses mâchoires leur ancienne élasticité, faisait d'épouvantables efforts qui mettaient en fuite tous les assistants. A cela et à quelques coliques près, dont il était brusquement saisi lorsque par mégarde il avalait un potage trop chaud, il dormait, mangeait et digérait fort bien. La première fois qu'il se brûla de nouveau en avalant sa soupe, il saisit le maître d'hôtel et le jeta la tête la première dans une immense chaudière où cuisait le dîner des cinq cent mille Tartares. A la fin du repas, on retrouva les braies de ce pauvre homme. Comme ces braies étaient en caoutchouc, la dent des Tartares eux-mêmes n'avait pu les entamer. On chanta un *de Profundis* au lieu de dire les *Grâces* comme à l'ordinaire, et il n'en fut plus question.

Le lendemain, le nouveau maître d'hôtel, craignant le même sort, ne servit qu'un dîner de viandes froides. Kabardantès se mit dans une colère furieuse :

— Viens ici ! lui cria-t-il.

Au lieu d'obéir, le pauvre cuisinier courut à la porte pour se sauver, mais il n'en eut pas le temps.

L'empereur lui lança une javeline qui le perça de part en part et s'enfonça dans la muraille, où elle resta fixée. Tout le monde applaudit à ce trait d'adresse, et s'enfuit, de peur d'un nouvel accident. Enfin Kabardantès trouva un maître d'hôtel à sa guise. C'était un Tartare intrépide, d'une naissance illustre, et fort estimé dans toute l'armée, mais qui ne s'était jamais mêlé de cuisine. Le premier jour qu'il entra en fonctions, Kabardantès remarqua qu'il se tenait toujours derrière son fauteuil. Il lui demanda le motif de cette réserve. Le Tartare répondit d'abord que c'était le devoir de sa charge ; puis, comme le prince insistait, il tira sa dague, et déclara fièrement que si le dîner avait été mauvais, il aurait, sans attendre plus longtemps, coupé la tête à Kabardantès pour éviter le sort de ses prédécesseurs.

— Ta hardiesse me plaît, dit l'empereur ; mais, pour que je puisse dîner en paix, il ne faut pas que j'aie derrière moi un homme toujours prêt à me couper le cou. Laisse là tes fonctions et rentre dans l'armée. Je te fais mon lieutenant principal.

Tout le monde admira et loua tout haut la grandeur d'âme de Kabardantès, et tout bas l'heureuse hardiesse du maître d'hôtel. Celui-ci devint aussitôt le ministre et le favori de son maître. Cette histoire, mes amis, qui est très-véridique puisqu'elle sort de la bouche du vieil Alcofribas, a suggéré à ce sage enchanteur la réflexion suivante :

« Que, dans toutes les situations de la vie, le courage et la franchise sont encore les meilleurs moyens de sortir d'embarras. On ne ment jamais que par lâcheté, et le lâche n'inspire à personne ni estime ni intérêt. »

Voilà, mes enfants, la réflexion du vieux magicien ; si elle vous paraît bonne, faites-en votre profit, sinon, mettez-la au panier.

Cependant ni la grandeur d'âme de Kabardantès, ni la hardiesse de son favori, qui s'appelait Trautmanchkof (j'oubliais de vous le dire, et cela est important pour la suite de cette histoire), ne donnaient à manger à l'armée tartare. Plusieurs mois s'étaient écoulés sans qu'elle eût obtenu le moindre succès : ses provisions commençaient à s'épuiser. Il ne restait plus ni veaux, ni vaches, ni cochons. Kabardantès lui-même était réduit à manger du cheval, et ce n'était pas une bonne nourriture, croyez-moi, avant que quelques savants de l'Institut eussent inventé d'en faire manger aux autres, pour manger eux-mêmes du bœuf et des poulardes plus à l'aise.

Au contraire, l'armée chinoise, bien pourvue de tout par les soins de Pierrot, aguerrie à supporter la vue et le choc des Tartares, devenait tous les jours plus redoutable. Les plus lâches désiraient la bataille, se croyant, avec l'aide de Pierrot, assurés de vaincre. Kabardantès rugissait de colère, et se voyait pris dans un piége : il n'osait retourner en arrière, de peur d'être détrôné par ses propres sujets, furieux de leur défaite, ni tenter une nouvelle escalade, après que les deux premières lui avaient si mal réussi. Enfin, il s'avisa d'un moyen sûr pour rétablir l'égalité des forces, et combattre même à cheval, malgré la grande muraille.

Il fit amasser dans les îles Inconnues toutes les charrettes et tous les tombereaux qu'on put trouver. Il les fit amener par des bœufs, et les fit conduire au pied de la muraille chargés de pierres énormes. En peu de temps il se forma un entassement prodigieux, que Kabardantès fit recouvrir de sable et de terre pris dans le voisinage. Cet entassement de rochers, de sables et de terres amoncelés descendait en pente douce du sommet de la muraille des Chinois jusqu'au camp des Tartares, et permettait à la cavalerie de marcher et même de galoper sans crainte jusqu'au sommet de la muraille. Là, on devait combattre corps à corps, et, dans un combat de cette espèce, Kabardantès et ses soldats ne doutaient pas de la victoire.

De son côté, Pierrot suivait de l'œil les progrès de ce travail. Il fit secrètement creuser le terrain sous l'immense amas de matériaux entassés par l'ennemi, fit soutenir ce travail par des voûtes en maçonnerie d'une solidité admirable, et enferma cinq ou six cents tonneaux de poudre dans ces caves, qui étaient creusées à une profondeur de près de cent pieds. En même temps, à cinquante pas environ de la grande muraille, il en fit construire une seconde toute semblable. L'espace de cinquante pas qui séparait les deux murailles était destiné à servir de fossé où toute la cavalerie tartare, arrivant au galop, serait forcée de sauter. En même temps il fit construire des ponts-levis qu'on pouvait à volonté abaisser ou relever, et qui devaient servir pour la retraite des Chinois, en cas d'attaque.

Plus d'un mois se passa pendant qu'on faisait ces préparatifs de part et d'autre. Chacune des deux armées se tenait sur ses gardes, mais évitait d'attaquer son adversaire. Enfin Kabardantès crut le moment favorable.

— A quelle sauce te mangerai-je ? cria-t-il à Pierrot.

— A l'huile, répondit celui-ci.

A ce souvenir, l'empereur des îles Inconnues fut transporté de fureur et donna le signal du combat. Quatre cent mille Tartares à cheval (car les autres avaient péri de fatigue ou sous les coups de Pierrot)

s'ébranlèrent en même temps et coururent au grand trot sur l'esplanade qu'ils avaient construite. C'était un spectacle admirable et grandiose : tous ces chevaux galopant ensemble sur une profondeur extraordinaire, et ces cavaliers tenant la lance en arrêt et poussant des cris affreux, jetèrent la terreur dans l'âme des Chinois. Pierrot s'en aperçut et donna le signal de la retraite. Ils se retirèrent en bon ordre au moyen des ponts-levis, poursuivis de près par la cavalerie tartare, qui, s'échauffant à cette vue, prit le grand galop et arriva juste au moment où le dernier soldat chinois ayant passé, on commençait à lever les ponts-levis.

Aucun Tartare ne soupçonnait le piége, Pierrot ayant caché ses travaux au moyen de palissades qui étaient dressées sur la muraille, et qui semblaient n'avoir pour but que d'abriter la poltronnerie des Chinois. Le jour de la bataille, il avait fait abattre ces palissades, qui furent jetées dans le fossé intérieur. Aussi les Tartares furent bien étonnés, lorsque, arrivant sur la plate-forme de la muraille, ils entendirent la voix moqueuse de Pierrot leur crier :

— Au bout du fossé, la culbute.

Ce fut en effet une culbute épouvantable. Les trente premiers rangs de la cavalerie, lancés à toute bride, sautèrent dans le fossé sans pouvoir contenir l'ardeur de leurs chevaux. Les autres, avertis à temps, restèrent sur le bord et regardèrent tristement le sort de leurs

camarades. Ceux-ci tombaient les uns sur les autres avec un bruit sourd de têtes brisées, de jambes cassées et de poitrines enfoncées. Les chevaux se débattaient sur les hommes, et tous ensemble, percés de leurs propres armes, remplissaient de sang le fossé. Les Chinois roulaient sur eux des rochers énormes qui achevaient ceux que leur chute n'avait pas tués du premier coup.

Au milieu de ce désastre, l'âme sensible de Pierrot fut saisie de compassion. Il arrêta ses soldats, et fit offrir à ces malheureux, qui se débattaient contre la mort, de leur donner la liberté et la vie s'ils voulaient se rendre. Tous acceptèrent, et Pierrot leur fit jeter des cordes au moyen desquelles on les repêcha un à un : on les envoya dans l'intérieur de la Chine, où ils furent employés à faire des routes, à cultiver la terre et à mener les chevaux, besogne qu'ils entendaient mieux que personne.

Un seul refusa de se rendre : c'était Kabardantès lui-même. Il était tombé le premier dans le fossé avec son cheval; mais comme il était invulnérable et que ses os étaient faits d'une matière plus dure que le fer, il n'eut aucun mal dans sa chute. Il jurait affreusement en voyant tomber successivement sur sa tête toute l'avant-garde de son armée.

— Scélérat, cria-t-il à Pierrot, tu n'oserais m'attaquer en face, tu me tends des piéges.

— Comme à une bête féroce, dit Pierrot; et tu es en effet aussi bête que féroce. Quant à te combattre en face, j'en serais fort aise, si je n'avais pas en ce moment quelque chose de mieux à faire; mais sois sûr que cela se retrouvera.

Pierrot ne voulut pas dire tout haut ses raisons, mais toute l'armée les comprenait sans qu'il eût besoin de parler. Il ne craignait pas de risquer sa vie; seulement il ne savait à qui laisser le commandement après sa mort. Il n'avait que du mépris pour la lâcheté d'Horribilis, et aucun des généraux chinois n'était assez illustre par sa naissance et par son courage pour qu'on pût lui confier le sort de l'armée. Il aurait donc consenti de grand cœur au combat, si la guerre eût été terminée et que l'armée tartare eût consenti à se retirer après la mort de son chef; mais il fallait d'abord battre les Tartares si complétement qu'ils n'osassent plus revenir en Chine.

Ceux-ci étaient encore très-loin de se décourager. S'ils furent d'abord étonnés de la profondeur du fossé et du triste sort de leurs camarades, cet étonnement dura peu, et ils demeurèrent sur le bord de la muraille, ne pouvant pas passer et ne voulant pas faire retraite. Enfin l'un d'eux, Trautmanchkof, qui avait pris le commandement après la chute de Kabardantès, envoya chercher des fascines, des pierres, de la terre, et ordonna de combler le fossé. En entendant donner cet

ordre, Pierrot s'avança sur le parapet du rempart, et dit :

— Mes amis, vous avez, si vous le voulez, une occasion admirable de faire la paix. Je suis vainqueur, et je vous l'offre. J'estime votre courage, et je vous promets de vous rendre vos prisonniers. A ce prix, les deux nations seront amies jusqu'à la fin des temps. Croyez-moi, une bonne paix vaut mieux que la plus glorieuse guerre.

— Va prêcher ailleurs, lui cria Trautmanchkof, nous ne partirons pas avant d'avoir vengé dans le sang de tous les tiens le malheur de nos camarades.

En même temps il banda son arc et tira une flèche contre Pierrot. Celui-ci fut blessé légèrement à la main.

— Vous l'avez voulu, cria-t-il; que le sang versé retombe sur vos têtes!

Et il donna le signal de mettre le feu aux poudres. Les artificiers (car, en ce temps-là, la poudre ne servait qu'à tirer des feux d'artifice, et il n'y avait ni fusils, ni canons, ni pistolets), approchèrent les lances à feu de la traînée de poudre qui communiquait avec tous les tonneaux. En un instant une effroyable explosion se fit entendre et souleva le champ de bataille tout entier. La muraille intérieure elle-même, derrière laquelle se tenaient les Chinois, fut ébranlée. Une masse prodigieuse de sables et de rochers, soulevée par l'explosion, fut lancée dans les airs à une hauteur

extraordinaire; et, parmi ces sables et ces rochers, plus de cent cinquante mille Tartares périrent avec leurs chevaux : les autres s'enfuirent au grand galop jusqu'à deux lieues du camp. Kabardantès, qui attendait encore dans le fossé entre les deux murailles qu'on vînt le tuer ou lui rendre la liberté, fut lancé dans le camp des Chinois, et retomba à terre sans se faire aucun mal. Aussitôt il s'élança au travers des Chinois, qui se gardèrent bien de l'arrêter, et, d'un bond extraordinaire, il sauta le fossé et se trouva libre et du côté des Tartares. Alors, sans s'arrêter à considérer cet effroyable spectacle, il alla rejoindre son armée, qui galopait en désordre du côté des îles Inconnues.

Pierrot fit sur-le-champ creuser un nouveau fossé et déblayer l'esplanade. Mais il n'avait pas à craindre de si tôt un nouvel assaut. Dès que Kabardantès reparut dans son armée, ce fut une huée universelle. Les uns lui faisaient compliment de son adresse à sauter, et le comparaient à une balle élastique qui tombe à terre et rebondit dans les airs. D'autres lui reprochaient leur défaite et lui montraient avec des imprécations les blessures qu'ils avaient reçues à son service. Les plus échauffés parlaient de le lapider. Le géant, effrayé de la fureur croissante des Tartares, s'écria, d'une voix qui dominait le tumulte, qu'il fallait attribuer la défaite à la perfidie de Pierrot, et non à sa propre inhabileté; que personne ne pouvait prévoir l'existence du

fatal fossé; qu'il l'avait prévu moins que tout autre, puisqu'il avait sauté dedans le premier, mais qu'il était prêt à venger son armée et lui-même en provoquant Pierrot à un combat singulier. Au reste, ajouta-t-il en terminant, si quelqu'un de vous se croit plus brave et plus habile que moi, qu'il vienne me le dire en face, et je lui ferai voir de quel bois je me chauffe.

A ces mots, saisissant le soldat le plus voisin par une jambe, il le fit tourner en l'air comme une fronde et le lança sur une montagne voisine. Le malheureux fut écrasé du coup. A cet acte de vigueur, l'armée tartare reconnut son chef, et chacun en silence regagna son rang. Le lendemain, toute l'armée retourna au camp, mais il ne restait plus que les piquets des tentes et les cendres des feux du bivouac. Pendant la nuit, Pierrot avait fait enlever les vivres et les bagages. A cette vue, la consternation s'empara des Tartares, et Kabardantès lui-même commença à désespérer de les retenir sous les drapeaux. Il y eut une trêve de dix jours, pendant lesquels chaque parti ensevelit ses morts, car, même du côté des Chinois, il y avait eu quelques victimes de l'explosion.

Cependant l'empereur des îles Inconnues s'arrachait de désespoir les cheveux et la barbe. Il insultait Pierrot à haute voix, et le défiait de descendre en plaine et de se mesurer avec lui. Le sage Pierrot, secrètement piqué, mais retenu par les raisons de prudence

et de salut public que nous avons dites plus haut, ne daigna pas répondre à ces cris furieux. Il attendait que la faim et l'ennui forçassent les Tartares à se retirer.

Un siége de cette espèce ne pouvait durer longtemps.

Les assiégés, bien pourvus de vivres et d'armes, tous les jours plus aguerris et plus confiants dans leur chef, commençaient à ne plus redouter l'ennemi. La nuit, Pierrot faisait des sorties, harcelait les Tartares, enlevait leurs convois et leurs chevaux, et finit par les réduire à une telle disette de toutes choses, qu'un matin, prenant leurs armes et leurs drapeaux, officiers et musique en tête, ils allèrent déclarer à Kabardantès qu'ils rentraient chez eux, et que s'il voulait continuer la guerre il resterait seul. L'orateur de l'armée était ce même Trautmanchkof, qui avait été quelques jours le favori de l'empereur, mais qui, devenu suspect par son courage et sa fierté, aspirait secrètement au trône.

Kabardantès, hors de lui, saisit sa masse d'armes et voulut se précipiter sur ses officiers. Ceux-ci, sans l'attendre, partirent au galop, suivis de toute l'armée, qui prit la route des îles Inconnues. Kabardantès courut après ses soldats et en assomma quelques-uns, ce qui ne fit que donner des jambes aux paralytiques et des ailes à ceux qui ne l'étaient pas. Tout à coup il entendit un grand bruit : c'était l'armée de Pierrot, qui,

son général en tête, poursuivait les Tartares en chantant ce refrain :

C'est le chien de Jean de Nivelle,
Qui s'enfuit quand on l'appelle.

Le malheureux Kabardantès eut d'abord envie de faire face comme un sanglier acculé par des chiens, mais il perdit courage en voyant Pierrot piquer des deux à sa rencontre et toute son armée le suivre.

— Attends-moi, lui cria Pierrot, qui, monté sur Fendlair et fier comme Artaban, jouissait alors du fruit de sa prudence et de sa valeur. En même temps il chantait sur un air nouveau les paroles si connues :

Car les Tartares
Ne sont barbares
Qu'avec leurs ennemis.

Attends-moi, foudre de guerre; attends-moi, vainqueur des vainqueurs.

Kabardantès ne s'amusa pas à répondre. Il courait à pied si vite et il avait l'haleine si longue, qu'en une heure il avait déjà fait plus de vingt lieues. Pierrot, voyant qu'il était impossible de l'atteindre, rejoignit son armée.

Il fut accueilli par des acclamations. Sans attendre l'ordre de leurs chefs, tous les soldats se précipitèrent

à sa rencontre. Ils portaient au bout de leurs lances des couronnes de feuillage qu'ils jetaient sous les pieds de son cheval. Fendlair, qui avait autant d'intelligence que d'ardeur, faisait des courbettes gracieuses à droite et à gauche, comme pour remercier la foule des honneurs qu'elle rendait à son cavalier. Peu à peu l'enthousiasme devint si violent et si frénétique, qu'on enleva Pierrot et son cheval pour les porter à bras. Pierrot, ému de tant de reconnaissance, ne savait comment les remercier et se dérober à son triomphe.

— Que tous ces hommages me seraient doux, pensait-il, si je pouvais les partager avec Rosine !

Horribilis seul ne prenait aucune part à la joie commune. Enfermé dans sa tente avec son noir confident, il attendait l'effet des lettres qu'il avait écrites à son père. Enfin ce message si désiré arriva. Au moment même où Pierrot rentrait dans sa tente, entouré de ses officiers, un courrier lui remit une dépêche du roi. Pierrot la lut, et, sans changer de ton, dit à ceux qui l'entouraient :

— Sa Majesté me rappelle à la cour et me charge de remettre au prince Horribilis le commandement de l'armée.

A cette nouvelle inattendue, tout le monde fut consterné.

— Qu'allons-nous faire ? disaient les généraux. Si le grand connétable nous quitte, nous sommes perdus :

les Tartares vont revenir en force ; en une heure, tout sera fini.

Des officiers la nouvelle passa aux soldats : leur joie se changea en un profond accablement. Ceux qui ne craignaient rien sous les ordres de Pierrot craignaient tout sous le commandement d'Horribilis. On s'assembla d'abord sous les tentes, puis dans la grande place du camp ; on résolut de ne pas obéir, de garder Pierrot malgré lui, de renvoyer Horribilis, et, s'il le fallait, de proclamer Pierrot roi de la Chine. De tous côtés s'éleva le cri de : Vive le roi ! Vive Pierrot Ier ! A mort Horribilis ! A bas Vantripan et toute sa dynastie !

A ces cris, Horribilis se cacha sous un tapis avec Tristemplète et attendit l'événement. Il n'attendit pas longtemps : Pierrot sortit de sa tente et s'avança dans la foule. Tout le monde cria : Vive Pierrot ! Il fit signe de la main qu'il allait parler : tout le monde fit silence.

— Amis, dit-il, que signifient ce tumulte et ces acclamations ? J'entends que quelques séditieux veulent désobéir au roi et me garder malgré moi-même ! Est-ce ainsi que vous obéissez aux lois de la patrie et au grand roi Vantripan ? Il a plu au roi de me donner le commandement de son armée, j'ai obéi ; nous avons combattu et vaincu ensemble, je ne l'oublierai jamais ; mais le salut de la patrie ne tient pas à un homme. Sous le prince Horribilis, vous vaincrez l'ennemi,

comme vous l'avez vaincu avec moi. Voulez-vous, en désobéissant au roi, allumer une guerre civile, quand la guerre étrangère est à peine terminée? Retournez à vos tentes, et attendez-y les ordres du prince. Pour moi, je pars.

Je regrette de rendre si mal le discours de Pierrot. Il y a ici une petite lacune bien regrettable dans le texte du vieil Alcofribas. Les rats ont mangé le manuscrit, de sorte que j'ai pu à peine en déchiffrer quelques lignes que je vous donne sans ordre et sans suite; mais croyez, mes amis, que ce discours fut rempli de la plus profonde éloquence; car, sur-le-champ, chaque soldat rentra dans sa tente en poussant une dernière acclamation en signe d'adieu, et Pierrot partit sans résistance après avoir remis le commandement à Horribilis.

— Ah! je respire enfin, s'écria celui-ci en recevant le cachet royal, qui était le signe de l'autorité de Pierrot; je n'aurai plus sans cesse sous les yeux ce rival détesté. C'est maintenant, mon brave Tristemplète, que je vais me couvrir de gloire à mon tour et poursuivre l'ennemi jusque dans sa capitale.

Laissons-le se bercer de ces ridicules espérances. Avant peu, nous verrons les tristes effets de sa jalousie, et le danger dans lequel il mit toute l'armée par sa lâcheté. Suivons maintenant Pierrot.

Notre héros était partagé entre deux sentiments con-

traires : la tristesse d'être enlevé à ses soldats au moment de recueillir le fruit de sa victoire, et la joie de recouvrer sa liberté et de pouvoir venger et sauver Rosine de ses ennemis. Pour dire la vérité, cette dernière impression était si forte chez lui, qu'il courait au galop en chantant sur la route de Pékin, et que les passants le croyaient à moitié fou. Ils n'avaient pas tort : au fond de l'amour, n'y a-t-il pas toujours un grain de folie ?

Voyons maintenant ce qui se passait à la cour du grand roi Vantripan. Mes amis, si vous le voulez, nous remettrons ce récit au chapitre suivant. Je me suis un peu essoufflé en courant à la suite de Pierrot sur le grand chemin, et je vais me reposer. Suivez mon exemple.

V

CINQUIÈME AVENTURE DE PIERROT

COMBAT DE PIERROT CONTRE BELZÉBUTH ET LES ESPRITS INFERNAUX

« Il y a, dit le vieil Alcofribas en commençant le cinquième livre de l'histoire de Pierrot, quelque chose qui va plus vite que le vol de l'hirondelle, plus vite qu'une locomotive lancée à toute vapeur, plus vite que le vent qui passe sur la montagne et qui au même instant rase déjà la plaine, plus vite que la lumière du soleil qui parcourt quatre-vingt mille lieues par seconde ; c'est la pensée de l'homme. Pierrot galopait plus vite que ne court la locomotive et que ne vole l'hirondelle, mais sa pensée galopait encore devant lui. »

Le sage enchanteur entend par là que notre ami

Pierrot était fort pressé d'arriver, et qu'il ne s'arrêtait guère à considérer à droite ou à gauche les objets qui se trouvaient sur la route. Horribilis l'avait bien prévu, et c'était pour forcer Pierrot de quitter le commandement de l'armée qu'il avait fait enlever et transporter la belle Rosine et sa mère dans la forteresse invisible, gardée par les esprits infernaux. Cependant Pierrot, tout en enrageant de ce délai, crut de son devoir de se rendre aux ordres de Vantripan, et de lui dire l'état des affaires sur la frontière, et sa dernière victoire sur les Tartares. Fendlair, aussi infatigable que lui, courait comme si le salut du monde eût dépendu de sa vitesse. Enfin Pierrot arriva, et tout botté, tout éperonné se présenta devant Vantripan.

Le moment n'était pas favorable. Ce grand roi, ayant mangé trop de melon, avait mal digéré et se trouvait de fort mauvaise humeur. Aussi fit-il une vilaine grimace quand on annonça l'arrivée du grand connétable.

— Ah ! ah ! dit-il, le voilà donc, ce rebelle. Qu'il entre.

— Sire, dit Pierrot en entrant, que Votre Majesté me pardonne ma hardiesse, je ne suis pas un rebelle.

— Qu'es-tu donc, drôle ? Tu abuses de mes bontés; tu te glisses à ma cour ; je te fais grand connétable, grand amiral, premier ministre, je te donne mon sceau royal, je te délègue mon autorité suprême, et

j'apprends que de toutes parts on se plaint de toi, que tu opprimes mes sujets, que tu jettes mes officiers en prison, que tu fuis devant les Tartares, que tu n'oses livrer bataille, que tu déshonores mes armes et la gloire de mon empire! Enfin, pour comble d'audace et d'insolence, tu oses te révolter contre ton prince, tu payes des soldats séditieux pour qu'ils te proclament roi! Est-ce la conduite d'un sujet fidèle ou révolté? Réponds.

En parlant, ce grand roi s'échauffait et s'enhardissait peu à peu jusqu'à insulter Pierrot. Les courtisans, qui connaissaient le caractère fier et peu endurant de celui-ci, commencèrent à trembler et à regarder du côté de la porte, s'attendant à quelque scène violente. Ils se trompaient. Pierrot répondit avec beaucoup de sang-froid :

— Oserai-je demander à Votre Majesté de qui elle a reçu des renseignements si authentiques sur mon administration?

— Et de qui, répliqua Vantripan qui se méprit au sang-froid de Pierrot et crut qu'il avait peur, et de qui, si ce n'est du seul de mes sujets qui soit assez fidèle et assez courageux pour oser te dénoncer à moi et braver ta vengeance?

— Quel est ce sujet si fidèle et si courageux? demanda pour la seconde fois Pierrot.

Vantripan s'aperçut qu'il était allé trop loin et que

Pierrot commençait à s'échauffer. Il eût bien voulu rattraper ses paroles et les renfoncer au fond de son gosier; mais « une parole échappée, dit très-bien le vieil Alcofribas, est comme une hirondelle qu'on met en liberté, elle ne revient jamais vers celui qui l'a lâchée. » Enfin il répondit avec quelque embarras :

— C'est Horribilis qui m'a découvert tous ces abus.

— Sire, dit Pierrot, que le prince Horribilis rende grâce à l'honneur qu'il a d'être de votre sang et l'héritier de votre couronne. Je ne supporterais pas aussi aisément d'un autre de pareilles calomnies. Qu'on produise des témoins contre moi et je me justifierai.

— Des témoins, des témoins! dit Vantripan embarrassé, cela est bien facile à dire. N'en a pas qui veut, des témoins.

— J'en ai, moi, Majesté, dit alors Pierrot.

Et il rendit compte de son administration d'une manière si claire, si précise et si éloquente, que toute la cour était dans l'admiration, et le pauvre Vantripan dans la stupeur. Mais quand Pierrot termina son récit en annonçant la fuite des Tartares que le roi ignorait encore, ce fut un concert d'acclamations. Le gros Vantripan se leva lui-même, et l'embrassant, le fit asseoir à côté de lui.

— Pardonne-moi, mon pauvre Pierrot, lui dit-il, d'avoir cru tous ces mensonges. Tu le sais bien, je t'ai toujours aimé et je n'aimerai jamais que toi; ceux

qui disent le contraire sont des menteurs et des misérables que je ferai pendre ou empaler, à ton choix.

— Majesté, dit Pierrot, je vous remercie de l'offre que vous me faites, mais je ne l'accepte pas. Je ne veux pas être plus longtemps un sujet de querelle et de scandale dans votre cour et dans votre famille. Je me retire, et je désire que le ciel vous donne des serviteurs, non plus dévoués que moi à votre service (cela est impossible), mais plus heureux.

— Ne te retire pas, s'écria Vantripan, je te le défends. J'ai besoin de toi; je veux t'avoir près de moi jusqu'à mon dernier jour. Que te manque-t-il? Je te le donnerai sur l'heure. Veux-tu ma fille en mariage? Tu me l'as déjà demandée. Je te la donne; et, si elle a fait autrefois quelques difficultés, je suis sûr qu'elle sera aujourd'hui la première à te présenter la main. N'est-ce pas vrai, Bandolinette?

La princesse fit signe que rien ne lui serait plus agréable; mais il était trop tard. Pierrot était cuirassé contre l'ambition, et il se souciait peu de toutes les princesses du monde. Il fut cependant fort embarrassé, car il n'osait dire en public qu'il refusait la main de la belle Bandoline, ce qui n'était pas poli, et il voulait encore moins laisser croire qu'il l'acceptait.

— Sire, dit-il enfin, je sens tout l'honneur que Votre Majesté veut bien me faire. Il est vrai qu'en d'autres temps j'ai désiré cette alliance; mais depuis j'ai ré-

fléchi qu'elle était trop au-dessus des vœux et de la naissance d'un sujet et du fils d'un meunier.

— De quoi te mêles-tu ? s'écria Vantripan, si ma fille et moi nous te trouvons bon tel que tu es? Est-ce à toi de faire des façons. Va, va, donne-moi la main, et toi aussi, Bandolinette, et nous ferons la noce dans trois jours.

Bandoline donna la main, mais Pierrot resta immobile.

— Majesté, reprit-il, cette alliance autrefois eût comblé tous mes vœux; aujourd'hui je ne puis plus y prétendre. J'ai le dessein, aussitôt que Votre Majesté voudra me le permettre, de résigner entre ses mains tous mes emplois et de me retirer dans un village. Je veux me faire fermier. J'ai des goûts rustiques, sire, ce qui ne doit pas vous étonner. Paysan je suis né, paysan je mourrai. Une ferme est-elle un séjour convenable pour une si grande princesse ?

— Pierrot, dit le gros Vantripan, tu me caches quelque chose, tu as quelque raison que tu ne veux pas dire. Voyons, est-ce le ressentiment d'avoir vu ta demande refusée? Bandoline va te demander elle-même en mariage. Après cela, sabre et mitraille ! que peux-tu demander davantage ? ton orgueil est-il satisfait ?

— Pierrot, dit la belle Bandoline en rougissant, me voulez-vous pour femme ? et si vous vous faites

fermier, voulez-vous que je sois votre fermière?

— Il est trop tard, dit Pierrot; la place est prise.

Si jamais on voulait peindre le comble de l'étonnement, il faudrait représenter la figure des courtisans du grand Vantripan, le grand Vantripan lui-même et la pauvre Bandoline. Les uns et les autres n'en pouvaient croire leurs oreilles. Il n'y avait pas, dans les annales des quatre-vingt-quinze dynasties qui ont régné cent cinquante mille ans sur la Chine, un seul exemple d'un pareil refus. La position de Pierrot était devenue si délicate, qu'il aurait donné beaucoup pour voir finir cette conversation. Malheureusement, il n'osait s'en aller, et restait seul, debout, et les yeux baissés, au milieu des regards de tous. Ses paroles furent suivies d'un long et profond silence. Enfin, Vantripan s'écria :

— Mille millions de cathédrales ! Pierrot, es-tu venu pour m'insulter?

— Vous vous trompez, sire, dit Pierrot avec une respectueuse fermeté; je n'ai point brigué l'honneur que Votre Majesté daigne me faire, et, comme je ne puis l'accepter, je le déclare avec sincérité.

A ces mots, la princesse Bandoline ne put retenir ses larmes. La honte et la douleur la suffoquaient.

— O ciel ! s'écriait-elle, être dédaignée par celui que j'ai dédaigné si longtemps !

Elle se leva, et, suivie de sa mère, alla pleurer à

l'aise dans son appartement. Il faut tout dire : Pierrot, vainqueur des Tartares ; Pierrot, premier ministre adoré de tout un peuple (ce qui est si rare pour un ministre), avait une tout autre mine que Pierrot capitaine des gardes, et connu seulement par son fameux duel avec Pantafilando.

— Pourquoi, disait-elle amèrement, n'ai-je pas su deviner ce qu'il deviendrait un jour? pourquoi l'ai-je méprisé?

Et son imagination s'enflammant peu à peu, elle résolut de connaître sa rivale pour se venger d'elle, et, s'il était possible, l'enlever à Pierrot.

Pendant qu'elle formait des projets si funestes à la tranquillité de notre héros, il essayait, en faisant force excuses, de sortir convenablement du mauvais pas où il était engagé, mais il ne put y parvenir.

— Pierrot, lui dit Vantripan ; tu as insulté la majesté royale, tu as dédaigné ma fille ; je devrais te faire pendre, mais (ajouta-t-il sur-le-champ en voyant étinceler les yeux de Pierrot) je me contente de te bannir de ma présence. Tu n'es plus ni ministre, ni grand connétable, ni grand amiral ; tu n'es plus que Pierrot, Pierrot tout court, entends-tu bien? c'est-à-dire un homme de rien, un ingrat que j'ai nourri de mon pain, abreuvé de mon vin, que j'ai caressé et réchauffé dans mon sein, et qui, comme un serpent venimeux, veut mordre son bienfaiteur. Va-t'en.

— Sire !... commença Pierrot.

— Va-t'en, va-t'en !

— Sire...

— Va-t'en ! Je ne veux plus te voir.

— Sire...

— Je ne veux plus entendre parler de toi.

— Sire...

— Va-t'en, et que dans vingt-quatre heures on ne te retrouve plus dans ma capitale, ou je te fais empaler.

— Halte-là ! Majesté, cria Pierrot à bout de patience. Je regrette que vous me renvoyiez après que je vous ai si bien et si fidèlement servi; mais s'il vous est permis d'être ingrat, il ne vous est pas permis de m'offenser ni de me menacer. Souvenez-vous, sire, que, sans moi, Votre Majesté aurait depuis longtemps rejoint ses ancêtres dans la tombe. J'ai un souvenir trop récent de vos bienfaits et de la confiance que vous aviez en moi pour répondre avec colère à une menace que vous regretterez, sans doute, que vous regrettez déjà, j'en suis sûr; mais si quelqu'un osait mettre cette menace à exécution, sire, je tirerais du fourreau, pour ma défense, ce sabre que j'ai si souvent tiré pour la vôtre, et, Dieu aidant, personne ne m'attaquera impunément.

A ces mots, il sortit de la salle d'un air si intrépide, que tous les assistants furent saisis d'admiration et de crainte. Chacun s'écarta avec respect, et il rentra dans sa maison.

Quand il fut parti, Vantripan respira. La fière contenance de Pierrot lui imposait plus qu'il ne voulait l'avouer. Il essaya de tourner en plaisanterie les dernières paroles de Pierrot, et les courtisans firent quelques efforts pour lui persuader qu'il avait eu raison de maltraiter son ancien ami, mais au fond il sentait qu'il avait eu tort.

— Voilà ce que c'est, dit-il, que de mal digérer. On ne sait ce qu'on dit, et l'on se mord la langue pour avoir trop parlé.

Mes enfants, quoique le gros Vantripan ne fût pas un fort habile homme, il avait grandement raison en cette occasion ; et, que vous ayez bien ou mal digéré, vous ferez fort bien de suivre en tout temps son conseil. « Trop gratter cuit, trop parler nuit, » dit le proverbe.

En rentrant chez lui, Pierrot ne pensait plus ni à ses emplois perdus, ni à la colère du roi Vantripan, ni à la haine d'Horribilis, ni aux Tartares, ni à qui que ce soit ; il ne pensait qu'à la grande expédition qu'il allait entreprendre pour délivrer sa Rosine bien-aimée. Il donna quelques heures à Fendlair pour se reposer, et, congédiant ses pages et ses domestiques avec un présent proportionné aux services de chacun, il partit dès le lendemain. Dès qu'il fut hors des portes de la ville, il se sentit si heureux, il était si sûr de délivrer Rosine, et, après l'avoir délivrée, de ne plus la quitter,

qu'il faisait mille projets et bâtissait mille châteaux en Espagne dont la seule idée lui promettait plus de bonheur que la réalité peut-être n'en pouvait donner.

— Malgré ma disgrâce, je suis riche encore, pensait-il; je vais acheter une ferme magnifique, toute semblable à celle de Rosine, mais beaucoup plus grande, parce que nous serons plus nombreux. J'y ferai bâtir une belle maison, à mi-côte, toute blanche, avec des volets verts, ce qui est plus gai. Elle aura deux façades, dont l'une sera tournée à l'orient et l'autre à l'occident, afin qu'on puisse voir le soleil quand il se lève et quand il se couche. Elle sera partagée en deux corps de logis de grandeur égale, dont l'un pour la cuisine, la salle à manger, l'office, le cellier et l'appartement de la fée Aurore; l'autre...

A ces mots, il fut interrompu dans son agréable rêverie par un coup léger qu'une main amie lui frappa sur l'épaule. Il se retourna et reconnut avec joie la fée Aurore.

— Eh bien! dit-elle, où donc vas-tu ce matin?

— Je vais chercher Rosine, dit-il.

Et il fit à la bonne fée le récit de sa séparation d'avec le roi Vantripan. Elle se mit à rire.

— Console-toi, dit-elle, il ne tardera guère à avoir besoin de tes services, et il te rappellera.

— Je suis tout consolé, répliqua Pierrot, s'il veut bien ne me rappeler jamais.

— C'est bien dit. Tu vas donc chercher Rosine?

— Oui, marraine.

— Où?

Pierrot se gratta le front avec embarras.

— Tu t'embarques sans biscuit et sans boussole? dit la fée. Cette audace confiante me plaît, mais...

— *Audaces fortuna juvat*, dit sentencieusement Pierrot.

— Oui, la fortune aide les audacieux, quand ils ont eux-mêmes un grain de prudence. Ainsi, tu te figures bonnement que je vais te servir de guide et te conduire à ce château invisible qui tient enfermée la plus belle de toutes les Rosines de ce monde?

— Assurément, dit Pierrot.

— Eh bien, tu te trompes, mon ami; j'ai affaire.

— Oh! marraine.

— Point du tout. J'ai affaire.

— Hélas! dit le désolé Pierrot, je n'ai donc plus qu'à mourir.

— Meurs si tu veux; mais en seras-tu plus avancé? Rosine en sera-t-elle plus libre? Oui; mais dans un sens : c'est qu'elle pourra épouser un autre que toi.

— Hélas! dit Pierrot, je vais donc me résigner et vivre.

— Oui, mon garçon, résigne-toi.

— Mais à une condition, marraine.

— Laquelle?

— C'est que vous me conduirez sur-le-champ jusqu'à cette forteresse invisible.

— Je te l'ai dit, je ne puis pas ; je suis pressée.

Pierrot tira son poignard d'un air tragique.

— Puisque le cas est si grave, dit la fée en riant, ouvre les yeux, badaud, et regarde.

Sans le savoir, Pierrot était juste devant le pont-levis. La fée Aurore, en le touchant de sa baguette, lui avait donné la faculté qu'elle avait elle-même de voir ce qui est invisible de sa nature.

Le château devant lequel s'étaient arrêtés nos deux voyageurs était recouvert d'acier poli qui réfléchissait les feux du soleil. Son architecture était admirable, mais sombre, et telle qu'on se figure aisément qu'elle devait être, puisque l'architecte était le démon lui-même. Il n'avait rien oublié de ce qui pouvait ajouter à la hauteur des murailles, à la solidité des grilles et des verrous, à la profondeur des fossés, au fond desquels coulait une rivière enchantée qui faisait le tour du château; elle coulait continuellement, quoiqu'elle fût circulaire et qu'elle n'eût par conséquent ni source, ni embouchure. Elle avait l'air d'un chien de garde plutôt que d'une rivière, et elle en remplissait les fonctions. Sa profondeur était immense, et ses eaux toujours bouillantes, de sorte qu'il était impossible d'y mettre le pied sans être cuit tout vif. Au-dessus de la surface de l'eau, les murailles extérieures s'élevaient à

une hauteur de six cents pieds; elles avaient trois cents pieds de largeur à leur base. Au sommet était un large parapet, semé de distance en distance de tours d'une élévation double de celle des murailles. Chaque tour servait d'habitation et de corps de garde à cent esprits infernaux, qui se partageaient la garde par moitié, et qui se relevaient toutes les vingt-quatre heures. Il y avait soixante tours de cette espèce. D'autres génies malfaisants occupaient l'intérieur du château et en faisaient le service. On n'apercevait ni au dedans, ni au dehors rien de ce qui repose l'esprit et de ce qui charme la vie. Point d'herbe, point de gazon, point d'animaux vivants. En face du château s'étendait une chaîne de collines granitiques nues, sombres et stériles, sur lesquelles soufflait sans cesse le vent du nord. Cette chaîne, qui suivait presque les contours de l'enceinte du château, avait une forme semi-circulaire, et ses deux extrémités n'étaient séparées que par un défilé assez étroit, qui aboutissait au pont-levis. Les collines qui la composaient s'élevaient presque perpendiculairement et ne laissaient à l'homme aucun moyen de les gravir avec les pieds et les mains.

En voyant de si formidables obstacles, la confiance de Pierrot fut ébranlée.

— Comment ferai-je, dit-il, pour lutter seul contre tant de démons?

— As-tu peur? lui dit la fée Aurore.

— De ne pas réussir, oui, dit Pierrot; mais je ne crains pas de mourir si je ne puis la délivrer. Je ne veux vivre que pour elle.

— Ainsi, tu es bien résolu à tout tenter?

— Jusqu'à l'impossible, oui, marraine.

— Va donc, dit-elle; je te transmets la puissance que le divin Salomon, mon père, m'a donné de voir, d'entendre et de lutter à forces égales contre les mauvais génies.

A ces mots, elle prononça des paroles magiques dont Pierrot ne comprit pas le sens, mais dont il sentit aussitôt l'efficacité. Il lui semblait ne plus toucher la terre et ne plus rien avoir de commun avec l'espèce humaine. Il n'avait plus ni faim, ni soif, ni sommeil, ni fatigue : il était comme une des puissances de l'air. La fée Aurore jouissait de son ouvrage.

— Va, lui dit-elle; tu as combattu pour la justice, c'est-à-dire pour Dieu même. Va combattre maintenant pour ta fiancée : *Dieu et ta dame,* c'est la devise des anciens chevaliers.

Pierrot n'eut pas le temps de répondre : elle avait disparu.

Si l'on me demande pourquoi la fée Aurore, qui était si puissante, si bonne et si aimée des malheureux, n'avait point délivré elle-même la pauvre Rosine, et pourquoi elle laissait courir à Pierrot seul les chances d'une si périlleuse aventure, je vous dirai, mes amis,

que je n'en sais rien, et qu'apparemment cela devait être, puisque cela était; ensuite je vous traduirai la réponse du vieil Alcofribas à cette objection.

« Arrière, s'écrie-t-il, ceux qui n'aiment que le bonheur sans fatigue! Arrière ceux qui veulent que les alouettes tombent rôties dans leur bouche! Arrière les paresseux et les lâches, car ceux-là pourront bien goûter un instant les joies fugitives des sens, mais ils ne toucheront jamais aux fruits immortels de la félicité, qui est le partage des âmes sublimes. Qui n'a pas semé ne récoltera pas. »

Voyez, mes amis, si vous voulez vous contenter de cette raison; pour moi, je la trouve excellente, et n'en veux pas chercher d'autre.

Pierrot, resté seul, fit trois ou quatre fois le tour de l'enceinte du château, comme un lion qui cherche la porte d'une bergerie, mais il ne trouva aucun moyen de tenter l'escalade de force. S'il n'avait eu affaire qu'à des hommes, il aurait tenté l'aventure, et, grâce au présent de la fée Aurore, il en serait sorti, sans aucun doute, avec succès; mais il savait bien que les démons, qui disposaient d'armes aussi puissantes que les siennes, et qui faisaient bonne garde, viendraient aisément à bout de lui, grâce à leur nombre. Il résolut d'essayer la ruse.

Il prit un manteau de couleur sombre et percé d'autant de trous qu'une vieille écumoire; il se coiffa d'un

chapeau de pèlerin, et, s'appuyant sur un grand bâton, il frappa à la porte du château.

A ce bruit le portier vint à la grille, et, regardant Pierrot, qui avait l'air d'un vieillard cassé par les années, il se mit à rire.

— Passe ton chemin, lui cria-t-il à travers les barreaux, et ne viens pas nous importuner.

— Hélas ! seigneur, dit Pierrot d'une voix tremblante, faites l'aumône au pauvre pèlerin : je n'ai plus que quelques jours à vivre.

Le diable a des vices, comme le fait très-bien observer M. Victor Hugo, c'est ce qui le perd. A ces mots : *Je n'ai plus que quelques jours à vivre,* le portier crut l'occasion favorable pour entraîner en enfer une âme de plus, et recevoir la gratification que Satan promet à ceux qui lui amènent une victime. Il tira de sa ceinture un trousseau de clefs et s'empressa d'ouvrir la porte. Pierrot, riant sous cape, entra lentement, comme s'il avait eu peine à se traîner, et demanda l'hospitalité. Justement c'était un vendredi, et le diable, qui dînait d'un excellent jambon de Mayence et d'un bon pâté froid, trouva plaisant de faire commettre à son hôte un péché mortel dès son entrée dans le château. Il offrit donc un siége à Pierrot et la moitié de son dîner. Pierrot comprit la ruse et sourit. Il s'assit sur un banc de bois près de la table (car si les portiers font bonne chère, ils sont en général assez mal

logés, même en enfer) et coupa une tranche de jambon. Le diable le regardait avec des yeux brûlants de convoitise. Il croyait déjà tenir sa victime, mais il avait affaire à plus fort que lui.

Au moment où Pierrot allait porter le jambon à sa bouche, il poussa vivement du coude la bouteille de vin muscat qui était entre son hôte et lui : elle tomba à terre et se brisa en plusieurs morceaux. Le portier, alarmé, se baissa pour en ramasser les précieux restes, et Pierrot, profitant de ce qu'il était occupé et ne pouvait le voir, cacha subtilement la tranche de jambon dans son manteau et la remplaça par un énorme morceau de pain qui lui remplissait la bouche et lui gonflait les joues.

— Quel maladroit vous êtes ! dit le portier en colère, voilà tout ce vin perdu : un muscat délicieux que j'avais justement volé hier au sommelier ; je n'en ai plus que deux bouteilles, encore faut-il que j'aille les chercher à la cave.

— Excusez-moi, dit Pierrot la bouche pleine, ma main tremble de vieillesse, et je regrette bien plus que vous ce triste accident.

— Attendez-moi un instant, dit le gardien, qui ne soupçonna pas la ruse, je vais chercher du vin ; continuez de manger.

Aussitôt il sortit, et Pierrot, saisissant prestement le jambon tout entier, le jeta au chien du portier, qui le

dévora en un clin d'œil. Comme il finissait ce repas, le gardien rentra.

— Eh bien ! où est le jambon? dit-il.

— Hélas ! dit Pierrot d'un ton lamentable, ne m'aviez-vous pas dit de manger sans vous?

— Malepeste ! mon camarade, comme vous y allez !

A ces mots, croyant que Pierrot avait commis le péché mortel de manger de la viande le vendredi, il leva sur lui son bâton, en disant :

Çà, qu'on me suive !

— Où donc, mon bon seigneur? dit Pierrot larmoyant.

— Tu ne sais donc pas chez qui tu es? dit le gardien d'un air malin et féroce.

— Eh ! mon bon seigneur, je pense être chez d'honnêtes gens et de dignes chrétiens.

— Ah ! ah ! dit le portier en riant, tu es dans le château de Belzébuth, mon ami, et j'en suis le gardien.

— Hélas ! mon bon seigneur, que vous ai-je fait?

— Tu as mangé du jambon un vendredi; donc tu es ma proie, viens.

Et il le saisit par son capuchon.

— Où me menez-vous? dit Pierrot.

— Dans l'antre de mon souverain maître, où tu auras le temps de pleurer ta gourmandise pendant l'éternité.

Il l'entraînait de force; mais Pierrot se dégagea.

— Ah ! traître, dit-il, c'est là l'hospitalité que tu

m'offres! Je te connaissais, perfide, et je me suis défié de toi. Je n'ai mangé que du pain.

— Pécaïre! dit le gardien.

En même temps Pierrot prit une corde, non de ces cordes de chanvre qu'un homme peut couper ou casser, mais une corde divine, bénie par la fille du grand Salomon, et il lia les pieds et les mains du gardien; puis il l'enferma dans la huche, alluma de la cire et cacheta la huche avec son anneau constellé, qui représente la figure du roi des génies, ce qui est une barrière infranchissable pour les démons.

— Reste là, dit-il, hôte perfide, jusqu'à ce que je vienne moi-même te délivrer.

Puis, prenant le trousseau de clefs du prisonnier, il entra sans crainte dans le château.

Personne ne s'étonna de le voir et ne lui fit de questions. Les démons, parmi beaucoup de vices et de défauts, n'ont pas celui de la curiosité : celui qui sait tout ne s'informe de rien. Ils étaient d'ailleurs habitués à voir rentrer leurs camarades vêtus d'habits vénérables lorsqu'ils revenaient d'expéditions lointaines. Pierrot passa donc pour un des leurs.

Il entra dans la cuisine et s'assit tranquillement au coin du feu.

— D'où viens-tu, camarade? lui dit amicalement l'un des marmitons.

— De faire un tour de promenade, où je me suis fort

amusé; mais j'ai froid et faim. Quel est donc ce repas que tu prépares ?

— Ne le sais-tu pas? C'est celui du grand Belzébuth et de toute sa cour, qui dîne avec lui aujourd'hui.

— Ah! ah! dit Pierrot, ces grands seigneurs se nourrissent bien. Qu'est-ce qui cuit là dans ce pot-au-feu?

— C'est un gros financier, dit dédaigneusement le marmiton.

— Il est gras et dodu, dit Pierrot en soulevant le couvercle.

Une vapeur succulente de bouilli se répandit aussitôt dans toute la cuisine.

— Hélas! hélas! disait le pauvre financier, après avoir si souvent, si longtemps et si bien dîné, je sers à mon tour de pâture à ces drôles.

— Qu'appelles-tu ces drôles? dit le marmiton en colère.

— Toi et les tiens, répliqua le financier.

Le marmiton saisit une grande fourchette et la plongea dans le pot comme pour s'assurer que le bouilli était assez cuit.

— Malheur à moi! cria le financier, il m'a percé les reins.

— Allons, camarade, dit Pierrot saisi de compassion, laisse là ce pauvre homme et ne le tourmente pas inutilement.

— Tu en as compassion? dit le marmiton étonné; tu es donc un faux frère?

— Moi, un faux frère? dit Pierrot indigné. Tu ne me connais guère. Je vois bien le bouilli, où sont les entrées? ajouta-t-il pour changer de conversation.

— Les entrées sont exquises, dit le marmiton, et toute la cour va s'en lécher les doigts jusqu'au coude. Celle de droite est une petite marquise en fricassée, tendre comme la rosée du matin, et que je vais mettre à une sauce dont tu n'as pas d'idée, mon pauvre ami; car tu ne parais pas avoir beaucoup fréquenté la haute société ni la haute cuisine.

— Hélas! non, dit Pierrot, mais cela viendra. Tu es bien heureux, toi, d'approcher de si grands personnages et d'avoir leur confiance; car tu dois être fort en faveur, étant si habile cuisinier?

— Moi? dit le marmiton d'un air dégagé, je m'en soucie comme de cela, et il fit claquer le pouce sous la dent. Quand on voit comme moi Belzébuth tous les jours, on se blase sur cet honneur, mon ami, on se blase.

Et, tournant sur lui-même, il mit ses mains dans ses poches et fit deux ou trois pas en levant le pied jusqu'à la hauteur de son nez.

Pierrot paraissait ébloui et stupéfait. Il fit encore quelques questions au marmiton, auxquelles celui-ci répondit d'un ton de protection bienveillante.

— Tu vois donc bien souvent Belzébuth? ajouta-t-il.

— Tous les jours, mon cher. C'est moi qui lui porte son café le matin.

— Te parle-t-il souvent?

— Tous les jours.

— Mais qu'est-ce qu'il te dit?

— Il me dit : « Ote-toi de là, imbécile! »

— Oh! oh! dit Pierrot, ce n'est guère la peine de le voir de si près, si tu n'en obtiens que de pareilles marques de faveur.

— C'est égal, mon cher, c'est toujours quelque chose de l'approcher. Les miettes d'un roi valent mieux que le rôti d'un pauvre diable.

— A propos de rôti, dit Pierrot, qu'est-ce que c'est que celui qui cuit là devant le feu?

— Eh! parbleu! dit le marmiton, c'est le Grand-Turc; ne le reconnais-tu pas? on l'a rapporté hier, tout saignant, du marché. Il venait d'être fraîchement poignardé par son frère.

— Mahomet! Mahomet! criait piteusement le rôti.

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean;
Va-t'en voir s'ils viennent,

chanta le marmiton d'une voix de fausset.

La conversation continua. Pendant que Pierrot se chauffait, le marmiton continuait sa besogne, préparant des fritures de jeunes filles, piquant avec du lard

un filet de notaire, et un fricandeau d'épicier qui avait vendu du sucre à faux poids et de l'ocre pour du café. Notre ami s'introduisit peu à peu dans la confiance du marmiton, pensant qu'il pourrait en tirer des renseignements précieux.

En effet, le marmiton lui apprit que Rosine et sa mère étaient enfermées dans une tour située à l'angle du château, et qu'on leur portait tous les jours de la nourriture.

— Mais elles ne touchent à rien, dit-il, et paraissent fort tristes; il faut que le chagrin leur ait coupé l'appétit, ou que quelqu'un leur apporte secrètement des provisions par le chemin des airs, car elles sont déjà enfermées depuis plusieurs mois, et elles vivent encore.

— Qui est-ce qui porte leur nourriture? dit Pierrot.

— Et qui serait-ce, si ce n'est moi? dit avec humeur le marmiton. N'est-ce pas sur moi que retombent toutes les corvées? Chienne d'existence! Pendant que les grands seigneurs font bombance là-haut, je suis réduit à lécher le fond des casseroles.

— Je te plains, dit Pierrot.

— Ce ne serait rien, reprit le marmiton; mais figure-toi, mon cher, que, je ne sais pourquoi, l'on s'est embarrassé de ces pimbêches qui me font la mine du matin jusqu'au soir, et que je ne puis pas maltraiter comme les autres. Cela m'est défendu par ordre supérieur.

— Ah ! dit Pierrot qui reconnut l'effet des soins de la fée Aurore.

— Cela fait pitié, dit le marmiton, de voir l'ennui que causent ici ces péronnelles.

A ce mot, Pierrot ne put se contenir et lui fit tomber les pincettes, rougies au feu, sur le pied. La corne du pauvre diable en fut brûlée et son poil roussi.

— Ah ! gredin, dit le marmiton, et moi qui te traitais en ami !

Aussitôt, saisissant une broche, il se jeta sur Pierrot; celui-ci, plus leste, prit une casserole pleine d'eau bouillante et l'en coiffa. Le marmiton poussa des cris affreux et tous ses camarades accoururent; mais comme les diables entre eux n'ont point de pitié, ils éclatèrent de rire en le voyant la tête prise sous la casserole que Pierrot maintenait de force, tout en évitant les coups de broche. Enfin Pierrot l'ayant désarmé, consentit à ôter sa casserole; mais le marmiton, furieux, tira son couteau de cuisine, large et tranchant, et voulut le plonger dans le ventre de son ennemi. A cette vue, Pierrot saisit un tison brûlant et l'approcha des oreilles du malheureux diable, qui, comme tous ses confrères, les avait longues et velues. Ce fut un incendie après un déluge. Le diable jeta de désespoir son couteau sur Pierrot qui l'évita. Le couteau alla percer le ventre du maître d'hôtel, qui regardait cette scène en riant toujours. Aussitôt il s'affaissa sur lui-même en retenant,

avec ses deux mains ses entrailles qui s'échappaient. Le combat devint alors terrible. Le marmiton, toujours plus exaspéré, prit le pilon de marbre qui servait à broyer les purées et se jeta tête baissée sur Pierrot. Celui-ci, toujours de sang-froid, l'évita encore; le pilon et celui qui le portait allèrent donner dans la poitrine du chef des marmitons qui tomba renversé et sans connaissance. Peu à peu la mêlée devint générale, et les coups tombèrent si dru et si menu sur tous les assistants, qu'on ne savait plus auquel entendre ni qui l'on allait frapper, ami ou ennemi.

Cependant, Pierrot, auteur de tout ce tapage, avait saisi à deux mains un tronc d'arbre arrondi sur lequel on hachait les damnés, et, le faisant tournoyer autour de sa tête, à chaque coup il abattait un des diables. Peu à peu tous s'écartèrent de lui et allèrent plus loin continuer le combat. Pierrot, profitant de l'occasion, gagna la porte, et prenant des mains du marmiton évanoui les clefs de la tour et de l'appartement de Rosine, il y courut sans s'inquiéter si on le poursuivait ou non.

Aussitôt qu'il fût parti, tout s'expliqua. On se demanda qui était cet étranger, cet intrus, cause d'un si effroyable désordre. Le diable qui commandait en chef le poste placé dans la tour la plus voisine prit des informations, courut à la loge du portier, qui, toujours enfermé dans sa huche, où le sceau de Salomon le tenait cloué jusqu'à la fin des temps, conta piteusement

son histoire. On courut sur les traces de Pierrot, et l'on arriva juste au moment où il retirait en dedans la clef de la tour, fermait la porte et montait à l'appartement qu'occupaient Rosine et sa mère. Les diables essayèrent d'enfoncer la porte, mais inutilement. Elle était faite d'un métal choisi par Satan lui-même, et dont la solidité était aussi supérieure à celle du diamant que celle du diamant est supérieure à celle du verre de vitre. Restait la serrure, mais les esprits infernaux qui montaient la garde n'étaient que de pauvres diables, peu versés dans les sciences, et qui ne connaissaient rien au secret magique dont elle était fermée. Il fallut attendre l'arrivée de Belzébuth qui, justement, devant dîner en grande compagnie ce jour-là, était allé à la chasse pour gagner de l'appétit. Ce fut la première nouvelle dont on salua son arrivée.

— Bon! dit-il en se frottant la barbe avec un air de satisfaction, l'ennemi est dans la place, il n'en sortira pas. Je le tiens enfin, ce fameux Pierrot qui me brave, ce protégé de la fée Aurore, ma mortelle ennemie. Laissez-le en paix, ajouta-t-il, jusqu'à demain matin. Seulement, faites bonne garde : s'il s'échappe, vous aurez chacun trois cents coups de fouet. A demain les affaires sérieuses. Ce soir, dînons en paix!

En dix secondes Pierrot escalada les deux cents marches au bout desquelles se trouvait le corridor sombre qui conduisait à la chambre des deux prison-

nières. Il frappa précipitamment à la porte. Elles crurent entendre un de leurs gardiens et se jetèrent dans les bras l'une de l'autre en frémissant.

— C'est moi, Pierrot, votre ami Pierrot.

A cette voix si connue, elles coururent à la porte, et, dans le premier transport de leur joie, je dois tout dire, elles l'embrassèrent tendrement, comme un vieil ami; mais cette joie se changea bientôt en tristesse.

— Quel malheur! dit la mère, de vous voir ici prisonnier! Nous ne comptions que sur vous et sur la bonne fée Aurore.

— Moi, prisonnier? dit Pierrot. Ah! si je l'étais, Madame, près de vous combien la prison serait douce! (Il parlait à la mère, et ses yeux étaient tournés vers Rosine qui baissait les siens en rougissant.) Mais je ne le suis pas. Je viens ici de ma propre volonté et pour vous délivrer.

En même temps il leur raconta par quelle ruse il était arrivé jusqu'à elles, et il leur parla de sa campagne contre les Tartares. Ce fut un long récit, mêlé de protestations d'amitié, de dévouement, de fidélité à toute épreuve. Il montra à Rosine l'anneau constellé qu'il portait au doigt, et lui raconta dans quelles circonstances la fée le lui avait donné. Enfin, je ne sais s'il était éloquent, ni à quelle école il avait appris tout ce qu'il disait, mais depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à trois heures du matin dura son discours, et

après douze heures de conversation il ne s'ennuyait point de parler, ni les prisonnières de l'écouter.

Cependant, quand trois heures sonnèrent, la mère fit signe à Pierrot qu'il était temps de se retirer, et le pauvre Pierrot monta à l'étage supérieur; mais il ne put dormir, et, se levant, il monta sur la plate-forme de la tour et se mit à contempler les étoiles.

Toute la voûte du ciel était constellée, et Pierrot se livra à de profondes méditations. Au fond, malgré son inébranlable courage, il n'était pas rassuré sur le succès de son expédition.

— Je me suis mis dans la gueule du loup, pensa-t-il, il s'agit de m'en tirer.

Comme il réfléchissait à la situation, il aperçut en face de lui l'un des esprits infernaux qui étaient en sentinelle sur la muraille extérieure du château. Ce démon, qui était d'une taille gigantesque, le regardait d'un air moqueur.

— Pierrot fait le chevalier, dit-il; Pierrot protége les dames persécutées; Pierrot se fait prendre; Pierrot sera pendu.

— Peut-être, dit Pierrot; mais auparavant il te coupera les oreilles.

— Les oreilles! à moi! dit le démon furieux.

Il allongea brusquement sa lance, qui avait plus de trois cents pieds de long, et voulut en percer Pierrot; mais celui-ci, qui était sur ses gardes, saisit la hampe

de la lance près du fer et la tira brusquement à lui. Du côté de l'intérieur du château, le rempart n'avait pas de parapet. Le pauvre démon suivit malgré lui sa lance jusqu'à moitié chemin, et là, lâcha prise. Il tomba sur le pavé de la cour et se brisa les reins. A ses cris effroyables, ses camarades accoururent, le chargèrent sur une civière et le portèrent à l'hôpital.

Ici l'on me demandera peut-être comment il se fait que les démons, qui sont de purs esprits, ont pu recevoir ou donner des coups de sabre, de lance ou de tout autre instrument tranchant ou contondant. Je vous avoue, mes enfants, que cette question m'a fort embarrassé pendant longtemps, jusqu'à ce que le vieil Alcofribas, qui est vraiment un puits de sagesse, m'ait donné l'explication suivante qu'il tenait lui-même du vieux Milton.

« Les coups que reçoivent les démons, dit-il, ne peuvent jamais être des coups mortels, parce que les démons ne meurent pas ; mais ils produisent tous les effets de la mort civile : on enlève les blessés, on les porte à l'hôpital ; ils sont hors de combat et ne peuvent plus nuire à leurs adversaires. »

Pierrot demeura sur la plate-forme jusqu'à ce que le ciel, blanchissant, lui annonçât le lever du soleil ; il fit sa prière à Dieu, se recommanda à la fée Aurore, et attendit tranquillement, sans crainte ni impatience, l'attaque dont il était menacé. De leur côté, Rosine et

sa mère n'avaient pu dormir. Dès que le soleil fut levé, elles allèrent rejoindre Pierrot et lui faire leurs adieux. C'était une scène déchirante, et je vous souhaite, mes amis, de n'en jamais voir de pareille. Pierrot les obligea enfin de redescendre ; il craignait pour elles l'émotion trop violente du combat qui se préparait.

Vers huit heures du matin, Belzébuth se leva, encore fatigué de l'orgie de la veille, car il avait passé la nuit presque entière à boire avec ses officiers. Il ceignit son cimeterre, s'arma de pied en cap, et donna enfin le signal de l'attaque.

Les démons étaient réunis dans la cour intérieure du château et sous les armes. L'avant-garde était armée de pics, de pioches et de haches pour enfoncer la porte. Au signal de Belzébuth, six des plus braves s'avancèrent et frappèrent la porte à coups redoublés. Belzébuth avait prononcé les paroles magiques qui la retenaient sur ses gonds. Elle vola en éclats, et les assaillants purent voir derrière ses débris Pierrot armé d'une masse d'armes qu'il avait trouvée abandonnée dans la tour. L'un d'eux s'avança résolûment; mais Pierrot abaissa sa masse et l'assomma d'un seul coup. Le coup fut si violent, que le malheureux démon en fut aplati, et que sa tête rentra dans son cou, son cou dans sa poitrine, et sa poitrine dans son ventre.

A cet aspect, les plus fiers reculèrent. Le second voulut prendre la place de son camarade, mais Pierrot,

d'un revers, lui écrasa la cervelle contre le mur. En ce moment, il était armé de la force divine avec laquelle l'archange Michel terrassa Satan. Un pied sur le seuil de la porte, l'autre appuyé sur la première marche de l'escalier de la tour, superbe, les yeux étincelants de courage et de colère, les narines gonflées et frémissantes, il effrayait les plus braves.

— Quoi ! dit Belzébuth, un homme seul pourrait nous arrêter !

Et il fit un pas vers Pierrot.

— O ma marraine ! s'écria alors Pierrot, venez me voir vaincre ou mourir.

A ces mots, il porta à Belzébuth un coup si épouvantable, que si la tête de celui-ci n'eût pas été garantie par un casque à l'épreuve de tout, excepté de la foudre du Très-Haut, il eût été réduit en poussière. Malgré le casque, il roula tout étourdi dans la poussière. Ses soldats reculèrent épouvantés. La pauvre Rosine, qui de sa fenêtre regardait cet effrayant combat, battit des mains et applaudit au courage de Pierrot. Celui-ci, transporté de joie et d'orgueil, s'élança hors de la tour, renversa à ses pieds une dizaine d'ennemis, se pencha sur Belzébuth, lui arracha son cimeterre, et voulut lui couper la tête.

Au même moment, Belzébuth revenait à lui. Il se pelotonna sur lui-même, et, roulant comme une boule, il échappa au coup que Pierrot lui destinait.

L'ennemi était en fuite. Pierrot rendit grâces au Ciel, referma la porte de la tour, la scella avec l'anneau magique de Salomon, et, tranquille désormais de ce côté, remonta sur la plate-forme. Mais le danger n'était point passé; il n'avait que changé de forme.

« Qu'est-ce que nos combats d'homme à homme, dit très-bien Alcofribas en cet endroit, en comparaison de cette lutte sublime d'un seul homme contre les démons. Chez nous, cent mille hommes, tambours battant, enseignes déployées, marchent en ligne contre cent mille hommes. On se bat pendant quelques heures et, de quelque côté que soit la victoire, le vainqueur fait panser les blessés, et traite les prisonniers avec humanité : l'homme a affaire à l'homme. Le malheureux Pierrot se voyait seul, abandonné, contre tout l'enfer réuni. S'il tombait entre les mains de ses ennemis, il savait quelles tortures lui étaient destinées. Rien ne pourrait fléchir Belzébuth, l'éternel ennemi de sa race. Il le savait, et il ne trembla pas, il ne recula pas. Quand la terre et l'enfer eussent été ligués contre lui, seul, il eût fait face à tout. Son courage croissait avec le danger; il ne sentait plus ni la peur, ni les défaillances des autres hommes. Celui qui défend la justice, pensait-il, est invincible. Armé d'une conscience pure, il allait au combat. Quel que fût l'ennemi, il était sûr de vaincre. »

O mes amis! retenez bien ces paroles du vieil Alco-

fribas. Quel que soit l'ennemi, si votre cause est juste, avancez et frappez : la victoire est à vous.

Peut-être, croyez-vous que Pierrot était inquiet ou malheureux dans une lutte si inégale contre toutes les puissances de l'enfer? Vous vous trompez. Pierrot était le plus heureux des hommes. Il jouissait du bonheur infini de donner sa vie pour ce qu'il aimait par-dessus toutes choses : verser son sang pour Rosine, et sous ses yeux, était un bonheur supérieur à tout ce qu'il avait rêvé. Heureux celui qui meurt pour ce qu'il aime ! Son âme est animée d'un principe divin. Plus heureux encore celui à qui l'amour inspire des actions héroïques. Il est comme ces vases consacrés où le prêtre boit le sang de Dieu même, et que l'homme pieux honore parce qu'ils ont retenu quelque chose du passage de la Divinité.

II

Le combat à l'entrée de la tour n'avait duré au plus que dix minutes. C'était plutôt une escarmouche qu'une bataille décisive. Pierrot le sentit bien, et, sans s'arrêter à recevoir les félicitations de Rosine et de sa mère, il attendit en silence et les bras croisés un nouvel assaut.

Les diables allèrent chercher des échelles qu'ils appuyèrent contre le mur de la tour, et commencèrent à monter. Là, il ne s'agissait plus, comme avec les Tartares de renverser l'assaillant dans le fossé, car les échelles, douées par Belzébuth lui-même d'un pouvoir magique, s'incrustaient dans le mur de manière à ne pouvoir en être séparées. Jusque-là les diables avaient combattu Pierrot à armes égales. Le pouvoir dont la fée Aurore avait investi son filleul le mettait à l'abri de tous les enchantements. Sans cette précaution, dès son entrée dans le château, le pauvre Pierrot, malgré son courage et sa présence d'esprit, eût été victime des esprits infernaux.

Cependant, quoique les diables n'eussent sur lui que l'avantage du nombre et non celui d'une puissance magique supérieure à toutes les forces humaines, Pierrot, en les voyant grimper aux échelles, fut saisi d'un désespoir sublime.

— Grand Dieu, s'écria-t-il, si telle est ta volonté sainte, laisse-moi périr, mais sauve Rosine et sa mère !

Tout à coup il reconnut le doux parfum que la fée Aurore répandait partout autour d'elle.

— Est-ce ainsi que tu perds courage? lui dit-elle. Frappe, je suis avec toi. A ces mots parut sur la muraille Astaroth, le lieutenant de Belzébuth. Il poussa un long cri de joie et de triomphe.

— Courage, amis, Pierrot est à nous !

Comme il finissait de parler, et se dressait debout sur la plate-forme, Pierrot le frappa de sa masse d'armes dans la poitrine, et le précipita dans la cour. Il eut le crâne fracassé, et sa mort rendit quelque temps ses camarades indécis. Notre héros profita de cette hésitation pour frapper sans relâche les plus avancés. Ses coups tombaient sur leurs têtes comme la grêle sur les toits, et chacun d'eux froissait une cervelle, ou un bras ou une jambe. Les morts et les mourants jonchaient le pavé de la cour.

Pendant tout ce carnage, la pauvre Rosine élevait vers le ciel ses innocentes prières.

— O Dieu ! disait-elle, sauvez celui qui se dévoue pour moi.

Son cœur battait de frayeur et de joie à chaque coup que frappait l'invincible Pierrot. Quel homme que celui qui osait la disputer à l'enfer même !

Enfin, les démons se lassèrent de fournir à Pierrot de nouvelles victimes.

— Amis, dit Belzébuth, ne nous consumons pas en efforts inutiles. Nous n'avons pas encore usé de toutes nos armes. La plus terrible nous reste. Brûlons Pierrot dans sa tour.

Aussitôt tous les diables entassèrent du bois et des fascines, et y mirent le feu. De leurs bouches sortaient des flammes, ces flammes dont ils seront dévorés dans l'éternité. Elles environnèrent la tour et montèrent bientôt jusqu'au sommet. Cette fois, tout était fini. Le courage de Pierrot ne pouvait plus lui servir de rien.

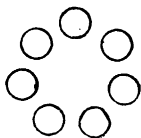
Pardonnez-moi, mes amis, de le laisser dans un péril si cruel, mais il faut que je vous dise ce qui était arrivé à l'armée chinoise depuis qu'elle obéissait aux ordres du prince Horribilis. Mon cœur souffre de laisser Pierrot en danger de mort, mais Alcofribas veut que je vous parle des Chinois et des Tartares, et je suis forcé d'obéir.

VI

SIXIÈME AVENTURE DE PIERROT

OU HORRILIS APPREND QU'IL Y A DE GRANDS CAPITAINES QUI NE SONT PAS PRINCES, ET DES PRINCES QUI NE SONT PAS DE GRANDS CAPITAINES. — FIN DE L'HISTOIRE DE PIERROT.

Vous avez sans doute entendu parler de la célèbre ville de Kraktaktah. Au surplus, si vous ne la connaissez pas, vous la chercherez sur la carte des îles Inconnues, que fit publier le sage Alcofribas pour servir de guide à l'histoire de Pierrot. C'est la plus belle et la plus célèbre de toutes les villes de l'Asie. Elle est composée de sept enceintes concentriques et parfaitement circulaires, dont voici à peu près le plan :



Au centre était le palais de Kabardantès, empereur des îles Inconnues, dont Kraktaktah était la capitale. Autour du palais étaient rangés, dans un ordre parfait, une suite de hangars sous lesquels on abritait les chevaux pendant la nuit. Au-dessus de chaque hangar était une chambre où logeait pêle-mêle et couchait sur la paille toute la famille du propriétaire. Vous entendez bien, mes enfants, que le mobilier était assorti au logement. Ce mobilier se composait d'une botte de paille pour chaque membre de la famille, et d'une grande marmite dans laquelle se faisait et se mangeait avec les doigts la soupe commune. Les cuillers et les fourchettes, dit le vieil Alcofribas, sont bonnes pour des gens délicats et désœuvrés, mais un homme ne doit se servir que de ses mains; quand il a dîné, il les essuie à sa barbe, ou, s'il n'en a pas, à celle de son voisin. Chacun portant ainsi en tout temps sa serviette avec soi, il n'est plus besoin de tant de linge, et de tous les bagages dont on s'encombre aujourd'hui, dès qu'on veut aller en voyage.

Qu'Alcofribas ait raison suivant sa coutume, ou qu'il ait seulement le désir de blâmer la mollesse de ses contemporains, peu importe. Cette description de la capitale de l'empire des îles Inconnues n'est pas un hors-d'œuvre, comme on en voit souvent dans les ouvrages de gens qui cherchent à plaire à leurs lecteurs, plutôt qu'à les instruire. Alcofribas, mes amis, n'était pas de

ce caractère. C'était un vieux magicien très-savant, très-austère, et qui se souciait de la vérité beaucoup plus que des hommes. Les hommes passent, disait-il, et bout de quarante ans, les plus célèbres sont oubliés; mais la vérité demeure, elle est immortelle comme Dieu même. D'après ce principe, il ne dit que ce qui peut contribuer à la découverte de la vérité; tout le reste lui est tout à fait indifférent.

Donc, un matin, comme les citoyens de Kraktaktah, après avoir déjeuné et pansé les chevaux, causaient ensemble de la guerre et des affaires publiques, on entendit un grand bruit dans la plaine, et la sentinelle qui veillait sur le palais de Kabardantès, et qui dominait de là tout le pays, s'écria : Voilà nos gens qui reviennent. En même temps, on distinguait le galop des chevaux; tout le monde courut sur les remparts.

On fut un peu étonné de les voir revenir si vite. Comme on s'attendait à ce qu'ils ramèneraient un immense butin, la Chine étant le plus riche et le plus fertile pays du monde, on remarqua que non-seulement ils revenaient seuls, mais encore, qu'ils avaient euxmêmes perdu leurs bagages, et l'on devina la triste vérité. Enfin, chaque soldat ayant défilé à son tour, on vit avec épouvante que les trois quarts manquaient à l'appel, et que ceux qui survivaient étaient en fort mauvais état. Aussitôt il s'éleva, parmi les femmes qui attendaient leurs maris ou leurs fils, un tel concert de

lamentations et de cris, qu'on ne pouvait s'entendre. Kabardantès, assourdi de ce tapage, et furieux d'ailleurs de sa défaite, déclara qu'il couperait le cou sur-le-champ à tous ceux qui ne garderaient pas un silence absolu.

En entendant cet ordre si sage, les femmes devinrent muettes comme des poissons.

Cependant l'armée chinoise approchait sous la conduite d'Horribilis. Celui-ci, persuadé que la poursuite était sans danger, vint camper sous les murs de Kraktaktah. La campagne était déserte. Moissons, troupeaux, chevaux, tout ce qui sert à la subsistance de l'homme était rentré dans les murs de la ville. Horribilis, satisfait de l'épouvante que son nom répandait partout, envoya sommer la place de se rendre.

A cette sommation insolente, Kabardantès saisit l'envoyé chinois par les deux oreilles, l'enleva de terre, et le tenant dans ses mains, lui dit sans vouloir le lâcher :

— Va dire à ton maître que je l'appelle en combat singulier.

— J'y vais, dit le Chinois faisant un effort pour se dégager et retomber à terre.

— Attends donc, tu es bien pressé... Dans quels termes lui diras-tu cela?

— Seigneur, au nom du ciel! lâchez-moi; je vais vous satisfaire.

— Non, non. Dis-moi auparavant comment tu vas rédiger mon cartel.

— Seigneur, je vous supplie...

— Parleras-tu, triple buse? Crois-tu que le grand Kabardantès s'exprime comme le premier *pékin* venu?

— Seigneur, je ne le crois pas, mais...

— Songe que j'ai fait de bonnes études aux écoles de Kraktaktah.

— Seigneur, je le vois bien, mais...

— Et que j'ai eu pour maître le seigneur Poukpikpof, qui ne le cédait en rien à Aristote.

— Seigneur...

— Ni dans les lettres,

— Seigneur...

— Ni dans les sciences,

— Seigneur...

— Ni dans l'histoire naturelle,

— Seigneur...

— Ni dans la physique, la botanique, la dialectique et l'hyperphysique.

— Majesté...

— Et que j'ai bien profité de ses leçons.

— Grand empereur...

— Eh bien, voyons, rédige-moi un peu ce cartel pour que je sache comment tu t'en tireras.

— Grand empereur, dit le Chinois bleuissant de rage

et de douleur, le moment n'est pas favorable, daignez me laisser retomber à terre.

— En effet, dit Kabardantès, tes oreilles tiennent à mes mains plus qu'à ta tête.

A ces mots, le Chinois retomba lourdement à terre. Ses oreilles étaient restées aux mains de Kabardantès. Il se releva à moitié mort, et essaya de s'enfuir; mais le Tartare le retint :

— Rédige, lui dit-il.

— Seigneur, dit le Chinois tremblant, je vais vous obéir. Daignez me faire donner un peu d'eau fraîche pour baigner ma blessure.

— En effet, mon pauvre ami, comme te voilà saignant.

Et il ordonna d'aller chercher du vinaigre, dont on épongea les oreilles du Chinois, ou plutôt la place où elles avaient été. Le malheureux poussait des cris affreux, mais il fut forcé de subir cette opération.

— Maintenant, dit Kabardantès, as-tu l'esprit bien présent, et la pleine possession de tes facultés.

— Assurément, seigneur, s'écria le Chinois redoutant quelque mystification nouvelle?

— Eh bien, écris : «Chien de Pierrot... » Qu'as-tu à me regarder comme un imbécile?

— Majesté, dit le Chinois, Pierrot n'est plus à l'armée.

— Vraiment!

— Oui, Majesté.

— Et depuis quand ?

— Depuis le jour de votre...

Ici le Chinois hésita et parut chercher l'expression.

— De ma fuite ?

— Non, seigneur, de votre concentration précipitée du côté de Kraktaktah.

— Est-ce qu'il est mort ?

— Non, il a été destitué.

— Pierrot destitué ! Qui le remplace ?

— Le prince Horribilis, sire.

— Ah ! bravo ! dit Kabardantès. Je n'ai que faire de tes services à présent. Va, pars, cours, vole.

Et se tournant vers les principaux officiers :

— Amis, à cheval. Pierrot est parti. La journée sera bonne.

Une heure après, toute l'armée tartare sortit des murs de Kraktaktah, et se précipita dans le camp des Chinois. Ceux-ci ne s'attendaient à rien moins. La plupart étaient à dîner ; d'autres étaient au fourrage ou brûlaient les villages tartares dans la campagne. Au premier cri des sentinelles et des gardes avancées, tout le monde courut aux armes, et vit avec terreur s'avancer au galop l'effroyable Kabardantès.

Les Chinois n'hésitèrent pas, et reprirent sans tarder le chemin de la grande muraille. Les plus affamés

ne se donnèrent pas le temps d'emporter des provisions pour la route ; quant aux autres, ils étaient déjà loin.

Figurez-vous, mes amis, huit cent mille Chinois courant à la fois dans la plaine, tous dans la même direction. Ceux qui étaient à cheval formaient l'avant-garde comme il est naturel. A leur tête galopait, ou plutôt volait le prince Horribilis. Les pieds de son cheval touchaient à peine la terre ; quant à lui, il maudissait sa mauvaise étoile, et la sotte idée qu'il avait eue de venir à la guerre et de faire destituer Pierrot. De temps en temps il pensait à Kabardantès.

— Quel enragé Tartare ! pensait-il ; voilà trois jours que nous galopons après lui, il rentre dans sa maison, et au lieu d'embrasser, comme un bon mari et comme un bon père, sa femme et ses enfants, le voilà qui remonte à cheval et qui court après nous ! Est-ce du bon sens ? est-ce de la logique ? S'il voulait entrer en Chine, pourquoi s'enfuyait-il vers Kraktaktah ? Et s'il voulait rentrer à Kraktaktah, pourquoi galope-t-il maintenant du côté de la Chine ?

Tout en faisant ces sages réflexions et beaucoup d'autres que je passe sous silence, parce qu'elles ne lui ont guère profité et qu'elles ne l'ont rendu ni plus prudent, ni plus habile, ni plus brave, ni meilleur, ni plus disposé à reconnaître et à récompenser le mérite des autres hommes, il éperonnait toujours son cheval.

A une assez grande distance derrière lui, mais avec une ardeur toute pareille, courait tout son état-major, suivi de près par la foule des martyrs. Les lances des Tartares piquaient ce troupeau de fuyards et leur donnaient des ailes. Enfin le soleil se coucha, et les malheureux Chinois, protégés par les ombres de la nuit, purent prendre un peu de repos.

Le premier jour, plus de cent mille Chinois périrent ou furent faits prisonniers. Le lendemain, la poursuite continua. Cent cinquante mille Chinois restèrent encore en route. Le troisième jour, les débris de l'armée arrivèrent à la grande muraille et se cachèrent derrière les remparts qu'avait défendus Pierrot. Kabardantès, animé par le succès, voulut sur-le-champ escalader la muraille; mais la plupart des Tartares, épuisés par une course continuelle, refusèrent de le suivre et remirent l'attaque au lendemain.

Il y a un proverbe qui dit : « Ne remettez jamais à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui. » Jamais proverbe ne fut mieux appliqué qu'en cette occasion.

Horribilis, désespéré, faisait chercher partout Pierrot pour lui rendre le commandement. Dans les grands dangers, les âmes courageuses reprennent naturellement le pouvoir. La jalousie et la haine avaient fait place à la peur. Le malheureux Horribilis ne voyait de salut qu'en Pierrot.

— Où est-il? disait-il à Tristemplète. Dis-le-moi, toi qui es sorcier.

— Je n'ai pas besoin d'être sorcier pour le deviner, répondit Tristemplète avec un affreux sourire. En quittant la cour du roi votre père, il est allé délivrer sa fiancée.

— Eh bien, envoie sur-le-champ un exprès pour le rappeler et lui dire que je remets tout en ses mains, et que s'il n'arrive à l'instant, je suis perdu, l'armée est perdue, toute la Chine est perdue.

Aussitôt le magicien siffla aux quatre vents de l'horizon.

Quatre esprits infernaux accoururent à ce signal.

— Qu'on me transporte à la cour du roi Vantripan, dit-il.

Une seconde après, il était au pied du grand escalier. En entrant dans la salle, il aperçut Vantripan assis sur son trône, la couronne en tête, les yeux rayonnant de bonheur et de fierté. Il donnait audience aux envoyés du schah de Perse.

— Oui, Messieurs, disait-il en se rengorgeant, la terreur de mon nom et la valeur du prince Horribilis ont mis en fuite tous ces Tartares. Mon fils m'écrit qu'il marche sur leur capitale, Kraktaktah, et qu'il n'en fera qu'une bouchée.

— Majesté, dit l'envoyé du schah, nous vous félicitons de ce succès et des exploits du prince Horribilis.

Il paraît qu'il a été vaillamment secondé par tous ses officiers, et surtout par le grand connétable.

— Qui? Pierrot? interrompit dédaigneusement le roi. Vous aurez lu cela dans les gazettes. Ces gazettes, voyez-vous, c'est un tas de mensonges. Tromper, mentir, prêcher le faux pour savoir le vrai, c'est le métier de ces gens-là, c'est de cela qu'ils vivent. Horribilis secondé par Pierrot! Ah! ah! ah!

Et il se renversa sur son fauteuil en riant aux éclats.

— Majesté, dit le chef des huissiers, voici un courrier du prince Horribilis.

— Fais entrer. Tenez, Messieurs, ajouta-t-il, je ne m'y attendais guère, puisque j'ai reçu de ses nouvelles hier. Pierrot a quitté l'armée depuis six jours. Ce n'est donc pas à lui qu'on pourra attribuer le mérite des nouvelles que je vais recevoir.

Tristemplète s'avança d'un air modeste.

— Eh bien! dit Vantripan, où sont tes dépêches?

— Sire, j'ai ordre du prince Horribilis de ne parler qu'à vous seul.

— A moi seul? Pourquoi tant de mystère? Parle devant tous. Il n'y a personne de trop ici.

— Sire, dit Tristemplète, puisque vous le voulez, je parlerai. Après le départ du grand connétable, le prince Horribilis a poursuivi l'ennemi jusqu'aux portes de Kraktaktah.

— Qu'est-ce que je vous disais, Messieurs? interrompit le gros Vantripan.

— Tout à coup, continua Tristemplète, Kabardantès et ses soldats ont tourné bride et se sont précipités sur nous avec fureur en apprenant le départ du grand connétable.

— Diable ! diable ! dit Vantripan pensif. Et vous les avez étrillés, j'imagine ?

— Sire, c'est ce qui n'aurait pas manqué d'arriver, si les ordres du prince Horribilis avaient été mieux compris et mieux exécutés.

— Quels ordres ?

— A la vue de Kabardantès et de ses Tartares qui se précipitaient sur nous au galop, le prince a crié : « En avant ! » Malheureusement, comme, je ne sais pour quelle raison, il était tourné du côté de la Chine au moment où il a donné cet ordre, on a cru qu'il voulait dire : « En avant ! retournons en Chine. » Tout le monde s'est précipité de ce côté-là, et le prince, entraîné et poussé par le courant, est arrivé le premier à la grande muraille, où il attend vos ordres souverains.

— Mes ordres souverains, dit le gros Vantripan, sont qu'il aille se faire pendre. Combien d'hommes a-t-il perdus ?

— Sire, cent mille le premier jour, cent cinquante mille le second, et deux cent mille le troisième.

— En tout, quatre cent cinquante mille hommes. Voilà trois jours bien employés ! Quelle activité ! C'était bien la peine de faire destituer ce pauvre Pierrot. Nous allons chanter la chanson :

Mardi, mercredi, jeudi,
Sont trois jours de la semaine.
Je m'assemblai le mardi,
Mercredi je fus en plaine ;
Je fus battu le jeudi.

Ah ! mon Dieu ! comment faire ? Maudit Horribilis ! qu'allait-il faire chez les Tartares ?

— Majesté, il ne pouvait prévoir ce qui est arrivé.

— Horribilis est un sot.

— Sire, le respect ne me permet pas de vous contredire.

— Il s'agit bien de respect. Donne-moi un conseil. Vous tous qui êtes ici la bouche ouverte comme des carpes hors de l'eau, donnez-moi des conseils.

— Sire, c'est bien facile, dit un courtisan : mettez-vous à la tête de l'armée. Votre présence électrisera les Chinois, et...

— Va te faire électriser toi-même, interrompit le bon roi.

— Sire, dit un autre, faites faire un recensement général de tous les hommes en état de porter les armes.

— Oui, et pendant qu'on les recensera, nous serons dans la poêle à frire. Imbécile, va!

— Sire, dit un troisième, faites semer des chausse-trapes sur toutes les routes pour arrêter la cavalerie tartare.

— Bon! et elle passera à travers champs, et nos chevaux se prendront dans les chausse-trapes. Triple butor!

— Majesté, dit un quatrième, si l'on substituait des piéges à loups aux chausse-trapes?

— Grand innocent! dit le roi.

— Sire, dit un cinquième, si l'on empoisonnait toutes les fontaines?

— Qu'est-ce que nous boirons? dit Vantripan. Il serait plus court, je crois, de leur couper franchement le cou.

Chacun proposa son moyen.

— Vous êtes tous des ânes, dit enfin Vantripan. Et toi, ajouta-t-il, s'adressant à Tristemplète, qu'est-ce que tu proposes?

— Sire, rappelez Pierrot.

— Ah! voilà un véritable ami et une personne de bon sens, dit Vantripan. Mais où est Pierrot?

— Sire, il est parti.

— Bon! nouveau malheur! Que le diable vous emporte tous!

— Sire, dit modestement Tristemplète, si Votre Ma-

jesté veut me donner ses pleins pouvoirs, je me fais fort de vous le ramener.

— Tu les as, dit Vantripan.

Le lendemain matin, Tristemplète arriva au château de Belzébuth fort à propos pour notre pauvre ami, que les flammes environnaient de toutes parts avec sa fiancée.

La pauvre Rosine et sa mère se croyaient à leur dernier jour et recommandaient leurs âmes à Dieu. Pierrot lui-même, inaccessible à la crainte, mais désespérant de les sauver, voulait périr avec elles. Les diables criaient et applaudissaient, en entretenant le feu avec toutes sortes de matières inflammables prises dans les magasins de l'enfer. Sur ces entrefaites, Tristemplète entra dans la cour.

— Où est Belzébuth? dit-il en descendant de cheval.

— Me voilà! dit Belzébuth encore tout froissé de sa chute. Que me veut-on?

A la vue de Tristemplète, il se jeta dans ses bras.

— Eh! bonjour, ami, qu'il y a de temps que je ne t'ai vu! dit-il.

— Oui, mes affaires...

— C'est bon, c'est bon, je les connais, tes affaires. Quand viendras-tu définitivement parmi nous?

— Le plus tard possible, dit Tristemplète en faisant la grimace.

— Tu fais le dégoûté? dit Belzébuth. Franchement tu as tort : l'enfer n'est pas ce que tu crois; il y a de bons diables parmi nous, et nous menons joyeuse vie. Quand veux-tu que j'aille te chercher?

— Nous parlerons de cela plus tard, dit Tristemplète. Je viens ici pour affaire sérieuse. Où est Pierrot?

— Regarde! il va griller. Tu vois comme nous avons exécuté tes ordres!

— Malheureux! s'écria Tristemplète, fais éteindre le feu à l'instant!

— Ah bah! et pourquoi?

— Éteins le feu, te dis-je, l'explication viendra plus tard.

— Je ne veux pas, dit fièrement Belzébuth; il m'a rossé, il a tué ou blessé plus de soixante de mes soldats; je n'ai dû la vie qu'à mon casque, dont la trempe est au-dessus de toutes les trempes connues. Il périra.

— Il vivra, dit Tristemplète.

— Il périra.

— Il vivra.

— Il périra.

A ces mots, les deux amis allaient se précipiter l'un sur l'autre.

— Au nom d'Éblis, le roi des esprits infernaux et le rival de Salomon ; au nom de la puissance que tu auras sur moi après ma mort; au nom de cet anneau magique

qui peut allumer dans tes os le feu de l'éternelle destruction, obéis, Belzébuth, et éteins ces flammes.

Belzébuth, vaincu, souffla en grognant sur la flamme et se retira à l'écart comme un chien à qui l'on vient d'enlever un os.

— Et toi, cria Tristemplète à Pierrot, descends et ne crains rien.

— Puis-je me fier à lui? dit Pierrot à la fée Aurore.

— Tu le peux, dit-elle, il a besoin de toi.

— Je ne descendrai pas seul, dit Pierrot; j'emmènerai avec moi ma fiancée et sa mère.

— Emmène-les si tu veux, dit Tristemplète.

Pierrot descendit triomphant en leur donnant la main; mais il ne voulut sortir du château que le dernier, de peur que, par une perfidie nouvelle, on fermât la porte sur elles. Il traversa les rangs des diables la tête haute, le regard ferme et assuré. Ses ennemis, rangés sur deux lignes, ne purent s'empêcher d'admirer son courage. Rosine disait dans son cœur : Que je suis heureuse d'être aimée d'un pareil homme! Et la fée Aurore elle-même, qui fermait la marche, sourit en montrant à Belzébuth son filleul :

— Tu n'as pu ni le vaincre ni l'effrayer, dit-elle.

Le pauvre Belzébuth grinçait des dents en voyant sa proie lui échapper. Un pouvoir plus fort que le sien le forçait à l'obéissance; car vous savez, mes amis, que si le démon peut tenter l'homme et le conduire à sa

perte, l'homme, à son tour, par un privilége divin, peut enchaîner et dompter le démon. C'est toute la science des anciens magiciens, science aujourd'hui presque oubliée, négligée du moins, à cause des inconvénients qu'elle aurait pour le repos public et pour la sûreté des États, mais réelle et que cultivent encore dans la solitude quelques sages ignorés. Un jour, peut-être, il me sera permis de vous en dévoiler les arcanes; aujourd'hui, tirons le rideau. Ces mystères ne sont pas faits pour être entendus par toutes les oreilles, ni répétés par toutes les bouches. Sachez seulement que cette science s'étend et pousse ses racines jusque dans les entrailles de la terre, et qu'il n'y a pas un arbre, un oiseau, un rocher, un serpent, une étoile qui ne parle à l'esprit du philosophe et qui ne lui dévoile un des secrets de la nature.

II

Lorsque Pierrot et ses compagnons furent sortis du château de Belzébuth, le premier soin de Pierrot fut de demander à Tristemplète, qui les avait suivis, où il voulait le conduire.

— A la cour du roi, dit Tristemplète ; et il lui apprit ce que vous savez déjà, et le besoin qu'on avait de ses services.

— Cela m'est fort égal, dit Pierrot. J'ai mieux à faire que de me battre pour un roi ingrat et pour son scélérat de fils. Horribilis a voulu prendre ma place, qu'il la garde, et, s'il doit périr, qu'il périsse ; ce ne sera qu'un méchant homme de moins.

— Pierrot, dit la fée Aurore, n'as-tu pas d'autre raison ?

— Ma vraie raison, dit Pierrot embarrassé, c'est que je ne veux plus me séparer de Rosine. J'ai trop souffert de son éloignement et de ses dangers. Je veux que désormais tout soit commun entre nous.

— Voilà une raison raisonnable, dit la fée ; mais ras-

sure-toi, je me charge de veiller sur elle et sur sa mère. Toi, va où l'honneur t'appelle.

— Mais... dit Pierrot.

— Partez, mon ami, lui dit Rosine avec un doux regard. Il faut sauver la patrie d'abord. Plus tard, nous penserons à être heureux.

— Allons, puisqu'il le faut, dit en soupirant le pauvre Pierrot.

Et, prenant congé de sa fiancée, il partit avec le magicien. Quelques secondes après, il était auprès de Vantripan.

Le pauvre roi était bien triste et bien malheureux. Sa fille dédaignée, son fils déshonoré par sa lâcheté, son armée taillée en pièces et son royaume envahi lui avaient ôté l'appétit. Quand Pierrot parut, il fut saisi de joie et de tendresse, et lui sauta au cou en pleurant. Pierrot, qui avait le cœur tendre, fut si ému de cet accueil qu'il se sentait lui-même envie de pleurer. Tous les courtisans, voyant le roi pleurer, se mirent à sangloter d'une façon pitoyable. La reine mit son mouchoir sur ses yeux, et la pauvre Bandoline, blessée au cœur par les dédains de Pierrot, saisit avec empressement une si belle occasion de fondre en larmes.

— Ah ! mon pauvre ami, dit enfin Vantripan, qui pleurait comme un veau qui a perdu sa mère, quelle joie de te revoir ! Quand tu n'y es pas, tout va de travers. Tu sais ce qui est arrivé ?

— Je le sais, dit Pierrot.

— Hélas ! c'est ma faute, dit Vantripan. Avais-je besoin de donner le commandement à un benêt qui poursuit l'ennemi quand l'ennemi se sauve, et qui se sauve quand l'ennemi le poursuit? Enfin, te voilà, tout est réparé. Tu vas partir, tu reprendras le commandement, tu mettras en fuite les Tartares, tu couperas le cou à Kabardantès, tu feras la conquête de Kraktaktah et de l'empire des îles Inconnues, et...

— Y a-t-il encore quelque chose à faire? dit Pierrot, souriant de cette confiance que Vantripan avait dans son courage et dans son habileté.

— Non, voilà tout, pour le moment.

— Partons, dit alors Pierrot, et il prit congé de Sa Majesté.

Comme il traversait un corridor pour sortir, une femme de chambre de la princesse Bandoline lui toucha le bras et lui fit signe de la suivre.

Ce message embarrassa fort Pierrot. Il n'aimait plus la princesse, et même, suivant l'usage en pareille occasion, il se souvenait à peine de l'avoir aimée ; mais il était trop poli et trop délicat pour oser lui dire une pareille chose en face. Cela ne se dit pas à une simple paysanne, à plus forte raison à une grande princesse, dont le principal défaut était d'être assez vaine, ce qui est pardonnable à une fille de roi, et de ne pas plaire à Pierrot. Il suivit donc la femme de chambre à con-

tre-cœur et arriva dans l'appartement de Bandoline.

Elle l'attendait, à demi couchée sur un canapé, et lui fit signe de s'asseoir à côté d'elle. Il hésitait un peu, pressé comme il l'était de partir et d'échapper à une corvée assez désagréable.

— Asseyez-vous, lui dit-elle tristement; ce que j'ai à vous dire ne vous retiendra pas longtemps.

Il obéit.

— Pierrot, reprit-elle, d'où vient que vous ne m'aimez plus? Suis-je moins belle qu'autrefois?

— Vous êtes toujours la reine de Beauté, répondit Pierrot en détournant les yeux.

— Vous ai-je fait quelque tort?

— Aucun, dit Pierrot.

— Est-ce parce que je suis fille de roi?

— Non, dit Pierrot.

— Est-ce parce que j'ai refusé autrefois de vous épouser?

Le pauvre Pierrot était à la torture.

— On aime quand on peut, dit-il, et non pas quand on veut.

Grande et triste vérité! La pauvre Bandoline rougit et pâlit. Enfin, elle se leva et lui dit:

— Vous aimez une autre femme?

— Oui, dit Pierrot, que cet aveu embarrassait moins que tout le reste.

— Elle est bien heureuse! dit Bandoline en soupi-

rant. Qu'elle le soit, ajouta-t-elle, puisque le destin le veut. Et vous, Pierrot, souvenez-vous que vous avez en moi une amie sincère.

A ces mots, elle lui tendit la main, que Pierrot baisa avec respect, et se détourna pour lui cacher ses larmes. Pierrot sortit tout troublé, et alla rejoindre son nouvel ami Tristemplète. En un instant ils furent à cheval, et, dans le temps qu'une religieuse mettrait à dire : *Jésus, Maria,* ils se trouvèrent au camp des Chinois. Tristemplète ne voyageait jamais autrement.

Dès son arrivée, Pierrot entendit des cris affreux et comprit que le combat était engagé. Il y courut plein d'ardeur. Il était temps!

Toutes ces choses que je viens de vous conter si longuement, je veux dire le combat de Pierrot contre les diables dans le château de Belzébuth ; sa délivrance par Tristemplète ; l'audience de Vantripan ; l'entrevue avec Bandoline et le voyage au camp des Chinois, s'étaient, grâce aux moyens de transport de Tristemplète, passées en moins de deux heures. Nous parlons beaucoup de nos chemins de fer, et nous sommes très-fiers de faire dix ou douze lieues à l'heure, tandis que nos pères se transportaient en un clin d'œil d'un bout de la Chine à l'autre, et vous saurez qu'entre ces deux bouts il n'y a pas moins de sept cents lieues. Nous sommes des enfants qui ont mis le pied dans les bottes de leur père, et qui, pour cela, se croient déjà des

hommes. Que de progrès nous avons à faire avant de retrouver seulement la moitié des sciences qui étaient vulgaires au temps d'Abraham et des mages de l'antique Chaldée!

Nous avons laissé Horribilis et les Chinois fort en peine derrière leur grande muraille. Ils ne furent sauvés d'une destruction complète que par la lassitude des Tartares, qui demandèrent un peu de repos à Kabardantès. Celui-ci, sûr du lendemain, l'accorda volontiers. Le matin, vers onze heures, après un bon déjeuner, il sortit de sa tente, et, sans s'amuser à faire un long discours à ses soldats, il leur montra la muraille :

— C'est là, dit-il, qu'il faut aller. Marchons avec confiance, Pierrot n'y est pas.

A ces mots, il partit le premier, et, donnant l'exemple à tous, dressa contre la muraille une immense échelle. Tous les Tartares le suivirent, et en quelques minutes parurent sur le parapet.

Horribilis, au lieu de s'occuper du salut de l'armée, n'avait pensé qu'au sien propre. Il faisait préparer des relais de chevaux frais pour lui et sa suite. Les généraux, laissés sans ordres et incapables de se tirer d'affaire eux-mêmes, songeaient aussi à la retraite ou plutôt à la fuite; et le gros de l'armée, saisi d'une terreur panique, n'attendait que l'apparition du premier soldat tartare pour s'enfuir.

Lorsque Kabardantès, debout sur la muraille, poussa

son cri de guerre et fondit sur eux, ce fut à qui tournerait le dos le premier. Les Tartares se jetèrent sur les fuyards le sabre en main, en taillèrent, percèrent et prirent plusieurs milliers. Le reste, tout en fuyant, poussait des cris affreux. C'est à ce moment que Pierrot arriva sur le champ de bataille.

Je ne sais, mes enfants, si vous avez lu, mais, à coup sûr, vous lirez un jour l'*Iliade*. Vous verrez comment l'invincible Achille, seul et sans armes, en poussant son cri de guerre, arrêta, aux portes du camp des Grecs, les Troyens victorieux. Le son de cette voix terrible porta l'épouvante dans l'âme d'Hector lui-même. Pierrot, qui dans son genre valait bien Achille et peut-être Roland, ne s'y prit pas autrement que ce fameux héros pour faire reculer les Tartares victorieux.

— En avant! cria-t-il d'une voix qui fut entendue des deux armées.

A cette voix si connue, les Chinois s'arrêtèrent sur-le-champ, et, voyant Pierrot, firent face à l'ennemi.

— En avant! cria une seconde fois Pierrot.

A ce second cri, les Chinois se jetèrent sur les Tartares, qui soutinrent le choc de pied ferme.

— En avant! cria une troisième fois Pierrot, et il se précipita dans les rangs des Tartares.

A cette vue, à ce cri, tous s'enfuirent. Kabardantès lui-même n'osa attendre son adversaire. Ils se précipitèrent du haut des murs dans les fossés, ils rompi-

rent les échelles sous leur poids, et ne se crurent en sûreté (ceux du moins qui ne s'étaient en sautant rompu ni bras ni jambe) que lorsqu'ils eurent mis la grande muraille entre eux et Pierrot.

Celui-ci ne s'arrêta point à massacrer quelques traînards qui n'avaient pu rejoindre assez vite le gros de l'armée. Il rangea sur-le-champ les Chinois en bataille, et, poursuivant son succès, il fit ouvrir toutes les portes des tours et se précipita avec les plus braves de l'armée dans le camp des Tartares.

Ici le combat devint vraiment terrible. Les Tartares, un peu remis de leur frayeur panique, se défendirent avec courage. Kabardantès, entouré de ses gardes, faisait de temps en temps une sortie, et, du poids de sa masse d'armes, écrasait, renversait, mutilait tout ce qui s'opposait à lui; mais, à la vue de Pierrot, il rentrait dans les rangs de sa garde, qui se serrait autour de lui. Enfin, Pierrot s'élança au milieu des Tartares, abattit à droite et à gauche une centaine de têtes, comme un moissonneur avec sa faucille coupe les épis mûrs, et se trouva face à face avec Kabardantès.

L'empereur des îles Inconnues était fort brave, nous l'avons déjà vu. Sa force était colossale, et personne encore n'avait osé lui résister; mais à la vue de Pierrot, il pâlit, et se sentit en présence de son maître. Ce n'est pas que Pierrot fût à beaucoup près aussi robuste que lui : Kabardantès l'emportait par la taille et la force ;

mais il y avait dans le cœur de Pierrot un courage si indomptable, si inébranlable, et qui prenait sa source dans une âme si ferme et si sûre d'elle-même, que ses yeux mêmes jetaient des éclairs dans la bataille. Pas un homme n'en pouvait soutenir la vue. Il regarda Kabardantès, qui se précipita sur lui tête baissée.

Pierrot l'attendit de pied ferme. La massue de Kabardantès allait tomber sur sa tête; d'un coup de sabre il la coupa en deux morceaux. Le tronçon seul resta dans la main du géant. A son tour, Pierrot frappa sur la tête de son ennemi un coup si terrible que le casque de Kabardantès fut coupé en deux parts qui tombèrent à terre. Il redoubla, mais le crâne du géant était invulnérable; seulement, il fut étourdi de ces deux coups si violents et étendit les bras en avant comme un homme qui va tomber.

A cette vue, les deux armées s'arrêtèrent d'elles-mêmes, attendant la fin du combat pour obéir au vainqueur. O mes enfants, Dieu vous préserve d'assister à un pareil spectacle! Qu'il est imposant, mais qu'il est terrible! La vie de deux hommes et le destin de deux grands empires dépendaient en ce moment d'un coup de sabre. Pierrot, ayant affaire à un ennemi invulnérable, avait un grand désavantage; il le savait, et ne le découragea point. Celui qui avait combattu, sans pâlir, Belzébuth et toute la troupe des démons, ne pouvait pas reculer devant un homme. Quand il vit

que son sabre ne pouvait rien contre la peau de Kabardantès, plus impénétrable que les écailles d'un crocodile, il chercha quelque arme nouvelle.

Si le géant eût été moins fort, Pierrot l'aurait étouffé dans ses bras, mais il n'y fallait pas songer. Il fit trois pas en arrière, et saisissant à deux mains un rocher énorme, il voulut le lancer sur Kabardantès pour l'écraser en détail, puisqu'il ne pouvait le blesser.

Au même moment, celui-ci revenait de son étourdissement ; il comprit le dessein de Pierrot, et, tirant son cimeterre, il s'élança sur lui. Ce cimeterre lui avait été donné par sa mère, la sorcière Vautrika, et sa lame, forgée par les esprits infernaux, était d'une trempe si fine que rien ne pouvait lui résister. Il en asséna un coup furieux sur Pierrot; celui-ci, agile comme une hirondelle, évita le cimeterre qui retomba sur le tronc d'un chêne gigantesque. Le chêne fut coupé en deux avec la même précision qu'un poil de barbe par le rasoir d'un barbier. Il tomba avec un grand bruit et écrasa, dans sa chute, plus de cinquante soldats des deux armées.

A cette vue, tout le monde s'écarta pour faire place aux deux combattants.

Pierrot sentit que si le combat se prolongeait, son adversaire, plus robuste, mieux armé et invulnérable, finirait par le vaincre.

Il prit alors à deux mains le rocher dont nous avons parlé, et le jeta de toute sa force dans la poitrine du géant. Celui-ci chancela sur sa base et vomit des flots de sang. En même temps, Pierrot remarqua une chose singulière, c'est que le sang coulait de sa poitrine.

Il en conclut qu'à cet endroit Kabardantès n'était pas invulnérable, et prit son parti sur-le-champ.

Il arracha des mains d'un Tartare, stupéfait, une longue lance, et l'enfonça dans le creux de la poitrine du géant. La lance pénétra jusqu'au cœur, et Kabardantès tomba mort.

Tous les spectateurs, qui jusque-là, dans les deux armées, avaient tressailli de crainte et d'espérance, commencèrent à respirer : quel que fût le vainqueur, on sentait bien que sa victoire décidait de tout. Je n'oserais dire si la mort de Kabardantès excita de grands regrets chez les Tartares; ce qui est certain, c'est que les Chinois poussèrent un long cri de joie en voyant leur ennemi à terre.

— Victoire et longue vie à Pierrot ! s'écrièrent-ils de toutes parts.

Le général tartare Trautmanchkof prit le commandement de ses compatriotes et demanda une trêve pour ensevelir l'empereur défunt. Pierrot l'accorda sur-le-champ, fit l'éloge de son courage, et ajouta gracieusement qu'il ne dépendait que des Tartares de changer cette courte trêve en une longue et solide paix.

Aussitôt les deux armées se séparèrent, et chacune regagna son camp. Les Chinois, ivres de joie, ne savaient comment témoigner leur tendresse au bon Pierrot. Chacun d'eux croyait avoir retrouvé en lui un protecteur, un père et un ami. Quand il demanda ce qu'était devenu Horribilis, on lui répondit en riant qu'il avait pris le chemin de Pékin, et qu'au train dont il était parti, il devait déjà être arrivé.

L'autre armée était fort divisée. Après la mort de Kabardantès et de Pantafilando, il n'y avait plus d'héritier du trône, la dynastie était éteinte : perte médiocre, car il y a toujours plus de rois sans sujets que de sujets sans rois. Au reste, rien n'était plus facile que de faire un roi : on n'avait que l'embarras du choix. Comme les chefs des principales familles étaient au camp, chacun d'eux s'offrit pour candidat et fit valoir sa naissance, sa fortune et sa valeur. La discussion fut très-vive : chacun des orateurs avait le sabre au poing, et paraissait disposé à soutenir son droit de toutes les manières. Enfin l'un des plus âgés, qui, par hasard, n'avait aucune prétention au trône, ouvrit un avis qui fut bientôt approuvé de tous.

— Il nous faut, dit-il, pour empereur le plus brave des hommes, afin qu'il soit digne de commander aux Tartares, qui sont, après les Français, le plus brave peuple de l'univers. Il faut qu'il n'ait point de famille ni de liaison dans le pays, afin qu'il ne favorise aucun

parti au détriment des autres. Il n'y a qu'un homme ici qui remplisse ces deux conditions.

— Qui donc? cria-t-on tout d'une voix.

— C'est Pierrot.

Cette proposition, par un hasard singulier, réunit toutes les voix : on offrit le trône à Pierrot, qui le refusa.

— Je n'en suis pas digne, répondit-il modestement.

La vérité est que Pierrot, devenu sage par l'expérience, et connaissant la difficulté de gouverner les hommes, ne voulut pas s'engager dans une affaire si épineuse.

— Que ceux qui se sentent la vocation, disait-il, essayent de le faire; pour moi, je veux vivre tranquille, et dans un repos complet avec ma famille. Je veux bien combattre pour ma patrie quand elle aura besoin de moi, mais je ne veux pas régner. Dans ce métier-là, le plus habile fait chaque jour cent sottises irréparables; que ferais-je, moi qui ne suis qu'un ignorant? J'aime mieux travailler en paix, élever mes enfants, cultiver la terre, donner le bon exemple autour de moi, et quelquefois, mais rarement, de bons conseils à ceux qui me les demanderont avec un cœur sincère : la Providence se chargera du reste.

Peut-être trouverez-vous, mes amis, que notre ami Pierrot était un peu égoïste. Le vieil Alcofribas le

trouve très-sage et l'approuve en tout point. Pour moi, je ne sais qu'en dire.

L'égoïsme de Pierrot est d'une espèce si rare, qu'il touche à la vertu la plus pure et au désintéressement le plus extraordinaire : il y touche de si près, qu'en vérité j'aurais de la peine à l'en distinguer.

Toutefois, sur ce sujet comme en toutes choses, les opinions sont libres.

Les Tartares ne se laissèrent point décourager par un premier refus; au contraire, aiguillonnés comme la plupart des hommes par cet obstacle, ils revinrent à la charge et demandèrent enfin à Pierrot de leur choisir un roi de sa façon.

— Car, dit l'orateur, nous n'en trouvons point parmi nous qui réunisse toutes les voix, et ce choix sera une source de guerres civiles.

— Eh bien, dit Pierrot, proclamez la république.

A ces mots, tout le monde prit à la fois la parole et voulut donner son avis.

Le fracas devint étourdissant.

L'un dit que la république était l'anarchie; l'autre que c'était le gouvernement des grands hommes et des hommes de bien; un autre que c'était le moins ennuyeux des gouvernements, à cause du changement perpétuel des gouvernants et des systèmes; un quatrième dit que cela convenait aux gens d'Europe, parce qu'ils ont le nez aquilin, et non aux Tartares, parce

qu'ils ont le nez camus. Pierrot, assourdi, alla faire un tour de promenade.

Quand il revint, on avait opté pour la monarchie : Trautmanchkof avait été nommé empereur.

Il fit sur-le-champ la paix avec Pierrot, lui rendit le prisonniers chinois, et partit pour Kraktaktah, afin de se faire reconnaître.

Pierrot, ayant accompli sa tâche, fit réparer la grande muraille, laissa le commandement de l'armée chinoise à des officiers aguerris, et alla retrouver Vantripan.

Le bruit de ses exploits l'avait précédé.

Le roi vint le recevoir au pied du grand escalier dans la cour d'honneur, l'embrassa tendrement, le fit asseoir à sa droite pendant le dîner, et but à sa santé plus de six bouteilles, en le proclamant le vainqueur des Tartares, le sauveur de la Chine, et le digne objet de l'admiration du monde.

Ce gros Vantripan était un bon homme au fond, et il sentait bien tout ce qu'il devait à Pierrot. Quant à celui-ci, toujours modeste, il ne pensait qu'à rejoindre sa chère Rosine et à goûter enfin un repos qu'il avait si bien gagné.

Enfin arriva ce jour si longtemps désiré.

Pierrot partit seul, monté sur Fendlair qui piaffait, caracolait et galopait comme s'il eût compris la joie de son maître.

Il arriva à la porte de la ferme.

Rosine ne l'attendait que quelques jours plus tard, parce qu'il n'avait pas voulu lui annoncer son arrivée; aussi était-elle en négligé du matin; mais ce négligé, mes chers amis, eût été envié des plus grandes et des plus belles princesses, si elles avaient pu en comprendre toute la coquette simplicité.

Écoutez la description qu'en donne le sage Alcofribas.

« Elle était vêtue, dit-il, d'une robe blanche d'étoffe simple et unie. Cette robe, qu'elle avait taillée elle-même, se drapait naturellement autour de son corps comme les étoffes qui couvrent les statues des impératrices de Rome; mais vous concevez assez la supériorité que devait avoir la nature vivante et animée, disposant de l'une des plus belles créatures qui depuis Ève aient enchanté les regards des hommes, sur l'artiste qui sculpte un marbre inanimé et qui cherche, à force de génie, à reproduire quelque faible image de l'éternelle beauté. Sa taille souple et sans corset donnait à sa démarche une grâce incomparable et pleine de naturel. Un ruban rouge noué autour de son cou relevait l'éclat de son teint qui était blanc, rosé et presque transparent. Ses cheveux, négligemment attachés, comme ceux de Diane Chasseresse, retombaient sur ses épaules dans un désordre charmant... »

Peut-être trouverez-vous qu'Alcofribas ne donne qu'une assez faible idée de la beauté qu'il veut peindre,

et que ses comparaisons, tirées de la sculpture et de l'antiquité, sont un peu obscures pour celui qui n'a jamais visité le musée du Louvre.

Mes enfants, vous avez raison; mais aucun homme n'est parfait et complet en toutes choses.

Le vieil Alcofribas avait passé sa vie entière dans l'étude des sciences, et il avait un peu négligé les lettres.

Le binôme de Newton lui était plus familier que l'éloquence, et les découvertes paléontologiques de Cuvier ne sont pas la millième partie des choses que ce vieux magicien avait inventées et publiées dans des livres mystérieux qui furent autrefois brûlés par les ordres du sauvage Gengis-Khan, et dont le dernier exemplaire a été découvert il y a six mois, dans les ruines de Samarcand, par un de mes amis, qui est allé visiter les bords de l'Oxus.

Oh! si vous saviez, mes enfants, les grandes, belles, profondes et mystérieuses conceptions que contient cet ouvrage admirable, unique jusqu'à présent dans l'histoire du monde, vous prendriez sur-le-champ le chemin de fer jusqu'à Strasbourg; de Strasbourg vous iriez à Vienne, moitié en diligence, moitié en chemin de fer; de Vienne vous iriez à Constantinople par terre; de Constantinople à Scutari par mer; de Scutari à Damas avec la caravane des pèlerins de La Mecque; de Damas à Bassorah par chameaux, à travers les déserts

de la Mésopotamie; de Bassorah, qui est sur le Tigre, à Hérat, à pied, à cheval, en voiture ou en ballon, suivant l'occasion; de Hérat aux Portes de Fer qui gardent l'entrée du Khoraçan; des Portes de Fer à l'Oxus et à Samarcand, capitale du pays de Sogd.

Quand vous aurez fait ce voyage, vous entrerez dans le grand caravansérail, en prenant bien garde de vous annoncer comme des savants venus d'Europe, ce qui éveillerait la curiosité et le soupçon.

Vous traverserez le caravansérail dans toute sa longueur, deux fois; vous le retraverserez deux fois dans sa largeur; vous suivrez une ligne diagonale entre les deux extrémités les plus éloignées du bâtiment, car il est de forme irrégulière.

Vous aurez soin, en marchant, de prononcer tous les neuf pas ces deux mots : *kara, brankara,* qui sont, comme je vous l'ai dit, une formule magique consacrée; puis vous sortirez du caravansérail, vous suivrez la première rue à gauche, qui est la rue Râhkhr (Râhkhr, en tartare, signifie mendiant), vous y trouverez douze vieillards à barbe blanche qui sont rangés en cercle et assis à terre, les jambes croisées.

Ils cherchent sur la tête et dans les cheveux, les uns des autres, ce petit animal qui tourmente si fort les mendiants napolitains; quand ils le tiennent, ils font un geste de satisfaction et l'écrasent entre les pouces. Ne cherchez pas à leur parler ni à les aider, ce serait

inutile; suivez la seconde rue à droite, la première à gauche, la troisième à droite, la seconde à gauche, la quatrième à gauche et à droite.

Là, vous prendrez la première à gauche, et vous vous arrêterez devant une maison que rien ne distingue de toutes les autres.

N'allez pas plus loin, c'est là.

Vous entrerez dans une allée sombre, vous monterez un étage, vous enfilerez un long corridor, vous monterez un autre étage, vous entrerez dans une antichambre qui donne sur un escalier; vous descendrez six marches, vous frapperez au mur, et vous descendrez encore six marches; vous en remonterez neuf et vous vous trouverez en face d'une porte secrète dont vous n'aurez pas la clef.

Ce n'est pas la peine d'aller chercher le portier, il n'y a pas de serrure.

Vous direz : Ce n'est pas ce que je cherche; vous remonterez encore trois marches, et vous serez dans l'antichambre.

Là, pas un laquais ne viendra recevoir votre chapeau et vos gants, mais vous verrez une main qui, seule en l'air et détachée de tout corps visible, vous fera signe avec le doigt de la suivre.

Cette main est noueuse et ridée : on voit qu'elle a beaucoup souffert; c'est celle du vieil Alcofribas.

Elle vous fera signe d'entrer dans un cabinet pou-

dreux, que le domestique du vieux magicien vient balayer tous les six cents ans par ordre de son maître.

Ne vous arrêtez pas à regarder les globes et les cartes astronomiques, ni la position relative des soleils, chose que vous verrez dessinée sur le mur ; allez droit à la table, où la main vous conduit, poussez le ressort d'une boîte en bois de cèdre.

La boîte s'ouvrira, et vous verrez le fameux manuscrit écrit dans la langue des anciens Sogdiens, que personne ne parle depuis le règne de Cyrus.

Vous ferez signe que vous ne comprenez pas.

La main fera signe que vous êtes des imbéciles, vous prendra par le bras et vous jettera à la porte.

Quand vous serez dans la rue, vous pourrez reprendre la route de Paris, si bon vous semble, à moins que vous ne préfériez déchiffrer les inscriptions laissées par le roi Gustasp, il y a trois mille ans, sur les murs de son palais dont on voit les ruines à Samarcand.

Ici vous me demanderez peut-être à quoi sert un si long voyage, puisque, après tout, vous ne comprenez pas la langue du vieil Alcofribas.

Mes enfants, vous êtes trop aimables pour que je ne vous dise pas la vérité tout entière.

A quoi servent toutes les choses de ce monde ? A passer, ou, si vous voulez, à tuer le temps, jusqu'à ce que nous allions tous ensemble en paradis.

Il y a des gens qui ont fait sept ou huit fois le tour

du monde, et qui n'avaient pas d'autre but que de voir plus tôt le terme des soixante ans de vie dont le ciel leur avait fait présent.

Croyez-vous que ce ne soit rien que d'avoir vu Strasbourg, Vienne, Constantinople, Damas, Bassorah, les Portes de Fer, Samarcand et la main du vieil Alcofribas?

Ce voyage ne peut pas durer, aller et retour, moins d'une année.

C'est toujours une année pendant laquelle vous avez eu un désir violent, une vraie passion, c'est-à-dire ce qui fait vivre et soutient les hommes ; car, faibles créatures que nous sommes, nous n'avons en nous-mêmes aucun principe de vie.

Tout nous vient du dehors, et Dieu l'a voulu ainsi, pour que nous eussions sans cesse recours à lui.

Il est temps de laisser ce sujet. Je commence à prêcher, je crois, et vous, enfants, à bâiller.

Écoutez plutôt l'histoire de notre ami Pierrot.

Elle touche à sa fin, car le vieil Alcofribas dit très-bien :

« Il n'y a rien de plus fade et de plus ennuyeux que la peinture du bonheur. »

Et Pierrot avait enfin mérité d'être heureux.

Je ne vous ferai pas le récit de sa conversation avec la belle Rosine ; vous sentez bien qu'elle dut être très-intéressante, car tous les deux avaient autant d'esprit

que les anges, et les sujets de conversation ne leur manquaient pas.

Qu'il vous suffise de savoir que la mère de Rosine fut obligée de venir les chercher elle-même et de leur rappeler que le déjeuner était servi depuis plus d'une heure.

Deux jours après, le roi Vantripan arriva, suivi de sa fille, qui avait voulu assister au mariage de Pierrot, et lui témoigner par là une amitié sincère.

De son côté, Pierrot dit qu'il ne désirait qu'une occasion de lui prouver son dévouement, et cette occasion ne tarda guère à se présenter, comme nous le dirons en son lieu.

Le lendemain, on signa le contrat.

Le père et la mère de Pierrot arrivaient justement des Ardennes par le chemin des airs, où ils avaient suivi la fée Aurore.

Je laisse à concevoir la joie et les embrassements de cette heureuse famille.

Le mariage se fit dans la maison de la mère de Rosine.

Il y avait pêle-mêle des rois, des princesses du sang, des bourgeois, des paysans, des soldats, et un évêque, monseigneur de Bangkok, dans le royaume de Siam, qui donna lui-même la bénédiction nuptiale aux deux époux.

La fée Aurore présidait toute l'assemblée, et après

le repas, grâce à ses soins, l'orchestre des génies, conduit par le propre chef de musique du roi Salomon, donna un bal magnifique.

Ainsi finissent les aventures de Pierrot.

« Puissent-elles, dit le vieil Alcofribas, ne pas vous avoir paru trop longues ! »

Je ne vous parlerai pas du reste de la vie de Pierrot, qui fut extrêmement paisible.

Un seul accident en troubla quelques moments le cours, mais cet accident n'eut pas de suites fâcheuses.

Le prince Horribilis, impatient de monter sur le trône, fit révolter contre son père une partie de l'armée.

Vantripan, effrayé, alla se réfugier chez Pierrot, qui le reçut à bras ouverts, et, sans lui donner le temps de s'expliquer, monta à cheval et courut au-devant des révoltés.

A sa vue, ceux-ci posèrent les armes et demandèrent grâce. Pierrot leur pardonna et se fit livrer Horribilis.

Vantripan voulait le faire empaler; mais Pierrot, qui abhorrait les supplices, et dont le caractère, naturellement généreux, s'était encore adouci au contact de celui de Rosine, obtint sa grâce et se contenta de le faire exiler.

Horribilis, à quelques jours de là, fut pris par les Tartares et pendu à un arbre avec son ami Tristemplète.

Cet événement ne fit de peine à personne.

Deux ans après, Vantripan mourut, laissant le trône à sa fille, qui voulut confier le gouvernement à Pierrot; mais celui-ci la remercia et refusa de sortir de sa retraite.

Toutefois, elle venait souvent lui demander conseil, et Trautmanchkof, l'empereur des Tartares, ayant voulu violer la paix, se retira jusqu'au fond de ses déserts, sur le seul bruit de la nomination de Pierrot au commandement de l'armée chinoise.

Ainsi, quoiqu'il ne fût qu'un simple particulier, et qu'il ne voulût pas être autre chose, il gouvernait en réalité l'empire par ses vertus, son expérience et son courage.

Il vécut fort longtemps, employant sa fortune, que les libéralités de Vantripan avaient rendue immense, à fonder des écoles et des bibliothèques, à construire des canaux, à réparer les grandes routes et à faire des expériences agricoles dont il publiait le résultat, afin que tout le monde pût en profiter.

C'est lui qui inventa le drainage, que les Anglais ont retrouvé, il y a douze ans, et dont ils se sont attribué le mérite. Il inventa encore beaucoup d'autres choses qu'on réinventera plus tard sans aucun doute, et que je ferai connaître au public dès que j'aurai terminé la traduction du fameux manuscrit d'Alcofribas, qui est caché dans une vieille maison de Samarcand.

Vous verrez alors, mes enfants, quel homme c'était que Pierrot, et comme il avait bien profité des leçons de la fée Aurore.

Son nom est resté fort célèbre à la Chine et dans le vaste empire des îles Inconnues ; de là il fut porté en Europe par Plancarpin, qui en entendit parler aux environs de Karakorum, et beaucoup de fables se mêlèrent à l'histoire véridique que je viens de vous conter.

« Ainsi, ne croyez pas, dit le vieil Alcofribas, que Pierrot ait jamais été glouton, ni poltron, ni menteur, ni pendu, comme le représentent souvent des bouffons et des farceurs qui n'ont d'autre objet que de vous faire rire.

« On l'aura confondu sans doute avec de faux Pierrots, indignes de porter ce nom respectable.

« Pour moi, qui ne cherche que le vrai, je vous assure et vous garantis que Pierrot a vécu comme un bon citoyen, et qu'il est mort comme un saint. »

Je vous souhaite, mes amis, de faire la même chose !

FIN.

TABLE

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie

BRANCAS



LES AMOURS DE QUATERQUEM

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

BRANCAS

LES AMOURS DE QUATERQUEM

PAR

ALFRED ASSOLLANT

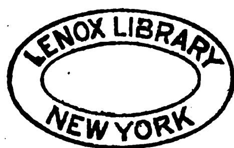


PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1860



BRANCAS.

I

Un matin, M. Charles Brancas, avocat à Paris (rue de Tournon, 43, au premier, la porte à gauche), reçut d'un ami de province la lettre suivante :

Vieilleville, 6 mai 1845.

« Mon cher ami,

« Si tu ne me prêtes pas ton éloquence pour huit jours, je suis ruiné. Voici l'affaire :

« Jean-Pierre-Hippolyte Ripainsel (en 1793 Caïus-Gracchus Ripainsel), mon oncle, ancien garçon meunier, vient de mourir laissant deux millions. Je passe sur la douleur que ce funeste événement a causée à ses nombreux amis. Entre nous, le défunt

était un ladre vert qui n'a jamais donné un centime à qui que ce soit, mais qui obligeait volontiers le premier venu à vingt, trente ou quarante pour cent. Il s'est acquis par là, dans le pays, la plus grande considération. L'histoire dit que le vieux reître, qui fut, je ne sais comment, d'abord commis aux vivres, puis fournisseur général, a fait jeûner plus d'une fois les soldats de la République et de l'Empire, qu'il les a vêtus de draps à demi-brûlés, chaussés de souliers de carton, et abreuvés de piquettes horribles où les eaux poétiques du Rhin, du Tage et du Garigliano entraient pour une bonne moitié ; mais ce sont des commérages qui ne méritent pas qu'on les relève.

« Tout cancre qu'il était, Caïus-Gracchus Ripainsel (*aliàs* Jean-Pierre-Hippolyte) a trouvé bon de restituer, après décès, bien entendu, car le brave homme, de son vivant, n'aurait pas lâché la plus petite obole. Restituer, c'est une idée assez naturelle, pourvu qu'on restitue à ceux qu'on a dépouillés, ou aux pauvres ; mais Caïus-Gracchus ne l'entend pas ainsi. Il lègue ses deux millions à la célèbre communauté de P...., *afin, dit-il, de donner aux saintes femmes qui habitent ce couvent la richesse dont elles sont si dignes.* Cet acte de sa dernière volonté me plonge dans la misère.

« Quand je dis que le testament me ruine, tu entends bien que c'est une figure de rhétorique, car

j'ai du foin dans mes bottes, et n'étais pas si sot que d'attendre pour vivre l'héritage de Caïus-Gracchus ; mais c'est une brèche. Deux millions ! d'un seul coup ! La captation est notoire. De sa vie, le défunt ne mit le pied dans une église ; il était sur ce point de l'avis du feu marquis de Condorcet, bon homme, mais un peu entêté de certaines idées, qui regarda toujours l'existence de Dieu comme une hypothèse destinée à faire bouillir la marmite sacerdotale.

« Le couvent, à qui cette aubaine n'a coûté que quelques tasses de tisane, s'est hâté de mettre la main sur le mobilier du défunt, et particulièrement sur un *Claude Lorrain*, jusqu'ici inconnu, et dont le Louvre, j'ose le dire, n'a jamais vu l'égal. Imagine, toi qui es connaisseur, un paysage d'Arménie où les eaux, le soleil, la verdure, les animaux, les ruines, les arbres et les hommes sont répartis à souhait pour le plaisir des yeux. Peut-être n'as-tu jamais vu l'Arménie ; il n'importe. Au premier coup d'œil tu reconnaîtras sans peine qu'elle doit être ainsi faite ou qu'elle a tort de ne pas l'être. Pour moi, j'en suis encore ébloui.

« Or, sans parler des deux millions de Caïus-Gracchus, puis-je laisser un pareil chef-d'œuvre enseveli au fond d'une cellule, si toutefois il n'est pas vendu à quelque lord de passage ? Vendu aux Anglais ! quel opprobre ! Un Claude Lor-

rain que Caïus-Gracchus avait acheté d'un prince italien en déconfiture ! Tu vois d'ici mon désespoir.

« Donc, pour l'ôter aux Anglais et à la communauté de P...., pour le rendre au Louvre, qui me le payera bien, j'espère, et qui est la seule galerie digne d'un tel chef-d'œuvre, enfin, pour ravoir les deux millions du vieux Ripainsel et ne pas donner d'armes à nos ennemis les jésuites, je compte sur ton éloquence. Un petit entrefilet de tes amis du *National* et du *Constitutionnel*, sur l'avidité des légataires de mon oncle, ferait grand effet dans ce pays-ci et seconderait à merveille ton plaidoyer.

« Je t'attends à Vieilleville dans une semaine. L'affaire sera plaidée le 25 mai ; mais il faut que tu connaisses d'avance toutes les circonstances du procès et toutes les intrigues qui ont amené la donation du vieux Ripainsel. Ce n'est pas trop d'un mois.

« Vieilleville est d'ailleurs un très-joli séjour, où tu trouveras en abondance tout ce que les Parisiens vont chercher en Suisse et dans la Forêt-Noire. La ville est située sur le penchant d'une colline, à l'entrée de la plaine, près d'une petite rivière qui va se jeter dans la Loire. Le pays est un des plus fertiles de France, et le paysage, lorsqu'on entre dans les gorges qui aboutissent à la ville, du

côté de l'ouest, est aussi désert, quoique moins sauvage, que la vallée de l'Arve et les environs de Chamounix. Tu pourras y rêver à l'aise si c'est ta fantaisie.

« Les habitants sont les meilleures gens du monde. Assez d'esprit, peu de méchanceté, un grand soin de leur enveloppe charnelle, nulle étude du passé, nul souci de l'avenir, une avarice admirable qu'ils décorent du nom de sage économie, voilà les traits qui distinguent la race. Vrais bourgeois du siècle passé, qui seraient honteux de dépenser le tiers de leur revenu. Au reste, point de goût pour les aventures de la guerre et de l'industrie, fuyant tous les hasards, hormis ceux du loto et (les plus téméraires) ceux du baccarat, ils vivent heureux, serrés les uns contre les autres comme un tas de Ripainsels. Caïus-Gracchus, qui fut leur chef et leur modèle, prétendait qu'en dix-huit siècles, il ne s'est pas perdu une épingle dans tout l'arrondissement. J'en crois le bonhomme, car il s'y connaissait.

« Adieu, mon cher ami, je t'attends au plus tard vers le 15 mai. Ma maison, qu'on appelle ici château, est meublée à la mode du pays ; c'est-à-dire que le meilleur du mobilier est dans la cave. Mes pères m'ont laissé force *purée septembrale*, comme dit Rabelais, et des meilleurs crus. Je laisse aux gens du pays le soin de boire le vin de leurs vignobles, et j'envoie le mien à Paris ; mais je

garde pour mes amis quelques milliers de bouteilles d'un vin de Bourgogne qui ne déparerait pas la table du roi Louis-Philippe. Quant à ma cuisinière, elle a servi dix ans l'évêque d'A...., et tu connais la délicatesse ecclésiastique.

« Salut et fraternité,

« ATHANASE RIPAINSEL. »

Tout Paris a connu Charles Brancas, le héros de cette histoire. Grand, bien fait, de belle structure, d'un visage intelligent et doux, presque célèbre à trente ans, assez riche pour ne pas voir de bornes à son ambition, assez désintérressé pour faire un choix parmi les moyens de pousser sa fortune, il était dans ce milieu admirable qui fait l'envie des sages. Un certain goût pour le romanesque et l'imprévu, dont rien n'avait pu le défendre, ne dérangeait pas trop ce bel équilibre de qualités naturelles ou acquises.

Comme il réfléchissait, son oncle entra. M. Louis Graindorge, fonctionnaire prudent, était l'un des plus parfaits modèles de cette race heureuse et placide qui sert avec un dévouement inébranlable toutes les dynasties et toutes les républiques. Il était né fonctionnaire, et il fonctionnait de son mieux, à vingt mille francs par an, toujours mé-

diocre et toujours loué de ses chefs qui ne craignaient pas sa supériorité ; au reste, inoffensif et facilement abordable, s'il n'eût été trop fier d'assister le roi en son conseil.

« Eh bien, dit-il en posant son chapeau, c'est une affaire conclue.

— Quelle affaire ?

— Ton mariage, parbleu !

— Je me marie donc ? cher oncle ; il fallait me prévenir plus tôt ; je n'ai pas eu le temps de faire ma barbe. Avec qui, s'il vous plait ?

— Avec Mlle Oliveira.

— Une blonde ?... Euh !

— Un million de dot ! deux millions d'espérances !

— Oui, mais une blonde !

— Vingt ans.

— Une blonde !

— Des yeux de saphir.

— Une blonde !

— Un nez retroussé et gracieux qui n'a pas son pareil.

— Une blonde !

— Des lèvres de rose, des dents blanches, un sourire charmant et le plus heureux caractère.

— Ah ! cher oncle ! une fille si parfaite doit être bègue ou bossue ?

— Ni bègue ni bossue.

— Déjà ! Vous menez rondement les choses, cher oncle.

— Parbleu ! la vie est si courte ! Au reste, rien n'est plus facile que de me désavouer et de n'être pas député.

— Plaît-il ? Que dites-vous ?

— Je dis qu'il est facile de n'être pas député.

— Le père Oliveira est donc député ?

— De l'arrondissement de Vieilleville, oui, mon cher.

— Ah ! de Vieilleville.... Et il céderait la députation à son gendre ?

— Par contrat de mariage passé devant notaire, oui, mon enfant.

— Et les électeurs ratifieraient le contrat ?

— Je voudrais bien que quelqu'un d'eux le trouvât mauvais ! Dès demain, le chemin de fer qu'on leur a promis, et qui, grâce aux savantes combinaisons de l'ingénieur, doit traverser tout l'arrondissement, ne passerait plus qu'à dix lieues de là. Plus de garnison, point de lycée ; Vieilleville serait traité comme un chef-lieu de canton. Conçois-tu la douleur des honnêtes cabaretiers et marchands d'avoine de Vieilleville, si la clientèle de deux cents hussards et de leurs chevaux venait à leur manquer ? Ce serait une vraie catastrophe.

— Oliveira s'ennuie donc beaucoup de sa députation ou de sa fille ?

— Pas le moins du monde. C'est un homme prévoyant, qui veut se mettre à l'abri des coups du sort et des caprices du scrutin. Il a promesse du roi d'être fait pair de France dans la première fournée, et il grille de s'asseoir parmi les ducs et les comtes de la fabrique de Napoléon ou de ses prédécesseurs.

— Eh bien ! dit l'avocat, je réfléchirai.

— Tu réfléchiras ! Crois-tu qu'il soit si aisé de rencontrer ensemble une dot d'un million et un mandat de député ? Réfléchir ! Crois-tu qu'Oliveira soit en peine de marier sa fille ? Je connais un petit duc, malmené par les révolutions et par le lansquenet, qui la ferait volontiers duchesse ; mais Oliveira craint de jouer chez son gendre le rôle de père aux écus, qu'on exploite et dont on rit, et il s'est déclaré contre le faubourg Saint-Germain.

— Diable ! mon futur beau-père ne manque pas de bon sens.

— Tu acceptes donc ?

— Est-ce que je puis vous refuser quelque chose, cher oncle ?

— Et tu te souviendras toujours que je t'ai mis la députation à la main ?

— Jusqu'à la consommation des siècles. Mais quel besoin pouvez-vous avoir de moi ? N'êtes-vous pas riche, n'êtes vous pas bien en cour ? Que vous reste-t-il à désirer ?

— Une misère, à laquelle je ne tiens que pour avoir la paix dans mon ménage ; mais ta tante le veut, et je n'ose rien lui refuser.

— Voyons cette misère.

— Une commanderie dans la Légion d'honneur et la présidence d'une section du conseil d'État ; ma femme prétend que cela fait bien au bas d'une carte.

— Eh bien, cher oncle, ce n'est pas cela qui nous empêchera d'épouser Mlle Oliveira aux yeux de saphir. Mais est-ce à moi de distribuer des croix et de régler les rangs au conseil d'État ?

— Pourquoi non ? Tu parles comme un Démosthènes et tu sais te faire entendre. Crois-tu que ce soit un mérite si commun à la Chambre des députés ? Va, va, je connais plus d'un ministre qui serait en peine d'en faire autant. Si tu veux seulement nouer ta cravate avec moins de négligence, ne faire aucun geste, n'être ému de rien, avoir la tête et les yeux dans la position du soldat sans armes (*les yeux à quinze pas devant toi, la tête fixe et mobile*), ne te permettre aucune plaisanterie, ce qui choque toujours les niais (c'est-à-dire les trois quarts de toutes les Assemblées), et citer avec respect les divins axiomes de M. Royer-Collard ; si à tous ces mérites tu ajoutes celui de voter *bien*, c'est-à-dire tantôt avec la gauche et tantôt avec le centre, suivant les intérêts du jour, je te prédis la plus

brillante fortune. Tu seras premier ministre avant dix ans, et je serai, moi, grand-croix, ce qui fera plaisir à ma femme et honneur à la famille.

— Accordé. Laissez-moi seulement le temps de faire restituer à mon ami Ripainsel un ou deux millions que la communauté de P.... a eu l'adresse de se faire léguer par son oncle : à mon retour, je vous suivrai chez le père Oliveira.

— Que veux-tu dire avec ton Ripainsel ?

— Lisez cette lettre.

— Laisse-moi là ce Ripainsel, dit l'oncle après avoir lu, et prends l'occasion par son unique cheveu. Viens voir Oliveira ; c'est un bon homme qui a fait fortune dans le commerce des bottes percées et des vaudevilles éculés, et qui n'en est pas plus fier.

— Il fait des vaudevilles ?

— Il n'en fait plus depuis qu'il est homme politique ; mais il en a fabriqué, à vingt ans, cinq ou six douzaines qui n'étaient, ma foi, ni meilleurs ni pires que toux ceux qu'on applaudit et qu'on siffle. Tu ne connais donc pas ton futur beau-père ?

— Je ne l'ai jamais vu. Vous dites qu'il est millionnaire et député, cela me suffit.

— Oh ! c'est quelque chose de plus. Tu vas voir un petit homme tout rond, riant, fleuri, bavard, spirituel, inventif, caressant, poli, cordial, empressé,

obligeant, indifférent à tout, excepté à ses intérêts, sachant amasser, sachant dépenser, sachant promettre et oublier sa promesse, homme d'affaires qui serait un grand personnage s'il voulait prendre intérêt à la politique, sceptique au point de ne pas savoir s'il est baptisé ou circoncis, honnête homme au demeurant, autant que peut l'être un spéculateur de profession, et ami des arts comme ces banquiers illustres de Venise et de Florence pour qui peignaient et sculptaient Titien et Michel-Ange. Nous irons chez lui ce soir.

— Ce soir, puisque le voulez, » dit l'avocat.

II

Prodomus.

Oliveira les reçut avec cette politesse aimable et simple qui est la plus utile et la moins provinciale de toutes les vertus. Déjà les vieux colonels de l'Empire, les poëtes chauves et les jeunes magistrats étaient assis et jouaient au whist. Oliveira conduisit ses deux hôtes dans un salon particulier rempli de

crics malais, d'épées du moyen âge et de toute la menue ferraille qu'il est convenable d'avoir au-dessus de sa tête quand on veut fumer un cigare.

« D'ou vient cette dague florentine? demanda Brancas à son hôte.

— La poignée, répondit négligemment Oliveira, est de Benvenuto Cellini, qui la cisela tout exprès pour François Ier; la lame est du señor Bermudez de Tolède.

— Quoi? de Bermudez lui-même, dit l'avocat d'un air d'admiration.

— Je le crois. Cette dague a son histoire comme un cheval arabe ou comme un prince. M. de Loignac la reçut d'Henri III et l'enfonça dans la poitrine du duc de Guise. Voyez à la pointe cette tache qu'on a respectée. C'est une goutte du sang du Balafré. Un petit-neveu de M. de Loignac, émigré vers 1792, vendit sa dague à un boyard russe dont le fils est mort à Clichy. C'est de lui que je tiens cette lame admirable, dont Bermudez emprunta le secret aux fabricants d'Alep et de Damas.

— Pardonnez-moi mon ignorance, dit l'avocat, et dites-moi, je vous prie, qui était ce merveilleux Bermudez?

— C'était un alchimiste de Valence qui cherchait la pierre philosophale en Orient, vers 1520. Suivant

l'usage, il donna son âme au diable et reçut en échange par l'entremise d'un fabricant d'Alep, l'art de combiner le platine avec l'acier, ce qui donne aux sabres une trempe irrésistible. Il apporta ce secret en Europe, avec beaucoup d'autres, et s'acquit une grande réputation. Par malheur, la sainte inquisition, le voyant peu assidu à la messe, car les voyages et les sciences occultes profitent rarement à la piété, le fit brûler en grande pompe à Valence l'an 1536 de notre ère.

— Il faut avouer, monsieur, dit l'avocat, que vous êtes un savant homme.

— Je cherche à me faire pardonner mes millions, répliqua Oliveira. Au reste, vous trouverez ce récit tout au long dans l'*Histoire des alchimistes, sorciers et autres suppôts du diable dans les royaumes de Valence et d'Aragon*, par le P. Buñardez, in-4°. Ségovie, 1640. Le seul exemplaire qui existe en France est déposé à la bibliothèque de Vieilleville, sous la garde du sieur Krantz, ancien artilleur, le plus hargneux des hommes.

— Quoi ! parmi tant d'affaires vous trouvez le temps de lire les histoires du P. Buñardez ?

— Oh ! je n'ai pas été toujours l'homme affairé que vous voyez. Quand j'étais clerc d'huissier j'avais bien des loisirs. »

Le conseiller d'État sourit en regardant son neveu.

« Comment peut-on être clerc d'huissier ! reprit

Oliveira. N'est-ce pas ce que vous voulez dire? Je vous jure, messieurs, qu'il n'y avait pas de ma faute; j'aurais beaucoup mieux aimé être duc et pair. J'ai quitté le métier aussitôt que je l'ai pu; mais enfin il fallait vivre, et je recevais de mon patron, tous les jours, une croûte de pain et une tranche de saucisson, qui m'aidaient merveilleusement à supporter la vie. Entre deux assignations j'allais à la Bibliothèque et au Musée.

« J'admirais la Vénus de Médicis, si frêle et si délicate, et je regardais avec étonnement la Vénus de Milo qu'on fait semblant d'admirer et qui n'est qu'une grande femme assez mal proportionnée. Je lisais Winckelman dans une traduction et *Clarisse Harlowe* en anglais, sans oublier pour cela les livres du bon Rollin et la métaphysique de Schelling; enfin j'envoyais des rébus au journal de Vieilleville. J'acquis en peu de temps la réputation d'un savant et d'un esprit bizarre, incapable de faire fortune dans les *citations*, *notifications* et *significations*.

« Je fus mis à la porte de l'huissier et perdis ainsi le pain et le saucisson. Le soir même je reçus la malédiction de mon père et l'ordre de m'enrôler dans l'armée française. J'avais alors dix-huit ans, nulle ressource et un appétit féroce. Qu'auriez-vous fait à ma place?

— J'aurais obéi, dit le conseiller d'État et porté le sac avec résignation.

— Et vous, monsieur ?

— Je ne sais, répondit Brancas ; peut-être aurais-je essayé de planter des choux.

— On voit bien que vous n'avez jamais été exposé à cette infortune. Pour moi, qui sentais mon génie, être ouvrier ou soldat, c'était la mort. Un vieux professeur de latin, sous qui j'avais déchiffré Tite-Live, me donna vingt francs et le *Prodromus philosophiæ instaurandæ*, de Campanella, qui était son auteur favori. Muni de ces deux viatiques, j'entrai dans Paris le 8 décembre 1819.

— Voilà un magnifique présent, dit en riant le conseiller d'État.

— C'étaient toutes les économies du vieux latiniste, et la moitié de sa bibliothèque, dont un *Anacréon* d'Henri Estienne formait l'autre moitié. Il vivait de pain et d'eau, comme presque tous ses confrères, en comparaison de qui les ânes et les chameaux du désert de Mésopotamie sont des goinfres. Du reste, gai et sans souci, comme s'il eût été propriétaire des mines de Potosi. Je voulus le remercier. — « Prends donc, me dit-il brusquement, à quoi ces vingt francs peuvent-ils me servir? C'est trop peu pour jouir, c'est assez pour entreprendre. » J'embrassai tendrement le vieux latiniste et je partis nu-pieds pour ménager mes souliers.

— C'est avec le *Prodromus philosophiæ instaurandæ* que vous avez fait fortune?

— Oui, messieurs, dit Oliveira. Rappelez-vous le cordier des *Mille et une Nuits*. On lui donna un morceau de plomb. Ce morceau de plomb servit à raccommoder le filet d'un pêcheur; le pêcheur prit un esturgeon et le donna au cordier; l'esturgeon avait avalé un diamant qui valait cent mille pièces d'or, et le cordier devint l'un des plus riches seigneurs de Bagdad. C'est mon histoire. En quinze jours je dépensai mes vingt francs, et me retrouvai seul avec mon Campanella, sans travail et sans asile. Le seizième jour, j'errais à jeun le long des quais, feuilletant tous les bouquins et mesurant de l'œil la profondeur de la Seine. Tout en feuilletant et en soufflant dans mes doigts, car il faisait grand vent, je fus remarqué d'un bouquiniste, petit vieillard très-vert, au nez pointu, aux lèvres minces et serrées, au front rejeté en arrière, assez semblable au célèbre portrait que David a laissé de Robespierre.

« C'est un Campanella que vous tenez sous le bras, me dit-il d'un air de convoitise.

— Oui, monsieur, c'est le *Prodromus philosophiæ instaurandæ*, livre rare, édition *princeps*.

— Oh! moins rare que vous ne croyez, » me dit-il.

A ce trait, je reconnus un acheteur, et je me tins sur mes gardes.

« Cela vaut bien trente sous, continua-t-il en mettant la main dans son gousset.

— Trente sous ! m'écriai-je en riant avec mépris, une édition *princeps !*

— Trois francs si vous voulez, dit-il, et n'en parlons plus. »

Je haussai les épaules et je fis mine de partir.

« Mon livre n'est pas à vendre. » Il me saisit le bras, et, d'un air suppliant.

« Voyons c'est une fantaisie ruineuse, mais enfin c'est une fantaisie, voilà trente francs, laissez-moi le livre. »

Je lui donnai le *Prodromus*.

« Bon ! lui dis-je, j'ai de quoi vivre trois semaines. »

Il se retourna stupéfait.

« Comment ! c'était votre dernière ressource, et vous avez su m'arracher trente francs ! Jeune homme, vous avez le génie du commerce, restez avec moi, je vous formerai, et vous ne me quitterez que pour devenir millionnaire. »

J'acceptai. Le petit vieillard ne mentait pas. En peu de temps, je connus tous les secrets du métier, et je commençai à rêver d'autres destinées. Une fois, je vis représenter un vaudeville, et je m'écriai, comme le Corrége : Moi aussi je suis peintre ! Six mois après, mes vaudevilles se comptaient par douzaines, et par douzaines aussi mes succès. A vingt francs cinquante centimes de droits d'auteur par représentation, le théâtre ne se ruinait pas, et je commençais à faire fortune. Je n'ai jamais eu moins

de trente ou quarante représentations. J'avais trouvé la recette du vaudeville. Vous la connaissez, je pense?

— Assurément, dit le conseiller d'État, mais nous serons bien aises de l'apprendre d'un maître de l'art.

— Mon Dieu! reprit modestement Oliveira, ce n'est pas plus difficile que de faire du cassis ou du sirop de groseilles. Voyez plutôt: Un homme met son paletot sur une table et sort; un autre arrive, qui est maître de la maison et marié. Ce paletot lui donne à penser. Voilà, dit-il naturellement, un paletot qui est l'amant de ma femme. Le paletot, le mari, la femme, la servante, le petit clerc si le mari est avoué, entrent, sortent, se croisent, s'expliquent, se querellent, se choquent, se heurtent pendant un, deux ou trois actes au gré de l'auteur. Quelques-uns ont poussé jusqu'à cinq actes, mais c'est une témérité qui réussit rarement. Ajoutez-y des couplets, des grimaces et des calembours, et extirpez soigneusement toute trace de bon sens, vous aurez un excellent vaudeville.

« A ce métier, j'amassai promptement une dizaine de mille francs, et je renvoyai à mon vieux professeur ses vingt francs et une pipe turque garnie d'argent ciselé qui venait de feu Baraïctar, Grand vizir de la Sublime-Porte. Devinez je vous prie, quelle fut la réponse du bonhomme.

— Il refusa net?

— Non. Il garda la pipe du vizir et renvoya les vingt francs avec cette réponse.

« Mon cher enfant, ces vingt francs ne peuvent « appartenir ni à moi qui les ai donnés, ni à toi qui « n'en as plus besoin. Donne-les au premier pauvre « diable que tu rencontreras, à condition qu'il les « donnera lui-même à un autre, et cet autre à un « troisième, dès qu'il sera sorti d'embarras. Par là, « nous serons, toi et moi, bienfaiteurs à bon marché « jusqu'à la fin des siècles. Adieu, porte-toi bien, ne « fais pas trop de vaudevilles, car il n'est pas tou- « jours sain de faire rire le public; ne t'enrichis « pas trop vite, et si tu trouves quelques pincées de « bon tabac d'Argos pour bourrer la pipe du sei- « gneur Baraïctar, n'oublie pas ton vieil ami. »

En ce moment, un domestique s'approcha d'Oliveira et lui dit quelques mots à voix basse. Oliveira sortit.

« Eh bien ! que penses-tu de ton beau-père? dit le conseiller d'État.

— Ses cigares sont excellents, dit l'avocat, mais son récit était un peu long.

— Il aime à se vanter. Les parvenus d'autrefois cachaient leur origine comme le Nil cache ses sources. Ceux d'aujourd'hui mettraient volontiers dans leurs armes les savates qu'ils ont raccommodées. Tout est vanité, comme dit Salomon. Au reste, Oliveira ne s'en fait pas trop accroire. Il a fait des

journaux, il a fait la banque, il a fait le commerce des cuirs de la Plata et des *Méditations* de Lamartine; enfin, il a fait fortune et je te jure qu'il a bien gagné ses millions. Voici Mlle Rita qui s'avance portant deux tasses de thé. Passons au salon. Le moment est favorable pour entrer en matière et faire ta cour. Va donc, et bonne chance; ma commanderie est dans tes mains, et ton portefeuille aussi. »

III

Marguerite Oliveira, blonde aux yeux de saphir, que ses amies de pension appelaient Rita, avait toute la grâce et la simplicité qu'on ne trouve qu'au deux pôles de la civilisation, chez les sauvagesses d'Otaïti et dans quelques salons de Paris. Grande, bien faite, riante, pleine de douceur et de charme, assez instruite au besoin pour tout comprendre et parler de tout sans affectation, elle plaisait à tout le monde et ne s'imposait à personne. Son âme était limpide et sans mystère comme son regard. Peut-être n'était-elle pas faite pour les grandes passions; pour parler comme Chateaubriand, elle n'avait pas été mouillée par la pluie des orages du cœur.

Rita offrit du thé au conseiller d'État qui s'empressa d'accepter. L'avocat fit un geste de refus.

« Mademoiselle, dit-il, je vous remercie, je n'aime pas le thé.

— Ce n'est pas une raison, monsieur, répliqua-t-elle. Qui est-ce qui aime le thé? Personne; car je ne compte pas deux ou trois cents millions de Chinois, qui en boivent par patriotisme, et trente millions d'Anglais, par entêtement. C'est une tisane des plus médiocres, mais acceptée par les honnêtes gens. Il faut bien faire comme tout le monde. Prenez donc, monsieur, prenez et buvez! »

Pendant ce temps, le conseiller d'État se retirait sous prétexte d'aller au whist, et les deux jeunes gens se trouvèrent, non sans quelque embarras, à peu près seuls dans un coin du salon.

« Mademoiselle, dit l'avocat en feuilletant un album, vous avez là de fort beaux paysages. Quel est ce large fleuve qui coule entre deux chaînes de montagnes escarpées? Est-ce une vue d'Allemagne ou de Suisse?

— Ceci, monsieur? c'est une vue du Delaware, que j'ai visité l'an dernier avec mon père. Ces montagnes sont les Alleghanys, et ce pont qui s'enfonce dans le fleuve sous le poids d'un convoi de chemin de fer, c'est un pont du *Pensylvanian Rail-Road* à qui cet accident est arrivé pendant que nous allions de Philadelphie à Pittsbourg. Ce bateau à vapeur que

vous voyez un peu plus loin, appartient au constructeur du pont ; il sert à repêcher les trains qui tombent à l'eau, et je vous assure qu'au dire des voisins, il ne manque pas d'occupation.

— Vous avez vu les États-Unis? dit l'avocat étonné.

— Oui, monsieur, et le Canada. Cela n'est pas dans les règles, je le sais bien, et mon père aurait dû me conduire en Suisse ou en Italie comme toutes les petites filles qui sortent de pension; mais alors, pourquoi se déranger? Pour voir des sites que tout le monde connaît, des auberges que tout le monde décrie, et des voyageurs qu'on rencontre partout? autant vaut rester chez soi. Mon père l'a bien compris, et m'a menée du premier coup à la cataracte du Niagara, qui est la plus belle chose de la création.... »

IV

Réflexion inattendue.

J'avais pensé d'abord à rapporter mot à mot la conversation de Rita et de l'avocat, espérant qu'elle servirait de modèle aux jeunes gens des deux sexes

qui veulent s'engager dans les doux liens de l'hyménée: déjà mon siége était fait, et mon héros comme on doit s'y attendre, n'aurait prononcé que des discours graves, sensés, spirituels, philosophiques, moraux, harmonieux et doux, tels enfin que dans les romans anglais du genre *high life* en débitent d'une voix posée et mélodieuse ces gentilshommes dont les favoris épais et bien brossés, la taille perpendiculaire et les grâces inimitables font les délices du peuple parisien ; mais le hasard ayant fait tomber dans mes mains une lettre de Mlle Rita Oliveira à Mlle Claudie Bonsergent, où le même sujet est traité avec une grande supériorité, j'ai cru devoir laisser la parole à Mlle Rita, meilleur juge que moi, sans contredit, des grâces et de l'éloquence de son fiancé. Voici cette lettre, ou plutôt le *post-scriptum*.

V

Rita à Claudie.

. . . .

. . . .

« *P. S.* Grande nouvelle. On me marie. *On*, c'est-à-dire mon père. La femme étant au dire des poëtes,

le chef-d'œuvre de la création, comment se fait-il, très-chère, que tout bon père de famille n'ait pas d'autre inquiétude que de se débarrasser dudit chef-d'œuvre en faveur du premier venu? Les poëtes se moqueraient-ils de nous, par hasard? Réponds à cela, subtile raisonneuse. Pour moi, j'en suis toute humiliée.

« Hier matin, j'étais en tête-à-tête avec Julie, cette adorable Julie qui me peigne si bien, et que tu m'as enviée si souvent. Je me regardais assez complaisamment dans la glace, adoucissant mes yeux et essayant mes sourires, ainsi que tu fais sans doute en pareille circonstance, lorsque mon père est entré. — Bravo! Rita, m'a-t-il dit en m'embrassant, tu aiguises tes armes, à ce que je vois. (J'ai rougi un peu.) — Papa, tu sais bien qu'il ne faut pas entrer chez les dames sans les faire avertir. — Le mal n'est pas grand, je n'ai rien vu. As-tu donné tes ordres pour ce soir? (Il faut te dire que mon père offre tous les mardis du thé, du punch et des cigares à trente ou quarante personnes qui se divisent en trois catégories: les gens riches, les gens d'esprit et les gens bien cravatés. Quand la conversation est engagée et qu'on s'échauffe, quand on partage l'Orient, donnant l'Égypte aux Anglais, Constantinople aux Russes, le reste à je ne sais qui, et à la France la gloire de présider au partagé, je m'esquive

doucement sur la pointe du pied.) — Tout est prêt, papa, ai-je dit. Il m'a regardée dans les yeux, m'a embrassée une seconde fois très-tendrement, s'est assis près de moi et m'a demandé d'un air mystérieux : — Penses-tu quelquefois au ménage ? — Pas encore. » C'était presque vrai. Je n'y pense qu'à mes moments perdus, et je t'assure que ma toilette, les emplettes du matin, les promenades au bois de Boulogne dans l'après-midi, quelques visites à mes bonnes amies, les leçons de chant, l'Opéra, et l'édifiante lecture des romans de M. Jules Sandeau, ne me laissent guère de loisirs. « J'en suis fâché, a-t-il repris, car j'avais justement à te proposer un mari très-présentable ; mais, puisque le mariage te déplaît, n'en parlons plus. — Oh ! je n'ai ni sympathie ni antipathie pour le mariage ; je n'y pense pas. Voyons un peu ton mari très-présentable. — Non, mon enfant, je ne veux pas gêner tes goûts ni tes habitudes....—Mais, papa, tu ne gênes rien ni personne, je t'assure. — Non, Rita, je connais le danger des unions mal assorties.... — Mais papa, cette union n'est ni bien ni mal assortie, puisqu'elle n'est pas assortie du tout. — Non, mon enfant, je ne suis pas de ces pères barbares !... (Plus j'insistais, plus il reculait et s'amusait à irriter ma curiosité.) — Eh bien garde ton secret, ai-je dit avec impatience. Il s'est décidé à parler : — Que dis-tu du nom de Brancas ? — Duc de Brancas ? — Non, non, Brancas,

avocat. — Il y a tant d'avocats ! — Pas plus que de ducs. — Oh ! je ne tiens pas aux ducs. Comment est-il fait ton M. Brancas, qui n'est pas duc ? — Je ne sais pas, je le connais à peine, mais on le dit assez riche, fort éloquent, et du bois dont on fait les ministres, qui sont plus rares sur la place et plus recherchés que les ducs. — Voyons-le donc. Tu l'attends ce soir ? — Tu l'as deviné. Viens déjeuner. »

« Les pédants nous accusent d'être surtout bavardes : ce sont de sottes gens qui n'entendent rien aux femmes : nous sommes mille fois plus curieuses. Je t'avoue que la journée m'a paru longue et qu'il me tardait de voir le mortel téméraire que ma dot a séduit ; car, pour mes yeux, il n'y faut pas penser : où les aurait-il rencontrés ? Était-il blond ou brun ? grand ou petit, aquilin ou camus ? Dans cette incertitude, les minutes coulaient avec la lenteur des siècles. Pour moi, un brun, aquilin, non sans moustaches et un peu farouche, me convenait assez.

« Enfin le désiré Brancas a paru. Ma chère, c'est un blond. J'aurais dû m'en douter. Le destin n'en fait pas d'autres. A cela près, il a bonne apparence : il n'est ni fat ni impertinent, ni trop content de sa personne, ni dédaigneux, ni bavard, ni empesé, ni froid. Tout dans ses manières respire la politesse, la franchise et la bienveillance : tu peux croire que si j'ai mal vu, ce n'est pas faute d'avoir bien regardé. En entrant, il m'a fait un très-court compliment

auquel j'ai répondu par un sourire ; puis mon père s'est emparé de lui et l'a conduit dans un petit salon que le sexe malpropre se réserve pour fumer et cracher tout à l'aise. Là ils ont causé de je ne sais quoi qui devait être fort intéressant, si j'en juge par l'air attentif de notre avocat. Mon père l'a quitté tout ravi. « On ne peut pas avoir plus d'esprit, » m'a-t-il dit en passant près de moi. Ma chère, cet homme est sans défaut ; il est avocat, et il écoute ; n'est-ce pas un prodige dans son métier? Il a deviné le faible de mon père, qui est de parler, et il n'a pas dit six paroles. Curieuse à mon tour de contempler ce prodige, je me suis avancée sous prétexte d'offrir du thé, et un conseiller d'État, qui est son oncle, a eu la discrétion de se retirer et de nous ménager un tête-à-tête dans l'embrasure d'une fenêtre.

« Claudie, c'est à n'y pas croire : il parle encore mieux qu'il n'écoute. Il est d'un naturel parfait, il ne s'échauffe pas, il ne gesticule pas, il ne cherche pas ses phrases, il ne s'efforce pas d'avoir de l'esprit et il en a, il ne se moque ni des présents ni des absents, il ne discute jamais, il ne cite personne, d'un mot il dit une histoire, il n'interrompt jamais et il se laisse interrompre ; je ne crois pas qu'il ait du génie, bien que mon père assure qu'il est l'un des trois premiers avocats de Paris, mais c'est l'homme le plus aimable que j'aie jamais vu.

A ce mot tu vas rire, et je t'entends déjà. L'homme

le plus aimable ne tardera guère à être le plus aimé. Mademoiselle, vous pourriez vous tromper. Il est très-aimable, je l'avoue, mais ce n'est pas mon idéal. Tu entends bien ce que je veux dire, toi qui cherches encore cet idéal et qui le cherchais dès la pension, tantôt dans le maître de chant, tantôt dans le maître d'italien. Mon idéal, c'est le Beau Ténébreux, c'est Amadis de Gaule sur la Roche-Pauvre, c'est je ne sais quoi de mystérieux, d'héroïque, d'incompréhensible, qu'un avocat ne saurait avoir. As-tu vu quelque part l'histoire du premier roi de Portugal? C'était un brave gentilhomme, aimé des dames, et que sa maîtresse voulut obliger de lui conquérir un royaume. — N'est-ce que cela? dit-il en montant à cheval, eh! je vous en donnerai, s'il le faut, une demi-douzaine. — Il partit pour l'Espagne, et tua tant de Sarrasins que ceux qui restaient, pour obtenir quelque répit, lui offrirent le Portugal, dont il fit, ma foi, présent à sa dame comme il l'avait promis. Voilà un homme! Mais ceux d'aujourd'hui ne savent que s'injurier de vive voix ou par écrit, suivant leur profession.

« Pour revenir au sieur Brancas, qui ne conquerra jamais rien, si ce n'est peut-être le droit de s'asseoir, avec quatre ou cinq cents bavards, dans une grande salle assez mal bâtie qui est au bout du pont de la Concorde, nous avons causé de toutes sortes de choses, et d'abord de voyages. J'ai déclaré, non sans

quelque fierté, que j'avais vu la cataracte du Niagara. Cette nouvelle a paru lui faire grand plaisir. Espère-t-il, le voyage étant fait, n'avoir pas à le recommencer, ou bien a-t-il admiré mon intrépidité? Ce point est encore indécis.

« Du Niagara nous passâmes au Rhin, et du Rhin aux Alpes et à la poésie, Ma chère, croirais-tu qu'il ne lit jamais les poëtes? C'est à faire frémir; on n'est pas avocat à ce point. Monsieur s'excusa sur ce qu'il est hégelien. Hégel! Qui est cette bête-là? Tu as vu sans doute des loups, des ours, des renards et des éléphants blancs; mais peut-être n'as-tu jamais vu des hégeliens. Ma chère, rien n'est plus joli. Vois un peu: *Tout ce qui est rationnel est réel; tout ce qui est réel est rationnel.* Exemple: Tu n'as jamais vu d'homme à trois têtes, mais tu as l'idée d'un homme et d'une tête et par conséquent de deux et de trois têtes. Or, tout ce qui est rationnel est réel; donc, l'homme à trois têtes, à cent têtes, à trente mille têtes existe, et s'il n'existe pas, c'est la faute de la Providence, de la nature ou de n'importe qui; n'est-ce pas clair? Eh bien, ma chère, il m'a débité cela couramment, sans broncher, comme un hégelien qu'il est. De Victor Hugo, de Lamartine ou de Musset, pas un mot. Messieurs les hégeliens ne se dérangent pas pour si peu. Oh! s'il s'agissait d'objectif ou de subjectif, c'est une autre affaire. J'ai voulu pousser celui-ci:

« Mais, monsieur, si toute idée rationnelle devient aussitôt une réalité, vous avez assurément l'idée que vous pouvez mourir; donc vous êtes mort?
— Vous avez raison, m'a-t-il répondu avec gravité.... (Vis-tu jamais, Claudie, un hégelien de cette force?) Tous les jours il se joue, dans le fond de mon âme, des symphonies aussi réelles et mille fois plus belles qu'aucune symphonie de Beethoven. J'en ai l'idée, donc je les entends quand il me plaît et sans crainte de devenir jamais sourd. De même en amour : j'aime sans crainte, je suis sûr d'être aimé.

— Vous aimez? dis-je un peu étonnée et encore plus curieuse.

— Je veux dire : s'il me plaisait d'aimer.

— Et... vous plaît-il quelquefois? »

« En faisant cette question d'un air fort détaché, je rougissais malgré moi.

— Je n'en ai pas encore fait l'expérience.... (A trente ans, Claudie! le crois-tu?) J'attends encore mon idéal. (Ma chère, il a un idéal, cet hégelien!)

— Et votre idéal a sans doute une forme ravissante?

— Vous me feriez tort d'en douter, mademoiselle. C'est une blonde aux yeux de saphir, qui a bien de l'esprit et qui parle philosophie comme un platonicien. » (Avoue qu'il cause bien, cet hégelien; et si tu voyais comme ses yeux expliquent ses paroles.)

La conversation a continué quelque temps sur ce ton, et il ne tient qu'à moi de penser que j'ai fait sa conquête. Quant à lui, mon père n'avait pas tort, il est très-présentable.

Au reste, pour que tu puisses en juger, je vais te l'envoyer lui-même. Cela t'étonne. Apprends donc, chère belle, que mon hégelien va partir pour Vieilleville; c'est lui qui plaidera je ne sais quoi contre je ne sais qui. Cette indication doit te suffire. Il m'a gracieusement offert de se charger de tous mes paquets, messages et commissions, et, ma foi, j'en profite pour te le montrer. Il te remettra un bracelet qu'a demandé pour toi à Froment Meurice ta meilleure amie et ton humble servante.

« RITA. »

« Comment se porte le seigneur Audinet, ton futur propriétaire? Je ne sais pourquoi sa figure ne me revient pas, et je ne donne pas mon consentement au mariage. Oui, je t'entends, une fille sans dot ne fait pas ce qu'elle veut. Eh! mon enfant, est-il si dur de mourir fille? Coquette, je lis dans tes yeux que tu ne manques pas de maris. Au moins, ne me prends pas mon Hégelien. Ce n'est pas que j'y tienne, mais un Hégelien est un oiseau rare à Paris. »

VI

« Eh bien! dit le conseiller d'État à son neveu, es-tu content de ta future?

— Oui.... assez.

— Est-elle jolie?

— Charmante.

— A-t-elle de l'esprit?

— Trop.

— Comment, trop!

— Eh! oui, rien ne l'étonne.

— Ah! tu aimes mieux le mystère et les petites filles qui baissent modestement les yeux et regardent les hommes à travers leurs doigts écartés. A ton aise, mon ami, la province est pleine de ces ingénues. Va en province.

— J'y vais.

— Ainsi, tout est rompu?

— Vous m'entendez mal, cher oncle. Rita est tout à fait séduisante, mais....

— Mais elle ne te séduit pas.

— Oui, elle me plaît beaucoup; mais je la trouve

trop raisonnable, trop gaie ; j'ai pour elle beaucoup d'amitié, je n'aurai jamais d'amour.

— Jamais d'amour! ô douleur! Tu comptais donc sur un mariage d'amour?

— Pourquoi non?

— Très-bien, mon ami. Ce *pourquoi non ?* est sublime. Est-ce que l'amour est de ton âge? L'amour, c'est l'Inconnu. Quand on a pénétré cet Inconnu, tout est fini. Toutes les femmes se ressemblent. Les grimaces changent un peu, le son de voix est plus doux ou plus rude, la feuille de figuier est plus ou moins bien taillée, mais le fond est toujours le même. Cléopatre ou Goton, c'est tout un. Oh! si tu n'avais jamais aimé, je comprendrais ton désir.

— J'ai aimé.

— Qui?

— Ni Goton ni Cléopatre assurément, mais de fort aimables créatures qui m'ont été tantôt cruelles, tantôt compatissantes, suivant l'humeur du jour ou les conseils de la nuit, et je vous jure qu'aucune d'elles ne m'a ennuyé ni fait voir deux fois le même spectacle. L'amour est infini et varié comme ce vaste univers. Cher oncle, vous n'entendez plus rien à ces questions. Vous êtes comme un brave vétéran qui a cent fois affronté le feu dans sa jeunesse, mais qui ne connaît plus la manœuvre.

— C'est bon, c'est bon, jeune irrespectueux. Si j'avais le temps, je te ferais voir qu'un vétéran

comme moi manœuvre aussi bien qu'un conscrit.... En résumé, dois-je demander la main de Mlle Oliveira, ou faut-il attendre qu'un rayon d'amour t'illumine ?

— Demandez toujours, cher oncle. Vous pourriez avoir une pire nièce. »

Deux jours après, Brancas partit pour Vieilleville. En ce temps-là, qui déjà pour nous se confond avec celui où Noé jeta l'ancre sur le mont Ararat, les convois du chemin de fer s'arrêtaient à Orléans, et toute la France qui est entre la Loire et les Pyrénées ne connaissait qu'en peinture cette manière de voyager. Il fallut donc monter en diligence à Orléans. Il était minuit, et Brancas, un manteau sous le bras et les mains dans les poches, attendait patiemment dans le bureau que le conducteur donnât le signal du départ. A ce moment, deux dames entrèrent suivies de onze malles, caisses et cartons à chapeau. Cette vue fit blasphémer le facteur, qui croyait son travail terminé. Le conducteur leva les épaules, et Brancas regarda les dames. La plus âgée paraissait avoir cinquante ans et n'avait rien de remarquable qu'uue maigreur assez rare et des grâces pleines d'affectation. Ce n'était pas de quoi séduire le voyageur. En revanche la plus jeune avait les plus beaux yeux noirs qu'on pût voir, et son visage régulier et doux, mais un peu altier, était de ceux

qu'on n'oublie pas. Le Parisien en fut ébloui, et se rangea respectueusement pour lui faire place près du bureau. Elle le remercia par un salut et un demi-sourire auquel Brancas, fin connaisseur en sourires, devina qu'elle avait le sentiment de sa propre supériorité.

« Parbleu! se dit-il, en sortant du bureau de la diligence, voilà une petite personne à qui il ne doit pas être facile de baiser le bout des doigts. Mais qu'elle est belle! Rita est à cent piques au-dessous. »

Sur cette réflexion, il fit le tour de la place du Martroi, en regardant les étoiles, et revint à la diligence au moment où le conducteur, ayant déjà terminé l'appel des voyageurs, criait à tue-tête:

« Monsieur Brancas! en voiture! »

Il se hâta de monter dans le coupé, où déjà les deux dames l'avaient précédé, et s'installa dans un coin avec le soin d'un homme qui remplit scrupuleusement tous ses devoirs envers lui-même. Le postillon fit claquer son fouet, et les quatre chevaux s'élancèrent au galop sur la route de Vieilleville.

Le temps était sombre et pluvieux. La dame maigre, qui occupait l'autre coin du coupé, avança bientôt la tête, et dit d'une voix cadencée :

« Monsieur, voulez-vous avoir la bonté de relever le carreau de votre côté? ma poitrine est si

délicate qu'elle ne peut supporter la fraîcheur de l'air ambiant. »

Le Parisien, déjà plongé dans les délices du premier sommeil, ne répondit rien. La dame irritée se pencha vers lui de nouveau.

« Monsieur, dit-elle avec aigreur, voulez-vous relever le carreau? »

Brancas ouvrit les yeux.

« Plaît-il, madame? que désirez-vous?

— Monsieur, dit poliment la jeune dame, ma mère, qui est malade, vous prie de vouloir bien relever le carreau. »

L'avocat s'empressa de s'excuser et d'obéir. Il est des voix fortes, il en est de sourdes, de claires, d'agréables, de discordantes, d'harmonieuses; il en est qui vont au cœur, il en est qui déchirent le tympan, il en est qui donnent envie de bâiller, il en est qui donnent envie de rire, il en est qui commandent, il en est qui supplient; celle de la jeune dame était mélodieuse et souple, mais un peu saccadée, signe certain d'un esprit pénétrant et gracieux, et d'une rare fierté. Après quelques instants de silence, Brancas regarda sa voisine à la clarté de la lune qui commençait à dissiper les nuages, et s'aperçut qu'elle dormait. Une respiration calme soulevait à intervalles égaux son sein, et de toute sa personne s'exhalait ce divin parfum que donnent la jeunesse, la santé et la grâce. L'avocat se sentit ému.

« Diable! pensa-t-il, deviendrais-je par hasard amoureux de ma compagne de voyage? Ce serait curieux, à la veille d'épouser Rita. Ne faisons pas cette folie. »

Cette sage résolution dura quelques minutes, mais la belle dormeuse fut bientôt la plus forte, et Brancas reprit le cours de ses rêveries.

« Est-elle mariée? Non.... Son mari ne la laisserait pas voyager ainsi. D'ailleurs, elle est bien jeune. On n'est pas plus belle! Voilà une main ravissante.»

Il faut dire que la main était exposée en pleine lumière, blanche, fine, transparente, un peu longue et d'une beauté parfaite.

Un grave accident mit fin aux réflexions sentimentales de l'avocat. La diligence descendait alors le long d'une côte escarpée; le conducteur dormait, et le postillon, ivre ou maladroit, poussait aveuglément ses chevaux. La route, bordée d'un côté par la montagne, de l'autre par un précipice, tournait brusquement vers le milieu de la descente. Tout à coup les chevaux s'emportèrent, prirent le mors aux dents et se précipitèrent au galop. Les deux premiers, dans leur élan, franchirent le parapet peu élevé qui servait de garde-fou le long du précipice, et la diligence elle-même demeura comme suspendue et prête à se jeter dans l'abîme. Le postillon, renversé par le choc, tomba de son siége; les voyageurs poussaient des cris, cherchant

à ouvrir les portières et s'embarrassant mutuellement dans leurs efforts. Tout paraissait perdu.

Seul, l'avocat gardait son sang-froid. Sans s'émouvoir du tumulte et aussi libre d'esprit que s'il eût été dans un salon, il ouvrit promptement la portière et dit à sa voisine toute tremblante :

« Ne craignez rien. Suivez-moi. Je réponds de vous. »

En même temps il sauta à terre et se trouva hors de danger ; mais le plus difficile était encore à faire. La dame sèche criait de toutes ses forces : « Sauvez-moi ! sauvez Claudie ! » et lui tendait les bras.

Brancas, mettant le pied sur la roue de la diligence, malgré le danger d'être renversé et écrasé sous les pieds des chevaux, dit d'une voix forte :

« Donnez-moi la main, ou vous êtes perdue. »

En même temps, les chevaux firent un violent effort pour se dégager, et la voiture recula. Claudie, éperdue, s'élança dans les bras du Parisien, qui l'enleva rapidement et la mit en sûreté.

« Monsieur, sauvez ma mère ! » s'écria-t-elle.

Déjà la diligence, penchée sur le talus, perdait l'équilibre et allait rouler au fond du précipice ; la dame sèche, épouvantée, sortait à demi du coupé sans oser sauter à terre et poussait des cris épouvantables. Le Parisien la saisit brusquement à bras le corps, l'enleva et la remit, non sans danger, aux mains de sa fille.

Au même moment, un grand cri se fit entendre. La diligence et les chevaux roulèrent et se brisèrent au fond de la vallée. Heureusement, le conducteur et le postillon, qui s'étaient relevés sans graves contusions, avaient eu le temps de dégager les autres voyageurs. Tout le monde frémit, et Claudie s'écria :

« Ah ! monsieur, nous vous devons la vie ! »

Brancas reçut avec modestie ce remercîment et ceux de sa mère.

Le danger passé, on tint conseil. Les voyageurs étaient à deux lieues du relai le plus proche. Le conducteur, forcé d'annoncer cette triste nouvelle, fut couvert de malédictions, aussi bien que le postillon malencontreux.

« Qu'allons-nous faire? disait en gémissant la dame sèche. Il est trois heures du matin ; nous gèlerons. Ce conducteur veut nous faire périr ! J'écrirai à l'administration des Messageries, et je le ferai destituer. Brrr ! qu'il fait froid !

— Madame, dit Brancas, je vais descendre et chercher votre châle qui est resté dans la voiture.

— Monsieur, dit la dame sèche en minaudant, je ne sais si je dois.... »

Au fond, elle brûlait d'envie de le voir descendre. Brancas le comprit, et, s'accrochant avec les mains aux arbustes, posant le pied avec précaution dans

les moindres saillies du rocher, à la clarté de la lune, il commença cette périlleuse descente.

« Laissez le châle! lui cria le conducteur, vous allez vous casser le cou! »

Mais Brancas ne l'écoutait pas. Tout à coup, une grosse pierre sur laquelle ses pieds étaient appuyés glissa, et il parut près de rouler la tête la première dans le précipice. Heureusement il vit le danger et, par un effort désespéré, il reprit l'équilibre et parvint sans accident au fond de la vallée.

Les voyageurs restés sur la route le regardaient avec une inquiétude mêlée d'admiration.

« Voilà un gaillard qui ne manque pas de sang-froid, dit le conducteur. Au diable si je risque jamais ma peau et mes os pour aller chercher un châle. »

La dame sèche l'entendit et répliqua sur-le-champ :

« Ces hommes sont égoïstes et lâches! »

Le conducteur vit bien qu'il n'était pas de force à soutenir une conversation qui débutait si vivement, et, ramassant le sac de dépêches qu'il s'était hâté de jeter hors de la diligence, il se mit à la tête de la caravane et prit le chemin du relais. Les voyageurs le suivirent clopin-clopant, demi-endormis, demi-éveillés, mais grognant tous avec un parfait ensemble.

Enfin, l'avocat reparut, chargé de vêtements de

toute espèce, parmi lesquels le châle de la dame sèche et ses socques. La dame sèche se confondit en remercîments auxquels il répondit de son mieux.

Après quelques minutes, que les trois voyageurs employèrent à se rouler dans leurs châles et leurs manteaux, la vieille dame prit le bras de l'avocat et ils se hâtèrent de rejoindre les pauvres diables moins heureux qui étaient déjà en marche.

« Vous êtes Parisien, monsieur? dit la dame sèche.

— Oui, madame, et vous aussi, sans doute? répondit Brancas.

— Non, monsieur, répliqua fièrement la dame sèche, mais il n'a tenu qu'à moi d'habiter Paris, et nous y avons des amis haut placés. M. Duverney, mon cousin, qui est chef de bataillon dans la garde nationale, dîne avec Louis-Philippe trois fois par an.

— Diable! dit le Parisien, c'est un heureux homme que M. Duverney; est-ce qu'il est fonctionnaire public?

— Non, monsieur, il est bottier, dit Claudie.

— Il est bottier, reprit la mère; mais il n'était pas né pour faire des bottes. Il a publié, en 1835, un poëme dramatique intitulé : *la Danse macabre*, que Victor Hugo appelait le « monument impérissable du dix-neuvième siècle. » Je me rappelle

encore les derniers mots de la lettre de Victor Hugo :

« *Lisez la Bible et Homère, mon cher Duverney.*
« *Nourrissez-vous de cette moelle de lion.* »

— Peste ! dit l'avocat, c'est un brevet d'immortalité, cela.

— N'est-ce pas, monsieur ? Eh bien ! le public est si peu connaisseur qu'il ne s'en est pas vendu six exemplaires, et cependant je vous jure qu'il n'y manquait aucune des épices de la vraie poésie. On y voyait des femmes séduites par des gnômes, des poëtes plus beaux que le jour assassinés la nuit par de jeunes princesses mal élevées, des rois qui s'embusquaient au détour des rues pour poignarder lâchement de sublimes boulangers. Monsieur, c'était une bénédiction. J'ai compté vingt-cinq personnes qui mouraient de mort violente en six mille vers. Notez que je laisse de côté les menus crimes, les petites trahisons, les viols, les adultères et autres incidents tragiques.

— Six exemplaires vendus !

— Oui, monsieur, six.

— Au moins Louis-Philippe avait acheté l'un des six, puisqu'il a tant d'amitié pour M. Duverney ?

— Sa Majesté se soucie bien de poésie ! La première fois que M. Duverney dîna aux Tuileries, Louis-Philippe lui parla de ses bottes pendant un

quart d'heure. Pas plus de *Danse macabre* que sur la main. Monsieur, mon cousin était si outré qu'il allait voter pour le candidat de l'opposition. Heureusement le ministre de l'intérieur l'apprit et lui envoya la croix. Depuis ce temps, mon cousin est tout dévoué à la dynastie, et le roi ne fait rien sans lui demander conseil. Oh! c'est un homme de caractère que mon cousin Duverney. Il l'a dit bien souvent au roi : « Sire, tenez tête aux Anglais, développez « le commerce, encouragez l'industrie, rendez le « peuple heureux, et je réponds de tout. On ne « connaît ses vrais amis que dans l'adversité; mais « si vous êtes malheureux quelque jour, j'irai vous « consoler dans votre exil. Vos pairs et vos députés « pourront vous trahir, mais jamais Duverney ne « vous manquera. »

— Et qu'a répondu le roi?

— Ma foi, le roi en est très-flatté; c'est que Duverney le ferait comme il le dit. »

Le Parisien s'amusait fort de l'histoire du sieur Duverney, chef de bataillon dans la garde nationale, et ami dévoué, mais indépendant, du roi Louis-Philippe. Il n'eut pas de peine à reconnaître dans la dame sèche un des individus les plus distingués de cette belle famille de vertébrés, mammifères, bipèdes, imberbes, aux doigts unguiculés, aux dents incisives, canines et molaires, qui, sous prétexte de poésie, ont agacé, depuis trente ans,

un nombre considérable de maris de province. Il devina qu'elle devait être poëte, et, moitié pour entretenir la conversation, moitié pour gagner sa confiance :

« Vous aimez la poésie, madame ? dit-il.

— Qui ne l'aimerait, s'écria-t-elle avec enthousiasme. N'est-ce pas aux poëtes que nous devons les jouissances les plus pures et les plus sublimes ? Le poëte n'est-il pas le maître souverain de la nature ? Sur sa palette magique le bleu de cobalt se fond avec le blanc d'argent, et le carmin avec la terre de Sienne. La poésie, c'est l'azur du ciel où se perdent des millions d'étoiles ; c'est la profondeur insondable de l'Océan qui cache à nos yeux des amas innombrables d'êtres animés, comme nous fils de l'Éternel.

— Maman, interrompit Claudie, marchons plus vite, il fait froid. »

La dame sèche jeta sur elle un regard courroucé.

« Ma chère enfant, répliqua-t-elle d'un ton aigre-doux, je marche comme il me plaît. Ce n'est pas à mon âge qu'on reçoit des leçons de sa fille.

— Permettez-moi, mademoiselle, de vous offrir mon manteau, dit Brancas.

— Vous êtes bien bon de faire attention aux discours de cette petite sotte, reprit la dame sèche. Elle n'a parlé que pour m'interrompre.... Où donc en étais-je, s'il vous plaît ?

— Vous faisiez, madame, l'éloge de la poésie, dit le Parisien qui se mordait les lèvres pour ne pas rire.

— C'est cela ; j'y suis.... Mais que dire des mains où la poésie est tombée? Où trouver cette magnifique déesse à la démarche majestueuse, à la robe flottante, au visage mobile, tour à tour riant et sombre, doux et terrible, joyeux et mélancolique, qui se plaît aux festins, aux combats, aux discours des sages et au tumulte des multitudes, qui souffle à son gré l'amour ou la haine, qui tient dans sa main le cœur des hommes et la destinée des empires? Où trouver ce génie si souple, si étendu, si sublime, si profond et si varié que la poésie demande au poëte? Les hommes avec leurs froids calculs, leur stérile bon sens, l'horreur qu'ils ont de l'idéal, peuvent-ils atteindre à ce sommet? Ils ne le peuvent pas, ils reculent épouvantés, et, découragés eux-mêmes, ils cherchent à décourager les plus braves. Trop faibles pour tenter l'escalade, ils renversent à coups de sottes plaisanteries les échelles déjà dressées contre le rempart, ils tirent par les pieds ceux qui de la tête touchent déjà les créneaux! Ah! monsieur, que de génies inconnus, que de grands esprits végètent en province, à qui l'occasion seule a manqué pour soulever le monde! Que de femmes, peut-être égales par la pensée à cette femme illustre qui est l'un des premiers écrivains de ce siècle, s'éteignent tous les jours dans la mort

lente des travaux domestiques, des bas à tricoter et des chemises à recoudre! Ah! qu'il est dur d'habiter Vieilleville! »

Pendant cette tirade, le Parisien regardait la belle Claudie qui donnait des signes non équivoques d'impatience. Tout à coup, il se retourna, frappé des derniers mots qu'avait prononcés la dame sèche.

« Vous allez à Vieilleville, madame? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, et vous?

— Moi aussi, madame. Est-ce un beau pays?

— Vous ne le connaissez pas! C'est inconcevable. On m'avait bien dit que les Parisiens n'étaient pas forts en géographie, mais cela passe les bornes. Vieilleville, monsieur, est une grande ville de trente mille âmes, perchée sur une colline assez élevée. Les Romains l'ont bâtie, les Anglais l'ont prise, les protestants l'ont brûlée, la cour royale y rend ses arrêts, l'évêque y fait ses mandements, le recteur ses circulaires, et le préfet y trône. Avez-vous des amis à Vieilleville?

— Je n'ai, madame, d'autre ami que mon client, M. Athanase Ripainsel.

— Vous êtes avocat, monsieur?

— Oui, madame. »

La conversation devint bientôt plus intime. La dame sèche apprit à Brancas étonné qu'elle s'appe-

lait Mme Bonsergent, que Mlle Claudie était l'amie de pension de Mlle Rita, et qu'elles venaient de visiter un oncle à succession qui habitait Orléans.

Enfin, l'on atteignit le relais, et les voyageurs fatigués et à demi gelés purent s'asseoir et se reposer au coin d'un bon feu. Le reste du voyage se fit sans accident, et une nouvelle diligence, chargée des bagages de l'ancienne qu'on retrouva en fort mauvais état au fond du précipice, déposa Brancas à la porte de son ami Ripainsel. Au moment de quitter les dames, il demanda poliment à Mme Bonsergent la permission de se présenter chez elle et de lui porter le bracelet que Mlle Rita envoyait à son amie. La permission fut accordée avec empressement, et le Parisien entra gaiement dans la maison de son hôte.

VII

Celui-ci l'attendait sur le seuil et lui ouvrit les bras avec effusion. C'était un grand et gros garçon de magnifique encolure, fort comme le Grand Turc en personne, cavalier achevé, fantassin médiocre, enragé chasseur, ami de la bonne chère et des

festins, bien portant, content de vivre, riche et, partant, recherché des filles à marier, mais inclinant par goût vers les cuisinières, dont la conquête est plus facile et moins embarrassante.

Après les premiers embrassements :

« Avant tout, dit-il, il est tard, allons souper; nous causerons d'affaires après boire, c'est la bonne manière. »

La maison d'Athanase Ripainsel, vaste, antique, ornée de deux tourelles et d'un parc immense, méritait le nom de château. Elle fut construite vers 1512, par un compagnon d'armes de Bayard et de La Palisse, demi-héros, demi-sacripant, qui avait fait de bonnes affaires dans les guerres d'Italie. Riche du pillage de Brescia, il fit dessécher, à grands renforts d'argent, d'immenses marais, et fit ériger ses domaines en baronnie. Le père d'Athanase, associé de son frère dans les fournitures des armées impériales, acheta la plus grande partie de ce domaine et le château acquis à la nation par la fuite du propriétaire, qui fut tué en 1795 dans les rangs de l'armée de Condé. Le vieux Ripainsel, qui visait au solide, vendit les grilles de bronze doré qui remplaçaient les vieux remparts et défendaient, depuis 1750, l'entrée de la grande cour du château. Les oies, les canards et les poules prirent possession de la pelouse, et les vieux bahuts indestructibles du seizième siècle, qui n'étaient pas encore à la mode

à Paris, furent le seul ornement de cette antique demeure.

Athanase et le Parisien s'assirent seuls devant une table somptueusement servie. La province, où tout abonde et à bon marché, entend mieux la vie comfortable que Paris, où tout est sacrifié à la mode et à l'apparence. Après souper, lorsque les deux convives, pleins de cette voluptueuse satisfaction que donne la conscience du devoir accompli et de l'appétit satisfait, eurent allumé des cigares et mis les coudes sur la table, Ripainsel expliqua son affaire. L'avocat l'écouta attentivement, fit quélques questions, prit des notes, et conclut, au bout d'une demi-heure, en disant :

« Ton affaire est sûre. Nous prouverons la captation, et nous reprendrons les deux millions. Parlons maintenant d'autre chose. Connais-tu Mlle Claudie Bonsergent?

— La fille du major Coupe-en-Deux? Parbleu! si je la connais? c'est la merveille de Vieilleville; une jolie fille, noire de cheveux, blanche de peau, droite, gracieuse, un peu maigre, fort spirituelle, élégante au suprême degré, qui lit des romans et qui rêve, dit-on, d'en être l'héroïne; en un mot, la digne héritière de la rêveuse et sensible Élodie. Mais toi-même, où l'as-tu rencontrée? »

Brancas raconta les malheurs de ses compagnons de voyage.

« D'où vient ce nom du major Coupe-en-Deux? dit-il en terminant.

— Je ne sais trop. Le vieux major, qui a fait depuis Austerlitz toutes les guerres de Napoléon, était, dit-on, l'une des premières lames de l'armée. Il ne se donnait pas un coup de sabre au régiment où il ne fût juge, acteur ou témoin. C'était la manie de ce brave homme, aujourd'hui pacifique et doux comme un marguillier de paroisse. Ses camarades disent qu'à l'espadon il était sans pareil et citent des bras enlevés, des jambes coupées, des têtes fendues jusqu'à l'épaule comme au temps des paladins. Ce vieux-là et le colonel Audinet, surnommé Malaga, ont brisé plus de cervelles autrichiennes, turques, russes, anglaises, espagnoles, qu'il n'y a de jours dans l'année.

— Le récit de leurs campagnes doit être amusant.

— Oui, pendant une heure. Ces vieux braves ont vu toute l'Europe sans s'étonner, mais aussi sans y rien comprendre. Le colonel Audinet peut te dire, à un centime près, ce que coûtent les tables d'hôte de Madrid, de Badajoz, d'Oporto, de Vienne, de Berlin et du Caire, où se mangent les meilleurs melons, où se vend le vin le moins cher; mais là s'arrête sa science. C'est un spectacle curieux que de les entendre discuter les mérites comparés de l'infanterie et de la cavalerie. Chacun d'eux tient que son arme a décidé de tout dans toutes les ba-

tailles. Quant à l'artillerie et au génie, tu devines que ce sont les goujats de l'armée.... Quel intérêt peux-tu prendre à ces braves gens?

— Moi! aucun, dit Brancas d'un air détaché. Que ferais-je d'un vieux soudard, de sa fille qui est jolie, c'est vrai, mais qui n'a pas dit six paroles, et de sa femme pour qui *Valentine*, *Indiana*, *Jacques* et *Mauprat* sont les quatre Évangélistes? »

Athanase prit un air mystérieux.

« Écoute, dit-il, tu es mon ami et mon hôte, je dois te prévenir des piéges qu'on peut te tendre. Défie-toi d'Élodie.

— Qu'est-ce qu'Élodie?

— C'est le petit nom de Mme Bonsergent, la femme la plus poétique et la plus insupportable de l'arrondissement. Élodie sera une effrayante belle-mère, si jamais elle devient belle-mère, et tout le monde en doute. Élodie est rêveuse, Élodie a des spasmes nerveux, Élodie a de l'esprit, de la bonté même et du dévouement pour ses amis; elle a de tout, excepté du bon sens. Je parie qu'elle t'a parlé poésie?

— Tu l'as deviné.

— Parbleu! elle ne fait pas autre chose. La pauvre femme, qui peut-être avait l'étoffe d'une Sapho, mourra de désespoir en raccommodant les vieux habits du major Coupe-en-Deux. Que veux-tu? Sapho n'a jamais reprisé la tunique du beau

Phaon ; je ne sais qui faisait le ménage ; peut-être en ce temps-là ne dînait-on pas. On vivait de pain et d'olives ou de raisins confits ; mais le major Coupe-en-Deux n'entend pas de cette oreille-là. Le vieux brave aime à bien vivre, et s'il laisse en toute chose le ministère de l'intérieur à la sensible Élodie, c'est à la condition de bien dîner.

— Qu'ai-je à craindre d'Élodie?

— D'elle seule, rien ; de sa fille, tout. Claudie est d'autant plus dangereuse, qu'on trouverait difficilement une femme plus aimable à Vieilleville. C'est un mélange de grâce, de hauteur, de franchise et d'impertinence qui ne laisse indifférent aucun de ceux qui l'approchent.

— Ah ! ah ! tu t'es trahi, dit le Parisien. Ce portrait est d'un amoureux dédaigné.

— Dédaigné, c'est possible, répliqua Ripainsel, car je crois que la petite personne se regarde comme très-supérieure au reste de l'univers, mais amoureux, oh ! non. Athanase Ripainsel n'est pas homme à perdre son temps et à pousser d'inutiles soupirs. Grâce au ciel, ajouta-t-il en frisant sa moustache entre ses doigts, je n'en suis pas réduit à me morfondre aux pieds d'une coquette, et qui pis est, d'une fille sans dot.

— Sans dot ?

— Qu'est-ce que deux cent mille francs, dont un tiers à peine comptant ?

— N'es-tu pas riche, toi? demanda, après un instant de silence, l'avocat à son ami.

— Bah! un pauvre million, est-ce de quoi faire figure? Supposons trois enfants dans le ménage, c'est une moyenne raisonnable. Que je vive encore trente ou quarante ans, eux et ses enfants tireront la langue; il faudra retenir des places à l'hôpital.

— Eh bien, ils travailleront. Est-ce une perspective si alarmante?

— Travailler, travailler! tu parles de cela fort à l'aise. Quel travail peut-on faire, je te prie, quand on a été bercé dans un million? Plaider? ne plaide pas qui veut. Juger, ou demander en patois judiciaire la tête des gens? Veux-tu prendre en main la cause de la Providence, qui seule, en ce monde, distingue le juste de l'injuste? Ouvrir boutique, acheter, vendre, amorcer le public, ruiner ses concurrents, mentir, faire des prospectus, côtoyer cent fois le Code et se garder de ses précipices? J'aimerais autant greffer des roses, comme le major Coupe-en-Deux.

— Le major est jardinier?

— Jardinier passionné. Élodie lui permet les choux en faveur des tulipes, des camélias et des rhododendrons.

— Et Claudie?

— Bon! dit Ripainsel en riant, je vois l'effet de mes avertissements. Tu vas, comme les enfants,

te brûler les doigts à la chandelle. A ton aise, mon ami.

— Quelle folie! Je la connais à peine.

— Prends garde d'apprendre trop tôt à la connaître. Si Élodie te guette, tu es un homme perdu. Tu ne connais pas la force d'attraction de la dame.

— Va, je ne risque rien. Je serai marié dans trois mois.

— A qui?

— A la fille de M. Oliveira.

— Le député de Vieilleville?

— Lui-même. Le connais-tu?

— Si je le connais! Je suis le chef de l'opposition dans ce pays et son successeur désigné.

— Diable! nous sommes rivaux.

— Rivaux! Tu veux être député à Vieilleville, toi qui peux être élu à Paris!

— Paris est plus beau, mais Vieilleville est plus sûr.

— Et c'est ta raison principale pour épouser Mlle Oliveira?

— Principale, non, mais c'est une des meilleures.

— Pauvre Rita! dit Athanase d'un air mélancolique.

— Est-ce que tu la connais! demanda Brancas étonné.

— Sacrifiée aux calculs du père Oliveira!...

— Comment! sacrifiée?...

— Immolée à l'ambition d'un avocat!

— Immolée?

— Brûlée comme Iphigénie sur le bûcher de l'amour filial!...

— Ah çà! que veux-tu dire? et quelle preuve as-tu du sacrifice? Es-tu son confident?

— Moi! non.

— Son ami?

— Non.

— Son père? son frère?

— Non, j'ai dansé avec elle chez le préfet.

— Je respire.... Eh bien! me crois-tu à l'abri des regards de la belle Claudie!

— Il ne faut jurer de rien. Heureusement, là aussi, la place est prise.

— Elle a un amant?

— Un amant? Non, mais un mari désigné.

— Quelle espèce d'homme est-ce!

— Ah! ah! pour un homme à demi marié, tu es bien curieux, mon gaillard.

— C'est l'influence de la province. Continue.

— D'un cuistre à ce mari désigné la distance est petite. C'est le sieur Audinet, secrétaire général de la préfecture, fils aîné du colonel Malaga, menteur, rogue, insolent avec les faibles, pliant les épaules devant les forts, vil partout, auteur présumé de vingt lettres anonymes, collectionneur de soufflets qui tombent sur sa joue plus dru que grêle,

homme d'esprit d'ailleurs (à ce que disent les dames, car pour moi je n'y connais rien), mais l'un des plus lâches coquins qui déshonorent ce pays.

— Et elle l'aime?

— Non; mais elle le supporte, et l'épousera, je le crains.

— Comment! il ne se trouve personne pour faire concurrence à cet aimable garçon?

— Il s'en trouvera mille dès qu'elle sera mariée; mais on n'épouse pas une fille trop bien élevée, trop jolie, trop élégante, et de qui la toilette seule coûtera peut-être quinze cents francs par an; c'est-à-dire le revenu de la dot. C'est un diamant, mais la monture est trop chère. Les femmes sont devenues des objets de luxe, comme les chevaux anglais. Elles jouent du piano comme Thalberg, elles chantent en montrant le blanc des yeux, elles se coiffent tous les jours *à l'instar de Paris*, elles récitent George Sand et cachent sous leur chevet les poésies d'Alfred de Musset; elles s'habillent à trois heures de l'après-midi pour faire des visites et médire du prochain. Où veux-tu qu'elles prennent le temps de faire le ménage? Aujourd'hui, le mariage est un casse-cou. Aussi, vois-tu comme il est passé de mode?

— Pas trop. On se marie quelquefois à Paris.

— Parbleu! et à Vieilleville aussi; témoin Élodie. Mais Élodie s'est mariée à trente ans, et par quel

heureux hasard ! Le major Bonsergent, usé par quinze campagnes et par dix ans de vie de garnison, poli par le frottement comme un caillou de grand chemin, jauni, bruni, ridé, mais ferme encore sur les arçons et astiqué comme un fourniment les jours de parade, la vit à la messe, la demanda le soir en mariage et l'obtint sur-le-champ, l'heureux gaillard. Mais ce sont là des coups de fortune sur lesquels il est imprudent de compter. Ces vieux soldats de Napoléon sont d'une naïveté incomparable. Habitués à obéir sans raisonner, ils ont porté au logis cette habitude des camps, et les femmes en ont profité ; elles ont mis sur leur dos tout le fardeau de la vie, et se sont occupées à soigner les poules, opération qui ne les fatigue pas beaucoup.

— Tu n'es guère indulgent pour le sexe enchanteur !

— Eh ! mon ami, de qui dit-on du mal si ce n'est de ceux qu'on aime?

— Voilà une maxime bien relâchée, dit Brancas. Bonsoir, je vais dormir. »

Ripainsel le conduisit lui-même dans la chambre qui lui était destinée. Des fenêtres de cette chambre, située au second étage, à cinquante pieds du sol, on apercevait au loin par-dessus les arbres du parc qui descendait en pente rapide vers la rivière, les lumières des maisons de Vieilleville.

« La ville, dit Athanase à son hôte, est à une lieue

d'ici. Tu trouveras dans mes écuries un tilbury et deux chevaux, l'un de selle, et l'autre de voiture, dont je te prie d'user et abuser.

— Et toi?

— Il me reste encore trois chevaux pour moi seul.

— Le neveu de Caius-Gracchus est un grand seigneur, » dit en riant Brancas, qui s'endormit en rêvant de la belle Claudie.

VIII

Vieilleville, que peu de voyageurs ont visitée, est l'ancienne capitale d'une des plus belles provinces de l'Ouest. Des rues étroites, tortueuses et sales, des magasins où l'acheteur ne voit goutte, une cathédrale assez laide, où l'on trouve le portrait de saint Prétextat, le galant chapelain de sainte Aldegonde, de vieilles églises moisies que les antiquaires gardent religieusement par amour de ce qui est malpropre et de ce qui encombre la voie publique, voilà les monuments qui recommandent Vieilleville à la curiosité des Anglais.

La maison du major Bonsergent était située dans

le faubourg, au delà de la rivière, à quelques pas de l'octroi. Le major, amateur passionné de l'horticulture, l'avait fait bâtir lui-même à l'entrée d'un grand jardin, qui était, avec sa fille, son amour et sa joie. La façade, par une bizarrerie d'homme de goût, qui n'est pas rare en province, était tournée vers le jardin. Du reste, exposée au midi et revêtue des fleurs bleues de la clématite, du liseron aux fleurs campanulées où le jaune, le blanc et le bleu s'unissent dans une admirable harmonie, et des grappes rouges de la glycine écarlate, elle annonçait à tous les yeux la maison d'un vieux soldat de Napoléon, à qui le repos était devenu cher après tant de combats livrés et tant de courses inutiles de Cadix à Moscou.

Un rez-de-chaussée, élevé d'une marche au-dessus du jardin, un premier étage et un grenier composaient toute la maison. Elle était partagée en deux parties égales par la porte d'entrée. A droite, on trouvait la cuisine, commode et spacieuse, avec une grande cheminée sous le manteau de laquelle on pouvait se réunir en hiver et causer gaiement à la lueur du foyer; plus loin, la salle à manger, lambrissée de bois de chêne et garnie d'immenses armoires. A gauche étaient le salon et la chambre à coucher du vieux Bonsergent. Au-dessus, les deux chambres de la belle Claudie et de sa mère. Partout, à profusion, entraient l'air et le soleil.

Dis-moi où tu loges, je te dirai qui tu es. Cette maison, unique à Vieilleville et reluisant d'une propreté hollandaise, était le fruit des méditations réunies du major et de sa femme que tout le monde appelait la rêveuse Élodie. Mme Bonsergent, avant son mariage, avait ébauché bien des romans sans en terminer aucun. A la fin de l'Empire, les maris étaient rares, et les guerres du grand Napoléon avaient si fort éclairci les rangs des hommes nubiles qu'un mari bien portant, bien constitué, ni trop gras, ni trop maigre, ni trop grand, ni trop petit, ni trop froid, ni trop jaloux, ne s'obtenait qu'au poids de l'or. Élodie, trop enorgueillie de son génie et de sa beauté pour comprendre ce simple calcul de statistique, se trouva, vers 1825, comme la fille dont parle La Fontaine, fort aise et fort contente d'épouser.... le major Bonsergent. En huit jours, l'affaire fut bâclée et le major s'aperçut, un peu tard, que la poésie est le plus dangereux de tous les ingrédients qui entrent dans la composition d'un ménage.

Ce n'est pas que le brave homme eût à se plaindre de la fidélité de sa femme. Non, grâce au ciel, Élodie, sans être exempte de coquetterie, n'eut jamais d'amant. Fût-ce piété, mépris du sexe masculin, crainte du redoutable major, dont la réputation de sabreur effrayait les plus braves, ou ces trois motifs ensemble, Bonsergent évita le triste

sort dont le menaçaient les aspirations poétiques de sa femme.

Mais de quelles angoisses paya-t-il cette fidélité? Avec l'âge, l'imagination ardente et rêveuse de la belle Élodie tournait à l'aigre, comme le lait trop longtemps conservé; son caractère impérieux et violent ne supportait plus aucune résistance, et les discours les plus étranges retentissaient du matin au soir dans la maison du major. Celui-ci, toujours impassible et calme dans la tempête, haussait les épaules, allumait sa pipe et cherchait un asile au jardin.

Ce sang-froid du véteran accoutumé au bruit du canon et au sifflement de la mitraille exaspérait la nerveuse Élodie. Pourquoi ne pas l'avouer? Le major n'avait rien d'idéal. Il ne soupçonnait même pas la vraie cause des colères toujours renaissantes de sa femme. Philosophe patient, endurci au malheur par les secousses de la guerre des guérillas d'Espagne, toujours sur ses gardes et prêt à tous les périls, mais positif et sage, préoccupé de la réalité présente et non des rêveries féminines, il excitait, sans se douter de rien, l'indignation de Mme Bonsergent. Cet enfant du dix-huitième siècle, qui avait sabré sans relâche de 1798 à 1815, ne se doutait pas des ravages que la lecture de Byron et de Chateaubriand avait faits dans l'âme de sa femme. Il n'avait jamais lu *René* ni le *Corsaire*, et s'il les avait lus, il

n'aurait rien compris à ces tourments imaginaires. Il considérait la *Henriade* comme le plus beau des poëmes épiques et le plus durable monument de la langue française; il déclamait avec complaisance ces beaux vers :

> Je chante ce héros qui régna sur la France
> Et par droit de conquête et par droit de naissance.

Et le reste. La *Henriade* et les tragédies de Racine et de Corneille étaient pour lui le sommet de toute littérature et de toute poésie. En vérité, je vous le dis, ce Français de la vieille roche était un homme de sens. Qu'avons-nous gagné à épeler Shakspeare et Goethe, ces fils d'une race étrangère? Sommes-nous bien sûrs d'entendre *Hamlet* et de déchiffrer *Faust* ou *Wilhelm Meister?* De bonne foi, est-il un Français qui puisse se flatter de pénétrer ces imaginations germaniques?

Au reste, on se tromperait si l'on croyait que le major Bonsergent fût inquiet des rêveries poétiques de sa femme. Le vieux guerrier n'était pas de cette race héroïque et naïve qui, sans savoir pourquoi, emboîta le pas derrière Napoléon depuis Iéna jusqu'à Waterloo. Sous le voile d'une tendresse conjugale qui avait passé en proverbe à Vieilleville, il cachait cet égoïsme savant, délié, poli, délicat, bienveillant, circonspect qui est la plus utile de toutes

les vertus sociales. Attentif à ne blesser personne, parce que la vue d'un visage attristé aurait troublé sa douce quiétude, plus attentif encore à n'écouter jamais les discours de ses voisins, il feignait de croire à l'amitié de tout le monde, et passait pour un bon homme simple et doux qu'on se fût fait scrupule de tromper. De plus, sa fermeté connue inspirait le respect, et sa réserve éloignait la familiarité. Habile à gouverner sa fortune aussi bien qu'à en user, il jouissait de la considération que la province accorde si volontiers aux gens qui n'ont besoin de personne. Son ami le plus intime était le colonel Audinet, surnommé *Malaga,* du pays où il avait fait sa fortune.

Le colonel Audinet était un grand diable osseux, sec, dont la face triangulaire, pourvue de deux yeux gris, brillants et durs, enfoncés sous d'épais et noirs sourcils, effrayait tous ses compatriotes. Les moines espagnols pris les armes à la main et fusillés étaient le moindre de ses exploits. Après tout, c'étaient des ennemis et des ennemis féroces; mais le colonel ne revint pas les mains vides de ce pays de l'or. Les bons habitants de Vieilleville qui l'avaient vu, tout enfant, rôder pieds nus dans la rue de *la Queue-des-Vaches* furent, émerveillés de le revoir, après vingt ans de combats, acheter, comme le lieutenant de la *Dame-Blanche,* un château et une terre de huit cent mille francs sur ses économies. Encore vit-on bientôt qu'il n'a-

vait pas vidé son sac. Il prêtait sans façon à quinze ou vingt pour cent, sur bonne hypothèque. Terrible aux Français comme à l'ennemi, il conduisait ses huissiers à la bataille et expropriait impitoyablement ses débiteurs. Un de ces malheureux, cruellement poursuivi, mit le feu à l'un de ses bois. Le colonel, prévenu à temps, l'éteignit seul avec ses domestiques. Pas un habitant de Vieilleville n'avait voulu lui porter secours, quoique le bois fût voisin de la ville. Le colonel, sans s'émouvoir ni daigner demander justice aux magistrats, se mit lui-même à la recherche de l'incendiaire, le joignit et le bâtonna de telle sorte que le pauvre homme mourut à l'hôpital deux jours après. L'affaire n'eut pas de suites, et ce terrible châtiment fit trembler tous les ennemis du vieux *Malaga*.

Ces deux hommes, si différents l'un de l'autre, dont la confraternité d'armes expliquait seule l'intimité, se promenaient côte à côte dans le jardin du major.

« Eh bien ! dit le colonel, quand ferons-nous ce mariage ?

— Quel mariage ? répondit Bonsergent.

— Parbleu ! celui de nos enfants. L'as-tu oublié ?

— Claudie est si jeune !

— Elle est grande comme père et mère ! »

Le major, sans répliquer, tira de sa poche une petite serpe et se mit à tailler un églantier.

« Voyons, reprit le colonel, laisse là ta serpe et réponds-moi. J'ai huit enfants, chacun desquels recevra cent mille francs le jour de son mariage. Mon fils Audinet est secrétaire général de préfecture.

— Vois-tu ceci? interrompit le major.

— Oui! c'est un bourgeon. Après?

— Un bourgeon! c'est bientôt dit; mais quel bourgeon?

— Qu'en sais-je? »

Bonsergent éleva le bourgeon à la hauteur de ses yeux, le tourna, le retourna, le contempla quelque temps avec amour, et se penchant vers le colonel :

« C'est le *géant des batailles!* dit-il.

— Ah! tant mieux.... Il sera préfet avant deux ans.

— Qui? le *géant des batailles?*

— Non, non, mon fils Audinet!

— Oui, c'est un garçon d'avenir, et je ne suis pas inquiet de son avancement.... Où diable vais-je le placer?

— Audinet?

— Eh! tu ne parles que de ton Audinet. Je te parle de mon *géant des batailles*. Tiens, voici la rose jaune à fleurs doubles d'un vermeil orangé à l'intérieur, *rosa sulphurea*, n'est-ce pas joli? Mais ce jaune ferait tort au rouge écarlate de mon beau *géant*. Ah! vois-tu ma *pimprenelle à fleurs de ciste*? Ses larges

fleurs blanches feront valoir le *géant*.... Tu hausses les épaules? Ignorant! Comme si ma *pimprenelle* ne valait pas toutes les préfectures de France! Voyons, tu disais que ton Audinet sera préfet dans deux ans?

— Préfet ou député.

— Député! voilà qui va bien. Dans quel arrondissement, je te prie?

— A Vieilleville.

— De mieux en mieux. Tu lui donnes ta voix, je pense?

— Parlons sérieusement, dit le colonel. Audinet devait avoir cent mille francs le jour de son mariage avec Claudie; mais en ta faveur et pour qu'il soit député, je doublerai la dose; cela te convient-il?

— Vrai? tu feras cette belle action, mon vieux Malaga? Eh bien! tu vaux mieux que ta réputation, et mieux que ton fils. Cela te fâche. Eh! mon ami, depuis soixante ans que nous avons ensemble roulé à travers le monde, nous devons nous connaître à fond, et nous pouvons parler franchement.

— Voyons. Que lui reproches-tu? Il n'est pas prodigue.

— Pas assez. J'aimerais mieux qu'il jetât l'argent par les fenêtres.

— Un argent si durement gagné!

— Je le crois bien! Tu as eu assez de peine à desceller cette pauvre sainte Vierge en or massif dans la chapelle des dominicains de Malaga! Dieu! qu'elle

était lourde! Deux hommes avaient peine à la soulever. T'en souviens-tu?

— Bonsergent! dit le colonel d'un ton sévère.

— Que crains-tu? Personne n'écoute. Et ce martyr de Velasquez dont le gouvernement t'offrit vingt mille francs l'an dernier, que de peine t'a coûté l'emballage!

— On me l'a vendu, tu le sais bien.

— Parbleu! puisque j'assistais à la vente. Je ris encore de la drôle de mine que faisait le prieur des Franciscains quand, le pistolet sur la gorge, tu lui fis signer l'acte de vente et lui jetas généreusement une piastre. Mais, comme dit Sancho, à tout péché miséricorde. Si tu donnes deux cent mille francs comptants à Audinet, la prescription est acquise, et je te donne Claudie en toute propriété, son consentement réservé, bien entendu.

— Et cent mille francs!

— Va pour cent mille francs, bien que cela me gêne un peu, car je ne suis pas un Crésus comme toi. Les saints et la Vierge n'ont rien fait pour moi.

— Encore! dit Malaga avec impatience.

— Toujours, mon vieux. A quoi sert l'amitié, si ce n'est à nous permettre d'être francs avec sécurité?

— Eh bien! l'affaire est bâclée, dit le colonel.

— Bâclée, c'est le mot, comme la Charte de 1830 et la royauté citoyenne.

— Allons, tout va bien. Il ne s'agit plus que de démolir Oliveira.

— C'est difficile.

— Pas trop. Oliveira fait l'homme d'esprit, le frondeur, l'indépendant; il est à demi brouillé avec le préfet dont il croit n'avoir plus besoin. Mon Audinet, qui a la souplesse du serpent et l'astuce du chat-tigre, va les brouiller tout à fait. Ce sera l'affaire d'un quart d'heure. Tous les gens riches et bien pensants vont dîner chez le préfet; les vieux de la vieille ne connaissent que toi; les pères de famille qui veulent pousser leurs fils dans la magistrature, ou dans l'enregistrement, ou dans les aides et gabelles, qu'on appelle aujourd'hui, par politesse, impôts indirects (comme s'il y avait quelque chose d'indirect en matière d'impôts), tout ce monde fait bien au moins cent soixante ou cent quatre-vingts citoyens éclairés, patriotes, vertueux et délicats qui aiment à tremper leur cuiller dans la marmite du budget. Cent quatre-vingts électeurs sur trois cents, c'est une belle majorité, et je connais bien des gens qui s'en accommoderaient assez.

— Bon! j'accorde qu'Audinet sera nommé. Trois cent mille francs, ce n'est pas de quoi faire figure à Paris.

— Bien répliqué. Et ses appointements de conseiller d'État, les comptes-tu pour rien?

— Conseiller d'État! que ne t'expliquais-tu? *Ma-*

nibus et pedibus descendo in sententiam tuam, comme disait après boire notre défunt curé.

— Oui, certes, conseiller d'État! Qui l'en empêcherait?

— Pas moi, à coup sûr.

— Audinet est homme d'esprit. Il sait le métier, il connaît les affaires, il a de l'aplomb, de l'audace, une légitime confiance dans ses forces, et il n'est attaché qu'à sa propre fortune. Avec tant de belles qualités, s'il ne réussit pas, qui donc réussira? Va, nous le verrons ministre.

— Que le ciel t'entende! dit Bonsergent. Voici ma Claudie. Bonjour, Claudie. »

La belle Claudie entrait en ce moment dans le jardin. Si j'étais né poëte (et plût aux dieux immortels qu'ils m'eussent fait ce don divin de la poésie!) j'aurais essayé de peindre cette beauté admirable où la nature et l'art avaient réuni toutes leurs grâces. Fi de la beauté grecque et de la fameuse Hélène, épouse incomprise du roi Ménélas! fi du masque indifférent et froid de la Vénus de Milo! Claudie était mille fois plus belle. Son front, ses yeux, sa bouche et son sourire étaient ce que les dieux ont fait de plus exquis. Ses cheveux noirs, fins et soyeux, naturellement bouclés, retombaient librement sur ses épaules, soulevés par le plus léger souffle du vent. Ses yeux avaient la douceur, la force et la sérénité; ses épaules, un peu maigres encore, étaient

légèrement arrondies, et son corps, délicatement sculpté, mais non pas frêle, offrait toutes les sinuosités qu'on admire dans les jolies statuettes de Pradier.

Être belle, c'est tout et ce n'est rien. C'est la puissance invincible, c'est l'épée que rien n'émousse ou ne brise, c'est la gloire, c'est le génie; mais il faut savoir manier cette arme dangereuse. Un proverbe inventé par les laides qui font la majorité du beau sexe, veut que les belles n'aient pas d'esprit. Pourquoi donc, s'il vous plaît? la nature est-elle si avare de ses dons? Claudie avait de l'esprit, je vous le garantis, et du plus délicat, et du plus cultivé, un esprit gracieux, attrayant, plein de charmes, un esprit d'une forme toute divine et qui n'avait d'autre défaut qu'une fierté sans égale, que la jeune fille ne prenait aucun soin de dissimuler. Elle se laissait adorer et jetait à peine un regard distrait sur les fidèles prosternés dans le temple. Combien d'autres ont le même orgueil sans avoir la même excuse!

La province, qui vaut bien Paris, n'est cependant pas tout à fait parfaite. Entre voisins, les relations sont souvent *très-tendues*, pour parler comme messieurs les diplomates, qui connaissent mieux, je l'espère, le droit des gens que la langue française. Certes, le merle blanc est un animal extraordinaire et rarement entrevu; mais un groupe de dix ou douze personnes qui se voient avec plaisir, qui cau-

sent sans se quereller, qui discutent sans se battre, qui ne disent pas de mal des absents, qui n'échangent, suivant les traditions de l'ancienne et noble politesse française, que des paroles amies ou courtoises, ou instructives, ou gaies, qui ont de la bienveillance pour le prochain et qui ne calomnient pas l'ennemi, ce groupe, j'ose le dire et ne crains que de répéter une vérité trop connue, est tout à fait introuvable. Ce n'est pas la faute des provinciaux qui ne sont à coup sûr, ni plus bêtes ni plus méchants que les Parisiens; c'est la faute du divin Jupiter, qui n'a pas pris soin d'ajuster les angles saillants des uns aux angles rentrants des autres, et qui leur a ménagé trop d'occasions de se choquer réciproquement. On se laisse volontiers coudoyer par un passant qu'on ne reverra jamais ; mais si le passant revient chaque jour, s'il prend plaisir à vous heurter, si sa fenêtre a vue sur votre jardin, si sa femme étend son linge sur votre haie, si ses enfants montent sur vos pruniers et mangent vos meilleures prunes, si ses poules viennent becqueter votre salade et son chien vous mordre aux jambes, il est clair qu'au bout d'un mois vous penserez au moyen de l'égorger secrètement et de vous faire un tambour de sa peau. De là, ces haines immortelles qui s'éteignent parfois de la même manière que celle de Montague et de Capulet, mais avec un dénoûment plus heureux. La coupe empoisonnée tombe encore pleine des mains de Ju-

liette, et Roméo remet à temps l'épée dans le fourreau.

Est-il besoin de dire après ce préamoule que Mlle Claudie Bonsergent était la personne la plus brillante, la plus enviée et la plus détestée de Vieilleville! Sa beauté excitait la jalousie des femmes, et son orgueil offensait le sexe barbu, qui n'aime pas qu'on dédaigne de lui plaire. Elle entrait au bal indifférente et superbe, recevant tous les hommages sans en désirer aucun. A l'église, où de temps immémorial se réunit la *bonne société* de Vieilleville, tous les yeux étaient tournés sur elle. Ses chapeaux, qui venaient de Paris, avaient je ne sais quoi de victorieux et d'imprévu, que tout le monde se hâtait d'imiter. On copiait ses airs de tête, mais vainement. Elle gardait le secret de sa beauté.

Telle était la fille unique et l'héritière présomptive du vieux Bonsergent. Elle entra dans le jardin du pas léger de la belle Camille, dont les pieds ne courbaient même pas la tige des blés, donna son front à baiser au major et tendit gracieusement la main au colonel qui la baisa avec la galanterie des marquis du siècle dernier.

« Plus belle que l'Aurore! dit le colonel.

— Je m'en doutais, répondit-elle en souriant.

— Vous avez bien dormi, ma chère Claudie, reprit Malaga, car vous avez ce matin le plus beau teint du monde.

— Oui. J'ai fait des rêves d'or.

— Des rêves d'or! Contez-nous cela, je vous prie.

— Oh! c'est bien simple, et mon imagination n'a pas fait grand effort pour trouver ces belles choses. Figurez-vous que je me promenais dans une magnifique forêt, tout à fait semblable à la forêt de Saint-Germain. Le soleil traversait à grand'peine les feuilles des arbres et éclairait ma route. J'étais seule, et je voyais au loin la vallée de la Seine et le dôme du Panthéon.

— Oh! je tremble, dit le colonel.

— Et vous avez raison. Tout à coup un loup affamé sort du fond de la forêt et s'élance pour me dévorer. Je prends la fuite. O terreur! mes pieds sont cloués au sol....

— Je frémis, dit Malaga. Achevez. Vous me faites mourir de frayeur....

— Le loup arrivait au grand trot, les yeux étincelants, la gueule béante. Déjà je faisais une dernière prière et je me recommandais à Dieu. Heureusement....

— Eh bien! votre histoire est finie? Continuez donc, je vous prie. Heureusement....

— Mon cher colonel, dit Claudie, le déjeuner est servi, et ma mère me charge de vous inviter. Vous apprendrez le reste au dessert. »

Là-dessus, elle fit la révérence et rentra dans la maison.

— Ma foi, dit le colonel, je donnerais de bon cœur mes huit enfants pour une fille de ce caractère.

— Parbleu! répliqua Bonsergent, tu n'es pas dégoûté, camarade.

— Mitraille, enfer et catapulte! Audinet n'est pas malheureux.

— Tu sais, dit Bonsergent, que je ne me mêle de rien.

— Que dit ta femme de nos projets?

— Ma femme! Oh! je sais bien ce qu'elle dit, mais pour ce qu'elle pense, si tu es curieux de l'apprendre, va le lui demander toi-même.

— Bon! et que dit-elle?

— Que ce parti est très-convenable, qu'il resserrera l'union des deux familles, qu'Audinet a beaucoup d'esprit, qu'il ira loin, mais qu'il n'entend rien à l'idéal, et qu'il a, sur le rôle d'un mari dans son ménage, des théories déplorables.

— Total?

— Sa fille est bien jeune. Elle ne veut pas s'en séparer. Elle est d'avis qu'on attende, etc., etc.

— Sait-elle, reprit le colonel, qu'Audinet aura deux cent mille francs le jour de son mariage?

— Non.

— Eh bien, dis-le lui. Cette nouvelle lèvera, je crois, bien des scrupules.

— Tu parles comme un livre. Allons déjeuner. »

Mme Bonsergent reçut le colonel avec la cordialité

d'un vieil ami. On se mit à table, et, vers le milieu du déjeuner, les convives dont la faim était à demi calmée, commencèrent une conversation suivie.

« Vous avez fait un bon voyage? dit le colonel.

— Très-bon, répondit Mme Bonsergent, puisque, la diligence ayant roulé dans un précipice, nous n'avons perdu qu'un ou deux flacons d'eau de Cologne. »

En même temps, elle raconta tous les détails de l'accident.

« Par bonheur, ajouta-t-elle, un Parisien se trouvait là, sans qui nous aurions eu peine à nous tirer d'affaire.

— Connaissez-vous ce Parisien? demanda le colonel.

— C'est un avocat, répondit Claudie, qui vient à Vieilleville pour plaider la cause de M. Athanase Ripainsel. C'est l'ami de mon amie Rita.

— Il doit venir nous voir aujourd'hui, ajouta Mme Bonsergent.

— Sous quel prétexte? demanda le major.

— Rita, dit la jeune fille en rougissant, l'a chargé de m'apporter un bracelet de Froment-Meurice, dont elle me fait présent. »

Les deux vieillards se regardèrent.

« Ce doit être un beau parleur, dit le colonel, un de ces idéologues qui ont perdu la France avant et après Napoléon.

— Bah! dit Bonsergent, Napoléon est mort et nous ne nous en portons que mieux. Buvons à la santé des vivants et ne méprisons personne. La France est faite pour parler et pour sabrer, alternativement. Quand elle sabre, elle se tait; quand elle parle, elle met son sabre au clou. C'est toute l'histoire de France. Eh bien, le tour des avocats est à la fin venu.

— Très-bien, dit le colonel, mais voilà trente ans qu'ils parlent; sacrebleu! la luette doit leur faire mal.

— Prends patience, dit Bonsergent, le tour des autres ne peut pas tarder beaucoup. Je vois en Algérie des gaillards qui s'escriment de la belle façon et qui découpent très-proprement les enfants du Prophète. Laisse-les prendre Abd-el-Kader, et tu verras de quel air ils vont rentrer en France, et comme ils sauront se faire place. Souviens-toi du mot de Bugeaud : *Le futur maître de la France fume en ce moment sa pipe dans quelque bivouac de l'Atlas.* »

On versa le café.

« Comment s'appelle ton avocat, Claudie? demanda le colonel.

— Mon avocat, qui est à vous autant qu'à moi, répondit la jeune fille, est M. Brancas.

— C'est ce fameux Brancas qui a plaidé l'autre jour pour un petit coquin qui avait égorgé son père?

— Oui, colonel.

— Je ne lui en fais pas mon compliment. Faire acquitter ce scélérat, quand tout le condamnait ! Voilà un vilain tour de force.

— Qu'en sais-tu ? dit le major. Qui te dit que ce malheureux n'avait pas été exaspéré jusqu'à la folie par de longues souffrances ? On coupe le cou aux parricides, c'est fort bien ; mais que fait-on aux parents qui égorgent leurs enfants ou qui les séquestrent ? Presque rien. Le jury est plein d'indulgence pour eux. On leur cherche, on leur trouve des circonstances atténuantes ; chacun se fait un plaisir de leur venir en aide. C'est que les pères ont fait la loi et l'appliquent durement.

— Bon ! ne vas-tu pas démolir l'autorité paternelle, déjà si ébréchée ? dit Malaga.

— L'autorité paternelle n'est pas un droit, c'est un devoir. Les parents sont la propriété des enfants.

— Bravo ! papa, s'écria Claudie en battant des mains, voilà qui est bien dit, et je suis bien fâchée que tu n'aies pas rédigé le Code.

— Tais-toi, petit serpent, dit le major ; on ne te demande pas ton avis.

— Mais je l'offre, papa, et je veux que tu l'entendes. Et pour commencer, puisque tu es ma propriété, je ne veux pas qu'on détériore mon bien. Prends-moi cette calotte de velours pour te garantir du vent frais du soir, et allons au jardin. Venez-vous, colonel ? »

Les deux anciens soldats obéirent.

« A propos, dit Malaga, raconte-nous donc la fin de ton rêve.

— Où en étais-je?

— Au loup qui allait te dévorer. Heureusement....

— Eh bien! un guerrier plus beau que le jour est venu l'épée en main, et, comme un vrai Saint-Georges, il a jeté le loup par terre d'un coup de pointe.

— Après quoi l'on vous a menés tous deux à l'autel? dit le colonel en riant.

— Tiens, comment le savez-vous? demanda Claudie.

— Parbleu! depuis Ève les jeunes filles ne rêvent pas d'autre chose. »

En ce moment, on annonça Brancas.

Le Parisien était en grande tenue. Dès le matin il avait fait une course à cheval dans les bois de son hôte et pris langue dans le pays. Comme tous les gens que leur métier condamne à vivre entre quatre murs, il n'aspirait qu'au grand air. Un secret sentiment, voisin de l'amour et à coup sûr fort éloigné de l'indifférence, le poussait à s'acquitter au plus vite de sa commission et à rendre visite à la famille Bonsergent. Ripainsel, qui devina l'impatience de l'avocat, se plut à l'exciter par toutes sortes de lenteurs calculées; enfin il fallut le laisser partir.

« Va où les destins t'appellent, » dit-il en riant.

Brancas ne se le fit pas dire deux fois. Il sella et brida lui-même son cheval, et partit au galop. Vingt minutes après, il descendait devant la maison du major Bonsergent, et attachait la bride de son cheval à l'anneau de fer qui, de temps immémorial, est scellé dans le mur des maisons comfortables de province.

Il s'avança vers Mme Bonsergent, la salua avec une politesse exquise et chercha des yeux Claudie qui s'était hâtée de monter dans sa chambre et de donner un dernier coup d'œil à son miroir. Élodie présenta le jeune homme à son mari et au colonel Malaga. Le major le reçut avec un sourire et une poignée de main, et Malaga s'inclina avec une certaine roideur que le Parisien feignit de ne pas apercevoir. On s'assit au fond du jardin dans un kiosque aux verres coloriés qui était en été le salon de la famille Bonsergent.

Après les premiers compliments :

« Comment trouvez-vous notre pays ? demanda Mme Bonsergent. Il n'a pas les grands aspects de la Suisse, ni les infinis de l'Océan, ni la beauté régulière des parcs de Saint-Cloud, de Saint-Germain et de Meudon. Notre nature, à nous, est une nature de province. »

Brancas devina le danger. Tous les provinciaux feignent une modestie exagérée en parlant de leur province, et ils sont tous intérieurement de l'avis

du Gascon, qui trouvait le Louvre semblable aux écuries de son père. Cette petite vanité dont on se moque est faite des mêmes sentiments que l'amour de la patrie que nous trouvons si beau chez les Grecs et chez les Romains. Vieilleville rit des barbares d'Angoulême, de Carpentras et de Lons-le-Saunier, comme Athènes riait des barbares de Suze, d'Ecbatane et de Persépolis ; et Paris, arbitre suprême du goût, entre Vieilleville et Lons-le-Saunier, se moque de tous deux. Au fond, l'amour de la patrie n'est pas autre chose que l'amour de soi, agrandi et doublé de la haine du prochain.

« Madame, répliqua modestement le Parisien, j'ai trop peu vu votre pays pour en parler, mais ce que j'en ai vu est admirable. Les glaciers de la Suisse sont faits pour les Anglais et les chamois ; le Righi ressemble au Mont-Blanc, le Mont-Blanc au Mont-Genèvre, le Mont-Genèvre au Mont-Rosa, et tous ensemble n'ont rien de merveilleux. Ce sont d'énormes amas de rochers sans perspective, au bas desquels sont de profondes vallées que n'éclaire jamais le soleil ; au-dessus de ces vallées et sur la pente de la montagne s'élèvent des sapins dont le feuillage sombre attriste les yeux et le cœur ; de quelque côté qu'on se tourne, on ne voit que des objets effrayants ou tristes. Les poëtes sont convenus de trouver cela beau. Je le veux bien, ils s'y

connaissent à coup sûr mieux que moi, mais cette convention est de date bien récente. Croyez-vous que le sage Homère se fût fort accommodé de la vallée de Chamounix, lui qui avait tant de peine à supporter la vue de l'Ida, six fois moins élevé au-dessus de la plaine que la butte Montmartre ? Et le doux Virgile, à qui fait horreur l'Eridan, « roi des fleuves » parce qu'il dégrade quelquefois les murs des métairies de Mantoue ? Et Fénelon, qui, pour tout paysage, se contente d'un bois d'orangers, d'un ruisseau qui coule dans une prairie, d'une petite île bordée de tilleuls, et d'une grotte d'où l'on découvre la mer ? La grotte de Calypso n'est pas autre chose, et remarquez, je vous prie, que c'est la demeure d'une déesse ; jugez si de simples mortels doivent se contenter à moins. Vous avez de l'eau, de l'herbe, des forêts et « des collines couvertes de pampre vert qui pend en festons. » Que pouvez-vous désirer de plus ? Bien des gens ont fait le tour du monde et soufflé dans leurs doigts sur le sommet du Chimborazo, qui sont trop heureux aujourd'hui de s'asseoir paisiblement au coin du feu entre leur femme et leurs enfants, et d'entendre, le verre en main, l'âpre sifflement de la bise dans les serrures.

— Mais, dit la poétique Élodie, Chateaubriand avait-il tort de vanter les merveilles du Niagara, les forêts immenses, les savanes et le soleil à demi en-

glouti dans les vagues de l'Atlantique ? Byron n'est-il pas inspiré lorsqu'il chante la terre du myrte et du citronnier, ou le Mont-Blanc, ce « roi des montagnes ? »

— Ta, ta, ta ! dit le major Bonsergent, ton Chateaubriand est un habile homme ; mais, que le diable m'emporte si je vois goutte daus ses étonnantes histoires ! Tantôt c'est une sœur qui prend son frère pour son cousin, et, pour expier son erreur, s'amuse à chanter *De Profundis* pendant que ce frère qui, de son côté, n'a pas la cervelle bien saine, se promène, matin et soir, sur le bord de la mer retentissante, insensible à tous les rhumatismes et à toutes les pleurésies ; tantôt c'est une aimable sauvagesse qui court le guilledou dans la forêt avec un sauvage des plus civilisés, et qui s'empoisonne juste au moment où un très-sage vieillard dont le nez s'incline vers la tombe lui fait comprendre qu'elle ferait mieux de se marier. Est-ce qu'un paysage normand, breton ou poitevin pourrait suffire à ces belles imaginations ?

— Profane ! s'écria Élodie, secrètement irritée des discours bourgeois de son mari. Tu voudrais peut-être qu'on peignît des bœufs, des moutons, des bergères assises sur l'herbe et tressant des chapeaux de paille, ou que l'art suprême et le chef-d'œuvre du poëte fût la conversation d'un aubergiste et de sa femme qui comptent, les

jours de foire, le gain de la journée ? A coup sûr, il n'est pas nécessaire de mêler les tempêtes de l'Océan à la peinture des émotions d'un herboriste. »

Bonsergent haussa les épaules sans parler et alluma sa pipe. Malaga suivit son exemple. Brancas, qui comprit que cette discussion littéraire ennuyait les deux soldats de Napoléon, se hâta d'y mettre un terme.

« Nous avons tous raison, dit-il....

— Voilà bien une conclusion d'avocat, interrompit le colonel.

— Oui, monsieur, dit Brancas, nous avons tous raison. N'est-il qu'une route pour le génie ? Byron et Chateaubriand ont eu raison d'emboucher la trompette épique ; Virgile et Fénelon ont eu raison de chanter sur un mode plus doux le bonheur des champs : l'Anglais et le Breton plaisent aux âmes troublées et violentes ; le Français et le Lombard, aux âmes douces, humaines et pacifiques. Aux premiers, les Alpes et leurs sombres glaciers ; aux seconds, le Poitou et les prairies toujours vertes.

— Sacrebleu ! dit Bonsergent, c'est plaisir de vous entendre, monsieur le Parisien, et je suis bien fâché de ne pas connaître votre méthode, pour établir dans mon ménage une paix perpétuelle. Jamais ma femme n'a voulu croire que j'eusse rai-

son contre elle ou en même temps qu'elle, et je mourrai sans le lui persuader.

— Pour moi, dit Malaga, je suis plus heureux, ma femme marche au doigt et à l'œil.

— Fi donc ! l'horreur, s'écria Mme Bonsergent. Ne parlez jamais de choses pareilles, colonel, si vous voulez conserver mon amitié. »

Malaga se mordit les lèvres.

« Tu vas gâter nos affaires, dit tout bas Bonsergent à son ami ; tais-toi, je t'en supplie, veux-tu te brouiller avec Claudie ?

— Oh ! pour Claudie, c'est une autre affaire, répliqua sur le même ton le colonel. Tu sais bien que je l'aime comme ma fille. »

Au même moment, Claudie se présenta et salua le Parisien d'une gracieuse révérence. Bonsergent et Malaga se levèrent tous deux.

« Mon cher monsieur, dit Bonsergent, après le service que vous m'avez rendu, ma maison est à vous tout entière. J'espère que j'aurai souvent le plaisir de vous y voir.

— Où va donc M. Bonsergent ? demanda Brancas en le voyant sortir du jardin en même temps que Malaga.

— Il va faire le tour de la ville et jouer sa partie de billard avec le colonel, répondit Mme Bonsergent. Les maris de ce pays-ci ne peuvent pas supporter la société des femmes. Toute l'après-midi se

passe au café, où ils boivent, jouent, fument, se querellent et crachent tout à leur aise. Triste infortune que celle d'une femme délicate et née pour de meilleures destinées, qu'une loi absurde attache pour la vie à ces êtres brutaux.

— Oh ! maman, s'écria Claudie, que dis-tu là ? Mon père est si bon et si doux !

— Ton père ! Dieu seul sait, Claudie, combien de fois je me suis fait violence pour.... Mais ce n'est pas aux yeux de ma fille que je voudrais déprécier son père. »

La pauvre Élodie était le type le plus parfait de ces femmes incomprises qui, pendant quelque temps, ont été à la mode en province. Tous ses chagrins, pour la plupart imaginaires, naissaient d'un immense orgueil. Quelques vers trop vantés par le rédacteur idolâtre de la gazette de Vieilleville, une beauté longtemps célèbre, un esprit souple et facile et un caractère despotique avaient fait de Mme Bonsergent la reine de la mode dans tout le département. Elle rêva Paris et la gloire ; mais le sage major, peu soucieux de la réputation qui s'attache aux maris des femmes trop célèbres, s'y opposa formellement, et passa aux yeux d'Élodie pour le plus féroce tyran qui jamais eût torturé un pauvre cœur de femme. Ce fut un moment critique dans le ménage. Heureusement, nul célibataire n'osa profiter de la fureur de Mme Bonsergent qui

se fût fait enlever de bon cœur et conduire à Paris. Les défenseurs des belles opprimées étaient glacés d'effroi au souvenir de l'aventure du pauvre Varambon. Ce jeune homme, capitaine dans la garde royale en 1829, s'avisa, étant en congé, d'envoyer une lettre et un bouquet de fleurs rares à Mme Bonsergent. La lettre fut interceptée par le major, qui fit prier Varambon de venir dans son jardin. Celui-ci vint sans défiance et se trouva face à face avec deux sabres de cavalerie et forcé de se battre. A la seconde passe, Bonsergent lui coupa le poignet droit sous les yeux mêmes de sa femme qui était attirée par le bruit. Varambon ramassa son poigne tombé à terre, et partit le soir même pour l'Italie, dégoûté de toutes les bonnes fortunes.

L'impuissance de se venger augmentait la rage d'Élodie. En 1845, elle avait atteint l'âge où la vengeance est impossible aux femmes ; mais elle se consolait en décriant son mari et en se faisant à elle-même un piédestal.

« Voilà une terrible mère ! » pensa Brancas, mais déjà il n'avait plus d'yeux que pour Claudie, et l'arrivée d'un nouveau visiteur lui permit de la considérer à son aise. Ce visiteur était M. Audinet, secrétaire général de la préfecture, le propre fiancé de Mlle Bonsergent.

Une figure plate, un nez de Kalmouk, un front large mais fuyant en arrière, une large bouche

semblable à celle des batraciens, un Marat en cravate blanche, voilà la physionomie de M. Audinet, fils aîné du colonel Malaga. Les yeux étaient jaunes et fixes comme dans la race féline ; tout annonçait chez lui l'intelligence, la ruse et une basse férocité.

Il s'avança comme un chat, en faisant un détour, prit un fauteuil et s'assit en face de Brancas, en ayant soin de tourner le dos au jour. L'avocat, à sa vue, ressentit une impression pénible, et comme une secousse électrique. Il se souvint que c'était le mari désigné de Claudie et l'examina sans affectation.

« Vous venez bien tard aujourd'hui, dit Mme Bonsergent au nouveau venu.

— Madame, répondit-il d'un ton grave et doctoral, je ne connais que mon devoir. La vie est une série de devoirs à remplir. J'ai dû remplacer le préfet, qui fait sa tournée, et signer pour lui un certain nombre d'arrêtés. »

En même temps il regarda Brancas d'un air qui n'ajouta rien aux dispositions amicales de celui-ci. Élodie s'en aperçut et se hâta de les présenter l'un à l'autre.

« Monsieur Brancas, M. Audinet, secrétaire général de la préfecture et notre ami particulier. »

Brancas s'inclina poliment, mais avec froideur.

« Monsieur Audinet, M. Brancas, l'un des plus célèbres avocats du barreau de Paris.

— Ah ! c'est monsieur qui a eu le bonheur de vous sauver la vie, dit Audinet avec une feinte chaleur ; monsieur, permettez-moi de vous en remercier particulièrement. »

A ces mots, il se leva d'un air empressé et serra la main de Brancas. L'avocat s'aperçut que la main d'Audinet était froide et gluante comme la peau d'un serpent, ce qui est, pour les physiologistes, un signe de bassesse et d'hypocrisie. Il se hâta de retirer la sienne, sans affectation néanmoins ; mais il fut blessé de l'air assuré dont Audinet paraissait prendre possession de Claudie.

« Vous venez plaider la cause de M. Ripainsel ? demanda le secrétaire général.

— Oui, monsieur.

— Vous avez beaucoup à faire pour gagner votre procès. Tout le monde est d'accord que le testament est tout à fait valable.

— J'espère, dit l'avocat, prouver le contraire et forcer la communauté de P.... à une restitution.

— Je sais, monsieur, reprit Audinet, qui parut prendre plaisir à irriter son interlocuteur, que rien n'est impossible à votre éloquence ; mais je doute fort que le tribunal consente à dépouiller ces pauvres religieuses en faveur de votre client. »

Le Parisien comprit la tactique d'Audinet, qui, d'instinct et sans le connaître, le traitait en ennemi. Il sentit que le secrétaire général voulait

l'exciter à parler et le forcer à se découvrir. Il para le coup.

« Je craindrais d'ennuyer ces dames, répliqua-t-il, en exposant tous les moyens de droit dont je dispose ; mais soyez sûr que l'évidence est pour mon client et qu'on dépouillera, comme vous dites, ces pauvres religieuses en sa faveur, si c'est être dépouillé que de restituer le bien d'autrui. »

Ainsi finit la première escarmouche. Brancas sortit quelques minutes après, et eut le plaisir d'être invité par Mme Bonsergent à revenir tous les jours.

Quand il fut parti :

« Tout Parisien est un fat, dit Audinet. Celui-ci ne fait pas exception à la règle.

— Et vous, monsieur, toute parole que vous dites est une méchanceté, interrompit vivement Claudie, d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant. En cette occasion vous ne faites pas, vous non plus, exception à la règle.

— Claudie! s'écria Mme Bonsergent avec sévérité.

— J'aime cette aimable franchise, dit Audinet. Il paraît que vous prenez grand intérêt à ce bel étranger ?

— Je me soucie de *ce bel étranger* aussi peu que des pyramides d'Égypte ; mais je n'aime pas que vous disiez devant moi du mal d'un homme qui nous a sauvé la vie.

— Bah ! dit Audinet, qui n'en ferait autant ? Donner la main aux dames pour descendre de voiture, voilà qui est bien périlleux et bien difficile. »

La dispute se prolongea encore quelque temps, mais il ne se dit plus rien qui mérite d'être rapporté.

IX

Brancas, semblable au jeune Hippolyte, reprit tout pensif le chemin du château de son ami Ripainsel. Sa main sur son coursier laissait flotter les rênes, et le coursier en profita pour faire la route au petit pas, comme le sage bidet d'un curé de campagne. Le Parisien était ébloui de la beauté de Claudie.

« Cette jeune fille est charmante, se disait-il, et Rita est bien imprudente de me la montrer à la veille de notre mariage. Elle n'est pas riche, c'est vrai, mais je plaiderai par nécessité au lieu de plaider par plaisir ; voilà tout. Une fois la vie assurée, qu'importe qu'on ait deux, quatre, six ou dix che-

vaux ? mener quatre chevaux à la fois est un plaisir de postillon. »

Cette rêverie le mena très-loin.

« Parbleu ! continua-t-il, je suis bien bon de m'inquiéter du ménage. Elle est à demi mariée ; et si j'en crois la physionomie de cet Audinet, c'est un gaillard à ne pas lâcher prise aisément. Et Rita ? et la députation ? »

Cette dernière réflexion le réveilla tout à fait. Il poussa son cheval au galop et arriva au château.

Athanase l'attendait et lui dit en riant :

« Eh bien ! tu as vu cette petite sirène. Qu'en dis-tu ?

— Qu'elle est fort au-dessous de sa réputation, répondit l'avocat d'un air indifférent.

— Peste ! tu es difficile. Les Parisiennes t'ont gâté, à ce que je vois.

— Moi ! non. Mais Mme Bonsergent me paraît une provinciale très-prétentieuse.

— Bon ! je te parle de la fille et non de la mère. Est-ce que les mères existent ?

— Quelquefois, à Paris surtout, où la beauté est si rare qu'on y supplée à force d'esprit, de tact et d'usage du monde. C'est un article du code féminin que les mères ont seules la parole. Par là, on évite les dangers que peut causer l'indiscrétion d'une fille trop sincère ou trop mal stylée. Bien des maris ont pris femme qui se seraient gardés du mariage

comme de la peste s'ils avaient pu soupçonner ce que recouvrait ce silence pudique et mystérieux dont s'enveloppent toutes les filles d'Ève qui veulent faire une fin.

— Sceptique malhonnête! Tu ne crois donc pas à la vertu des dames?

— J'y crois si bien, que mon oncle va me faire épouser Mlle Oliveira avant que trois révolutions de la lune se soient accomplies.

— Ainsi, quand je te demande ce que tu penses de Claudie, tu me réponds que sa mère est prétentieuse?

— N'est-ce pas répondre clairement? »

Ripainsel n'en put pas tirer autre chose; mais pendant toute la soirée le Parisien, sous divers prétextes, essaya d'obtenir toutes sortes de renseignements sur M. Bonsergent et sur sa femme.

A la fin, Athanase appuya ses coudes sur la table, son menton dans ses mains, en regardant son ami dans les yeux :

« Sais-tu, dit-il, quelle est la meilleure de toutes les définitions?

— Je n'y ai jamais pensé, mais tu me feras plaisir de me l'apprendre.

— C'est celle qui définit par le genre prochain et par la différence spécifique. Par exemple : l'homme est un animal raisonnable; c'est une définition, n'est-ce pas?

— Oui, et même assez mauvaise, il me semble.

— Je te l'abandonne. Elle est de Descartes, Malebranche, Leibnitz ou Cicéron, et n'en vaut pas mieux pour cela. Bonne ou mauvaise, c'est une définition.

— Bien. Après?

— L'homme est un animal; voilà le genre prochain. Ainsi, tu es un animal, Audinet est un animal.

— Et toi?

— Moi aussi, si tu veux. C'est par respect pour Audinet et pour toi que je n'osais me mettre en si bonne compagnie. Donc, l'homme est un animal, voilà le genre prochain; mais c'est un animal raisonnable, voilà la différence spécifique, celle qui distingue toi et moi de mon cheval et de mon chien.

— Conclus.

— Or, quel est l'objet d'une définition?

— C'est de faire connaître la nature d'une chose.

— Ami, viens sur mon cœur. Tu as très-bien répondu. On voit que tu connais à fond la logique de Port-Royal.

— Achève donc, dit l'avocat. Au palais nous ne mettrions pas plus de temps à nous expliquer, et cependant nous parlons à l'heure.

— Prends patience, avocat. Tiens, voici des noisettes pour tuer le temps, et du vin de Vouvray pour digérer les noisettes. Je veux dire que depuis une

heure tu cherches, sans en avoir l'air, à obtenir une définition passable de la belle Claudie.

— Moi !

— Oh ! ne t'en défends pas. Elle en vaut la peine, et si je n'avais pas contre les femmes poétiques une antipathie de naissance, je saurais à quoi m'en tenir sur son compte.

— Et que ferais-je d'une définition?

— Je n'en sais rien, mais tu la cherches. Tu connais déjà son père et sa mère, c'est à dire le genre prochain; quant à son esprit et à son caractère, c'est-à-dire à la différence spécifique, personne à Vieilleville ne peut la deviner. C'est à toi de la chercher. »

Le Parisien étendit les bras en bâillant.

« Bâiller au nez des gens n'est pas poli, continua l'impitoyable Athanase; mais je te pardonne. Au reste, cela ne te sauvera pas de mes conseils. Va dormir. »

Le lendemain, dès neuf heures du matin, le major Bonsergent se présenta au château. Brancas, un peu étonné d'une visite si matinale, conduisit le major dans le parc.

« Je vois, dit Bonsergent, qu'on ne se lève pas de bonne heure à Paris. Pour moi, je suis sur pied depuis quatre heures du matin. C'est une bonne habitude, saine au corps et à l'esprit.... Voilà de beaux espaliers.

— Oui, ce jardin est magnifique, répliqua l'avocat.

— Par saint Christophe! dit Athanase qui parut en robe de chambre et qui vint rejoindre les deux promeneurs, croyez-vous, major, être le seul jardinier du pays? Voyez-moi ces pêchers, je vous prie! Quel est celui-ci aux feuilles longues, aiguës et dentées, aux fleurs petites et d'un rouge vif?

— C'est la *Chevreuse hâtive.*

— Et cet autre aux feuilles planes et étroites, aux fleurs petites et d'un rose pâle?

— Parbleu! c'est le pêcher de Troyes. Un enfant vous le dirait comme moi.

— Ma foi, dit Brancas, qui voulut gagner les bonnes grâces du père de Claudie, je vous admire, moi qui ne sais même pas ce que c'est que la greffe.

— Ce n'est pas faute de connaître les greffiers, répliqua le major.

— Ah! ah! ah! dit Athanase en riant aux éclats, le calembour est joli.

— Euh! dit modestement le major.

— Ne dites pas, euh! Il est charmant.

— Vous êtes trop bon, reprit Bonsergent.

— Je ne suis pas trop bon. Je dis ce que je pense. Voilà un calembour sans pareil.

— Ma foi, si vous le voulez absolument....

— Je le veux! Tenez, major, vous savez si je tiens à mon vin de Clos-Vougeot. J'en ai douze bouteilles

dans ma cave, et qui datent de 1811. C'est un titre dc noblesse, cela. Eh bien, je donnerais tout mon Clos-Vougeot pour le mot que vous venez de dire. La greffe ! les greffiers ! Parole d'honneur, c'est ravissant! Vous avez enlevé le mot à la pointe de la langue, comme autrefois vous enleviez les Autrichiens à la pointe de la baïonnette.

— Hum! hum! dit Bonsergent, que tant d'éloges mettaient en défiance, si nous parlions d'autre chose, qu'en dites-vous?

— Comme il vous plaira.

— Mais non! dit Brancas, revenons à la greffe, et enseignez-moi, je vous prie, monsieur, le grand art de greffer.

— On ne greffe donc pas à Paris?

— Pas beaucoup, répondit l'avocat.

— Eh! à quoi peut-on passer le temps, grand Dieu!

— Ma foi, je n'en sais rien, on parle, on crie, on vend, on achète, on fabrique, on imprime, on gouverne, on boit, on mange, on dort et l'on s'en va au Père-Lachaise sans savoir pourquoi, ni comment.

— Oh! ce n'est pas toute la vie de Paris, je pense?

— Peu s'en faut. Vous entendrez dire quelquefois qu'il s'y fait des révolutions. C'est la querelle des gens qui impriment et des gens qui jugent, qui sa-

brent et qui gouvernent : grand procès plusieurs fois plaidé et qui n'est pas encore décidé. Les gens qui impriment disent pis que pendre des gens qui gouvernent : les gens qui gouvernent, de leur côté, mettent en prison et à l'amende ceux qui impriment, et les gens qui sabrent, et qui sont tout à fait impartiaux entre les uns et les autres, font pencher la balance tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, suivant qu'il leur plaît ou qu'il plaît aux spectateurs.

— De sorte qu'il reste très-peu de temps aux Parisiens pour greffer?

— Vous l'avez dit.

— Eh bien, monsieur, je vais, si cela vous fait plaisir, vous donner une première leçon.

— Avant toute chose, interrompit Athanase, ne ferions-nous pas bien de déjeuner? Qu'en dites vous, major? J'ai reçu de la Rochelle, ce matin, une langouste dont vous me direz des nouvelles.

— Une langouste, ô ciel! s'écria Bonsergent.

— Bon! c'est convenu, dit Athanase, et je vais faire mettre votre couvert. Vous, cependant, enseignez à ce jeune homme cette science admirable où le père Hardy lui-même oserait à peine vous tenir tête. Je vous le confie. Faites-lui goûter les plaisirs purs et innocents de la campagne. »

A ces mots il s'esquiva, laissant Brancas aux mains du major.

« Répondez, je vous prie, comme au catéchisme, dit Bonsergent. Qu'est-ce que la greffe?... Vous vous taisez! Quoi! vous ne savez même pas que la greffe est l'art de changer un sauvageon en arbre d'espèce cultivée?

— Oui, j'en ai entendu quelque chose, dit Brancas.

— Entendu quelque chose! Oh! ces Parisiens, on ne peut pas se faire une idée de leur ignorance! Sachez donc, mon cher monsieur, que la reproduction des végétaux ne diffère pas sensiblement de celle des animaux, et qu'on peut croiser entre elles les races de rosiers, de pêchers, de pommiers, tout comme on croise un basset avec un lévrier, et une brebis mérinos avec un bélier dishley. Vous comprenez, je pense.

— Parfaitement. Il me semble même que le monde, bien que composé d'un nombre infini d'espèces d'animaux, est soumis néanmoins à un très-petit nombre de lois générales, et peut-être oserais-je en conclure que ces lois, déjà si peu nombreuses, se confondront toutes, quand la science sera plus avancée, en une seule : l'*attraction*, dont la formule et les divers modes sont encore inconnus. »

La profondeur de cette hypothèse étonna le major. Ce vieux soldat, usé dans les batailles, avait passé la plus grande partie de sa vie à observer de

petits faits sans en chercher les causes. Une pomme, pour lui, était une pomme, c'est-à-dire un fruit de couleur verte, jaune ou rouge, de forme sphérique, aplati sur son axe, creusé à sa base, et propre à faire du sirop ou de la marmelade. Il n'en demandait pas davantage. Cependant, il ne se laissa pas déconcerter, et continua en ces termes :

« Combien comptez-vous d'espèces de greffe?

— J'allais vous le demander, dit le Parisien.

— Ah! jeune homme, vous irez loin, c'est moi qui vous le dis.

— J'en accepte l'augure.

— Oui, vous irez loin. Vous savez écouter, vous, et respecter la vieillesse. Votre ami n'est qu'un étourdi, incapable de soutenir pendant dix minutes une conversation sérieuse. Ce n'est pas lui qui s'informerait du nombre des greffes ou de leurs différences. Ce n'est pas lui qui...

— Eh bien! eh bien! s'écria Athanase qui reparut au détour d'une allée, on dit du mal de moi dans ce pays. Est-ce vous, mon cher major? Vous dites que je suis un ignorant?

— Oui, oui, quelque chose de cela, répliqua Bonsergent.

— En vérité! Et si je vous disais, moi, qu'il y a quatre sortes de greffes : la greffe par approches, la greffe par scions, la greffe par gemmes, et la greffe herbacée; que la première est celle qui...,

la seconde, celle que..., la troisième, celle dont..., et la quatrième, celle à laquelle..., que répondriez-vous, major? Me traiteriez-vous encore d'ignare et d'homme insensible aux beautés de la nature?

— J'avoue, dit Bonsergent en souriant, que vous dépassez toutes mes espérances et que je vous croyais moins fort.

— Ne faites plus de jugement téméraire, et venez boire avec moi à la santé de la vieille garde, la *vieille des vieilles*, celle qui n'a jamais reculé ni devant les canons de l'Europe, ni devant un verre de bon vin. Par file à droite; en avant, marche! Brancas a bien le temps d'apprendre à remuer une brouette. »

Le major et le Parisien suivirent Athanase; et la conversation prit un autre cours. Vers la fin du repas :

« Goûtez-moi ce vin-là, major, dit Ripainsel en débouchant une bouteille de vin de Champagne, et dites-moi si ce n'est pas un malheur public que d'en laisser boire aux Anglais?

— Pourquoi aux Anglais plutôt qu'aux Chinois? demanda Bonsergent.

— Parce qu'ils ont gardé Napoléon à Sainte-Hélène. Eh! quoi, major, votre cœur ne saigne pas à ce souvenir?

— Oui, assez.

— Comment! assez! Il devrait saigner trop! et ce ne serait pas encore assez! Pensez donc à tout ce

qu'a souffert le grand homme! et vous répéterez avec moi . .

Jamais, jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera!

Et ne boira notre vin de Champagne.

— Pour moi, dit Brancas, je suis toujours étonné de la stupidité des gouvernants.

— Pas moi! interrompit Athanase. Qui est-ce qui gouverne? Les députés. Que font les députés? répondez, major.

— Ils représentent les électeurs.

— Très-bien. Or, celui qui représente doit représenter à un degré suprême ceux qui l'ont choisi pour les représenter.

— C'est clair, dit Bonsergent.

— Or, les électeurs sont idiots. C'est un aphorisme qui ne souffre pas un pli, n'est-ce pas, Brancas?

— Euh! euh! dit l'avocat.

— Bon! c'est à cause de M. Bonsergent que tu fais la petite bouche. Eh! tu sais bien que les personnes présentes sont toujours exceptées. Toi, le major et moi, nous avons du génie. Le reste est sans cervelle. Est-ce vrai, oui ou non?

— Il en est quelque chose, dit Brancas en riant.

— Parfait. Suivez bien mon raisonnement, et d'a-

bord, tendez vos verres. Un verre vide me donne du vague à l'âme.

— Plus près des bords! dit Bonsergent en avançant son verre.

— Bien parlé, major! Sur ma parole vous étiez né orateur, mais vous avez échoué par la jalousie de Napoléon, qui n'aimait pas les bavards.... Où donc en étais-je!

— Tu disais, dit Brancas, que les représentants doivent, pour bien faire, représenter à un degré suprême les représentés; c'est-à-dire, je suppose, que le député des bossus doit être bossu, et celui des boiteux, bancroche.

— Oui, c'est cela. J'ai ajouté que tous les électeurs sont idiots.

— Même ceux qui ont voté pour toi aux dernières élections?

— Ceux-là, surtout. Tire maintenant la conclusion.

— C'est facile. L'électeur est idiot, donc le député est idiot; mais que dire de celui qui, n'ayant pas été trouvé assez idiot pour obtenir au premier scrutin, les suffrages de ces idiots, s'occupe de les mériter?

— Mon cher ami, dit Athanase, je respecte la logique. C'est l'art de dire de grandes sottises qu'on aurait de la peine à trouver sans elle. Ne pousse pas trop loin cet art admirable. Maintenant

je reviens à nos moutons. Tu étais étonné de la stupidité de nos gouvernants. A propos de quoi, je te prie?

— A propos du vin de Champagne.

— Qu'y a-t-il de commun entre le vin de Champagne et le gouvernement?

— Tu vas voir. Connais-tu l'économie politique?

— Oui, de réputation. Et toi?

— Intimement. Sais-tu ce que c'est qu'exporter?

— C'est, je crois, porter son vin, son bœuf ou son drap chez le voisin, et lui en faire présent moyennant beaucoup d'argent.

— Très-bien. Tu parles comme un dictionnaire de Guillaumin. Et importer?

— C'est faire le contraire.

— De mieux en mieux. Lequel est préférable, je te prie?... Major, ne le soufflez pas.

— Ma foi, dit Athanase, je suis de ton avis.

— De quel avis?

— De celui que tu vas émettre.... Major, le café est-il assez chaud?... Va toujours, je t'écoute.

— Quand tu as soif, dit Brancas, aimes-tu mieux donner ton vin à un autre et prendre son argent, ou donner ton argent et prendre son vin?

— J'aime mieux boire, répondit Athanase. Et vous, major?

— Moi aussi, répliqua Bonsergent.

— Eh bien, reprit l'avocat, nos gouvernants font

justement le contraire. Non-seulement ils donnent notre vin pour recevoir de l'argent et nous laissent mourir de soif, mais encore ils donnent une prime à ceux qui nous enlèvent notre vin et qui le portent aux Anglais. Est-ce juste, cela ?

— C'est inique, dit Bonsergent.

— C'est vexatoire, dit Ripainsel.

— Aussi, continua Brancas, que font les Anglais ?

— Je ne veux pas le savoir, dit Athanase.

— Que font les Anglais ? répéta Brancas. Mes gaillards, qui sont rusés....

— Ce sont des brigands, interrompit le major.

— Et qui voient que notre vin nous gêne....

— Il ne nous gêne pas, dit Athanase.

Vive le vin,
Vive ce jus divin...

— Mes gaillards, continua Brancas sans se soucier d'être écouté, font les dégoûtés. Ils font des façons pour recevoir nos barriques. Ils se font payer des droits d'entrée....

— Auras-tu bientôt fini ton histoire ? dit Ripainsel.

— Dans deux minutes.

— Allons, dit Athanase en offrant des cigares à ses hôtes, ne vous impatientez pas trop, mon cher

major, et laissez parler ce bavard. Songez que Napoléon en a bien vu d'autres à Sainte-Hélène.

— Ma conclusion, dit Brancas, c'est qu'au lieu de payer une prime à ceux qui nous enlèvent notre vin, nous devrions mettre sur leur dos tous les impôts. De deux choses l'une : ou les Anglais ont besoin de notre vin, et ils le payeront aussi cher qu'il nous plaira; ou ils sont trop ladres pour le payer, et c'est nous qui le boirons.

— *Amen*, dit le major. Et maintenant, messieurs, permettez-moi de vous inviter à dîner chez moi mardi prochain. C'était le but de ma visite. »

Les trois convives, animés par le vin, allèrent se promener dans le parc et se séparèrent quelques heures après, fort contents les uns des autres, particulièrement M. Bonsergent qu'émerveillait la docilité du Parisien.

Entre nous, le père d'une jolie fille est rarement ennuyeux.

X

Le mardi suivant, après dîner, Athanase Ripainsel, Brancas, le colonel Malaga, son fils Audinet et trois notables de Vieilleville goûtaient le frais dans

le jardin du major Bonsergent, et parlaient politique, selon l'usage.

« Que pensez-vous d'Abd-el-Kader? demanda le Parisien à Audinet.

— Abd-el-Kader n'a pas dit son dernier mot, » répondit le secrétaire général.

Tous les assistants furent frappés de la profondeur de cette réponse.

« Vous croyez que le père Bugeaud n'en viendra pas à bout?

— On ne sait pas jusqu'où Bugeaud peut aller! » répliqua Audinet d'un air sombre.

Les trois notables se regardèrent en souriant. Ce sourire signifiait clairement :

« Quel homme! »

Le peuple français étant de tous les peuples le moins porté à faire des sentences, est aussi celui qui les respecte le plus. Avec quelques sentences et un habit noir, le premier venu peut se faire une réputation. Le secrétaire général, médiocre, du reste, en toute autre chose, avait eu le génie de comprendre la bêtise publique et de la faire servir à son profit. Les sentences, d'où il tirait toute son autorité, avaient l'antiquité, mais non pas la gaieté des proverbes de Sancho Pança. Il s'était acquis par là, dans Vieilleville, une réputation que Siéyès et Montesquieu lui auraient enviée.

Le Parisien, ennemi des sentences, et d'ailleurs

mal disposé pour le fiancé de Claudie, tourna le dos à Audinet, et, par une manœuvre habile, alla se placer auprès de Mlle Bonsergent. De son côté, Athanase Ripainsel offrit son bras à la mère de Claudie et les deux couples, à quelque distance l'un de l'autre, allèrent se promener dans la partie la plus reculée du jardin.

« Voilà un beau bracelet! dit l'avocat en regardant le bras blanc et nu de la belle Claudie.

— C'est celui que vous m'avez apporté, répondit-elle. Rita ne fait pas les choses à demi.

— C'est le présent de Mlle Oliveira? Il est d'un goût et d'un travail exquis. Vous la connaissez depuis longtemps, mademoiselle ?

— Depuis l'enfance. Nous avons récité ensemble la grammaire française de Noël et Chapsal. C'est un lien que rien ne peut rompre. N'est-ce pas qu'elle est bien belle ?

— Oui, dit Brancas un peu embarrassé, elle est fort aimable.

— Fort aimable! Vous ne l'avez donc pas regardée? Le préfet de Vieilleville a fait des vers en son honneur.

— Oh! c'est une raison sans réplique. Un préfet!

— Monsieur, dit Claudie en faisant une petite moue fort agréable, je vois bien que vous me prenez pour une provinciale qu'éblouit l'habit doré d'un préfet; mais vous vous trompez.

— Oh! mademoiselle! pouvez-vous croire!

— Apprenez, monsieur, que je ne me soucie nullement des préfets.

— Celui de Vieilleville est-il marié?

— Non, monsieur.

— Ah! Et il fait des vers?

— Oui, monsieur, pour mes amies.

— Et il n'en fait pas pour vous?

— Je n'en sais rien, mais j'espère que non.

— Pourquoi non?

— Parce que j'aime mieux la prose.

— Est-ce la poésie que vous haïssez, ou le poëte?

— Ni l'un ni l'autre. Je les regarde tous deux avec la même indifférence.

— Mademoiselle, dit Brancas, voulez-vous me permettre une question?

— Je permets.

— M. le secrétaire général de la préfecture fait-il aussi des vers?

— Je l'ignore; mais vous pouvez le lui demander.

— Oui, je le sais bien, mais je n'ose pas; il est si imposant!

— N'est-ce pas? dit Claudie. On dirait qu'il demande la tête des gens à qui il parle. Il porte en lui des sentences comme un pommier porte des pommes. C'est lui, je crois, qui a dit que la vapeur ira plus loin qu'on ne pense.

— Diable! a-t-il mis sa tête dans ses mains pour trouver cette pensée?

— Probablement.

— J'ai peur que vous ne vous ennuyiez beaucoup.

— Pourquoi, monsieur, s'il vous plaît?

— Parce qu'il a l'air bien ennuyeux.

— Eh bien, après?

— Pardonnez-moi, mademoiselle, dit Brancas en feignant d'hésiter, je viole peut-être un secret de famille.

— Quel secret de famille?

— Oh! rien. Je ne veux pas pousser plus loin l'indiscrétion.

— Poussez-la jusqu'au bout, monsieur, et dites-moi, je vous prie, le fameux secret que tout le monde paraît connaître, excepté moi.

— Vous le voulez?

— Je le veux.

— Vous n'en serez pas fâchée?

— Je vous l'ordonne.

— Eh bien! le bruit court que vous allez épouser M. le secrétaire général. »

Claudie rougit.

« Je l'ignorais, dit-elle.

— En vérité! Voyez à quoi l'on est exposé. Et vous êtes bien sûre de ne pas avoir donné votre consentement? »

Elle fit un geste d'impatience.

« On ne me l'a pas demandé, dit-elle.

— Et si l'on vous le demandait?

— Monsieur, vous êtes bien curieux.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, dit Brancas en s'excusant, d'oser m'intéresser si vivement au sort d'une personne....

— A qui vous avez sauvé la vie, interrompit-elle vivement.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Oh! dites, monsieur, je ne suis pas ingrate, et je sais tout ce que je vous dois.

— Ainsi, vous n'êtes pas mariée?

— Non, non, mille fois non!

— Eh bien! mademoiselle, j'en suis personnellement ravi.

— Plaît-il, monsieur? dit-elle avec quelque hauteur.

— Oui, mademoiselle, reprit gaiement l'avocat, tant que vous ne serez ni mariée, ni près de l'être, il me sera permis, je crois, de vous dire combien vous êtes belle.

— Monsieur, dit Claudie d'un air réservé, voyez-vous ceci?

— Votre bras, mademoiselle? il est plus beau que le marbre.

— Ce n'est pas mon bras que je vous prie de regarder, c'est mon bracelet.

— C'est un chef-d'œuvre, nous l'avons déjà dit. *Remember.*

— Oui, justement. Que veut dire ce mot?

— *Souviens-toi.*

— Vous traduisez à merveille.

— Eh bien, monsieur, souvenez-vous.

— De quoi?

— De la fidélité que vous devez à Rita. »

Le Parisien se mordit les lèvres.

« Je ne dois rien à personne, dit-il.

— Vraiment! Vous n'êtes pas fiancés?

— Pas le moins du monde. Mon oncle, conseiller d'État, m'a présenté chez M. Oliveira, où j'ai eu l'honneur de causer une seule fois avec Mlle Rita.

— Rien de plus?

— Rien de plus.

— Que signifie donc la lettre de Rita?

— Mlle Rita vous a écrit?

— Une longue lettre où il est fort question de vous.

— Je ne me croyais pas si heureux, dit Brancas en souriant.

— Oh! ne vous enorgueilissez pas trop, monsieur. Il est vrai qu'il est fort question de vous, mais je n'ai pas dit que la lettre fît votre éloge.

— Tant pis. Et que dit Mlle Rita de son serviteur?

— C'est un mystère.

— Bon ! les mystères sont faits pour être dévoilés.

— Oui, les mystères diplomatiques ; mais celui-là ?

— C'est donc un mystère bien mystérieux ?

— Un mystère mystérieux ; c'est cela même. Vous avez trouvé le mot.

— Au nom du ciel, mademoiselle, dites-moi la première syllabe du secret. Je tâcherai de deviner le reste.

— Mais, monsieur, dit Claudie, pour un homme qui n'a vu Rita qu'une fois, et qui ne lui doit aucune fidélité, vous êtes bien curieux, ce me semble ?

— Oh ! mademoiselle, répliqua Brancas, pouvez-vous ainsi méconnaître la pureté de mes intentions ? Si je veux connaître ce secret, c'est pour vous aider à le porter.

— Je le porterai bien toute seule.

— A deux, il sera mieux gardé.

— Avez-vous lu le Coran ? demanda Claudie.

— Jamais. Et vous ?

— Pas davantage. C'est égal. Ouvrez-le. Verset 24, chapitre.... Ah ! j'ai oublié le chapitre. Au reste, peu importe. Vous y verrez cette belle sentence : « Si tu veux qu'on garde ton secret, garde-le toi-« même. »

Au même moment, M. Audinet parut au bout de l'allée et se dirigea vers les jeunes gens.

« Mademoiselle, dit Brancas, je vous quitte; mais s'il est permis de vous parler sans porter atteinte aux droits de M. le secrétaire général, j'ose me dire, non le plus ancien, mais le plus passionné de vos amis.

— *Remember!* lui dit tout bas Claudie avec une menace pleine de coquetterie. Je le dirai à Rita. La politique vous occupe donc beaucoup, monsieur Audinet? » continua-t-elle en s'adressant au nouveau venu.

Audinet voulut sourire et fit une laide grimace.

« Qui s'occupe aujourd'hui de politique? répondit-il. La politique est encore dans l'enfance, comme la chimie.

— Raison de plus, dit Brancas pour chercher la formule.

— Les ressources de la science sont innombrables, mais il faut laisser la science aux savants; il faut relever l'autorité.

— L'autorité de qui? demanda le Parisien. L'autorité des hommes, ou l'autorité des lois?

— Ni l'une ni l'autre. C'est le principe d'autorité qu'il faut relever.

— Hum! ceci n'est pas clair, dit Brancas.

— Ni amusant, ajouta Claudie. Monsieur Audinet, voyez donc ce bracelet, je vous prie.

— Je le vois.

— Comment le trouvez-vous ?

— Trop moderne. Le beau, c'est l'antique.

— Et ce que nous faisons aujourd'hui ne vaut rien ? demanda Brancas.

— Rien ou peu de chose, répliqua Audinet.

— Et dans dix siècles, ajouta Claudie, on s'arrachera nos moindres brimborions ? Voilà qui est bien encourageant pour nos artistes.

— Les artistes meurent ; l'art est immortel, dit Audinet d'un ton solennel.

— Ma foi, monsieur, reprit Brancas, j'ai grande envie de dire de la science ce que vous disiez tout à l'heure d'Abd-el-Kader, qu'elle n'a pas dit son dernier mot. »

Audinet lui lança un regard plein de haine. Heureusement pour la paix publique, le major Bonsergent et ses hôtes s'avançaient à la rencontre de Claudie.

« Eh bien ! messieurs, dit le major, vous laissez les vieilles perruques ensemble, et vous vous cachez dans les petits coins avec les demoiselles ? Que disiez-vous tout à l'heure de si intéressant ? Audinet paraît tout ému.

— M. Audinet parlait de relever le principe d'autorité, répondit Brancas.

— Bigre ! dit le major. Cet Audinet n'en fait jamais d'autres. Tu ne sais donc pas, camarade, ajouta-t-il en lui mettant familièrement la main sur l'épaule,

qu'il n'y a rien de plus malsain après un bon dîner. Et toi, Claudie, que dis-tu de l'autorité?

— De l'autorité des préfets?

— Oui.

— Je n'en pense rien.

— Et de celle de leurs secrétaires généraux?

— Pas davantage.

— Et de celle des parents sur leurs enfants?

— Qu'elle est contre nature.

— Et de celle des enfants sur leurs parents?

— Qu'il n'est rien de plus beau.

— Admirablement parlé, ma chère enfant, Voilà justement l'opinion des préfets sur leur propre autorité. Juge si leurs administrés doivent être contents. Laissons cela, et venez ici, monsieur le Parisien. Nous allons, si vous le voulez bien, reprendre notre petite leçon d'horticulture. »

Il fallut quitter Claudie et suivre le major. Brancas, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, suivit tristement son professeur. La jeune fille et le secrétaire général restèrent seuls. Il y eut un moment de silence. Chacun d'eux sentait l'approche d'une crise.

Audinet n'était pas un amoureux vulgaire. La beauté de Claudie, qui était vraiment ravissante, le fascinait, son esprit hautain lui plaisait, l'orgueil de la jeune fille était une garantie de sa vertu, et l'ambitieux voyait en elle un instrument nécessaire

à sa fortune. Il est tant de femmes qui gênent leurs maris au lieu de les seconder !

Le secrétaire général regarda Brancas que le major emmenait et dit à Claudie :

« Je ne sais pourquoi ce monsieur me déplaît.

— Je le sais bien, moi, répondit-elle.

— Dites-le-moi.

— Parce que vous êtes malveillant.

— Qui ? moi !

— Oui, vous !... Qui aimez-vous, hors vous-même ?

— Tout le monde et vous en particulier, mademoiselle.

— Je vous suis bien obligée.

— Oh ! très-peu ! dit galamment Audinet. Cet amour est si involontaire !

— C'est donc de l'amour ?

— Vous le savez bien, cruelle !

— Moi ! je ne m'en doutais pas, je vous jure. A quoi reconnaît-on l'amour, s'il vous plaît ?

— Claudie ! s'écria Audinet.

— Monsieur ! reprit-elle.

— Je vous aime, votre père le sait et l'approuve ; le mien vous regarde déjà comme sa fille ; voulez-vous être ma femme ? »

Claudie garda le silence.

« Vous ne répondez pas ?

— Puis-je répondre ? répliqua la jeune fille. Vous

me tirez une déclaration à brûle-pourpoint, comme un coup de pistolet, et vous voulez qu'on vous réponde dans la même minute. Cela n'est pas raisonnable. Laissez aux gens le temps de réfléchir.

— Est-ce qu'on réfléchit quand on aime?

— Oui, mais quand on n'aime pas?

— Qui vous aimera, Claudie, si ce n'est moi?

— Mon Dieu! je vous crois; mais prenez patience et laissez-moi consulter ma mère.

— Votre mère y consent.

— Eh bien, laissez-moi me consulter moi-même. »

Il y eut un instant de silence. Claudie, qui n'aimait pas Audinet, ne se hâtait pas de se prononcer et ne voulait ni l'encourager ni le décourager. Celui-ci, de son côté, réfléchissait, et commençait à soupçonner Brancas de n'être pas étranger à cette résistance inattendue. La situation devenait très-embarrassante. Tout à coup Audinet rompit le silence.

« Avez-vous remarqué la figure de cet avocat? dit-il.

— Non.

— Sa physionomie est effrayante.

— Effrayante! et pourquoi?

— Elle annonce un naturel pervers.

— Tant pis, car c'est un assez joli garçon. Est-ce que vous êtes physiologiste, par hasard?

— Je le suis.

— Et la physiologie dénonce sa perversité?

— Elle la dénonce, dit gravement Audinet.

— A quoi le voyez-vous?

— C'est le secret de la science.

— Mystère incompréhensible! dit Claudie en riant. Vous me faites frémir.

— Vous riez!

— Oui, j'ai l'audace de rire.

— Avez-vous vu Lacenaire, mademoiselle?

— Lacenaire? non, jamais.

— Eh bien! regardez cet avocat; c'est son vivant portrait.

— Je remarque, dit Claudie, que tous ceux qui vous déplaisent ressemblent soit à Lacenaire, soit à Castaing, soit à Papavoine, soit à quelque autre aimable brigand.

— Quel intérêt aurais-je à le décrier?

— Je ne sais; mais, du premier coup, le comparer à Lacenaire, c'est bien fort!

— Je n'ai pas dit que ce fût un scélérat.

— Non, mais vous dites que c'est le vivant portrait de Lacenaire. De là à dire qu'il a tué son père et sa mère, la distance n'est pas grande. Défaites-vous, mon cher monsieur, si vous voulez me faire plaisir, de cette mauvaise habitude de médire du prochain.

— Que vient-il faire ici? demanda Audinet irrité de ce petit sermon.

—. Qui? *Il*.

— Votre avocat.

— Mon avocat, puisqu'il vous plaît de l'appeler ainsi, vient voir mon père à qui il a eu le bonheur de rendre service en sauvant la vie de sa femme et de sa fille. Permettez-moi de vous quitter un instant. Ces messieurs prennent leurs chapeaux et vont partir. »

Audinet resta seul et de fort mauvaise humeur. Claudie arriva assez à temps pour entendre les dernières paroles du major à Brancas.

« C'est en pleine terre, disait Bonsergent.

— A la fin d'avril, répliquait le Parisien.

— Oui, ou bien au commencement de mai, dans des trous.

— De quel diamètre?

— De cinquante centimètres.

— A quelle distance l'un de l'autre?

— Entre quarante et quatre-vingt-dix centimètres.

— De quoi parlez-vous? demanda Claudie.

— Du melon, mademoiselle, répondit Brancas. Le melon, *melo cucumis*, genre concombre, famille des cucurbitacées, est l'ami de l'homme.

— Et l'homme est l'ami du melon, répliqua Bonsergent. Prenez-moi un bon cantalou, semez-moi ses graines dans des pots remplis de bon fumier, recouvrez-moi cela d'une terre meuble, c'est-à-dire

labourée, pétrie, concassée avec soin, arrosez-moi le tout, couvrez-le d'une cloche pour le garantir du soleil, et vous m'en direz des nouvelles.

— Mademoiselle, dit Brancas, monsieur votre père est un puits de science.

— Puisez toujours, jeune homme, répliqua Bonsergent, et ne craignez pas de tarir la source. »

A ces mots, Ripainsel et le Parisien prirent congé de leurs hôtes, et montèrent dans un tilbury que conduisait Athanase. Brancas était plongé dans une profonde rêverie.

« Il faut avouer, dit Ripainsel, que j'étais né pour jouer les rôles de confidents.

— Aimerais-tu mieux jouer les tyrans que les confidents?

— Les tyrans, non; mais les jeunes-premiers.

— Qui t'en empêche?

— Toi, parbleu! qui me jettes Mme Bonsergent sur les bras, et qui prends la fuite.

— La conversation a dû être intéressante?

— D'un intérêt palpitant, comme disent les réclames. Élodie m'a raconté ses malheurs.

— Pauvre femme!

— Oh! oui, pauvre femme! C'est un récit à faire dresser les cheveux sur la tête.

— Bon! Rien n'est plus agréable que de sentir ses cheveux se dresser en bonne compagnie. C'est marque qu'on n'est pas chauve. La lune sort des

nuages et éclaire la vallée sombre. Voici de bons cigares, le cheval va de lui-même et connaît sa route. Tout se tait, c'est à peine si l'on entend cette délicieuse harmonie des sphères qui faisait pâmer Pythagore. Commence ton récit; j'écoute.

— Tu sauras d'abord, dit Athanase, qu'Élodie est d'illustre naissance.

— Je m'en doutais.

— Son père, qui fut chapelier, avait l'âme d'un roi.

— D'un roi en fonctions ou d'un roi détrôné? Les rois détrônés sont ordinairement de fort méchante humeur.

— Il avait l'âme d'un très-grand roi, une âme noble et belle. Sa mère....

— La mère du roi?

— Non. La mère d'Élodie, belle comme Vénus, sage comme Minerve, poétique comme Apollon....

— .... Filait comme Arachné?

— Non c'était une médiocre fileuse, mais une parleuse de premier ordre.

— Tant pis. La soupe ne devait pas être bonne.

— Que parles-tu de soupe, âme grossière et livrée aux appétits des sens? La mère d'Élodie ne sut jamais de quoi se faisait la soupe.

— Je plains le chapelier, dit Brancas.

— Or, continua Ripainsel, cette mère accomplie ne souffrit pas que sa fille fit œuvre de ses dix

doigts; d'où il suit qu'elle comprit de bonne heure que le lot du sexe barbu était d'apporter à boire et à manger au sexe timide, lequel, en échange, consentait à recevoir avec bonté les hommages dudit sexe barbu. Cela dura trente ans, pendant lesquels le sexe barbu, comme tu peux penser, ne faisait pas queue à la porte d'Élodie.

— Elle te l'a dit?

— Non; mais je l'ai deviné. Dieu merci, ce n'était pas difficile. On sait assez ce que signifient ces amours trompées, ces espérances déçues, ces soupirs, ces yeux levés au ciel. Ce n'est pas tout d'ailleurs. J'ai des faits plus positifs.

— Des faits!

— Quel héros c'était!

— Qui? Le major Bonsergent?

— Il est bien question de Bonsergent! Je te parle de ce hussard qui fut tué à Waterloo....

— Quel hussard?

— Celui d'Élodie, qui unissait la grâce à la force, le génie à la beauté, et qui n'ignorait pas le respect qu'on doit aux dames. C'était un homme, celui-là!

— Et nous, qui sommes-nous donc?

— Des gens mal élevés, je suppose.

— Continue. Ton récit m'intéresse.

— Après dix ans passés à pleurer le hussard, Bonsergent se présenta....

— Et fut accepté d'emblée? dit le Parisien.

— Que de larmes versa la triste Élodie avant d'unir son sort à celui de cet homme vulgaire! Mais quoi! Le chapelier ordonnait. Par piété filiale, elle obéit.

— Triste victime!

— Oh! oui, triste victime! Le chapelier n'eut pas plutôt passé l'onde du Styx qu'on ne repasse plus, *irremeabilis unda*, comme dit Virgile, que l'affreux Bonsergent dévoila toute sa perfidie.

— Je t'avertis, dit Brancas, que tu ménages trop tes effets de scène. Tu *prends des temps* comme un acteur, et le public finira par te tourner le dos.

— Patience! dit Athanase. La patience, c'est la force continuée. En deux mots, la dame s'est fort ennuyée, et je la soupçonne d'écrire en secret ses mémoires pour servir à l'instruction et à l'édification de son sexe.

— Voilà ce qu'elle t'a conté pendant une heure et demie?

— Oh! mon Dieu, oui. Je croyais entendre Esther raconter à la jeune Élise comment, avec la protection du Dieu d'Israël, elle parvint à devenir l'une des cinq cents femmes du sultan Assuérus, et je repassais involontairement tous les récits fameux des vieilles tragédies.... Or çà, j'espère que tu as été plus heureux que moi?

— Oui, Bonsergent m'a donné de bons conseils sur la culture des melons.

— Ne fais donc pas le réservé. Tu as vu Claudie?

— Mon cher ami, dit Brancas, es-tu capable de garder ton sérieux pendant quelques instants?

— Toute l'éternité, s'il le faut.

— Eh bien, je l'aime.

— Toi! Effectivement, il n'y a pas de quoi rire.

— N'est-ce pas? à la veille de mon mariage!

— Ma foi, ce serait bien plus triste le lendemain.

— Que faire?

— Te voilà bien embarrassé! Aime-la quinze jours si tu veux, et cela se passera. C'est une petite fièvre qui n'a rien d'inquiétant et qu'il faut traiter par les sédatifs.

— Mauvais plaisant!

— Parbleu! je ne vois pas là de quoi s'arracher les cheveux. Claudie est charmante, et tu fais preuve de goût.

— N'est-ce pas qu'elle est belle? dit l'avocat.

— Oh! ravissante, répliqua Ripainsel.

— Crois-tu qu'elle aime cet Audinet?

— Qui sait! On voit tant de rencontres bizarres! Audinet est un homme, après tout.

— Lui, un homme! c'est un babouin.

— Mon ami, dit Athanase, la douleur t'égare. Audinet n'est pas un babouin, c'est un vilain animal, je l'avoue; il est d'une capacité, médiocre, mais il est homme et secrétaire général, et, ce qui vaut

mieux encore, il est le fils du colonel Malaga. Or, tu sauras qu'il n'est personne à Vieilleville qui ose déplaire au terrible colonel. Quiconque l'a fait, s'en est toujours repenti.

— Je me moque de tous les Malaga du monde. Ce colonel est fait de chair et d'os, je suppose?

— Oui, mais sa chair et ses os sont taillés dans l'acier le mieux trempé. Il est homme à tuer pour une épingle, pour un salut manqué, pour un sourire douteux. Après 1815, il était la terreur des officiers de la garde royale.

— Diable! voilà qui met le comble à mon amour.

— Tu vas faire la cour à Mlle Bonsergent?

— Pourquoi non?

— Et t'en faire aimer?

— Si c'est possible.

— Jupiter aveugle ceux qu'il veut perdre.

— Jupiter se soucie très-peu de mes affaires. Quant au colonel, je l'engage à ne pas faire le méchant, car je retrousserais fort bien, dans l'occasion, ma robe d'avocat et mes manches, et tu verrais une belle bataille.

— Est-ce que tu sais manier une épée?

— Oui.

— Et un pistolet?

— Encore mieux.

— C'est égal, sois prudent, et si tu vois venir Malaga sur le trottoir de droite, prends le trottoir

de gauche ; cède-lui le haut du pavé, ne lui épargne pas les saluts, et ne te fais pas embrocher comme une mauviette.

— J'y veillerai.

— Un mot encore. Avant toute chose, gagne-moi mon procès et fais-moi rendre l'héritage du vieux Caïus-Gracchus Ripainsel, mon oncle vénéré ; car il n'est pas juste que je pâtisse de tes fredaines.

— Tu auras tes deux millions et le plaisir de voir donner une leçon à ce vieux rodomont. »

En même temps, les deux amis entraient dans la cour du château.

XI

Un domestique remit à Brancas une lettre de son oncle ; il la lut sur-le-champ, et frappa du pied avec impatience.

« Qu'as-tu donc? demanda Ripainsel.

— Une tuile sur la tête ! Ah ! que la divine Providence est dure aux pauvres gens ! Écoute ceci :

« Mon cher ami,

« Tout est conclu. La dot est d'un million. Oliveira te trouve charmant. Miss Rita ne dit mot et

ne paraît pas moins bien disposée. Ton bonheur est assuré. Oliveira s'engage à donner sa démission à la fin de l'année. Il a parole du ministre d'être pair de France à cette époque. Pour un ancien marchand de cuirs, c'est assez joli. Ma future nièce a de l'esprit, du bon sens, et, ce qui est plus précieux que tout, elle a le romanesque en horreur. Ta tante la trouve admirable. Allons, tu as le pied à l'étrier, monte à cheval et galope.

« Oliveira et sa fille vont passer deux mois à Vieilleville pour faire dîner les électeurs. Je n'ai pas besoin de te recommander l'assiduité. Une fille de ce caractère et une dot d'un million ne se trouvent pas dans le pas d'une mule.

« Adieu, mon cher ami; mille prospérités.

« GRAINDORGE. »

— Suis-je assez malheureux? dit l'avocat.

— Toi! répliqua Ripainsel, tu es né coiffé. Rita et un million, et monsieur se fait prier, monsieur fait le difficile. C'est à hausser les épaules, parole d'honneur.

— Et Claudie?

— Ton amour s'en ira comme il est venu, en une soirée. A première vue, tu t'enflammes, et tu te crois pris pour l'éternité.

— Diable d'oncle! s'écria Brancas. De quoi se mêle-t-il?

— Ton oncle est un sage, dit Athanase, et toi un écervelé, malgré tes épais favoris et ton air d'homme grave. Il sait qu'on ne vit pas seulement d'amour et d'eau fraîche, mais de bon potage, comme dit le bonhomme Chrysale ; il te sauve, sans le savoir, des griffes du vieux Malaga, et il te donne pour femme la plus délicieuse Rita, qui jamais ait vu le jour, soit à Paris, soit à Vieilleville.

— Mon ami, dit Brancas après un long silence, c'en est fait, je l'aime.

— Qui? Rita?

— Non, Claudie.

— Tu fais une sottise.

— Je m'en moque.

— Et tu t'en repentiras.

— Soit. Je m'en repentirai, mais je l'aime.

— Ah! dit Athanase, si je n'avais pas fait concurrence au père Oliveira dans les dernières élections!

— Achève.

— Et bien! je ferais ma cour à Rita, qui vaut une vingtaine de Claudies.

— Fais-la, tu me rendras service.

— Bien vrai?

— Je te le jure!

— Eh bien! présente-moi à la première occasion.

— C'est convenu. Et toi, aide-moi à bourrer cet Audinet qui m'agace cruellement les nerfs.

— Quoi! vraiment! tu veux épouser Claudie?

— Je n'en sais rien, mais je veux chasser l'Audinet.

— Qu'il soit fait suivant ta volonté! » dit Athanase.

L'avocat se coucha fort agité. La pensée des obstacles qu'il aurait à surmonter excitait son ardeur, car les âmes nobles et courageuses n'aiment pas à triompher sans péril; mais il se voyait prêt à sacrifier tous ses rêves à l'amour, et, pour un ambitieux, c'était un cruel sacrifice. Avant d'épouser Claudie, avant même de savoir s'il en serait aimé, il fallait désavouer son oncle, rompre avec Oliveira, et se fermer probablement le chemin de la députation de Vieilleville. Cependant, il n'hésita pas un instant, et, prenant la plume, il écrivit à son oncle la résolution qu'il avait prise, en le priant de dégager sa parole. Ce devoir accompli, il se coucha, et dormit assez bien, bercé dans des rêves d'azur et d'or. La belle Claudie, impératrice des îles Fortunées, lui offrait son trône et sa main.

Athanase, de son côté, rêvait à Mlle Oliveira. Ce n'est pas qu'il fût au fond de l'âme ni très-ambitieux ni très-amoureux. Non. La députation lui semblait être le complément naturel et nécessaire de son château, de ses cinquante mille livres de rente et du bien-être qui l'entourait. Comme il avait toujours été heureux, il était optimiste. Il aimait son ami,

mais il n'oubliait pas le soin de ses intérêts, et il voyait avec plaisir cet amour naissant qui allait brouiller Brancas avec le père Oliveira. De plus, Rita le séduisait avec sa grâce toute parisienne, et le gentilhomme campagnard n'avait pu rester insensible à sa beauté. Que Brancas épousât ou non Claudie, il s'en souciait peu, pourvu qu'il pût lui-même approcher de la belle Rita, et satisfaire en même temps deux passions de force égale, la passion d'épouser une femme aimable et la passion de représenter le peuple français.

Pendant ce temps, la famille Bonsergent était réunie en conseil et délibérait sur les plus graves questions. Lorsque Claudie, tenant à la main une bougie, s'approcha de son père pour l'embrasser, suivant l'usage de chaque soir, et se retirer dans sa chambre, le major la retint par la main et la fit asseoir à ses côtés.

« Ma fille, dit Élodie d'un ton solennel, reste un moment ; il s'agit de ta destinée.

— Ma chère enfant, dit le major, es-tu heureuse ?

— Assurément, papa, répondit-elle, étonnée de cet exorde et commençant à deviner ce qu'on allait lui dire.

— S'il se présentait un bon mari, sage, prudent, avec une belle fortune, une belle position sociale et un nom honorable, qui voulût vivre avec nous, et qui fût notre ami, que ferais-tu ?

— Je ferais, dit Claudie, ce que vous auriez jugé convenable. »

Le major l'attira doucement sur ses genoux et l'embrassa.

« Il est trouvé, dit-il. C'est notre ami Audinet. »

Claudie, qui s'attendait à ce nom, ne put cependant s'empêcher de se mordre les lèvres.

« Eh bien, qu'en dis-tu? demanda Élodie.

— Moi, maman, je n'en dis rien.

— Et qu'en penses-tu?

— Pas davantage.

— Diable! dit le major entre ses dents, cela va mal.... Comment! tu n'as pas d'opinion sur un homme que tu vois tous les jours! »

Claudie garda le silence.

« Est-ce que tu ne veux pas te marier?

— Je n'ai pas dit cela, papa.

— N'est-ce pas un homme intelligent?

— Assurément, quoique son esprit consiste surtout à médire du prochain.

— Son père lui donnera deux cent mille francs le jour de son mariage.

— Eh! papa, n'avons-nous pas de quoi vivre?

— Il sera préfet ou député, à son choix.

— Tant mieux pour la France.

— Il est estimé de tout le monde.

— Pas trop, dit Claudie, qui fut heureuse de trouver ce prétexte, et voilà ce qui me fâche.

— Hum! hum! dit le major, le temps est à l'orage. »

Au fond du cœur, il était de l'avis de sa fille. Un homme tant de fois souffleté lui semblait un gendre médiocre; mais, comme beaucoup d'honnêtes gens, avec un égoïsme assez naturel, il s'étourdissait volontairement sur l'insolence et la lâcheté d'Audinet, et voyait, avant tout, dans ce mariage, la certitude de garder sa fille près de lui et de plaire à son ami Malaga.

Cependant l'attaque de Claudie était si directe qu'il n'osa insister. Par malheur, Mme Bonsergent, fort engouée d'Audinet, qui divaguait avec elle pendant des heures entières sur des subtilités de métaphysique, et flattée d'entendre vanter son génie par le secrétaire général, prit vaillamment la défense de son favori.

« Mademoiselle, vous êtes une sotte, dit-elle tout d'abord. M. Audinet est un homme de la plus haute intelligence et du plus grand avenir. Peut-être ne le trouvez-vous pas assez beau?

— Ma foi, dit bonnement Claudie, je n'y pensais pas, mais, puisque tu m'en parles, je t'avouerai qu'il est plus laid qu'une chenille.

— Comme une chenille, c'est le mot, répéta le major en éclatant de rire.

— Bon! encouragez-la dans sa désobéissance, répliqua d'un ton amer Mme Bonsergent.

— Je ne l'encourage pas, dit le major.

— Mais, dit Claudie, je n'ai pas à désobéir ; vous ne m'avez rien ordonné.

— C'est vrai, cela, dit Bonsergent, qui voulut mettre fin à la discussion et surtout ne pas attrister sa fille. Elle est libre de ses actions.

— Le devoir d'une mère, dit Élodie avec solennité, est de préparer l'avenir et le bonheur de sa fille. Il faut que la prévoyance d'une mère supplée à l'aveuglement de ses enfants. Il faut....

— Il faut que tu te taises, interrompit Bonsergent d'un ton ferme et sans réplique. C'est assez causé d'affaires pour ce soir. Nous ferions prendre ce pauvre Audinet en grippe à Claudie. En attendant, qu'il vienne ici comme à l'ordinaire, et tu le recevras de ton mieux.

— Oh ! de grand cœur, dit la jeune fille, pourvu que cela ne m'engage à rien.

— Bonsoir, mon enfant, dit le major ; va dormir. Et toi, ma femme, fais-moi préparer un lait de poule, car j'ai gagné un mal de gorge au jardin ce soir. »

Mme Bonsergent sortit et appela la servante.

« Catherine ! Catherine ! »

Personne ne répondit.

Élodie cria plus fort :

« Catherine !

— Elle est couchée, sans doute, dit le major. Laisse-la dormir. »

Mme Bonsergent entra dans la cuisine où se trouvait le lit de Catherine, et vit que le lit était vide. Au même instant, Catherine accourut précipitamment, les joues et les oreilles rouges, et les cheveux à demi dénoués. C'était une jeune fille assez belle et très-bien faite.

« D'où venez-vous ? demanda Mme Bonsergent, et que faites-vous dehors à onze heures du soir ? »

L'apostrophe était foudroyante. A onze heures, en province, tous les gens paisibles dorment du plus profond sommeil. Cependant Catherine répondit avec assurance :

« Madame, j'étais au fond du jardin et je fermais la porte du kiosque.

Sa maîtresse la blâma sévèrement de n'avoir pas fermé plus tôt cette porte, et toutes deux se hâtèrent de préparer le lait de poule du major.

Pendant ce temps, M. le secrétaire général de la préfecture sortait tranquillement du jardin au moyen d'un passe-partout, présent d'amour de la tendre Catherine.

Cette petite scène de la vie intime, qui se renouvelle souvent en province, devait avoir sur la suite de cette histoire et sur le sort de la belle Claudie la plus tragique influence.

Un matin, M. Graindorge conseiller du roi Louis-Philippe en son conseil d'État, commandeur de la Légion d'honneur et de l'Aigle noir, grand-croix de

l'ordre de Charles III, et officier de celui d'Isabelle la Catholique, déjeunait tête à tête avec sa femme et décachetait rapidement ses lettres, lorsque l'écriture de son neveu attira plus particulièrement son attention. Il se hâta de lire la lettre et la jeta sur la table avec colère.

« De qui ? » dit sa femme.

C'était une Anglaise laconique, sèche comme les vieilles femmes de son pays, laide et sans enfants, dont la dot avait triplé la fortune de son mari. Rousse, du reste, avare et revêche, elle jouissait dans son ménage d'une influence toute-puissante.

« De cet écervelé de Brancas, répondit le conseiller d'État.

— Quelle nouvelle ?

— Lis.

Vieilleville, mai 1845.

« Vous avez trop réussi, cher oncle. Je n'accuse que moi-même de ma mésaventure, mais il faut rompre à tout prix. Courez, je vous en conjure, chez M. Oliveira, et dites-lui.... non, ne lui dites rien. J'ai commis l'imprudence, c'est à moi de la réparer et d'être sincère, dussé-je l'être à mes dépens. J'aime une fille adorable, une perle de beauté, un ange, une péri, tout ce qui vous plaira, mais j'aime. Son père est un vieux soldat de Napoléon, sa mère est une ancienne jolie femme ; mais elle !

oh! elle! c'est une fleur, c'est un bouton de rose, c'est une grâce, c'est.....tout ce qu'il faut pour devenir votre nièce. M'aimera-t-elle? Voilà la question. Un orang-outang, à demi préfet, la garde à vue comme les muets du sérail. Le monstre la convoite, mais la divine Providence ne permettra pas que le crime s'accomplisse, et, au besoin, mon bras aiderait la Providence.

« Bonsoir, cher oncle. Je tourne au mélodrame; c'est vous dire jusqu'où va mon amour. Adieu, adieu. Je vous quitte pour penser à ma Claudie.

« Mettez-moi aux pieds de mon adorable tante, et soyez indulgent pour ma folie. Il est si rare et si doux de perdre le sens pour ce qu'on aime. J'en ferai quelque jour, s'il n'est déjà fait, un opéra sous ce beau titre : *Il pazzo per amore. Le Fou par amour*, pour faire pendant au chef-d'œuvre de Cimarosa. O Claudie, étoile polaire, axe du monde, mon cœur est à toi.

« Adieu, oncle chéri. Si vous la voyiez, vous voudriez être neveu.

« A vous,

« BRANCAS. »

— Eh bien? dit Graindorge après la lecture.

— Eh bien?

— Est-il assez fou?

— Trop.

— Que faire ? Je ne puis aller chez Oliveira et lui dire : mon cher, je me suis trompé. Cela n'est pas admissible. Que le diable emporte sa Claudie!

— Une petite provinciale !

— Un bouton de rose !

— Quelque sotte !

— Une perle de beauté !

— Voilà ma commanderie à bas !

— Est-ce que tu vas consentir à ce sot mariage ?

— Il le faut bien. Il a passé l'âge des lisières.

— Il faut le déshériter.

— Tu ne le connais pas, répliqua l'oncle. Il ne tient pas à l'argent, et toutes les successions du monde ne le feront pas changer d'avis. Il va manquer par sa faute le plus beau mariage du monde. Oliveira n'est pas embarrassé de sa fille. Rita est femme d'esprit; elle mènera très-bien la barque de son mari.

— Rien n'est perdu, dit l'Anglaise. S'il est amoureux, c'est de fraîche date, car il n'en parlait pas le jour de son départ. Ce feu de paille se consumera et s'éteindra tout naturellement. Traîne l'affaire en longueur. Suis Oliveira, qui t'a invité à voir sa maison de Vieilleville; tu sonderas le terrain, tu verras toi-même sa Claudie. Il faudrait être bien malheureux ou bien maladroit pour ne pas lui trouver quelque défaut ou quelque vice.

— Rédhibitoire ?

— Voilà, dit sèchement l'Anglaise, une plaisanterie de gentilhomme ou de palefrenier que le conseil d'État ne devrait pas connaître. »

Graindorge s'inclina humblement. Il courut chez Oliveira, se hâta de se faire inviter, et cacha soigneusement le but de son voyage.

Trois jours après, M. Oliveira, sa fille et Graindorge partaient pour Vieilleville. Oliveira pensait à ses électeurs, Graindorge à sa commanderie, et Rita à son mariage. Cette dernière n'était que curieuse de revoir son fiancé. Brancas ne lui déplaisait pas, mais c'est un phénomène connu au moral, comme au physique, que les fluides de même nature se repoussent et que les fluides contraires s'attirent. L'avocat et la jeune Parisienne étaient tous les deux trop spirituels, trop raisonnables et trop civilisés pour s'accrocher fortement. Entre deux corps parfaitement ronds, il y a trop peu de points de contact. De là vient que certains ménages, composés d'ailleurs de deux individus, homme et femme, parfaitement aimables, sont médiocrement heureux et médiocrement unis. Saint Pierre ne put jamais s'accommoder de saint Paul, bien qu'ils fussent saints tous deux au même degré.

Quand les trois voyageurs entrèrent à Vieilleville, toute la ville était en rumeur. On devait plaider le lendemain le fameux procès pour lequel Ripainsel avait fait venir son ami. Deux partis s'étaient formés,

comme il arrive dans toutes les causes de ce genre, et soutenaient, l'un la validité du testament et les droits de la communauté de P***, et l'autre les droits de Ripainsel. La politique s'en mêlait. Le journal de l'évêché ne tarissait pas sur l'éloge de ces saintes femmes qui avaient renoncé au monde pour ne relever que de Jésus-Christ; c'étaient les sœurs des pauvres, les mères des orphelins, les anges de Dieu sur la terre. Allait-on dépouiller encore l'Église catholique, si honteusement pillée en 1789, et achever l'œuvre sacrilége des révolutionnaires? Et pour qui, grand Dieu! violer ce testament? Pour ajouter au luxe et à la richesse de l'un des hommes les plus riches de tout le pays, pour entretenir des chevaux et peut-être pis que cela. Ce dernier point n'était pas clairement exprimé, mais on l'entendait du reste.

De son côté, le journal de l'opposition, ami de Ripainsel, qui était le plus riche actionnaire du journal, déclamait vigoureusement contre les envahissements du clergé, et citait Grégoire VII qui déposait les rois, Alexandre VI qui empoisonnait ses propres cardinaux, et tous les mauvais prêtres dont l'histoire a parlé. La kyrielle était longue. Pour qui ces trésors arrachés à l'aveugle piété des mourants? Pour les jésuites, pour les évêques, pour les congrégations de toutes sortes. Rien n'était plus éloquent que ce rédacteur tempêtant pour son actionnaire.

Seul, le journal de la préfecture gardait le plus profond silence et enrageait tout bas de ne pouvoir prendre part à la bataille. Tout n'est pas roses dans le métier de journaliste officiel. Comment avoir un avis quand le préfet n'en a pas? Ce serait une impiété. Or, le préfet, bon homme d'ailleurs, et assez embarrassé de son rôle, n'était occupé que de vivre en bonne harmonie avec tout le monde, de peur d'être en butte aux foudres du *National*.

Oliveira eut grand'peine à pénétrer chez le président du tribunal, qui distribuait à son gré ou refusait les billets d'entrée. On faisait queue chez lui comme au bureau d'un théâtre.

C'était un grand vieillard, à la parole lourde et indistincte, bredouillant, ânonnant, ne comprenant rien, honnête homme du reste et incapable de faire tort à son prochain. Le hasard, et une fortune dont l'origine se perdait dans la nuit des temps, l'avaient fait nommer président; l'inamovibilité l'avait maintenu sur son siége, et l'usage s'opposait à ce qu'on lui donnât sa retraite. Cette espèce de magistrats n'est pas la plus mauvaise; ils valent bien les gens plus subtils qui cherchent moins le sens de la loi qu'une opinion singulière et paradoxale, et qui s'entêtent d'autant plus volontiers dans cette opinion qu'elle n'appartient qu'à eux seuls. Entre un juge trop subtil et un juge qui l'est trop peu, le plaideur est fort embarrassé.

Le président se leva dès qu'il vit entrer le député, et le fit asseoir.

« Mon cher président, dit Oliveira, je venais vous demander trois places.

— Je n'en ai plus, interrompit le vieillard.

— Pour ma fille?

— Oh! c'est une autre affaire. Je lui céderais mon siége plutôt que de lui refuser quelque chose.... C'est donc un bien grand avocat, continua-t-il, que ce M. Brancas?

— C'est une merveille, dit Oliveira qui crut devoir faire l'éloge du futur époux de Rita.

— Pantaléon, ce jour est un beau jour pour toi, dit la présidente, jusque-là tapie et silencieuse dans un coin de la salle. Faut-il faire repasser ta cravate blanche?

— Fais, ma chère Léonide, répliqua-t-il avec une certaine majesté.

— J'espère, ajouta-t-elle, que ce M. Ripainsel recevra sur les doigts, et qu'il laissera désormais tranquilles nos bonnes sœurs de P...

— J'espère, dit Pantaléon en bégayant, que Caton d'Utique, s'il vient par hasard à l'audience, sera content de moi. Va faire repasser ma cravate, va Léonide. »

Léonide sortit en grognant un peu.

« Ah! monsieur, dit le président à Oliveira qui souriait, un pauvre homme a bien de la peine à

faire son métier en conscience. Ma femme et mes cinq enfants ont pris parti, trois contre trois, dans cette affaire, et m'ennuient tout le jour de leurs exhortations à bien faire, c'est-à-dire à juger en faveur de leurs protégés. C'est un vacarme à ne pas s'entendre. Heureusement, je suis à moitié sourd, et le partage égal des voix dans ma famille maintient ma neutralité. »

Oliveira sortit avec ses trois billets qui lui assuraient des places réservées derrière les juges. Vieilleville, où les événements sont rares, était tout ému de l'espoir d'entendre un de ces fameux avocats de Paris auxquels les journaux font un piédestal. De toutes les parties du département, de nombreuses députations d'oisifs s'étaient donné rendez-vous à l'audience, et l'on s'attendait, vu la renommée de Brancas, à des effets de scène merveilleux. Son adversaire, venu de Paris, lui aussi, était un homme illustre à qui il n'a manqué peut-être, pour égaler les plus grands orateurs, que de défendre une cause plus sympathique à la nation française. C'était le plus brillant représentant du parti légitimiste.

Dès le soir même, Brancas reçut la visite de son oncle, mais il ne fut question ni d'Oliveira ni de sa fille dans la conversation. Le conseiller d'État sentait assez la nécessité de ne troubler, par aucune préoccupation, l'esprit de son neveu. A la veille d'une grande bataille, on ne songe qu'à l'ennemi.

« Souviens-toi, dit Graindorge, que du haut de ce prétoire trois cents électeurs te contemplent.

— Je m'en souviendrai, » répliqua laconiquement l'avocat, à qui il tardait d'être seul.

Dès que son oncle fut parti, il fit atteler un tilbury et descendit au grand trot du côté de Vieilleville pour aller voir Claudie, suivant son usage. En très-peu de jours il était devenu l'ami intime du major Bonsergent, et la rêveuse Claudie préparait pour lui ses phrases les plus poétiques et ses discours les plus exquis. Personne ne se défiait de ses visites, si ce n'est peut-être le soupçonneux Audinet; quant à la jeune fille, si elle avait deviné l'amour de l'avocat (et comment ne l'aurait-elle pas deviné?) elle n'en laissait rien paraître. Elle était secrètement flattée de plaire à un homme aimable, déjà célèbre, et qui devait être si bon juge du mérite et de la beauté. Nulle femme n'est exempte de vanité, et la belle Claudie l'était moins que toute autre. Audinet, qu'elle avait toujours vu avec indifférence, lui devenait peu à peu odieux, car en amour l'indifférence n'est pas loin du mépris, ni le mépris de la haine.

Il faut avouer aussi que le secrétaire général était l'amant le plus incommode du monde. En garde contre Brancas, dont il avait deviné la rivalité, il surveillait our et nuit les démarches du Parisien et s'offensait, non sans raison, des fré-

quentes visites que celui-ci faisait à la famille Bonsergent. Ses relations avec Catherine lui permettaient de savoir, heure par heure, tout ce que faisait sa maîtresse et de le lui répéter. De son côté, Claudie, irritée de cette surveillance continuelle, recevait fort mal les plaintes d'Audinet, et semblait, contre le gré de ses parents, prête à tout rompre.

Ce soir-là, Audinet était assis dans un coin, près de sa fiancée, pendant que le major et sa femme, discrètement retirés à l'autre bout du salon, laissaient au secrétaire général la faculté de faire librement sa cour. Claudie brodait, et sa main impatiente cassait souvent ou arrachait les fils, signe précurseur d'un orage prochain.

« Vous êtes agitée, ce soir, dit Audinet.

— Je ne suis pas agitée, répliqua-t-elle.

— Ou ennuyée?

— Oui, je suis ennuyée.

— Pourquoi?

— Que sais-je! Probablement parce que vous êtes là.

— Ou parce que *quelqu'un* n'y est pas?

—Que voulez-vous dire? dit impérieusement Claudie. Qui est ce *quelqu'un?*

— *Quelqu'un*, dit froidement Audinet, c'est quelqu'un; cela s'entend du reste.

— Cela ne s'entend pas du tout, monsieur. Dites-moi, je vous prie, qui c'est. »

Audinet, comme tous les jaloux, ne pouvait cacher sa jalousie. Rien n'était plus maladroit que d'en parler, mais rien n'était aussi plus naturel. Cependant, il sentit qu'il allait trop loin, et voulut sortir d'un mauvais pas.

« C'est peut-être une femme? dit-il négligemment.

— Non, ce n'est pas une femme, répéta vivement Claudie, que cette question irritait.

— C'est donc un homme? Vous en convenez?

— Ce n'est ni un homme ni une femme, dit Claudie.

— A moins que ce ne soit un avocat, reprit Audinet, je ne sais qui ce pourrait être. »

Claudie rougit légèrement.

« Eh bien, dit-elle, supposons que ce soit un avocat; que voulez-vous dire?

— C'est donc un avocat? Bon. Je suis bien aise de le savoir. Justement, il est sept heures du soir, et M. Brancas, contre son usage, n'a pas encore paru.

— Vous êtes bien au courant des habitudes de M. Brancas.

— Je le crois bien, dit Audinet. Un homme si célèbre! Il n'est question que de lui à Vieilleville et de son prochain mariage.

— Ah! dit la jeune fille qui se sentit pâlir. Avec qui, s'il vous plaît?

— Je savais bien, dit Audinet, que je finirais par vous dire des choses intéressantes. Oh! je connais mon métier de narrateur.

— Et de faiseur de cancans.

— De cancans, si vous voulez. Mais quel mal y a-t-il, s'il vous plaît, à dire que M. Brancas, avocat, épouse prochainement Mlle Marguerite Oliveira, votre amie d'enfance?

— Comment le savez-vous?

— Parbleu! ce n'est pas difficile. Toute la ville en est informée. La femme de chambre de Mlle Oliveira le dit à qui veut l'entendre. L'affaire est arrangée, et M. Graindorge, conseiller d'État, oncle du futur, est venu en poste tout exprès pour assister à la noce.

— Vous ne perdez pas de temps, dit amèrement Claudie, et vous êtes fort au courant des affaires du prochain. »

En même temps, elle se leva.

« Où donc allez-vous? demanda Audinet.

— Je me sens un léger étourdissement, et je vais dans ma chambre. Cela se passera. Excusez-moi, cher monsieur, et allez, je vous prie, tenir compagnie à ma mère. »

Comme elle finissait de parler, Brancas entra. Claudie hésita et revint sur ses pas.

« Eh bien, dit Audinet, vous n'êtes pas encore partie?

— Vous êtes insupportable.

— Merci. »

Claudie reprit sa place, et Brancas vint les saluer. Le secrétaire général répondit au salut de l'avocat

par un mouvement de tête froid et cérémonieux, auquel le Parisien ne fit aucune attention.

— C'est demain, dit le major Bonsergent, que nous allons entendre Démosthènes et Cicéron. »

Le Parisien s'inclina en souriant.

« Je ne sais de quoi vous voulez parler, dit-il, mon cher monsieur; mais vous aurez le plaisir d'entendre l'un des plus grands avocats de ce siècle. Ce n'est pas moi que je veux dire.

— Est-ce que vous allez à l'audience? demanda Audinet au major. Je ne vous connaissais pas tant de goût pour les procès.

— Ma foi! répondit simplement Bonsergent, je vais où Claudie me mène. Tu sais bien que c'est mon chef de file.

— Ah! dit Audinet d'un air fin, c'est Mlle Claudie....

— Oui, monsieur le secrétaire général, répondit la jeune fille, qui sentit le coup. C'est moi-même. »

Le Parisien les observait tous deux sans rien dire et commençait à concevoir de grandes espérances. Audinet sortit plein de fureur contre son rival et contre Claudie. C'était un entêté mortel que le fils aîné du colonel Malaga; il aimait Claudie, et il était prêt à la disputer à son rival par tous les moyens que le Code tolère, faute de pouvoir s'y opposer.

La conversation devint générale après le départ

du secrétaire général, et ne fut interrompue que par l'arrivée du colonel Malaga et de quelques voisins à qui Mme Bonsergent offrit du thé. On dressa une table de whist, les gens graves commencèrent à jouer, et Brancas s'assit à côté de Claudie.

Il y eut d'abord un assez long silence, que Claudie interrompit en demandant d'une voix brusque et saccadée :

« A quelle époque est fixé votre mariage? »

Brancas tressaillit.

« Quel mariage? dit-il. On me marie donc?

— Pourquoi rougissez-vous? dit Claudie. Il n'y a pas de honte à se marier. Le mariage n'est-il pas le plus beau de tous les sacrements?

— Je ne rougis pas, répliqua le Parisien, et je tiens comme vous que le mariage est le plus beau des sacrements; mais encore, pour se marier, faut-il être deux, et je ne sais pas même si nous sommes un.

— Vous êtes deux, Rita et vous. Ne niez pas, je le sais.

— Alors vous êtes plus savante que moi, car je ne le sais pas.

— En vérité?

— En vérité.

— Dites-moi, reprit Claudie, ce que vient faire à Vieilleville M. Graindorge, conseiller d'État, votre oncle?

— Il vient se promener, je suppose.

— Chez M. Oliveira?

— Oui, chez M. Oliveira. Ce sont deux vieux amis.

— Ah!... Rita et vous, n'êtes-vous pas aussi de vieux amis?

— Je le voudrais, dit Brancas, mais je n'ose m'en flatter. Je n'ai vu Mlle Rita qu'une fois.

— Eh bien, voyez la calomnie. On dit que vous l'épousez, et que votre oncle vient ici pour assister au mariage.

— Qui? on.

— Tout le monde.

— Ne serait-ce pas plutôt M. le secrétaire général, qui prend beaucoup d'intérêt à mes affaires?

— Après tout, dit Claudie d'une voix un peu altérée, je vous prie d'excuser, monsieur, ma curiosité. Je n'ai, certes, aucun droit à connaître vos secrets. »

La jeune fille avait le cœur ulcéré. Le Parisien s'en aperçut et devina la cause de cette sourde colère. Il comprit en même temps que la jalousie maladroite d'Audinet lui fournissait une occasion qu'il aurait longtemps et vainement cherchée de déclarer son amour. Il regarda autour de lui. Tout le monde jouait au whist. Deux vieilles femmes, reléguées dans un coin, disaient du mal de leur prochain, Mme Bonsergent était absente et dirigeait la confec-

tion du thé, le major dormait comme un loir, il vit le moment favorable, il prit la main de Claudie et lui dit à voix basse :

« Mademoiselle, on vous a menti. Je n'épouserai jamais Mlle Oliveira, car je n'ai aimé, je n'aime et n'aimerai jamais qu'une seule femme : c'est vous. »

Claudie retira sa main sans colère. Elle vit dans les yeux de l'avocat qu'il disait vrai, et elle sentit au fond de l'âme les tressaillements de l'amour. Elle n'osa répondre : Et moi aussi, je vous aime, mais ses yeux le dirent assez clairement à défaut de sa bouche. Cependant, elle s'efforça de composer son visage et son maintien.

« Monsieur, dit-elle en feignant de rire, j'entends très-bien la plaisanterie et je vous remercie de ne pas punir plus sévèrement ma curiosité. Veuillez croire, cependant, que l'amitié de Rita me donnait quelques droits à votre confiance.

— Claudie, répéta le Parisien d'un ton passionné, m'entendez-vous? Je vous aime.

— Si vous m'aimez, répliqua-t-elle, que vient faire ici M. Graindorge? »

Brancas vit bien qu'il fallait parler avec franchise. Il raconta les projets de mariage que son oncle avait formés pour lui et qu'il avait lui-même approuvés, jusqu'au jour où il entrevit la belle Claudie.

« Ce jour, continua-t-il, a décidé de ma destinée. Je vous aime. »

Il peignit cet amour des couleurs les plus passionnées. Il était sincère, et il était avocat ; aussi fut-il éloquent : son amour passait avec ses paroles dans le cœur de la jeune fille. Elle se sentit vaincue et fit un dernier effort.

« Vous arrivez trop tard, dit-elle.

— Trop tard ! s'écria Brancas découragé. Quoi ! votre mariage est-il décidé et irrévocable ?

— Il l'est.

— Quoi ! vous allez devenir madame Audinet ?

— Il le faut.

— Vous l'aimez ? »

Un profond soupir fut la seule réponse de Claudie. Brancas se hâta de l'interpréter en sa faveur.

« Mais, dit-il, si vous ne l'aimez pas, qui vous force de l'épouser ? »

J'essayerais vainement de rapporter cette conversation. L'amour ne se décrit ni ne s'explique. Il suffira de dire qu'après deux heures de protestations, de serments et de reproches, Brancas obtint ce seul mot qui était pour lui la plus éclatante victoire :

« Espérez. »

Au même moment le major s'éveilla ; en voyant les joueurs de whist déjà levés, il s'avança vers le

groupe que formaient Brancas et Claudie, et dit gaiement au Parisien :

« Que dites-vous donc de si intéressant à ma chère enfant ? Ses yeux brillent ce soir comme deux charbons allumés.

— Papa, répliqua Claudie, M. Brancas me faisait l'honneur de me répéter le plaidoyer qu'il va prononcer demain.

— Et tu en es contente ?

— Ravie. Je suis sûre qu'il gagnera son procès.

— Tant mieux, dit le major ; je n'aime pas les jésuites. »

Sur ce mot, Brancas partit après avoir salué toute l'assemblée, y compris le colonel Malaga, qui le regarda de travers et lui rendit à peine son salut.

Quand tous les visiteurs furent partis, Malaga fit un signe de l'œil au major, qui embrassa tendrement sa fille et lui dit :

« Va te coucher, ma chère enfant, il est tard. Malaga et moi, nous allons rester ici et fumer une pipe en buvant un verre de Xérès.

Claudie, qui avait hâte de rester seule avec ses pensées, ne se fit pas prier et sortit.

Qui pourrait dire la couleur des rêves d'une jeune fille qui aime et qui est aimée pour la première fois ; quelle divine symphonie s'élève dans cette âme vierge ; quels échos de la musique des anges retentissent ! Pour la première fois, Claudie goûtait un

bonheur parfait et sans mélange; elle ne voyait plus dans la vie que des sujets de se réjouir et de remercier le Créateur de toutes choses; elle rêvait de mener avec Brancas cette vie pure, innocente, exempte de trouble et de malheur que Milton a peinte dans l'Eden, et qui fut le partage du premier homme et de la première femme. Elle aimait! Qu'il est doux d'aimer! Hélas! aucun bonheur n'est de longue durée, et la félicité parfaite est toujours voisine des épouvantables précipices du malheur.

« Mon cher ami, dit Malaga en allumant sa pipe, il est temps de conclure.

— Hum! dit Bonsergent, il est dangereux de trop précipiter les choses.

— Est-ce que Claudie n'est pas décidée? demanda le colonel.

— Je n'en sais rien. Les petites filles n'ont pas l'habitude de faire des confidences à nos vieilles moustaches.

— Si ce mariage ne se fait pas tout de suite, dit le colonel, il ne se fera jamais.

— Est-ce que tu retires ta parole? demanda le major. En ce cas, dès à présent, tu es libre.

— Tu m'entends mal, répliqua le colonel. Audinet ne peut plus attendre; Audinet est jaloux. »

Le major haussa les épaules.

« De qui?

— De ce Parisien qui vient si complaisamment,

tous les jours, te demander une leçon d'horticulture.

— Quelle folie ! dit Bonsergent. Ma fille m'a dit qu'il doit épouser Mlle Oliveira.

— Folie ou non, ce garçon-là vient trop souvent ici; ce n'est pas pour tes beaux yeux, camarade, à moins que ce ne soit pour ceux de Mme Élodie.

— Oh ! pour ceux-là, dit le major en riant, je les lui abandonne. Le temps des fredaines est passé.

— En deux mots, reprit le colonel, quel jour veux-tu faire le mariage ?

— Eh bien! quand tu voudras.

— Dans trois semaines.

— C'est convenu. »

Les deux amis se donnèrent la main, fumèrent encore quelques pipes et s'en allèrent dormir comme deux braves qui ont souvent dormi au bruit du canon.

Pendant ce temps l'heureux Brancas retournait de cent mille manières le dernier mot de Claudie : *Espérez*, et repassait dans son esprit les périodes qu'il devait prononcer le lendemain devant les juges.

XII

Le jour suivant, dès neuf heures du matin, tout ce qui s'appelle à Vieilleville la *haute société* avait envahi le prétoire. Les avocats, coiffés de leurs toques et vêtus de vastes robes noires sans grâce, mais non pas sans trous, disputaient leurs bancs aux dames, et les rejetaient brutalement hors de l'enceinte. De leur côté, deux ou trois comtesses sur le retour glapissaient contre l'huissier et contre les avocats, et répandaient autour d'elles des odeurs de musc et de patchouli capables d'effrayer le gendarme qui commença le supplice du criminel Jean Hiroux. Derrière les juges, sur des fauteuils réservés, étaient assises une douzaine de personnes que recommandaient au président leur beauté, les liens de famille ou le désir de plaire aux puissants. Parmi ces privilégié son distinguait le député Oliveira, sa fille, Claudie Bonsergent, sa mère, le vieux major et le conseiller d'État.

Rita et Claudie se rencontrèrent dans un couloir étroit, et Rita se jeta tout d'abord au cou de son

amie. Claudie, bien qu'elle eût quelque remords d'avoir enlevé Brancas à Mlle Oliveira, ne se fit pas trop prier et lui témoigna la plus vive tendresse. De son côté, le député se montra fort poli pour le vieux major, qui était l'un des électeurs les plus influents de l'arrondissement. Le conseiller d'État entendant nommer Claudie, se douta qu'il avait sous les yeux la rivale de Mlle Oliveira, et écouta très-attentivement la conversation des deux amies.

« Que tu es belle aujourd'hui, dit Rita. Comment se fait-il que je sois obligée de te chercher dans les couloirs d'un palais de justice.

— Au moins, dit le major qui voulut placer son mot, n'est-ce pas dans la salle des Pas-Perdus. »

Les deux jeunes filles poussèrent des éclats de rire que les rossignols leur auraient enviés, si les rossignols, ces chanteurs de génie, pouvaient être jaloux.

Rita répondit qu'elle était arrivée la veille, et qu'elle n'avait pas eu le temps de faire visite à son amie.

« Dis-moi, ajouta-t-elle, quel est ce jeune homme à la barbe large et blonde qui nous regarde si obstinément ?

— Qui te regarde, veux-tu dire, car il n'a pas la moindre attention pour ton humble servante.

— Oh ! toi ou moi, peu importe.

— C'est le bel Athanase.

— Athanase qui? Athanase quoi? Quel âge? Quel sexe? Quelle profession?

— Curieuse!

— Le spectacle n'est pas près de commencer. Que pouvons-nous faire en attendant si ce n'est dévisager le prochain?

— C'est le bel Athanase Ripainsel, âge, trente ans; sexe : beau garçon, trop content de lui; profession : millionnaire et plaideur.

— Quoi! c'est lui qu'on va juger?

— C'est lui-même.

— Je le reconnais, dit tout à coup Rita.

— Tu l'as déjà vu?

— Oui.

— Où?

— Chez le préfet. Nous avons valsé ensemble. N'est-ce pas un républicain?

— Je n'entends rien à ces choses-là, dit Claudie. Adresse-toi à mon père.

— Que désirez-vous, mademoiselle? se hâta de dire le major.

— Monsieur, dit Rita, nous voudrions savoir si M. Athanase Ripainsel ici présent, et dont vous pouvez voir la barbe blonde à gauche près du pilier, est un républicain?

— Ma foi, dit le major, je n'en sais rien; mais je crois qu'il veut être député.

— Hein? plaît-il? dit Oliveira; qui veut être député, je vous prie?

— M. Ripainsel, répondit Rita. »

Athanase, se voyant regardé, se mit à lorgner les dames. A défaut des grâces civilisées de son ami Brancas, il possédait la plupart des qualités qui frappent les hommes et qui séduisent le sexe timide. Sa poitrine large, sa figure énergique, régulière et gaie, attiraient les regards de la foule. Son habit de velours à larges boutons, signe distinctif de tous les gentilshommes campagnards ou de ceux qui les imitent, était croisé sur sa poitrine, et sa main large, mais blanche, ouverte et sympathique, faisait sauter un léger binocle. Assis à côté de la place réservée à son avocat, il attendait patiemment l'arrivée des juges et le commencement du procès.

Enfin les deux avocats entrèrent. Un murmure flatteur s'éleva dans la foule; les dames se penchèrent et chuchotèrent. Brancas s'assit, regarda autour de lui, vit Claudie et la salua. Rita s'en aperçut :

« Tu connais donc mon hégelien? dit-elle à son amie.

— Un peu. Je l'ai vu quelquefois à la maison, répondit Claudie, qui se sentait rougir.

— Pourquoi rougis-tu? dit Rita étonnée.

— Quelle idée! C'est la chaleur de la salle. On étouffe ici. »

En ce moment, le président entra avec les juges.

Il s'assit carrément dans son fauteuil, se coiffa de sa toque, ouvrit son canif, bâilla posément, sans se presser, comme un homme qui prévoit qu'il bâillera plus d'une fois, tailla sa plume, la trempa dans l'encrier, esquissa légèrement un front, un nez, une bouche, et près d'arriver au menton, voyant ses collègues bien assis et en train de bien faire, il donna la parole à Brancas, qui demandait la nullité du testament de Caïus-Gracchus Ripainsel.

On ne s'attend pas, sans doute, à voir ici les détails du procès. Tous les journaux de France en ont donné un compte rendu fidèle, suivant leur habitude. Les journaux légitimistes supprimèrent le discôurs de Brancas, et donnèrent en échange quelques phrases très-mal faites et sans suite. Quant à l'avocat de la communauté de P...., on publia tout au long tous ses arguments, on corrigea ses fautes de français, défaut assez commun aux improvisateurs, et l'on vanta l'enthousiasme de l'assemblée. De leur côté, les journaux de la gauche montrèrent l'ineptie de l'avocat des religieuses, le vide de ses raisons, et firent entendre qu'il parlait du nez et faisait de pitoyables calembours. Brancas, au contraire, avait mis la plus parfaite éloquence au service de la cause la plus juste et faisait retentir dans la salle une voix plus sonore que la trompette Sax et plus douce que la flûte de Tulou.

D'où vous conclurez, je pense, que tous les abonnés furent très-contents, ayant été servis selon leur goût, et ayant entendu dire beaucoup de bien de leurs amis et beaucoup de mal de leurs ennemis. C'est ce qui maintient l'équilibre dans le monde.

Les juges étaient fort embarrassés, et vous l'auriez été comme eux. Quand on voit deux honnêtes gens, qui ont de l'esprit, du jugement, de l'éloquence, qui connaissent la loi, et qui ne voudraient pas faire de tort à leur prochain, soutenir avec une assurance égale deux thèses contradictoires, et d'un air poli s'envoyer des démentis qui n'offensent personne, on a beau avoir l'habitude de juger, on ne peut guère s'empêcher d'hésiter.

Ils hésitaient donc, et le cœur d'Athanase battait fortement. Toute l'assemblée, partagée entre deux orateurs d'une puissance presque égale, car Brancas n'était guère inférieur à son adversaire, attendait en silence les conclusions de M. le procureur du roi, organe de la loi et défenseur de la société.

Enfin ce magistrat se leva, retroussa ses manches d'un air noble et gracieux, jeta un coup d'œil sur Rita et Claudie, un autre sur lui-même, un troisième sur la foule, et content de lui, content des autres, et content de l'éloquence qu'il allait déployer, il ouvrit la bouche.

C'était, du reste, un homme assez grand, de belles proportions, d'une figure douce, de favoris larges, de menton carré, de nez grand et saillant, un vrai modèle de procureur du roi. Ses cheveux noirs et épais étaient relevés sur le sommet de la tête à l'instar du roi Louis-Philippe, et son front, saillant au-dessus des yeux, mais rejeté en arrière comme la plupart des fronts limousins, indiquait un parfait magistrat et un redoutable parleur. Aussi était-il né à Limoges, la ville de France, après Bordeaux, qui a fourni le plus d'orateurs à nos assemblées délibérantes.

Son discours, médité avec soin et débité avec élégance, fut fort écouté, et, chose plus rare, emporta la balance encore indécise entre Brancas et son rival. Le procureur conclut en faveur de Brancas à l'annulation du testament, fit ressortir les vices de forme, démontra la captation et décida, sinon l'auditoire, lequel en majorité était décidé avant les plaidoiries des avocats, du moins les juges.

Il y parut bientôt. Le président se leva, et, tout bégayant, dicta de son mieux au greffier un jugement qui n'aurait pas excité la jalousie du roi Salomon, le plus illustre des jugeurs du temps passé. Au moins, l'essentiel y était, et Athanase était mis en possession de l'héritage de son oncle.

De nombreux applaudissements accueillirent cet arrêt et chacun alla dîner.

« Que dites-vous de mon neveu? dit le conseiller d'État, tout fier du succès de Brancas.

— Il parle assez bien, répondit Mlle Oliveira.

— Tu fais la modeste, » dit tout bas Claudie à l'oreille de son amie.

Rita se mit à rire.

« C'est assez joli, dit-elle, ces boutons de couleur bronzée sur le velours noir.

— De qui parles-tu? demanda Claudie.

— De ce binocle à gauche du pilier.

— Pour moi, dit Claudie, j'aimerais mieux une belle veste, sans boutons, rattachée seulement par des aiguillettes à la façon de Van Dyck.

La foule s'était écoulée, et les personnages de distinction, qui nulle part moins qu'à Vieilleville n'aiment à être confondus avec le vulgaire, sortirent à leur tour. Sur le grand escalier, Rita et Claudie rencontrèrent le bel Athanase et Brancas, déjà dépouillé de sa robe et de sa toque. Oliveira serra les mains de l'avocat et le complimenta sur son succès avec cette politesse enthousiaste qu'on ne trouve qu'à Paris et qui est peut-être la récompense la plus enviée des artistes.

« Je n'ai rien entendu de plus beau, de plus simple, de plus clair et de plus juste, même à la Chambre des députés, » dit Oliveira.

L'avocat s'inclina en signe de remercîment et salua Claudie et Rita. Claudie lui tendit la main et le

regarda d'un air d'admiration que son amie et le conseiller d'Etat remarquèrent seuls.

Pendant ce temps, Athanase, assez embarrassé de sa personne, recevait les félicitations du major Bonsergent. Brancas profita de l'occasion et dit à Oliveira :

« Permettez-moi, monsieur, de vous présenter M. Ripainsel, mon ami, et votre ancien rival.

— Rival infortuné! se hâta de dire Athanase, mais qui ne vous garde pas rancune de son échec.

— Vous avez reçu aujourd'hui une belle fiche de consolation, dit Oliveira.

— Bah! deux millions, tout au plus! Qu'est-ce que cela quand on est déjà riche? »

Graindorge haussa les épaules.

« Ce niais de Brancas, pensait-il, va tresser lui-même la corde qui le pendra. Quel besoin avait-il d'amener ici cet Athanase?

— Viendrez-vous ce soir prendre une leçon d'horticulture? dit le major.

— Non.... je ne pense pas.... » répondit l'avocat d'un air embarrassé.

Rita fut étonnée de cet embarras et regarda Claudie qui paraissait très-mécontente.

« Mon neveu, dit vivement Graindorge, m'a promis de passer la soirée avec nous chez M. Oliveira.

— Eh bien! à demain, » dit Bonsergent en partant avec sa fille.

Brancas était fort embarrassé de son rôle. Malgré sa franchise ordinaire, il ne savait comment sortir du mauvais pas où la démarche de son oncle, qu'il ne pouvait désavouer, l'avait engagé. Il est fort aisé de ne pas demander une fille en mariage; mais quand on l'a demandée et obtenue, il n'est pas poli de se retirer en disant : « Mademoiselle, je vous prie d'excuser ma distraction. Ce n'est pas votre main que je voulais demander, c'est celle de votre voisine. »

« Messieurs, dit Oliveira en se retirant avec sa fille, quelques amis me font l'honneur de venir me voir ce soir; si vous voulez être de ce nombre, vous me ferez le plus grand plaisir. On ne parlera pas politique. »

Brancas et Ripainsel acceptèrent tous deux, l'un avec quelque ennui, l'autre avec une joie qui n'échappa point aux yeux de la clairvoyante Rita. Graindorge, resté en arrière, prit son neveu à par et lui dit :

« A nous deux maintenant. C'est ce soir qu'i faut te déclarer.

— Je me déclarerai, répondit froidement Brancas.

— Et la noce se fera dans un mois.

— Quelle noce?

— La tienne.

— Je vous ai dit qu'il fallait y renoncer.

— Étourdi ! tu lâches la proie pour l'ombre.

— J'aime.

— Tu aimes! la belle affaire! C'est une marque certaine que tu as le cœur bien placé et une grande sensibilité. C'est l'essentiel. Qu'importe après cela que tu aimes la brune ou la blonde!

— Il importe beaucoup. Je veux aimer ma femme, et je sens que je mourrais si Claudie passait aux bras d'un autre.

— Tu as vu cela dans les romans.

— Peut-être.

— Est-ce qu'on meurt de désespoir?

— Quelquefois.

— Oui. Une petite fille s'en va tous les matins acheter un boisseau de charbon et s'asphyxier un peu parce que son amant l'abandonne; mais tu dois voir que les sergents de ville s'en aperçoivent toujours à temps et ouvrent les fenêtres. C'est le préfet de police qui fait courir ce bruit pour montrer combien sa police est vigilante. Au fond, le charbon ne sert qu'à faire cuire les beefsteacks.

— Je vous crois, mais je n'aime pas Rita.

— Tu l'aimeras. N'est-elle pas aimable?

— Elle est charmante.

— Eh bien! force-toi un peu. L'amour viendra, ou l'habitude, qui en tient lieu si souvent. Crois-tu que je fusse passionnément amoureux de ta tante quand je l'épousai?

— Que sais-je! Vous aimiez peut-être les rousses?

— Non, j'aimais le repos, la richesse, le confortable, ce bonheur que rien ne peut ôter, et qui nous console de tous nos malheurs. Je vis miss Evelina Shenectady : elle avait un million, elle était grande, un peu maigre....

— Très-maigre.

— Trop maigre, si tu veux, un peu rousse....

— Trop rousse.

— Un peu inégale d'humeur....

— Le respect m'empêche de vous approuver, cher oncle.

— Je ne te demande pas de m'approuver, mais de m'écouter, interrompant son neveu.... un peu inégale d'humeur.

— Vous l'avez dit.

— Assez insupportable....

— Oh ! oh !

— Et folle des puddings et des roatsbeefs, que je déteste.

— Et vous l'avez acceptée ?

— Acceptée ! Je l'ai choisie ! Un million de dot !

— Un million ! s'écria Brancas.

— Et feu sir Gaspardus Shenectady, ancien receveur des finances de Bénarès, lui gardait deux autres millions.

— Vous m'en direz tant !...

— Oui, mais l'animal....

— Qui ?

— Shenectady....

— Votre honoré beau-père?

— Eut la sotte idée de prêter ses deux millions au shah de Perse....

— Diable !

— Oh ! à cent pour cent.

— Sur hypothèque ?

— Diable ! l'hypothèque était la ville de Candahar.

— Eh bien ! dit Brancas, l'hypothèque devait être bonne. Candahar est une ville admirable, l'or ruisselle dans les bazars, et les diamants, et les perles brillent au cou de toutes les femmes. Je m'en rapporte à Chardin.

— Or, le shah de Perse, continua Graindorge, eut l'infamie de chercher querelle aux Afghans.

— En vérité?

— Tu connais les Afghans?

— Pas beaucoup.

— Eh bien ! les Afghans sont des gens très-mal élevés qui n'aiment pas le shah de Perse.

— Pourquoi?

— Je te l'expliquerai un autre jour.

— Non, aujourd'hui.

— Ah! tu m'ennuies, n'as-tu pas assez parlé aujourd'hui, et n'est-ce pas mon tour? »

Brancas s'inclina respectueusement.

« Donc, continua le conseiller d'Etat, les Afghans ont pris Candahar, et brûlé l'hypothèque.

— Oh! c'est mal.

— N'est-ce pas? Shenectady, qui se promenait aux environs de la ville, fut saisi, pendu par les pieds et écorché vif. Ces gredins se firent un tambour de sa peau.

— Mais, dit l'avocat, cette tragique histoire nous enseigne, il me semble, à ne pas faire trop de fonds sur les millions.

— Shenectady pendu ne prouve rien. Tout le monde ne prête pas son argent au shah de Perse, et il est bien doux d'être riche sans se donner de peine.

— En deux mots, cher oncle, vous voulez que j'épouse Rita?

— Oui.

— Et moi, je ne le veux pas.

— Mais, malheureux, tu ne seras jamais député.

— Je serai heureux.

— Tu me fais manquer à ma parole. C'est un affront qu'Oliveira ne me pardonnera jamais.

— Et si je lui présentais un autre gendre?

— Qui?

— Mon ami Athanase. »

L'oncle haussa les épaules.

« Présente qui tu voudras. Je ne serai pas complice de ta folie. A ce soir. »

Le conseiller d'État quitta les deux amis et retourna chez Oliveira.

« Il me semble, dit Athanase qui s'était éloigné par discrétion, que vous n'êtes pas trop d'accord, ton oncle et toi. De quoi s'agit-il?

— D'une niaiserie. Il veut me faire épouser Rita.

— Et tu refuses?

— D'emblée.

— O grand Jupiter! s'écria Ripainsel, fut-il jamais un ami plus aimable? Il refuse Rita!

— Tu ne la refuserais donc pas?

— Moi! je donnerais pour être aimé d'elle les deux millions que tu m'as gagnés ce matin. As-tu vu comme elle était belle?

— Je n'ai vu que Claudie.

— Allons dîner, dit Ripainsel. Je suis riche, et j'ai vu Rita. Mon âme est dans les étoiles. »

XIII

De graves événements se préparaient dans la maison Bonsergent. Le major sentait que le moment était venu de tenir la parole donnée au colonel Malaga, et, prévoyant la résistance de Claudie, il se préparait à la lutte. Mme Bonsergent, toute dévouée à Audinet, se tenait prête à soutenir le corps de

bataille, et même, au besoin, à commencer le feu. Claudie, tout entière aux souvenirs de la veille, était loin de se douter qu'elle approchait du moment décisif.

« Mon enfant, dit le major, je suis vieux.

— Bon ! dit Claudie, tu n'as que soixante ans et tu marches comme un Basque.

— J'ai soixante-trois ans, reprit Bonsergent, et j'ai vu Novi, Austerlitz, Leipsick et Waterloo. Cela fait dix-sept campagnes qui peuvent aisément compter pour quarante, car je ne compte pas le Trocadéro, où nous montâmes après avoir brûlé six cartouches. Je suis vieux et je voudrais te voir heureuse.

— Je suis très-heureuse, répliqua Claudie.

— Ce bonheur ne peut pas durer toujours, dit le père. Il faut qu'une fille se marie.

— Eh bien ! mariez-moi, pourvu qu'il ne soit plus question d'Audinet.

— Claudie ! s'écria Mme Bonsergent d'un ton sévère.

— Maman, il m'ennuie ; ce n'est pas ma faute. Je n'aime pas les sentences.

— Il t'aime tant ! dit le major, et le colonel te regarde comme sa fille.

— Claudie garda le silence.

— Tu refuses ? dit Mme Bonsergent. »

Même silence.

« Aimes-tu quelqu'un ? demanda le major.

Même silence.

« Malheureuse enfant! s'écria Élodie dans un transport tragique, faut-il que tu sois née pour notre désespoir! »

Bonsergent secouait les cendres de sa pipe d'un air irrésolu.

« Décidément, dit-il, tu ne veux pas d'Audinet?

— Non, papa.

— Eh bien, enfoncé l'Audinet, et qu'il n'en soit plus question! Après tout ma fille est ma fille; Malaga le comprendra, ou, s'il ne le comprend pas, il ira....

— Oh! papa, comme tu es bon! interrompit à propos Claudie en lui sautant au cou.

— Comme je suis bonasse! veux-tu dire.

— Oh! papa, comment peux-tu penser?

— Va, va, ne te gêne pas. Il y a longtemps que je l'ai dit: les pères sont la propriété de leurs enfants.

— C'est fort bien, interrompit Élodie; mais qui se chargera d'éconduire Audinet? »

Le major se gratta la tête.

« Je ne sais pas..., dit-il, le premier venu.... toi, moi ou Claudie.

— Je me récuse, dit Mme Bonsergent.

—C'est dommage, dit le major, tu parles si bien! »

Cette basse flatterie ne dérida pas le front d'Élodie.

« Non, dit-elle. M. Audinet est un excellent parti,

le colonel est notre ami, je puis tolérer, mais non pas approuver ce refus.

— Tolérer! approuver! Qui te demande ta tolérance ou ton approbation? s'écria le major en colère; nous ferons bien nos affaires sans toi, n'est-ce pas, Claudie?

— Voici le moment de les faire, dit Mme Bonsergent avec un sourire amer; je vois d'ici M. le secrétaire général qui s'avance.

— Claudie, soutiens-moi, dit le major. A nous deux, nous en viendrons peut-être à bout. »

En effet, Audinet ne tarda pas à paraître, vêtu de noir et cravaté de blanc, enfermé dans un faux-col dont les pointes lui sciaient les deux oreilles. On le reçut d'un air contraint. Le major cherchait la formule d'un refus, Claudie n'osait l'expliquer, et Mme Bonsergent, qui n'avait pas perdu tout espoir, jouissait secrètement de l'embarras de son mari et de sa fille. Claudie sortit et se retira dans sa chambre sous un prétexte. Mme Bonsergent allégua une visite qu'elle devait depuis longtemps à Mme la receveuse générale, et le pauvre major, pestant contre la destinée, se vit forcé de tenir compagnie à Audinet. Celui-ci remarqua ce froid accueil, et d'une voix altérée:

« Ces dames vont faire des visites? demanda-t-il.

— Ou se fourrer de la pommade dans les cheveux, dit Bonsergent exaspéré. Élodie remplit la maison

d'onguents de toute espèce; sa chambre est une pharmacie. »

Il y eut un assez long silence.

« Mon père est venu hier? dit le secrétaire général.

— Oui, répliqua le major, et, puisqu'il faut en parler, viens au jardin avec moi, nous causerons plus librement. »

Audinet pâlit. Le début ne présageait rien de bon.

« Vous me refusez! dit-il.

— Eh non! s'écria le major en arpentant l'allée à grands pas; non, je ne te refuse pas. Je fais au contraire le plus grand cas de toi, de ton père, de ta mère, de toute ta famille et de tes deux cent mille francs; mais....

— Mais? demanda Audinet.

— Mais Claudie est trop jeune.

— Trop jeune!

— Elle a pour toi l'affection d'une sœur. Cela lui ferait de la peine d'en changer....

— Ah!

— Et tiens, pour tout dire d'un mot, car on me fait faire des discours longs d'une aune, Claudie ne le veut pas.

— Ah! dit Audinet, je l'avais bien prévu....

— Si tu l'avais prévu, dit Bonsergent, pourquoi t'y es-tu exposé?

— Je l'avais bien prévu, continua Audinet, que ce maudit Parisien nous porterait malheur.

— Quel Parisien !

— Ce Brancas, qui vient ici tous les jours.

— Tu n'as pas le sens commun. On dit qu'il épouse Mlle Oliveira.

— Je me soumets au destin, dit le secrétaire général, mais je veux savoir pourquoi Mlle Claudie me repousse. Mon cher major, vous ne pouvez pas me refuser cette consolation.

— Ma foi, dit le major, je ne m'y oppose pas. Le ciel m'est témoin que j'ai souhaité ce mariage autant que toi-même ; mais Claudie ne le veut pas, et l'on ne met plus au couvent les filles désobéissantes. Reste ici, je vais chercher Claudie. »

Audinet entra dans le kiosque. Il était rempli de fureur contre Claudie, contre Brancas et contre le major même. Tout lâche et insolent qu'il était, il aimait Claudie, et cet amour trompé lui causait de cruelles tortures. En un instant, mille projets sinistres se croisèrent dans sa cervelle. Il voulait se venger, mais il hésitait sur le choix de la vengeance. Il voulait surtout contraindre Claudie à l'épouser, dût-il pour cela commettre un crime.

« Vous m'avez demandée, monsieur Audinet, dit la jeune fille en entrant ; que me voulez-vous ? »

Elle rassemblait tout son courage pour une explication décisive.

— C'est donc fini, dit le secrétaire général d'une voix rauque, et vous ne m'aimerez jamais !

— Je suis votre amie, répondit-elle ; ne me demandez rien de plus.

— Claudie ! je vous aime tant !

— Je ne vous ai pas encouragé, dit-elle.

— Vous l'aimez, lui !

— Qui ? *Lui.*

— Brancas.

— Je ne vous aime pas, et ne vous aimerai jamais, répliqua-t-elle fièrement. Cela doit vous suffire.

— Cruelle ! » dit Audinet en s'agenouillant devant elle.

Claudie cherchait vainement à se dégager. Tout à coup Brancas parut et demeura stupéfait sur le seuil de la porte.

« Levez-vous donc ! » s'écria Claudie, honteuse et irritée de cette surprise.

Audinet se leva, et d'un geste railleur :

« Monsieur, dit-il au Parisien, je vous cède la place. »

Puis il sortit sans que personne cherchât à le retenir. L'avocat n'eut pas le temps de demander une explication à Claudie, car le major entra presque aussitôt.

« Vous n'êtes pas encore chez Oliveira ? dit-il.

— Non, répondit le Parisien ; mon ami Ripainsel n'était pas prêt quand je suis parti, et faisait encore

un choix entre dix-sept cravates différentes : j'ai perdu patience, et j'ai cru bien faire en venant vous demander quelques conseils.

— Sur quoi, mon cher monsieur ? Ma vieille expérience est à votre service. Est-ce sur les poires de *beurré gris, rouge, d'Amboise*, ou sur les *doyenné?* Rien n'est plus simple. Vous mettez vos poiriers à huit ou dix mètres de distance, en espaliers, exposés surtout au couchant, quoique l'orient et le midi ne soient guère moins favorables, sauf dans les étés très-chauds. Vous supprimez les branches parasites qui ne donneront jamais de fruits et qui consomment la séve; vous....

— Papa, dit Claudie, veux-tu faire ta toilette? Tu ne seras jamais prêt.

— Prêt à quoi ?

— A faire visite à M. Oliveira.

— A quelle occasion? dit le major.

— Il t'a invité ce matin à passer la soirée chez lui. Tu n'as donc pas entendu ?

— Non, le diable m'emporte.

— Je l'ai entendu, moi, et Rita m'a juré qu'elle ne me reverrait de sa vie si j'y manquais.

— Oh! si Mlle Rita l'a juré, c'est chose résolue. Attendez-moi ici, mon cher monsieur, je vais me faire la barbe et nous partirons ensemble. »

A ces mots, Bonsergent sortit. Brancas, étonné, regarda Claudie, qui se mit à rire et lui dit :

— Je ne veux pas que vous alliez chez Rita sans moi. Comprenez-vous ? Je vais me faire coiffer. Prenez ce *Wilhelm Meister*, et lisez en m'attendant. Cela vous distraira. »

En même temps elle lui donna sa main à baiser, et s'échappa, plus légère qu'une hirondelle.

« Que faisait cet Audinet aux pieds de Claudie? pensait l'avocat. Aimerais-je une coquette ? »

Ce soupçon s'enfonça dans son âme comme un fer aigu. Les âmes délicates sont lentes à soupçonner, mais le soupçon les déchire de blessures inguérissables. Brancas ignorait tout de Claudie, sinon qu'il l'aimait et que pour elle il aurait donné sa vie.

« Elle me dit d'espérer, et elle souffre que cet Audinet se mette à ses genoux ! pensa-t-il. Elle se ménage un mari ! »

Cette pensée fut pour lui un trait de lumière. Il estima moins Claudie, sans pouvoir cesser de l'aimer ; car l'amour ne se mesure pas toujours à l'estime, et l'histoire d'Adam qui renonce au Paradis pour ne pas abandonner Ève est éternellement vraie.

« Mon oncle avait raison, dit-il, d'épouser une Anglaise rousse et de mauvaise humeur. Il ne craint pas, lui, qu'on se jette aux pieds de la fille de sir Gaspardus Shenectady. »

Au milieu de ces réflexions, Claudie entra.

« Venez, dit-elle, nous sommes prêts. »

Brancas se leva sans dire un mot.

« Voyons, dit-elle en se regardant dans la glace, je veux savoir si vous avez du goût. Me trouvez-vous belle ce soir?

— Admirable.

— Vous dites cela du bout des lèvres, comme un mari de quinze ans. Que dites-vous de ces fleurs rouges dans mes cheveux?

— Que je vous aime.

— Je le sais bien, dit-elle avec une moue charmante. Répondez à ma question. Que dites-vous de ces fleurs rouges?

— Claudie, Claudie, la coquetterie vous perdra!

— Et vous, monsieur, la gravité. Venez-vous d'un enterrement par hasard? »

Brancas poussa un profond soupir.

« Allons, monsieur, continua-t-elle, donnez-moi la main s'il vous plaît et quittez cet air de saule pleureur qui vous va fort mal, je vous en avertis. Voici mon père. »

Le major entra botté, cravaté, épinglé, habillé, et donnant le bras à Mme Bonsergent. Elle s'avançait toute décolletée, les bras nus, et enfermée dans une robe de velours rouge que Vieilleville admirait depuis dix ans.

XIV

« Partons-nous ? dit Bonsergent. Il est déjà neuf heures. La moitié de la ville est couchée, et l'autre, à coup sûr, se déshabille. »

Cette remarque, qui fit hausser les épaules à Élodie, fort dédaigneuse pour les habitudes régulières de la province, était parfaitement vraie en temps ordinaire. Heureusement, la fête improvisée par Oliveira, le désir de recommander ses parents et soi-même à un député influent, le secret espoir d'un bon souper (qui n'était pas annoncé dans le programme, mais que tout le monde prévoyait), et enfin le désir de voir de près Brancas, que les trois journaux de Vieilleville avaient tour à tour représenté comme le plus farouche des démagogues ou comme le plus brillant des orateurs, tout cela avait réuni dans le salon d'Oliveira la plus grande partie des habits noirs et des robes de soie de l'arrondissement. Une dizaine d'officiers d'infanterie et de cavalerie tous semblables par les manières, sinon par l'uniforme, se promenaient dans le salon en retrous-

sant leurs moustaches aussi cirées que leurs bottes. Deux ou trois des plus jeunes et des plus hardis se glissaient près de quelques dames reléguées dans un coin du salon, et qui, comme eux, avaient vu le feu.

Parmi les personnages, après le maître de la maison, brillaient au premier rang le conseiller d'État, le préfet, le général, le secrétaire général et le colonel Malaga. Rita, assise au coin de la cheminée, et vêtue d'une simple robe blanche à peine décolletée, où sa beauté brillait sans l'aide de l'art, recevait d'un air gracieux tous ses invités, attentive à les appeler par leurs noms et à leur montrer la plus active sollicitude. Elle pratiquait à merveille le métier si difficile de maîtresse de maison, sans distraction, sans oubli, pleine de présence d'esprit et de sang-froid, regardant à la fois tous les visiteurs, souriant à tous et ne répondant qu'à un seul. Cependant elle était préoccupée d'une pensée secrète. Sans connaître encore l'amour de Brancas et de Claudie, elle avait remarqué l'admiration de son amie pour l'avocat, et elle s'étonnait qu'il s'empressât aussi peu de venir lui faire sa cour.

Le conseiller d'État, qui devinait sa pensée, regardait la pendule avec impatience. Quand neuf heures sonnèrent, Athanase Ripainsel parut seul, semblable au fils de Pélée, le plus beau des Grecs. Il traversa le salon d'un air aisé, la tête haute et sans

saluer personne comme il convient à un jeune homme bien portant, riche et célibataire, donna une poignée de main à M. Oliveira, marcha droit à Rita, qui l'attendait avec quelque émotion, lui débita un petit compliment préparé d'avance, et s'adossant à la cheminée, près d'elle, promena sur l'assemblée le plus fier des binocles. Graindorge, étonné de le voir entrer seul, allait lui parler de son neveu, mais Rita le prévint.

« Où donc est monsieur votre ami? dit-elle.

— Je ne sais, répondit Athanase. Il est sorti pour donner la main à Mlle Bonsergent et l'amener ici.

— Ah! » dit Rita rêveuse.

Oliveira, qui causait dans un groupe de la cherté toujours croissante des cuirs et de l'influence des vents alisés sur la fabrication des tiges de bottes, se retourna et dit :

« Eh bien, monsieur, vous n'amenez pas M. Brancas?

— Il est allé chercher Claudie, » répliqua Rita d'un ton significatif.

Au même moment, le Parisien parut donnant le bras à la rêveuse Élodie qu'il essayait d'adoucir et de gagner par cette politesse méritoire. Claudie les suivait avec son père.

Claudie n'avait jamais été plus belle. Sa physionomie était souriante, ses yeux rayonnaient d'une joie douce. Elle goûtait sans mélange le plaisir d'aimer et d'être aimée. La moitié de l'assemblée la regardait

avec une admiration non déguisée, pendant que l'autre moitié, plus circonspecte, se pressait autour de Rita comme pour lui faire un bouclier contre son amie.

Rita le sentit, et, quoiqu'elle eût assez d'esprit et de conscience de sa beauté pour ne craindre aucune rivalité, elle se sentit assez mal disposée pour la nouvelle venue. L'amitié, qu'on croit si immuable, n'est guère moins mobile que l'amour. Un professeur du Jardin des Plantes, homme doux, pacifique et sensé, jeta l'an dernier son ami du troisième étage dans la rue, uniquement pour vérifier si les amis jouissent de la faculté des chats, qui, dit-on, de quelque hauteur qu'ils tombent, se trouvent toujours sur leurs pattes en arrivant à terre. Un autre, plus curieux encore et plus dévoué à la science, coupa son ami par tranches, le sala et le hacha menu comme chair à saucisses, désireux d'introduire un mets nouveau dans la *Cuisinière bourgeoise*, et de remédier aux disettes de viande pendant les épizooties. Celui-là était un utilitaire. Un troisième, chimiste distingué, mais économe, essayait sur ses amis la force de ses poisons. Un ami, disait-il, en ces temps malheureux, est moins rare et moins cher qu'un petit chien. Ce fut sa seule défense devant le juge ignorant qui l'envoya à la potence. Hélas ! on a si peu d'égards pour les savants !

Ceci vous fera comprendre comment l'aimable

Rita, qui sentait le sceptre échapper de ses mains, eut un vague désir d'étrangler la belle Claudie. Au reste, ce désir dura peu, et la muette contemplation d'Athanase Ripainsel, qui paraissait ébloui de toutes les paroles et de tous les gestes de Rita, ne servit pas peu à ramener le calme dans l'âme de la jeune Parisienne. Claudie, sûre d'elle-même, et sûre de Brancas, ne s'aperçut pas de la froideur de son amie, et crut qu'il fallait l'attribuer aux préoccupations habituelles d'une maîtresse de maison.

Oliveira fit grand accueil au major, et, tendant la main à Brancas :

« Mon cher monsieur, dit-il, nous commencions déjà à désespérer de vous. Il ne faut pas que vos succès oratoires vous fassent négliger vos amis »

Brancas répondit une phrase polie qu'Oliveira, déjà occupé ailleurs, écouta d'un air distrait, et suivit son oncle, qui le regardait avec des yeux flamboyants.

« Malheureux ! dit Graindorge, tu veux donc te perdre ? Que fait ici ce Ripainsel qui se pose de trois quarts en regardant Mlle Rita, comme une gazelle qui mange des confitures ? C'est toi qui nous amènes ce prétendant ? Car c'est un prétendant.

— Dieu le veuille ! dit Brancas.

— Et la députation ?

— Je me présenterai à Paris. N'est-il que Vieilleville au monde ?

— Va, je te sauverai malgré toi, dit l'oncle.

— Gardez-vous-en bien, répliqua Brancas. Un bonheur d'oncle ressemble rarement à un bonheur de neveu, et ce serait un très-mauvais calcul de mettre l'un à la place de l'autre. Laissez-moi être heureux à ma guise, s'il vous plaît, ou vous ne serez jamais commandeur. »

Cette menace apaisa le conseiller d'État, qui n'en résolut pas moins de brouiller à tout prix Brancas avec Claudie.

La soirée se passa comme toutes les soirées. On chanta beaucoup, on joua beaucoup du piano, on but du punch, du sirop, on avala des glaces, on joua le whist; des jeunes gens de famille, cachés dans un réduit écarté, perdirent au lansquenet quelques milliers de francs; quelques mâchoires se désarticulèrent à force de bâiller; et déjà les goutteux et les asthmatiques cherchaient à grand bruit leurs chapeaux, lorsque M. Oliveira rendit à tout le monde la joie la plus vive en offrant son bras à Mme Bonsergent et en annonçant qu'on allait souper.

Ce fut un coup de théâtre. Des cinq sens que l'avare nature nous a donnés, le seul qui naisse et ne meure qu'avec nous, c'est le sens du goût. De plus, l'expérience a prouvé que toutes les variétés connues de la race humaine, l'électeur était la plus vorace. Cette remarque, faite il y a soixante ans par

le célèbre Cabanis, fondateur de la physiologie, et mise à profit par Oliveira, était le fondement de sa politique.

On se précipita dans la salle à manger avec une impatience mal contenue. Quelques coudes exercés frayèrent rapidement un large passage à leurs propriétaires; quelques bottes écrasèrent quelques souliers de satin; quelques sacrebleu! dominèrent le bruit des gémissements; mais, enfin, il y eut de la place et du jambon pour tous: c'était le problème à résoudre.

Un hasard, qu'Athanase avait savamment préparé, lui permit d'offrir son bras à Rita et de la préserver, grâce à ses larges épaules et à ses poignets robustes, de toute atteinte. Il s'assit près d'elle, et tout d'abord s'écria :

« Mademoiselle, que vous êtes belle! »

Ce compliment, qui ne demandait pas un grand effort d'esprit, fit sourire Rita.

« Voulez-vous du poulet? » dit-elle.

Athanase avança son assiette.

« Oui, mademoiselle, dit-il avec sensibilité, de quelle ardeur j'attendais votre retour!

— Vous ne buvez pas, » dit Rita en remplissant son verre jusqu'aux bords.

Athanase le vida d'un trait.

« Ce vin est excellent, répliqua-t-il. C'est du Volnay premier cru.... Ah! dit-il en soupirant, vous

n'avez pas besoin de ce vin pour m'enivrer ! Vous souvenez-vous, mademoiselle, de ce jour fortuné où j'eus le bonheur de valser....

— Avec moi ? où donc ? dit Rita, qui s'en souvenait fort bien.

— Au bal de la préfecture, il y a dix-huit mois. Cet heureux souvenir ne sortira jamais de mon cœur. »

La plupart des autres convives étaient groupés au hasard, et des conversations s'engageaient d'un bout à l'autre de la vaste table.

« Messieurs, dit Oliveira d'une voix qui domina toutes les autres, je bois à la prospérité de la France, notre belle patrie !

— Et à la confusion des Anglais ! ajouta le major Bonsergent en levant son verre.

— Cela va sans dire, ajouta le receveur des finances.

— La France, poursuivit Oliveira, est le vrai peuple de Dieu.

— C'est l'Angleterre qui fait tous les trous, dit le receveur.

— Et c'est la France qui les bouche, dit Athanase.

— La France est le pays des grands hommes, dit Oliveira.

— Mieux que cela, monsieur, dit Brancas, la France est un grand homme.

— Oh ! oh ! » dit le receveur des finances, un peu étonné d'une ellipse aussi forte.

Plusieurs électeurs prêtèrent l'oreille. On suivait sur leurs figures naïves le progrès de la discussion. Quelques verres et quelques fourchettes restèrent levés.

« Oui, reprit Brancas, le peuple français tout entier est un grand homme.

— Grand homme quand il fend du bois? demanda Audinet.

— Oui, monsieur, et quand il fait des souliers, et quand il balaye les rues, et quand il fait le pain, et quand il gâche le plâtre; grand homme en tout, grand homme toujours.

— C'est la thèse des démagogues et des flatteurs du peuple, dit Audinet, qui voulut compromettre son adversaire aux yeux de l'assemblée. Or, le nom de démagogue, comme tous ceux qu'on tire du grec, émeut toujours les électeurs. Si tout le monde en France est grand homme, continua Audinet, il n'y a plus de grands hommes; si tout le monde est héros, il n'y a plus de héros.

— Justement. C'est ce que je voulais dire, répliqua Brancas; il n'y a plus ni héros ni grands hommes : nous sommes tous debout sur la colonne Vendôme, les bras croisés.

— Avec Napoléon? dit le colonel Malaga.

— Avec Napoléon, la redingote grise et le petit chapeau.

— Oh! oh! s'écria le directeur de l'enregistrement, le nez dans son assiette.

— Voilà qui est fort, dit le receveur des finances, la bouche pleine.

— Ces avocats n'ont pas leur langue dans leur poche, dit un voisin..

— L'armée française est invincible, reprit Brancas, qui entraîna toute l'assemblée et surtout les officiers.

— Jamais on n'a vaincu les Français que par trahison, ajouta un sous-lieutenant.

— Vive l'armée française! dit un électeur un peu échauffé par le vin.

— A la santé de l'armée française!

— Messieurs, dit le préfet se levant à son tour, à la santé du roi....

— De la charte et de son auguste famille! » interrompit un convive.

Tout le monde éclata de rire. Le convive, par modestie, se cacha le nez dans sa serviette.

« Oui, tous les Français sont des héros! reprit Brancas.

— Hum! hum! grommela le colonel.

— C'est fort simple, dit l'avocat. N'êtes-vous pas vous-même un héros? J'en appelle à toute l'assemblée. N'avez-vous pas, quinze ans durant, sabré à

droite et à gauche, et percé, fendu, cassé ou écrasé des centaines de têtes, de bras ou de jambes dont vous n'aviez jamais connu les propriétaires? N'est-ce pas là ce qui fait le héros? Vous êtes un héros, monsieur, le major Bonsergent est un héros ; qu'on vous donne l'armée à commander, vous vaincrez à Iéna, à Wagram, et vous entrerez dans Moscou comme dans un moulin. J'en jurerais. N'êtes-vous pas Français, n'êtes-vous pas invincibles? Si Napoléon seul a pris place sur la colonne, c'est qu'on ne pouvait pas y mettre toute la grande armée.

— Quelle nation nous sommes! » dit un marchand de soieries.

Les électeurs étaient charmés. Oliveira s'en aperçut et dit tout bas au conseiller d'État :

« Mon gendre est un peu froid, mais il va bien. »

Athanase qui vit le triomphe de son ami, voulut en prendre sa part.

« L'empire du monde est à la France, dit-il d'une voix sonore et imposante. Les druides même l'ont prédit. »

Toute l'assemblée resta indécise, croyant à une plaisanterie.

« Que veut-il dire, avec ses druides? demanda le marchand de soieries.

— Tu ne comprends donc pas? lui répondit sa femme, il parle des truites. C'est pour se moquer de nous.

— Ma foi, dit Oliveira en riant, si les druides l'ont prédit....

— Buvons aux druides ! interrompit Audinet.

— Oui, dit Athanase avec force, buvons à la France ! buvons à ces druides qui, sous le couteau de César, osèrent annoncer l'immortalité et la mission divine de leur race. Tous les autres peuples sont épuisés : la France seule est encore jeune et forte. L'Orient est fini, la Judée est morte, la Grèce est enterrée depuis vingt siècles, Rome tombe en ruines, la France seule sent, prévoit, juge, travaille et combat. D'une main, elle montre aux nations les tables de la loi nouvelle; de l'autre, elle tient le glaive. Que l'Antechrist se lève, qu'il marche contre elle, qu'il porte la main sur le soldat de Dieu, et vous verrez rouler sa tête au pied de l'autel. De quelque côté que la France se tourne, sa voix se fait entendre aux extrémités du monde, et des quatre points de l'horizon les peuples voient flotter au vent les plis de son drapeau sacré. A qui s'adressent les opprimés de toutes les parties de la terre? A Dieu et à la France! Je bois à la France et aux druides!

— Je t'assure, dit le marchand de soieries à sa femme, qu'il a parlé des druides et non pas des truites; mais qu'est-ce qu'un druide?

— Je ne sais pas, dit la femme; mais c'est bien beau, ce qu'il dit là.

— Est-ce que tu comprends?

— Non, et toi?

— Pas davantage.

— C'est égal, dit la femme, il parle bien, et c'est un bien bel homme.

— Est-ce une nouvelle religion que vous nous apportez là? demanda Audinet d'un ton railleur. Nous avions déjà bien des cultes reconnus: celui de Mahomet, celui de Brahma, celui de Moïse, celui de Calvin, et mille autres, sans compter le culte catholique. Est-ce que nous aurons aussi le culte des druides, et reviendrons-nous à la forêt d'Irminsul?

— Ma foi, dit Athanase, je ne suis pas trop ferré sur les dogmes de cette religion, mais je l'ai entendu enseigner par quelques-uns des plus grands esprits et des plus honnêtes gens de France, et je sais fort bien qu'elle ne rapportera jamais à ses apôtres ni places ni argent. C'est un signe certain qu'ils ont cherché la vérité, s'ils ne l'ont pas trouvée.

— Je crois que vous avez raison, » dit à voix basse Rita, que les dernières paroles d'Athanase avaient surprise et charmée.

Elle devina qu'il cachait sous sa gaieté épicurienne un esprit élevé et capable d'enthousiasme, quoique la jouissance d'une grande fortune et l'apathie naturelle de la province eussent un peu rouillé les ressorts de cette âme énergique. Sa galanterie un

peu cavalière, mais non pas gauche ou maladroite, ne déplaisait pas à la jeune Parisienne ennuyée des froids discours de ces jeunes gens à la mode qui ont transporté à Paris toutes les grâces de l'Angleterre et du Jockey-club. Un peu de dépit contre Brancas, qui dissimulait mal sa froideur, servait puissamment les intérêts d'Athanase; et, sans y penser, elle reçut avec tant de bonne grâce et de reconnaissance les empressements de Ripainsel, qu'il en conçut les plus grandes espérances.

D'un autre côté de la table, les destins jaloux avaient troublé le bonheur de Brancas et de la belle Claudie. D'abord, Mme Bonsergent s'était assise entre eux, et, en face de Claudie, le livide Audinet, dont les yeux ternes et fixes ne quittaient pas un instant ceux de Mlle Bonsergent. A côté d'Audinet, le colonel Malaga regardait de travers le Parisien, dans l'espérance de l'intimider et de l'éloigner de Claudie. Brancas, indifférent aux regards menaçants du colonel, se sentait néanmoins gêné et troublé comme un orateur sifflé par son auditoire. Pour sortir d'embarras, il essaya de gagner Mme Bonsergent, tâche assez difficile.

Élodie n'était pas une méchante femme, quoique son esprit impérieux et subtil la rendît incompréhensible aux neuf dixièmes des habitants de Vieilleville, et insupportable au dernier dixième. Partout elle voulait régner, par la beauté comme par l'es-

prit, et elle souffrait impatiemment les atteintes de l'âge. Secrètement choquée de l'attention exclusive que Brancas donnait à Claudie, qu'elle ne pouvait se résoudre à traiter en fille raisonnable et nubile, elle regardait l'avocat avec malveillance. Comme elle avait été jolie, elle avait trouvé beaucoup de flatteurs, qui lui persuadèrent sans peine que son génie était le plus beau et le plus sublime qu'on eût vu en ce siècle. Au premier rang de ces flatteurs était le secrétaire général qui, de bonne heure, devina sa faiblesse.

Il est aisé de comprendre que le Parisien ne pouvait pas lutter contre Audinet dans le cœur de Mme Bonsergent. Tout poli et bien élevé qu'il fût, il avait trop peu de temps pour faire sa cour à une vieille femme prétentieuse qui levait les yeux au ciel vingt fois par minute, et que ses amis appelaient la muse tragique du département. Brancas, simple et franc comme tous les bons esprits, élevé d'ailleurs à Paris, où le mouvement impérieux des affaires rompt à tout moment les intrigues longues et compliquées, n'entendait rien à cette stratégie de province.

« Mlle Claudie est, ce soir, d'une beauté admirable, dit-il à Mme Bonsergent.

— Que dites-vous de moi, monsieur ? demanda Claudie.

— Quelque chose que vous ne devez pas écouter, » répliqua Brancas en riant.

Toute autre mère eût été flattée des paroles du Parisien, mais Élodie fut blessée au fond du cœur qu'il n'eût d'attention que pour sa fille. Elle répondit sèchement. Brancas, étonné, regarda le secrétaire général et le vit sourire d'un air de triomphe. Il devina la pensée d'Audinet, et, pour réparer sa faute :

« C'est tout votre portrait, madame, dit-il d'un air sérieux.

— J'étais moins brune autrefois, dit Mme Bonsergent en minaudant.

— Moins brune? répondit le Parisien, est-ce possible? Les lis et les roses ne sont rien auprès de vous. »

Élodie sourit.

« C'est à ma fille qu'il faut dire ces belles choses, » dit-elle.

Effectivement, la mère de sa fille était couperosée; mais Brancas n'en voulut pas démordre.

« Avez-vous vu au Louvre le portrait de Jeanne d'Aragon?

— J'ai dû le voir, répondit Mme Bonsergent.

— C'est un des plus beaux ouvrages de Raphael, dit Brancas, et le modèle était digne du peintre. Jeanne d'Aragon a été l'une des plus belles princesses du seizième siècle. Je trouve en vous, madame, quelques-uns de ses traits et surtout cette physionomie fière et douce qui annonce la puissance et le génie. »

Audinet, qui suivait attentivement la conversa-

tion du Parisien et de Mme Bonsergent, fronça le sourcil. Il sentait que son rival allait le gagner de vitesse, et il se hâta d'interrompre le cours des flatteries de Brancas. Peu de moments après, le souper finit, et chacun se leva pour rentrer dans le salon. L'avocat alla s'asseoir près de Rita.

« Eh bien ! monsieur, dit celle-ci, comment trouvez-vous Mlle Bonsergent ? Il paraît que la province ne vous fait pas peur.

— Je la trouve très-digne de votre amitié, répondit Brancas.

— Elle a de l'esprit ?

— Un esprit charmant. Je n'aurais pas cru qu'à Vieilleville....

— Sa mère, interrompit Rita, est une véritable perle.

— Euh ! euh ! dit le Parisien d'un air indécis, comment l'entendez-vous ?

— Comme il faut l'entendre, répliqua Mlle Oliveira. N'est-ce pas le devoir des mères de faire ressortir le mérite de leurs filles ?

— Assurément.

— Eh bien, le ridicule de Mme Bonsergent ne donne-t-il pas un nouveau prix à la simplicité charmante de Claudie ?

— Savez-vous, mademoiselle, dit Brancas, qu'on n'égorge pas plus agréablement ses amis que vous ne faites ?

— Moi, égorger! Vous me faites tort, je vous assure. J'aime mes amies de tout mon cœur, mais je puis bien remarquer que Mme Élodie est sotte, qu'elle croit avoir tout le génie du monde, qu'elle ennuie de ses prétentions poétiques tous ceux qu'elle rencontre, et qu'elle choque les esprits les plus indulgents. Qu'en pensez-vous, monsieur? ajouta-t-elle en se tournant vers Athanase.

— Je pense que vous avez raison, comme toujours, répondit Ripainsel.

— Monsieur Ripainsel, continua Rita, restez près de moi, je vous prie. Vous êtes un juge précieux. Personne n'opine du bonnet avec plus de bonne grâce que vous. »

La conversation continua quelque temps sur ce ton; mais déjà il était trois heures du matin, et la plupart des gens n'aspiraient qu'à dormir et digérer en paix. Les plus âgés donnèrent le signal du départ et furent bientôt suivis de la foule des invités.

Quand Athanase se retira avec son ami Brancas :

« Monsieur, lui dit Oliveira, j'espère que vous me ferez le plaisir de revenir ici? »

Athanase regarda Rita.

« Monsieur, dit-il, j'allais vous en demander la permission. »

Mlle Oliveira sourit, et, se tournant vers Claudie, lui dit tout bas :

« Chère belle, j'ai tout un monde de choses à te dire. Ferme ta porte demain; j'irai passer l'après-midi avec toi. »

Les deux amies s'embrassèrent, et tout le monde prit congé d'Oliveira.

Brancas et Ripainsel accompagnèrent la famille Bonsergent. L'avocat donnait le bras à Claudie. Athanase à sa mère, et le major marchait devant et portait le menu bagage, je veux dire les morceaux de musique. Brancas, resté un peu en arrière, dit à Claudie :

« Je vais partir dans trois jours pour Paris.

— Qu'allez-vous faire à Paris? demanda-t-elle inquiète.

— Claudie, continua l'avocat, m'aimez-vous?

— Qu'allez-vous faire à Paris?

— Ordonnez-moi de rester ici, et j'y resterai.

— Que voulez-vous que j'ordonne? Ai-je des droits sur vous?

— Claudie, je vous aime.

— Que sais-je? Vous m'aimez, et votre oncle demande pour vous une autre femme!

— Vous savez bien que je ne l'aime pas.

— Que sais-je? Rompez d'abord avec M. Oliveira, et nous verrons. »

Quelque effort que fit l'avocat, il n'en put tirer d'autre réponse.

« Et vous, dit-il, que fait à vos genoux cet insupportable Audinet? »

Claudie éclata de rire.

« M. Audinet, répondit-elle, est à la maison par la volonté de mon père et de ma mère, et il n'en sortira que....

— Par la force des baïonnettes!

— Précisément.

— Eh bien! nous aurons recours aux baïonnettes.

— N'en faites rien, si vous m'aimez, dit Claudie d'un ton suppliant. Vous ne connaissez pas le colonel Malaga?

— Ce n'est pas au colonel que j'ai affaire, mais à son fils.

— Le colonel n'est jamais bien loin, dit Claudie, et M. Audinet, qui n'est pas brave, vous le jettera dans les jambes à la première occasion.

— Bah! dit Brancas d'un air chevaleresque, le colonel, après tout, ne m'assassinera pas, et s'il faut se battre....

— Je ne sais, dit Claudie, mais je tremble, et, s'il faut tout avouer, je crains encore plus le fils que le père. Vous ne savez pas de quelles calomnies M. Audinet est capable. »

On était arrivé à la porte de la maison Bonsergent. Athanase et le Parisien prirent congé du major et des dames, et allèrent se coucher.

« Es-tu content de ta journée? dit Brancas.

— Content! Je suis ravi!

— De qui? de Mme Bonsergent?

— Mauvais plaisant!

— Ravi d'avoir gagné ton procès?

— Oui, d'abord. Sais-tu que je suis maintenant beaucoup plus riche qu'elle?

— Elle? Qui, elle?

— Rita, parbleu! Est-ce qu'il y a deux femmes au monde?

— Parle plus respectueusement, je te prie, dit le Parisien. Claudie est un ange.

— Et Rita; une divinité. Quels yeux! que d'esprit! Jure-moi que tu ne l'aimes pas.

— Je te le jure.

— Et que tu ne l'épouseras jamais, ou je t'étends sur la poussière.

— Ma foi! dit le Parisien, l'amour est dangereux dans ce pays, s'il faut que je choisisse entre le glaive du colonel Malaga et le tien.

— Malaga! s'écria Athanase. Je te plains. C'est le bourreau des crânes. Il n'a jamais manqué son coup.

— Bah! dit le Parisien, c'est qu'il n'a rencontré que des maladroits. Après tout, quel prétexte a-t-il pour me couper la gorge?

— Quel prétexte? Tu crois que ce vieux maître d'armes a besoin d'un prétexte. Je te garantis qu'il

trouvera, si tu lui déplais, mille moyens de t'amener sur le terrain, et son fils mille moyens pour ne pas s'y laisser traîner. »

Brancas se coucha, l'esprit rempli des plus douces images; cependant une vague inquiétude troublait ses rêves de bonheur.

« Pourquoi cet Audinet est-il aux genoux de Claudie? pensait-il toujours. Et pourquoi ne veut-elle pas me dire qu'elle m'aime, sans avoir pris ses précautions? »

En cherchant inutilement une réponse à ces deux questions, il s'endormit.

XV

Le lendemain, dès deux heures de l'après-midi, Mlle Oliveira rendit visite à son amie. Le major Bonsergent, galant comme on l'était au siècle dernier, la conduisit au jardin où déjà Claudie l'attendait. Les deux amies, restées seules, échangèrent d'abord quelques paroles insignifiantes qui n'avaient pour but que de préparer, ou, si l'on veut, de retarder l'explication décisive.

« Ce jardin est magnifique, dit Rita.

— Oui, assez beau, répondit négligemment Claudie.

— Cela vaut mieux qu'un salon. On reçoit son monde sous la voûte azurée des cieux, parmi les fleurs et les fruits, en vue d'une verte vallée. C'est un cadre qui fait mieux ressortir les personnages.

— Oui, dit Claudie en riant, mais quand ces personnages sont des niais ou des ennuyeux?

— Il y a bien autre chose que des ennuyeux à Vieilleville, dit Rita. On y voit des étrangers, des Parisiens, des....

— Des avocats! interrompit Claudie toujours en riant.

— Oui, des avocats. Mon philosophe, par exemple, n'est pas trop ennuyeux.

— C'est vrai.

— Je parie qu'il vient souvent te voir.

— Tous les jours, dit Claudie, qui sentit que la lutte s'engageait, et qui l'accepta bravement.

— Tous les jours!

— Mon Dieu, oui; mon père assure qu'il aime passionnément l'horticulture.

— L'horticulture seulement? dit Rita d'un air assez froid.

— Que veux-tu qu'il aime de plus? demanda Claudie.

— Ton père, peut-être, qui la lui enseigne.

— Tu m'y fais penser, dit Claudie. Peut-être aussi aime-t-il l'histoire de la guerre d'Espagne, car mon père la sait sur le bout de son doigt, pour l'avoir apprise sur place et à ses dépens; aussi je t'assure qu'il ne se fait pas faute de la raconter.

— Et ton père, comment l'aime-t-il?

— Que veux-tu dire?

— L'aime-t-il un peu? beaucoup? passionnément?

— Est-ce que je suis juge de ces choses-là? demanda Claudie.

— Parlons franchement, dit Rita. On m'a dit que M. Brancas ne quittait pas ta maison.

— Tu vois bien qu'on s'est trompé, puisqu'il n'est pas là.

— On m'a dit qu'il t'aimait. Est-ce vrai?

— Qu'en sais-je? dit Claudie rougissant.

— Tu rougis; donc, c'est vrai. Pourquoi m'en faire un mystère?

— Et toi, un interrogatoire?

— Il est tout naturel que j'interroge. Supposons que j'aie un oison, un seul; qu'il aille chez mon voisin, et que mon voisin le tue et le mange; n'ai-je pas le droit de faire des réclamations?

— Très-bien, dit Claudie, si le voisin l'a attiré chez lui; mais si tu l'as envoyé chez le voisin?

— Tu avoues donc que tu l'as mangé?

— Mangé? Non, mais il est à la broche.

— Ah! Claudie, c'est mal. Comment! Je n'ai qu'un hégelien, un seul, un oison d'une espèce rare et hors de prix, et tu l'enlèves sous mes yeux. Claudie, Claudie! c'est une noirceur abominable.

— Tu tiens donc beaucoup à ton hégelien? demanda Claudie.

— Beaucoup? Non. Ce serait trop. Mais j'y tiens assez pour vouloir le garder dans ma ménagerie.

— Et l'épouser?

— Oh! non. Ce mariage est une invention de mon père et de M. Graindorge, ce conseiller d'État au crâne beurre frais que tu as vu chez nous.

— Tu as tout Paris et tu m'envies un avocat!

— Envies! Quel vilain mot! Sache, mon enfant, que je n'envie jamais. Je suis comme César, qui n'enviait rien....

— Mais qui prenait tout, dit Claudie.

— Parfait.... Donc, tu le prends?

— Oui.... non.... peut-être.... je ne sais pas....

— Que fais-tu de ton Audinet?

— Rien de bon. M. le secrétaire général, sous ombre que mes parents l'autorisent, est venu se jeter à mes pieds, en plein kiosque, hier.

— Et tu ne l'as pas prié de ne plus revenir?

— J'allais lui parler, et d'un bon style, lorsque l'avocat a eu la maladresse d'entrer.

— C'est fâcheux! et qu'as-tu fait?

— J'ai mis l'Audinet à la porte, et dit à l'autre : Je vais me faire coiffer, attendez-moi, s'il vous plaît.

— Claudie! s'écria Rita d'un air solennel, tu es une forte tête.

— Je le crois.

— Et tu iras loin, c'est moi qui te le prédis. A propos, dis-moi : Connais-tu ce fier binocle qui nous contemplait hier avec tant d'assurance, et que l'hégelien m'a présenté hier?

— Ah! ah! dit Claudie en riant, je vois que tu ne porteras pas longtemps le deuil de l'avocat.

— Coquette! tu voudrais, pour ta gloire, que je mourusse de jalousie. Quant au binocle, que tu appelles, je crois, Rouxpainsel ou Ratpainsel, ou je ne sais comment, quel homme est-ce, je te prie?

— C'est un druide.

— Claudie, ma petite Claudie, ne me fais pas languir, je t'en conjure, pense à l'hégelien que je t'ai cédé de si bon cœur, et parle-moi franchement.

— Eh bien, c'est un druide blond.

— Je l'ai vu. Après?

— C'est, dit Mlle Bonsergent, le meilleur garçon

du monde et le plus gai; mais il a le goût de tous les gentilshommes de campagne; il adore les cuisinières.

— Fi donc!

— J'ai cru que tu voulais savoir la vérité vraie; si tu n'as demandé que la vérité officielle, excuse ma sincérité. »

A ce moment, Catherine parut et annonça M. Brancas. Rita voulut se lever.

« Non, reste, dit Claudie. Sa visite ne sera pas longue. »

Le Parisien parut surpris et gêné de la rencontre de Mlle Oliveira; cependant, comme ils avaient tous deux beaucoup d'usage du monde, cet embarras réciproque cessa bientôt. Brancas après réflexion, fut content d'avoir trouvé l'occasion de mettre fin à une situation ridicule. Il déploya la plus rare habileté pour faire entendre à Rita, sans l'offenser, qu'il aimait Claudie; et Mlle Oliveira, qui riait de ses efforts pour expliquer une chose qu'elle entendait si bien et qui lui était indifférente, s'amusait à le pousser et à l'embarrasser.

Après une heure de cet exercice fatigant, Brancas épuisé et désespérant de se faire comprendre, allait prendre congé des deux jeunes filles, lorsque la malicieuse Rita l'arrêta court.

« Monsieur, dit-elle, je vous entends, vous aimez Claudie et vous n'osez me le dire. Suis-je donc si

terrible? Eh! mon Dieu, rien n'est plus simple, ma franchise vous paraîtra peut-être extraordinaire, et je ferais peut-être mieux, suivant les règles de la *civilité puérile et honnête*, de paraître ignorer les conventions de mon père et de M. Graindorge : mais quoi! je suis seule sur la terre, car un père est un père et ne peut se charger de certaines négociations difficiles et délicates. Vous êtes libre, monsieur, et je me charge de le dire à mon père. Claudie vous aime, je le sais....

— Je n'ai rien dit de pareil, s'écria Claudie.

— Bon! je l'ai deviné.

— Inventé!

— Deviné. Au reste, le mot ne fait rien à la chose. Je m'offre à vous servir de témoin.

— Mademoiselle, dit le Parisien en lui baisant la main, vous avez la grâce et l'esprit d'un ange.

— Mais, dit Claudie, si Rita est un ange, que me reste-t-il à moi?

— Tu seras une divinité, dit Rita en riant. Adieu, mes amis, je vous quitte. Mariez-vous et soyez heureux, c'est le mieux que vous puissiez faire. »

Là-dessus, remettant son châle et son chapeau, elle sortit.

« Vous m'aimez donc? dit Brancas à Claudie.

— Puisqu'elle le dit! » répliqua-t-elle en souriant.

Comment peindre les transports et la joie de ces

deux amants? Claudie était la plus heureuse des femmes. Elle oubliait Audinet, elle s'enivrait du bonheur présent et du bonheur à venir. Heureux moments, trop rares dans la vie de l'homme, et qui devaient être suivis d'un triste réveil!

Il fut convenu que Brancas, pressé de revenir à Paris, la demanderait en mariage le jour même, et que la noce se ferait le plus tôt possible, en dépit de tous les Audinet.

Le major Bonsergent, consulté, n'osa ni donner ni refuser son consentement. Comment violer la parole donnée au colonel Malaga? Comment rompre une amitié de cinquante ans? Cependant Claudie n'eût pas trop de peine à le déterminer.

« Eh bien! dit-il, si ma femme y consent.... »

Mais Élodie répondit par un refus net et catégorique. Les empressements de Brancas, les prières et les larmes de Claudie ne purent la fléchir.

« Faites ce qu'il vous plaira, dit-elle, vous le pouvez, mais ma volonté est immuable. J'ai l'âme assez naïve encore pour ne pas comprendre qu'on manque à sa parole. »

En réalité, elle voulait se donner le temps de consulter Audinet.

« Ne la pressez pas trop, dit à voix basse le major à Brancas, vous la feriez butter comme un âne sur un caillou. Au reste, je réponds de tout. »

Brancas partit le cœur plein d'un bonheur infini.

Son cheval fit en dix minutes le trajet entre Vieilleville et la maison d'Athanase.

« Je me marie ! j'aime ! je suis aimé ! » dit le Parisien en sautant dans les bras de son ami.

— Cela se voit, dit Athanase ; mon pauvre *Éclair* est fourbu. Maintenant, défie-toi du colonel Malaga, et souviens-toi de cet illustre *blagueur* qui disait que le Capitole est voisin de la roche Tarpéienne.

XVI

Audinet était rentré chez lui plein de rage. La froideur presque méprisante de Claudie le désespérait. Le lendemain de la demande de mariage faite par Brancas, il alla chez le major Bonsergent et ne rencontra qu'Élodie. Il apprit d'elle le nouveau et irréparable malheur dont il était menacé, et sortit plein de fureur,

« Je l'aime assez, dit-il, pour la haïr jusqu'à la mort. Oh ! je me vengerai. »

Tout à coup une idée infernale se présenta à lui, et il l'adopta sur-le-champ.

Le soir même, vers six heures, Brancas reçut un billet anonyme ainsi conçu :

« On vous trompe. La personne que vous aimez en aime un autre, et tous les soirs, à onze heures, le reçoit dans sa chambre. Vous pouvez vous en assurer vous-même.

« UNE AMIE INCONNUE. »

L'écriture était contrefaite. Brancas pâlit de colère et de douleur. Audinet aux genoux de Claudie lui revint à l'esprit.

« Quoi! ce misérable!... » pensa-t-il indigné.

On a beaucoup médit des lettres anonymes. Il est vrai pourtant qu'elles produisent généralement plus d'effet que les lettres signées des noms les plus respectables, et la marque la plus certaine de leur utilité est l'usage constant qu'en font un si grand nombre de gens dans toutes les petites villes de province. Le Parisien, entraîné par une force invincible, prit le chemin de Vieilleville, et, sans se montrer à personne, se mit à rôder aux environs de la maison Bonsergent.

Il n'attendit pas longtemps. A onze heures, Audinet parut, reconnaissable seulement à sa démarche, car la nuit était noire et éclairée seulement de la pâle lueur des étoiles. Le cœur de l'avocat battit violemment.

Le secrétaire général ouvrit avec un passe-par-

tout la porte du jardin, voisine du kiosque, que longeait une rue déserte, et la referma avec soin. L'avocat, déjà ébranlé par la vue de ce passe-partout, voulut vérifier son malheur jusqu'au bout. S'aidant des pieds et des mains, il grimpa sur le mur, et de là, sans trop d'effort, descendit dans le jardin. Il suivit avec précaution les traces d'Audinet, et parvint à quelques pas de la maison. Là, il vit le secrétaire général escalader, au moyen d'une échelle de corde, la fenêtre de la chambre de Claudie, qui était au premier étage, à côté de celle de sa mère, et se jeter dans les bras d'une femme vêtue de blanc qui tenait l'échelle.

Brancas demeura atterré. Aucun doute n'était possible. Il connaissait cette chambre et celle qui l'habitait. Dans la fureur dont il était animé, il eut envie de grimper lui-même après Audinet, de surprendre la perfide, de la confondre et de la tuer. Heureusement, Audinet avait retiré l'échelle de cordes, et le jeune homme se trouvait sans armes et sans moyens de vengeance!.

« Quelle école! pensait-il les dents serrées. Voilà une vertu de province! Et moi qui ai dédaigné pour elle Rita, un million et la députation. Amour, richesse, ambition, tout m'échappe! »

Il attendit Audinet. Il voulait le forcer à se battre et le tuer à tout prix; mais une pluie violente le força de sortir du jardin et de chercher asile sous

un toit qui s'avançait en saillie dans la rue voisine. Cet incident changea le cours de ses idées; la pluie et le froid le glaçaient; il se sentit pris d'une fièvre violente et rentra chez Athanase, qui ne s'était aperçu ni de son départ ni de son retour.

Le lendemain, malgré la fièvre, l'avocat résolut de partir. Son ami essaya de l'en détourner.

« Non, dit Brancas, j'ai reçu des lettres d'un client dont le procès va se juger dans trois jours. Il faut que je parte.

— Eh! pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt?

— Je l'avais oublié, dit Brancas. Envoie, je te prie, un exprès porter cette lettre à Mlle Bonsergent.

— Pourquoi n'y vas-tu pas toi-même?

— Je suis pressé. Je veux faire ma malle. Ne m'interroge pas.

— Hum! ceci est bien extraordinaire, » dit Ripainsel; mais il ne fit aucune question.

Claudie était de la plus belle humeur du monde lorsqu'elle reçut la lettre de son amant. Elle chantait, elle riait, elle faisait mille caresses au major. Elle prit la lettre et monta dans sa chambre pour la lire plus à l'aise. D'une main légère, elle rompit le cachet, la lut et tomba évanouie. Voici ce terrible billet :

« Claudie, j'ai vu cette nuit, à onze heures, Audi-

net monter dans votre chambre; vous teniez l'échelle de cordes. Ne mentez pas; je l'ai vu. Je voulais d'abord vous tuer et lui avec vous, et punir votre infamie. Il vaut mieux que je parte. Adieu, vivez heureuse, si votre crime vous laisse sans remords.

« Celui qui vous aimait, qui vous hait et qui vous maudit.

« BRANCAS. »

Quelques instants après, elle reprit ses sens, vit la lettre et comprit tout son malheur.

« Est-ce que je rêve? dit-elle ; il m'a vue! il a vu Audinet! Il me croit criminelle ; et, sans me laisser le temps de me justifier, il part!.... C'est impossible. Où donc étais-je cette nuit? Ma mère était malade; on m'avait fait un lit près du sien; j'ai dormi dans sa chambre. Qui donc a pu tenir une échelle de cordes et faire monter cet homme!.... Ah! malheureuse que je suis! Et Catherine? »

Elle sonna. La servante parut.

« Catherine, dit impétueusement Claudie, qu'avez-vous fait cette nuit?

— J'ai dormi, mademoiselle, répondit-elle un peu troublée.

— Vous dormiez à onze heures du soir? »

Catherine garda le silence.

« Vous n'avez fait entrer personne dans ma cham-

bre? Répondez-moi sincèrement, ou je vous fais interroger par mon père.

— Mademoiselle, dit Catherine effrayée, pardonnez-moi, c'est lui qui l'a voulu.

— Qui, lui?

— M. Audinet. Il me dit que c'était une pure plaisanterie, et comme mademoiselle couchait depuis deux jours dans la chambre de sa mère, je ne crus pas mal faire....

— C'est bien, Catherine. Si pareille chose se renouvelle, je le dirai à mon père, qui vous tuera comme deux chiens, vous et votre complice. Restez, je vous pardonne, à condition que vous allez faire porter ceci à M. Brancas, chez M. Ripainsel.

— Oh! c'est facile, dit Catherine, charmée d'en être quitte à si bon compte. Le garçon boulanger du coin, qui me fait les doux yeux, prendra le cheval de son patron et fera votre commission en vingt minutes. »

Voici la lettre de Claudie :

« Vous m'accusez d'infamie! Vous me condamnez sans m'entendre et vous partez! Je vous le défends, monsieur! Je veux que vous connaissiez les vrais coupables! Après, vous partirez, car je ne vous reverrai jamais : vous avez douté de moi.

« CLAUDIE. »

Brancas lut ces lignes et se sentit ébranlé. Comme

tous les amants, il désirait trouver sa maîtresse innocente.

« Cependant, j'ai vu! se dit-il. Que va-t-elle inventer pour sortir d'affaire. Cet Audinet est capable de tout, mais qui donc tenait l'échelle? Mme Bonsergent est malade et ne quitte pas le lit.... Suis-je aveugle ou insensé? Après tout, il sera toujours temps de partir? »

Sur ces sages réflexions, il fit seller un cheval, partit au galop et descendit à la porte du major. Claudie l'attendait, le prit par la main, et, sans dire un mot, le mit en présence de Catherine, qui répéta les explications qu'elle avait déjà données.

« Eh bien? » dit Claudie, restée seule avec le Parisien.

Il se jeta à ses genoux et demanda pardon dans les termes les plus éloquents. Claudie demeura inflexible. C'était une âme fière, hautaine et obstinée, qui aimait mieux être brisée que plier, et qui ne pardonnait pas à son amant d'avoir douté d'elle.

« Claudie! s'écria Brancas, je vous adore. Qui n'eût douté comme moi devant ce terrible témoignage? Claudie, ayez pitie de mon désespoir.

— Adieu! » dit-elle.

Brancas, désespéré, se mit à la recherche du secrétaire général. Il voulait venger sur lui toutes ses douleurs. Audinet le vit entrer en tremblant dans

son cabinet de travail. Le visage du Parisien, ordinairement doux et poli, était en ce moment-là contracté par une fureur froide qui glaça le sang dans les veines du secrétaire général.

« Monsieur, dit Brancas sans le saluer, connaissez-vous cette écriture? »

Il montrait le billet anonyme.

« Non, dit Audinet, qui recula instinctivement dans un coin de la chambre.

— Vous êtes un infâme menteur et un misérable coquin! » s'écria Brancas d'une voix tonnante.

Au bruit, le colonel Malaga entra.

« Qui se permet de parler ainsi chez moi? dit le colonel.

— Moi! répliqua Brancas furieux. Moi! qui parle à monsieur votre fils.

— Qui? vous! reprit le colonel d'une voix insolente. Et d'abord, mon petit monsieur, commencez par ôter votre chapeau. Je suis chez moi et je veux qu'on me respecte.

— Monsieur, dit Brancas, je crois parler à un homme d'honneur.

— C'est fort heureux! interrompit Malaga.

— Et je viens vous dire que votre fils est un misérable!....

— Encore! dit le colonel. Est-ce que vous avez fait votre testament, monsieur le Parisien?

— On m'avait bien prévenu, dit amèrement Bran-

cas, qu'offensé par le fils, j'aurais à me battre avec le père.

— Eh bien, il fallait profiter de l'avis, dit le colonel. Quelle est votre arme?

— Le pistolet.

— Très-bien, monsieur. Demain matin, à sept heures, je vous attends. »

Audinet sourit d'un air de mauvais augure. Brancas sortit de la maison, et sans reprendre haleine, retourna chez Ripainsel. Celui-ci était le plus heureux des hommes.

« Tiens, lis, dit-il.

« M. Oliveira prie M. Athanase Ripainsel de lui faire l'honneur de dîner avec lui lundi prochain. »

— Je parie, ajouta-t-il d'un air fat, que miss Rita ne dédaigne pas ton serviteur.... Tous les bonheurs à la fois!

— Tant pis! répliqua Brancas, que la vue de cet homme heureux contrariait secrètement.

— Comment, tant pis!

— Eh oui, tant pis pour toi, tant pis pour Rita, tant pis pour le Grand Turc et pour le Grand Mogol! Toutes les femmes ne valent pas le diable!

— Oh! oh! dit Ripainsel, le vent souffle-t-il de ce côté-là, mon compère?.... A propos, tu ne pars plus?

— Non. Je vais demain couper la gorge au colonel Malaga.

— Qu'est-ce que je te disais? Je parie que tu as écrasé la patte de son chien? Vieux soudard, va! J'espère bien qu'il ne mourra pas dans son lit.

— Veux-tu être mon témoin?

— Parbleu! Quelle est ton arme?

— Le pistolet.

— Tu es habile?

— Oui, assez.

— Allons, tant mieux, répliqua Ripainsel qui cacha son inquiétude sous un air de bonne humeur. Tire le premier, si tu peux, et coupe-lui le nez proprement. Veux-tu te faire la main d'avance? J'ai là d'excellents pistolets de tir. »

La soirée se passa en exercices de cette espèce. Brancas cherchait à tromper sa colère et son désespoir. Il ne put s'empêcher de confier à son ami la querelle qu'il avait eue le matin avec Claudie, et le fâcheux résultat de sa crédulité. Athanase haussa les épaules.

— C'est un orage qui passera, dit-il. Claudie veut se faire valoir. C'est fort bien fait. Cela t'apprendra à ne jamais croire ce que tu vois, et à obéir; disposition excellente pour entrer en ménage. Je veux qu'on m'empale si jamais il m'arrive de soupçonner Rita.

— Tu es donc bien avant dans ses bonnes grâces?

— Aussi avant qu'on puisse l'être, ami de mon

cœur, répondit Athanase. Tous les jours je la vois, je lui dis que je l'aime, elle rit; que je veux l'épouser, et elle refuse en riant; hier, en partant, j'ai baisé la main qu'elle me tendait à l'anglaise pour la serrer. Elle m'a fermé la porte au nez. Si ce n'est pas là de l'amour, je ne m'y connais plus. Oliveira ne voit rien ou ne veut rien voir, et ton oncle lui-même, le conseiller au crâne beurre frais, en prend son parti et ne me fait plus mauvais accueil.

— Heureux garçon! dit Brancas en soupirant.

— Va, ton tour reviendra, dit Athanase; en attendant, buvons frais; la joie est au fond des pots. »

Brancas suivit son conseil, mais la tristesse le gagnait.

« Si je ne t'avais vu brave en plusieurs occasions, dit Athanase, j'aurais peur pour toi de quelque faiblesse.

— Je ne suis pas faible, répondit Brancas, et je ne crains pas la mort; mais puis-je me consoler d'avoir perdu Claudie?

— Bah! dit Athanase, qu'est-ce que l'amour? Je ne sais plus qui l'a dit: C'est le contact de deux épidermes. Que l'épiderme soit brun, rose ou blanc, ou rance et jauni comme un vieux parchemin, c'est toujours un épiderme, et la nature n'en suit pas moins ses lois éternelles.

— Impie! s'écria Brancas, est-ce que Rita n'est qu'un épiderme?

— Les personnalités sont interdites, dit gravement Athanase.

— Je plains le major Bonsergent, dit Brancas après un long silence ; il perd un élève qui était près de lui faire honneur.

— Eh! tu n'es pas perdu, j'espère.

— Je l'espère aussi, si tu veux dire que je ne suis pas mort, mais mon cœur est déchiré de regrets, et je bénirai la balle qui m'ôtera la vie.

— Quel charmant convive tu fais? dit Athanase. La vie! la mort! Eh! tu ne rabâches que ces deux mots! Après tout, la vie, c'est peut-être la mort; la mort, c'est peut-être la vie.

— Mon cher ami, dit Brancas, ayons le courage de contempler la mort en face. Ce n'est rien ou peu de chose. C'est le passage d'une existence à une autre.

— On change de chemise, dit Athanase; voilà tout.

— Qu'est-ce que le globe terrestre? continua l'avocat; un amas de matières en décomposition et en récomposition continuelle, un tas de détritus immondes, un séjour malsain, une étable où tous les animaux de la création se vautrent à l'envi, une goutte de substance en fusion détachée du soleil par un coup de tête de comète aventureuse, un je ne sais quoi dont la petitesse doit faire rire les habitants de Saturne et de Jupiter. C'est bien la peine

de regretter ce logement? Quelque part que m'envoie la Providence, je ne saurais trouver pire séjour.

— Très-bien! dit Athanase. Il est neuf heures. Allons-nous nous coucher. Il faut avoir l'œil clair, la main sûre et l'esprit net, et par ce moyen, camper une balle dans le nez du sieur Malaga, qui ressemble à une trompe.. »

Le même soir, le colonel alla rendre visite au major Bonsergent. Son air grave et farouche étonna Claudie, qui sortit sur un signe de son père.

« Veux-tu me servir de témoin? demanda le colonel.

— Tu te bats? dit le major étonné.

— Oui.

— Contre qui?

— Contre ce maudit Parisien.

— Il t'a offensé?

— Moi? non. Je l'ai entendu se quereller avec Audinet, et....

— A quel propos?

— Je l'ignore. Audinet n'a pas voulu me le dire.

— Et l'autre?

— Je ne le lui ai pas demandé.

— Il fallait les laisser se quereller.

— Mon cher ami, dit le colonel avec effort, tu connais ce pauvre Audinet. Sa place l'oblige à beaucoup de ménagements, et....

— Il t'envoie ferrailler à sa place? Brave garçon! va. Entre nous, plus je le vois, plus je me félicite que Claudie n'en ait pas voulu.

— Ne parlons plus de cela, dit le colonel avec impatience. Veux-tu, oui ou non, me servir de témoin?

— Contre mon futur gendre? C'est impossible; mais toute la garnison se fera un plaisir de me remplacer. A quelle heure est le duel?

— A sept heures du matin. »

Le colonel sortit brusquement, et sur son passage heurta Catherine, qui prêtait l'oreille suivant l'usage de son métier et qui se hâta d'avertir sa maîtresse. Cette terrible nouvelle ébranla la fière Claudie. Elle sentit à ce coup combien son amant lui était cher, et, malgré l'orgueil qui luttait dans son cœur contre l'amour, elle écrivit à Brancas ces deux mots :

« Aimez-moi et vivez.

« CLAUDIE. »

Elle passa toute la nuit dans une inquiétude mortelle, rêvant toute éveillée, et croyant voir le corps sanglant de Brancas. Elle pria Dieu avec une ferveur extraordinaire.

« Hélas! pensait-elle, c'est mon orgueil qui l'a perdu. »

Le matin, dès six heures, elle vit son père prendre sa canne et sortir.

« Où vas-tu? dit-elle.

— Me promener dans la campagne.

— Tâche d'empêcher cet affreux duel! s'écria-t-elle.

— Qui te l'a dit? demanda le vieillard étonné.

— Qu'importe? Je le sais. »

Et elle se hâta de lui raconter la perfidie d'Audinet, sa querelle avec Brancas, et le refus qu'elle avait fait de se réconcilier, et les raisons probables du duel.

— Ah! le lâche coquin! » s'écria le major en pensant à Audinet.

Il courut chez le colonel Malaga. Celui-ci était déjà sorti avec ses témoins. Le major prit des informations dans le voisinage, et, suivant toujours le colonel comme à la piste, il parvint à l'apercevoir. Mais déjà il était trop tard. Le combat était commencé.

Brancas et Ripainsel, accompagnés d'un officier de la garnison de Vieilleville, qui servait de second témoin à l'avocat, arrivèrent les premiers sur le terrain. Peu après parut le colonel. On se salua, on chargea les armes, on mesura quinze pas de distance, et les deux adversaires se mirent en ligne. Le hasard favorisa Brancas, qui tira le premier.

La balle effleura seulement le front du colonel et coupa une touffe de cheveux.

« Bien visé! dit Malaga, mais voici qui est mieux.... »

Au même moment arrivait le major tout essoufflé.

« Ne tire pas! » s'écria-t-il.

Malaga baissa son pistolet, déjà levé et attendit.

« Malaga, dit Bonsergent, écoute-moi deux minutes, et tu feras après cela ce que tu voudras. »

Le colonel y consentit, et les témoins s'étant écartés par discrétion, le major lui répéta le récit de Claudie. Malaga frémit de rage.

« Et c'est là mon fils! s'écria-t-il. Mais, pour mon honneur, il faut que ce jeune homme me fasse des excuses.

— Des excuses de quoi? dit le major.

— De tout ce qu'il lui plaira. Je ne veux pas qu'il soit dit qu'on m'aura bravé impunément. »

Bonsergent haussa les épaules.

« Non, point d'excuses! dit Brancas. J'ai tiré sur lui; qu'il tire sur moi. Plus tard, nous verrons. »

Le major lui remit le billet de Claudie. Brancas le lut, et lui sautant au cou:

« Ah! mon père! s'écria-t-il, que je suis heureux!

— Etes-vous prêt? dit le colonel.

— Je le suis. »

Le coup partit, et Brancas, frappé dans la poitrine, tomba sanglant sur le gazon. Ripainsel et le major coururent à lui et le relevèrent. Il essaya de parler et s'évanouit. Le colonel voulut s'approcher.

« Va-t'en ! lui cria Bonsergent d'une voix terrible ; va-t'en ! Il ne tient presque à rien que je prenne sa place. »

Malaga partit, et à trois cents pas de là il rencontra son fils Audinet, qui rôdait, attendant l'issue du combat. Ce fut une fâcheuse idée, car le colonel, exaspéré par les révélations de Bonsergent, lui brisa sa canne sur les épaules, et l'aurait assommé, sans l'intervention des témoins.

Comment peindre la douleur de Claudie ! Heureusement, on ne meurt pas de toutes les balles. Celle-ci fut extraite assez habilement, et l'histoire de ces deux amants a fini comme les contes de fées. Ils se marièrent, ils vivront longtemps, et ils ont beaucoup d'enfants. Si ce n'est là le bonheur, je ne m'y connais pas. Brancas, devenu sage, et riche de ses plaidoyers et de la succession de l'oncle Graindorge, voyage à travers le monde avec sa femme, ses enfants et son yacht, libre et heureux comme un Anglais hors de son île. Sa dernière lettre que j'ai reçue, il y a trois jours, est datée de Bornéo.

Rita, qui a épousé le bel Athanase, aujourd'hui député au Corps législatif, est heureuse comme toutes les Parisiennes.

Malaga vit encore.

Audinet remplit je ne sais quelles fonctions, je ne sais où.

LES AMOURS

DE QUATERQUEM

LES AMOURS
DE QUATERQUEM.

I

« Oui, dit Quaterquem en posant sa plume sur la table, le problème est résolu, et le ballon va voler comme l'hirondelle et remplacer la diligence. J'aurai des millions.... (Dieu! que ce pain est dur!) et les duchesses se rouleront à mes pieds.... (ce sale Auvergnat devrait me donner de l'eau mieux filtrée); le monde est à moi. A propos, que vais-je en faire? »

A ce moment le portier entra.

« Monsieur, dit-il, c'est aujourd'hui le 15 avril.

— J'en suis bien aise. Fait-il chaud?

— Oui, monsieur, assez. Je vous apporte la petite quittance....

— Les feuilles commencent à pousser?

— Oui, monsieur. Le propriétaire....

— Et les oiseaux chantent dans les bois?

— Monsieur, je le présume. J'étais venu....

— O puissante nature, toujours belle et toujours riante dans sa jeunesse immortelle!

— Monsieur, c'est deux cents francs....

— Que tu m'apportes? Sois le bienvenu, mon brave. Et quel est l'homme généreux?...

— Monsieur, c'est le propriétaire....

— Qui me les envoie? Oh! digne homme!

— Non, monsieur....

— Comment! ton propriétaire n'est pas un digne homme?

— Je ne dis pas cela.

— Mais tu l'as dit.

— Monsieur, avec tout le respect que je vous dois, je ne l'ai pas dit!

— J'ai donc menti? » dit Quaterquem en se levant d'un bond!

A cette vue, le portier ouvrit la porte et recula sur le palier.

« Monsieur, dit-il, au nom du ciel, ne vous fâchez pas. Je veux dire que mon propriétaire m'envoie, non pas vous donner, mais vous demander deux cents francs.

— Ouf! dit Quaterquem. Et à quelle occasion, je te prie? Est-ce aujourd'hui sa fête?

— Non, monsieur.

— Ou celle de sa femme, qui a le nez fait comme une vitelotte et rouge comme un homard cuit?

— Non, monsieur, c'est....

— Croit-il que je prête de l'argent à la petite semaine?

— Monsieur vous lui devez un terme.

— Déjà?

— Oui, monsieur; vous êtes entré ici le 15 janvier 1859 : cela fait aujourd'hui trois mois.

— Trois mois! Comme le temps passe vite!

> La vie est un vase fragile;
> Le briser, hélas! est facile.

La vie, mon pauvre ami, est comme un mur dans lequel on enfonce quelques clous de distance en distance. Ces clous, ce sont les jours heureux. De loin, ils paraissent innombrables; arrachez-les, il n'y en a pas assez pour remplir la main. Sais-tu qui a dit cela?

— Non, monsieur.

— C'est Bossuet. As-tu lu Bossuet?

— Non, monsieur.

— Tant pis. C'était un grand homme, un beau génie, un aigle de Meaux.

— Monsieur, je suis pressé. Si vous vouliez....

— Te payer? Si je le veux? Eh! mon pauvre ami, que ne parlais-tu plus tôt. »

Quaterquem tira de sa poche la clef de son secrétaire. Au moment de la mettre dans la serrure, il se retourna. Le portier frémit d'im atience.

« Es-tu bien sûr, dit-il, que nous sommes au 15 avril?

— Monsieur, voici l'almanach.

— Tu sais le proverbe : « Menteur comme un al-« manach. » Je me défie des almanachs.

— Voici le journal de ce matin.

— Est-ce que tu crois tout ce que dit un journal?

— Oui, monsieur; je crois tout ce qu'on imprime.

— Eh bien! mon cher ami, je vais te donner une preuve certaine que le journal a menti. Assieds-toi sur cette chaise et prête-moi une oreille attentive. Mon histoire ne sera pas trop longue.

— Monsieur, le propriétaire m'attend.

— Va lui dire qu'il débouche une bouteille de vin de Sauterne. Cela lui fera prendre patience.

— Monsieur....

— Ah! tu m'ennuies, à la fin. Veux-tu m'écouter, oui ou non?

— Monsieur je veux être payé.

— Eh! je ne suis pas sourd. Écoute d'abord mon histoire. Elle a plus de rapport que tu ne crois avec ta demande. Je suis né sur les bords de la Rance, qui est la plus belle rivière de la Bretagne, et, par suite, du monde entier. Mon père, qui est mort l'an dernier, m'a laissé huit ou dix hectares de landes

que j'ai vendues six mille francs. J'attendais l'argent le 14 avril. Or, il n'est pas arrivé. Donc, nous ne sommes pas encore au 15. Donc, il faut prendre patience, et revenir ici quand le 15 avril sera arrivé, c'est-à-dire quand j'aurai reçu mes six mille francs. As-tu compris?

— Oui, monsieur; et je m'en vais.

— Bonsoir, mon ami.

— Je vais chez le propriétaire.

— Présente-lui mes compliments.

— Oui, monsieur; et je lui dirai que vous refusez de payer votre terme, et il vous fera mettre à la porte.

— Plaît-il?

— A la porte; oui, monsieur, à la porte, » dit le portier en prenant la fuite.

Quaterquem ne le poursuivit pas. Il s'assit dans son fauteuil, les bras croisées, les jambes étendues, et réfléchit profondément.

« Décidément, dit-il, la condition de locataire est insupportable. Il faut que je me fasse bâtir une maison.... Bah! à quoi bon? Quand on peut fendre l'air comme une hirondelle, faut-il se mettre en cage comme un serin?... Conçoit-on ce notaire qui garde mes six mille francs? »

Trois coups frappés à la porte interrompirent les réflexions de notre ami.

« Entrez! » dit-il.

Aussitôt un homme de mine douce et polie se présenta.

« Monsieur, dit-il en refusant la chaise que Quaterquem lui offrait, c'est à monsieur Yves Quaterquem, professeur de physique et de chimie, que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, monsieur, à lui-même.

— Monsieur, je suis charmé de faire votre connaissance. C'est vous qui avez fait des recherches très-savantes sur la manière de diriger les aérostats ?

— Oui, monsieur, et ces recherches viennent d'aboutir aujourd'hui même à la solution du problème. Depuis une heure, je suis certain du succès. Est-ce à un confrère que j'ai l'honneur de parler ?

— Pas tout à fait, monsieur, bien que je fasse grand cas des sciences et que j'honore particulièrement les savants. Votre réputation, monsieur, est venue jusqu'à moi.

— Monsieur !...

— Dans la pratique de ma profession, j'ai souvent affaire aux hommes de votre génie, aux inventeurs, et j'ose dire qu'ils n'ont jamais eu qu'à se louer de moi.

— Monsieur, je vous crois. Quelle est votre profession, s'il vous plaît ?

— Monsieur, je suis connu par mes exploits.

— Vous êtes officier ?

— Oui, monsieur, officier public, ou si vous voulez, jurisconsulte chargé de citer, notifier et signi-

fier, au plus juste prix, les ordonnances de justice, jugements et arrêts de messieurs de la cour et du tribunal civil.

— Ah! vous êtes huissier, mon cher monsieur; j'en suis bien aise. J'ai toujours aimé les huissiers. Asseyez-vous donc, je vous en prie.

— Monsieur, je ne saurais.... »

Ici l'homme tira de sa poche un papier timbré, parfaitement illisible.

« Croyez, continua-t-il, que j'accomplis à regret un pénible devoir. M. Mardochée, mon client, vous fait réclamer la petite somme de quinze cent trente-cinq francs quarante-trois centimes, composant en principal, intérêts et frais, le montant de sa créance.

— Ah! oui, je me souviens. Il me vendit il y a six mois, trois ou quatre instruments de physique. Cela faisait sept cents francs, si je ne me trompe.

— Oui, monsieur, et les frais de recouvrement de ladite créance font le reste. Vous avez été condamné par défaut.

— Et si je ne paye pas aujourd'hui, qu'arrivera-t-il?

— Monsieur, j'ai regret de le dire, mais je me verrai forcé de saisir vos meubles, vos papiers et vos instruments.

— Saisir!... Qui parle de saisir? cria-t-on du corridor. Les meubles sont à moi et garantissent le payement du loyer. »

Au même moment, un grand et gros homme entra dans la chambre.

« Ma foi, dit Quaterquem en s'asseyant dans un fauteuil, voyons qui l'emportera. Nous allons rire. Mon cher propriétaire, ajouta-t-il, je vous présente mon huissier; mon cher huissier, je vous présente mon propriétaire.

— Monsieur, dit le propriétaire, on ne se joue pas de moi. Je veux de l'argent!

— Parbleu! dit Quaterquem, vous n'êtes pas dégoûté. J'en demande au ciel tous les jours, et je ne sais comment l'obtenir. Croiriez-vous qu'hier même j'attendais six mille francs, et que je n'ai pas reçu une seule guinée, une seule piastre, un seul petit écu! »

L'huissier était assis et griffonnait en silence.

« Que faites-vous là? demanda le propriétaire.

— .... Où étant et parlant à sa personne.... dit l'huissier. Vous le voyez bien, j'instrumente et je dresse un procès-verbal de saisie.

— Ces meubles sont à moi! cria le propriétaire.

— Aussitôt que mon client sera payé, oui, monsieur. »

La querelle allait s'échauffer. Heureusement le facteur monta l'escalier et parut tenant à la main une lettre chargée. Quaterquem brisa le cachet et en tira six billets de banque de mille francs.

« Sauvé! dit-il; ô facteur chéri, porteur de la

bonne nouvelle, prends cette pièce de cinq francs, la dernière qui orne mon porte-monnaie, et va boire à ma santé. »

Le facteur salua en mettant la main sur son cœur et partit.

« Et vous, amis généreux qui ne m'avez pas abandonné dans le malheur, soyez bénis! (Voici votre argent; rendez-moi la monnaie.) A celui qui a tout perdu, il reste toujours une dernière consolation, c'est le visage affligé de son créancier. Ses amis peuvent l'oublier, son chien peut chercher un autre maître, mais son créancier, toujours fidèle et dévoué, ne le quittera que sur le seuil du cimetière. »

Quand le propriétaire et l'ambassadeur de Mardochée furent partis, Quaterquem devint rêveur.

« Çà, dit-il, me voilà riche! De six mille francs ôtez dix-sept cent trente-cinq francs quarante-trois centimes dont j'ai fait présent à ces braves gens, il me reste quatre mille deux cent soixante-quatre francs et cinquante-sept centimes pour dîner ce soir. C'est un beau denier, et le fils de mon père est un puissant seigneur. Comment viendrai-je à bout d'une pareille somme? »

Tout en parlant, il regardait la pendule.

« Tiens, dit-il, il est trois heures, et je n'ai pas déjeuné. C'est l'effet des émotions violentes. Sortons. La promenade est la mère des idées, et le boulevard des Italiens est leur père. »

Là-dessus, il prit le chemin du boulevard. Il ne devinait guère quelle influence cette promenade aurait sur sa destinée.

II

Yves Quaterquem était l'un des savants les plus civilisés qui aient jamais monté l'escalier de l'Institut. Son père, vieux marin breton, ayant gagné quelque argent à pêcher la morue sur les côtes de Terre-Neuve, l'avait fait élever avec soin, et le jeune Quaterquem, qui joignait à la ferme volonté de sa race une intelligence pénétrante, devint en peu d'années l'un des mécaniciens les plus distingués de France ; mais toujours occupé d'inventer des machines nouvelles et négligeant le soin de sa fortune, il vivait à grand'peine, sans argent et presque sans dettes, au sixième étage d'une maison de la rue Montmartre. Souvent il rêvait la gloire et quelque découverte qui devait rendre son nom immortel : c'est ce rêve qui nourrit les hommes de génie inconnus.

« Dieu sait, dit un jour Quaterquem, tout ce que

le genre humain doit à l'inventeur des diligences; la vapeur et les chemins de fer civilisent l'Europe et peuplent l'Amérique; avec les ballons, qui sait? je défricherai peut-être l'Océanie! Or, que manque-t-il aux ballons? Ce n'est pas le point d'appui, ce n'est pas le moteur : c'est le gouvernail.... Voilà ce qu'il faut chercher. Si je le trouve, Christophe Colomb, près de moi, ne sera qu'un marin d'Asnières. »

Et il chercha pendant deux ans.

Le 15 avril 1858, jour où commence cette histoire, le problème, après mille expériences, se trouva résolu, et Quaterquem se vit en passe de faire le tour du monde en vingt-quatre heures et de cracher sans effort sur la plus haute cime des Andes. Il avait alors vingt-six ans. C'est l'âge d'aimer la gloire et d'en jouir.

Il est des hommes de génie qui frappent les yeux tout d'abord et qui se promènent dans Paris avec la majesté des dieux immortels. Notre ami Quaterquem n'était pas de ceux-là. Les mains croisées derrière le dos, le chapeau rejeté en arrière, il marchait lentement, plein d'un calme admirable et sans regarder personne.

Au coin du boulevard et de la rue Vivienne, il fit une réflexion.

« En vérité, pensa-t-il, je suis un terrible égoïste. A trois heures j'ai fait fortune· il est trois heures

et quart, et j'ai déjà oublié mes amis ; il faut que ce maudit argent ait des charmes bien extraordinaires. Si je leur offrais un bol de punch pour réparer ma faute? Eh! parbleu! voilà justement le bol.»

Il entra dans un de ces brillants magasins de bric-à-brac qu'on vient voir des extrémités du monde civilisé, et où l'on rencontre pêle-mêle les armures, les casques, les sabres, les dagues, les épées, les cafetières, les vases du Japon et tous les brillants joujoux qui sont la spécialité de l'industrie parisienne.

« Combien vaut ce vase de Sèvres? demanda-t-il au marchand.

— Trois mille francs, monsieur. »

Quaterquem se mordit les lèvres.

« Monsieur, dit le marchand, pensez que le vase est unique en Europe. Aussitôt qu'il fut fait, on en brisa le moule. Voyez la peinture, c'est une copie de la « Jeune fille à la cruche cassée, » de Greuze. Cette copie est admirable. Elle fut faite sur l'ordre du grand Napoléon. »

Quaterquem se mit à rire.

« Vous en doutez, peut-être? continua le marchand. Êtes-vous du métier?

— Non ; je suis géomètre.

— Justement, monsieur; Napoléon en fit présent à M. Monge, comte de Péluze, qui était un fameux géomètre et son grand ami, comme vous savez; et

les héritiers de M. le comte de Péluze l'ont vendu à un prince russe, de qui je le tiens.

— Je vous crois, dit Quaterquem; mais c'est bien cher, trois mille francs!

— Monsieur, reprit le marchand, nous avons de la porcelaine de Limoges toute neuve à meilleur marché. »

Cela ne faisait pas le compte de l'acheteur. Il fit le tour du magasin; mais il ne pensait qu'au vase de Sèvres. Enfin il le paya, l'emporta chez lui, et écrivit à dix-sept de ses plus intimes amis la lettre-circulaire que voici.

« Mon cher ami,

« Archimède ne demandait qu'un levier pour soulever l'univers. J'ai trouvé mieux; je conduis les ballons comme un cocher conduit un omnibus. Dans un mois j'irai voir Pékin. Prépare tes commissions pour le chef du Céleste-Empire, frère de la lune et cousin germain du soleil.

« Un bonheur ne vient jamais seul; l'or ruisselle dans mes poches, et je viens d'acheter un ancien plat à barbe de Napoléon, né à Sèvres; c'est là que nous ferons le punch. Je t'attends ce soir à neuf heures.

« Tout à toi:

« Yves Quaterquem. »

Quand les dix-sept lettres furent écrites, il se leva pour chercher un bâton de cire à cacheter. Dans ce brusque mouvement, le vase de Sèvres, heurté, tomba sur le plancher et se brisa en plusieurs morceaux.

Quaterquem demeura quelque temps immobile. La surprise, le désespoir, le regret de l'argent perdu et du chef-d'œuvre brisé l'accablaient en même temps. Enfin il prit son parti, et tristement écrivit au bas de toutes ses lettres ce post-scriptum.

« P. S. Enfer et damnation ! Je viens de casser le plat à barbe de Napoléon. Ne te dérange pas. Le punch est remis à des temps meilleurs. Au diable le vase, l'ouvrier qui le fit, Napoléon qui le donna à Monge, Monge qui le légua à ses neveux, les neveux qui l'ont vendu au prince russe, et le prince russe qui eut la sotte idée de s'en défaire ! Adieu. Je vais à l'Opéra-Comique. »

Puis il cacheta et mit à la poste ses dix-sept lettres. A huit heures il entrait à l'Opéra-Comique. Par hasard, il ne trouva de place que dans une loge, et se plaça au premier rang. Ce hasard devait décider de sa vie.

La loge était vide ; mais un quart d'heure après, un Anglais entra, flanqué de deux Anglaises : l'une blonde et mûre comme une vieille pomme ridée par le froid de l'hiver ; l'autre, non moins blonde, mais belle comme un lis et charmante comme

une héroïne de Walter Scott. C'étaient la mère et la fille.

Quant à l'Anglais, c'était un Anglais. Tout le monde connaît cette race énergique, gauche, intelligente, égoïste, formaliste et désagréable, qui remplit pendant six mois de l'année les hôtels du continent. L'Anglais de la loge était un des plus beaux échantillons de la race.

Quaterquem, poli comme un Français du siècle dernier, se leva pour céder sa place à la jeune Anglaise. Déjà la mère était assise, et notre ami fut récompensé d'un sourire et d'un : « Je vous remercie, » auquel l'accent britannique le plus pur donnait de nouveaux charmes. L'Anglais, roide comme un pieu, s'assit sans daigner regarder le Breton, qui ne s'en souciait guère, et se pencha vers la jeune fille.

« Ma chère Alice, dit-il en anglais, connaissez-vous ce gentleman ?

— Non, dit-elle.

— Personne ne vous l'a présenté ?

— Personne.

— S'il n'est pas présenté, c'est comme s'il n'existait pas ; s'il n'existe pas, pourquoi l'avez-vous remercié ? »

Alice leva les épaules.

« Et s'il n'existe pas, dit-elle, pourquoi me parlez-vous de lui ? Supposons que j'aie remercié le vide, un pur néant : seriez-vous jaloux du vide ?

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

— Choquant et inconvenable, ajouta l'Anglais.

— Monsieur, dit Alice d'un air assez sérieux, je fais grand cas de votre prudence, et je sais que vous ne seriez pas déplacé à la chambre des communes. Mon père le dit, et mon père s'y connaît, assurément. Mais, de grâce, n'usez pas cette précieuse éloquence pour une petite évaporée. La nation anglaise y perdrait trop, et je craindrais de n'y pas gagner assez. Laissez-moi rire et chanter à mon aise, au moins jusqu'à ce que je sois votre femme. Plus tard, nous verrons.

— Alice ! dit la mère d'un ton sévère.

— Chère mère, dit la jeune fille en lui prenant la main, pourquoi M. Harrison me fait-il la leçon à tout propos ? Croit-il que j'ignore les convenances, et qu'il est parfaitement « improper » de témoigner par ses gestes ou par ses paroles une émotion quelconque ? Cela est fort bon dans Oxford-Street, mais nous sommes à Paris et non plus à Londres ; nous sommes au spectacle et non pas au temple, et je n'ai ue faire des sermons de M. Harrison. »

Ce discours, qui ne fut pas long, acheva la conuête de Quaterquem. Il est des jours où les savants ment comme des ignorants. Ce jour-là, c'était le r de notre ami. Justement son cœur était vide, la science est une maîtresse jalouse qui ne laisse ıce à d'autres amours, et depuis deux ans, em, tout occupé de ses recherches sur les avait mené la vie d'un anachorète au

désert. En quelques instants, ce feu longtemps éteint se ralluma et brûla le cœur du pauvre mécanicien.

« Quelle folie, pensait-il, d'aimer cette petite fille, déjà fiancée à un autre! Je vais me consumer à poursuivre ce rêve et livrer au hasard une découverte qui peut-être doit changer la face du monde! »

La réflexion était aussi inutile que sage. Quaterquem, emporté par son ardeur, ne songea plus qu'à se rapprocher de la jeune Anglaise; mais comment franchir la barrière et violer toutes les convenances britanniques? Cependant l'entr'acte allait finir; déjà la salle se remplissait de spectateurs ; il fit un effort de génie et trouva cette question:

« Pardon, mademoiselle, n'avez-vous pas nommé M. Harrison? »

La jeune Anglaise le regarda d'un air étonné.

« Oui, monsieur, » dit-elle.

L'Anglais rougit jusqu'aux oreilles; mais Quaterquem était décidé à ne pas s'en apercevoir.

« Monsieur, dit-il en s'adressant directement à lui, permettez-moi de vous demander si vous n'êtes pas mon cousin James Harrison, du Devonshire.

— Je n'ai pas de cousin en France, et je ne suis pas du Devonshire, mais du Lancashire, répliqua l'Anglais d'un air rogue.

— Lancashire ou Devonshire, c'est tout un. Au reste, je vous en félicite, car le cousin dont je vous parle est, dit-on, un gentleman assez mal élevé. »

La jeune Anglaise éclata de rire et M. Harrison fronça le sourcil.

« Bon! pensa Quaterquem, la glace est rompue et la présentation est faite. Au reste, monsieur, continua-t-il, la famille Harrison à laquelle je suis allié est une fort bonne famille à laquelle tout homme d'honneur pourrait être fier d'appartenir. Ma tante, mistress Margaret Harrison, était l'une des plus belles personnes d'Angleterre. J'ai vu son portrait, peint par Lawrence; c'est un véritable chef-d'œuvre. Ce qui m'étonne le plus, c'est sa ressemblance parfaite avec miss Alice : on dirait sa mère ou sa sœur. »

Tout cela fut débité d'une haleine avec une simplicité parfaite. Miss Alice sourit avec grâce et fut flattée du compliment. Sa mère écoutait le Français sans dire un mot, ni remuer seulement la paupière : on eût dit la statue de la Pruderie. Le seul Harrison, hérissé comme un dogue, étouffait de colère de ne pouvoir chercher querelle à un homme si poli.

« Monsieur, dit Alice, qui prenait plaisir à se moquer de Harrison, êtes-vous d'origine anglaise?

— Pas tout à fait, répondit Quaterquem. Mon père était bas Breton et ma mère basse Brette, mais une cousine de mon père, au quinzième degré, épousa vers 1803, un Anglais qui s'appelait Harrison, et c'est de là que vient notre parenté avec tous les Harrison du Lancashire. En Bretagne, les cousins des cousins sont tous cousins entre eux.

— Vous n'avez jamais vu M. James Harrison, votre cousin? demanda miss Alice.

— Non ; mais j'irai le voir dès que ma grande entreprise sera terminée.

— Excusez ma curiosité, monsieur, dit Alice, quelle est donc cette grande entreprise qui vous empêche de faire visite à M. James?

— Alice, dit la mère en la regardant avec ses yeux rigides, la curiosité est une chose « *improper* ».

— Oh! madame, il n'y a nulle curiosité, se hâta de répondre Quaterquem. Dans un mois le monde entier saura de quoi il s'agit. Je veux donner à la France l'empire du monde.

— Oh! s'écria la vieille Anglaise, vous en laisserez bien une part à l'Angleterre.

— Moi! répondit Quaterquem enchanté de son succès, je ne lui laisserai pas un continent, pas une île, pas un comté.

— Monsieur, dit Alice en riant, vous venez d'indigner ma mère au point de lui faire parler français, ce qu'elle avait juré de ne jamais faire, par patriotisme. »

Quaterquem s'excusa poliment. La toile se leva, et le *Domino noir* interrompit la conversation.

« Tout va bien, pensa notre héros, Alice est étonnée, sa mère est indignée, Harrison grince des dents et voudrait mordre.

Il attendit avec confiance la fin du premier acte

et parut uniquement occupé du spectacle. Il ne se trompait pas dans ses calculs. A peine la toile était-elle baissée que la vieille Anglaise se tourna vers lui et commença l'attaque en ces termes :

« Monsieur, vous avez entendu parler de lord Nelson !

— Celui que mon père a tué !

— Comment ! c'est votre père qui a tué ce héros !

— Ma foi, dit Quaterquem, ce n'est pas sa faute. Nelson faisait tirer sur lui, il a tiré sur Nelson. Mon père était un brave matelot qui faisait son métier à bord du *Redoutable*, à Trafalgar. Quand le *Victory* que montait Nelson aborda le *Redoutable*, mon père qui était dans les hunes, aperçut l'amiral, le visa, et, comme il était bon tireur, il le tua d'un coup de fusil. »

La vieille Anglaise poussa un soupir et se couvrit les yeux de son mouchoir. Les yeux d'Alice brillaient d'impatience. On y lisait clairement : « Mon cher monsieur, vous venez de dire une sottise. » Quaterquem s'en aperçut et perdit contenance. Heureusement, la jeune fille vint à son secours.

« Consolez-vous, chère mère, dit-elle, nous sommes tous mortels, et ce héros invincible, s'il avait échappé aux balles françaises, n'aurait pu, néanmoins, vivre éternellement. Sa mort fut bien vengée !

— Hélas ! ma chère Alice, tu sais aussi bien que

moi combien toute notre famille a perdu dans cette mort funeste.

— Pardonnez-moi, dit Quaterquem, si je vous rappelle sans le savoir un souvenir douloureux.

— Monsieur, dit Alice, vous ne pouvez pas comprendre le chagrin de ma mère. C'est un secret de famille.

— Mon pauvre père avait bien besoin, pensa Quaterquem, de tirer un coup de fusil à ce chien d'Anglais pour que ce malheureux coup de fusil me brouillât dès les premiers mots avec une vieille folle ! »

Il y eut un silence de quelques minutes. Quaterquem, fort embarrassé de sa personne, feignait de lorgner toutes les loges. Tout à coup, la vieille dame reprit l'entretien.

« Monsieur, dit-elle, vous m'accorderez, je crois, que la patrie de Nelson et de Wellington sera toujours le premier pays du monde. »

L'obstination de l'Anglaise fit sourire Quaterquem et lui rendit quelque espérance.

« Prenez garde, monsieur, dit Alice en riant, ma mère va vous arracher votre secret pour en faire présent à l'Angleterre. Soyez discret, ou vous êtes perdu, et l'empire du monde passe aux enfants d'Albion.

— Alice, dit la mère, n'interrompez pas notre discussion. Répondez à ma question, monsieur, s'il vous plaît.

— Ne dites rien, monsieur, reprit la jeune fille en riant encore plus fort, si vous ne voulez pas voir votre secret publié dans le *Times* avant quarante-huit heures.

— J'espère, dit la vieille Anglaise, que ce n'est pas une machine infernale pour faire sauter Londres et notre reine bien-aimée?

— Non, madame, répondit Quaterquem tout à fait rassuré, c'est une invention des plus simples, qui fera de Paris le centre de la terre et qui rendra inutiles tous les arsenaux de Portsmouth et toutes les flottes de Spithead.

— Je suis curieux de voir ce merveilleux secret, dit la vieille Anglaise.

— Rien n'est plus facile, répliqua Quaterquem. J'ai inventé le ballon-omnibus. Désormais, on ira de France en Angleterre par le chemin des oiseaux, où l'on ne rencontre ni marins, ni soldats, ni douaniers. Je planterai le drapeau tricolore sur le clocher de Saint-Paul, et avec ce drapeau j'apporterai la justice, l'égalité, la fraternité, que vous ne connaissez que de nom, et je vous emprunterai quelques petites choses que nous ne connaissons plus. Au moyen de ces emprunts réciproques, tous les peuples seront amis, et il n'y aura plus de héros, ce qui coûte fort cher et ne rapporte pas grand'chose.

— Vous savez diriger ces ballons? dit l'Anglaise.

— Je le sais.

— Depuis longtemps?

— Depuis trois heures de l'après-midi.

— Vous allez faire sans doute une grande fortune?

— Je ne sais pas, dit Quaterquem, je n'y ai jamais pensé. »

Elle le regarda avec admiration.

« En Angleterre, reprit-elle, on ferait de vous un lord et un millionnaire.

— Franchement, dit le Breton, mon invention vaut mieux que cela.

— Vous voulez être ministre?

— Non.

— Roi ou empereur?

— Dieu m'en garde ! Je crois qu'un peu de gloire serait bien mieux mon fait. Nous sommes vaniteux, nous autres Français, et nous aimons par-dessus tout qu'on nous admire.

— Je regrette bien, dit Alice, que mon père soit resté ce soir à l'hôtel. »

Quaterquem n'eut pas le temps d'en demander la raison. Le second acte du *Domino noir* commençait. Pendant l'entr'acte suivant on causa de tout, et Quaterquem sut plier son langage aux opinions de la vieille Anglaise. En peu d'instants ils devinrent les meilleurs amis du monde. Le Français, toujours complaisant et poli, sut flatter délicatement ses goûts et ses préjugés. Il déploya dans toute son étendue

cet art, inconnu ailleurs qu'en France, de caresser sans bassesse l'esprit le plus rétif et le plus opiniâtre. Il se donna moins de peine pour séduire Harrison, qui regardait la salle sans parler, les mains sur les genoux, les yeux fixes, bien résolu à ne pas répondre à ses avances.

Cependant le spectacle finit sans que l'amoureux Quaterquem eût trouvé un moyen de revoir sa maîtresse. Les dames se levèrent et sortirent de la loge accompagnées de Harrison. Il les regarda monter dans une voiture de place, espérant qu'il apprendrait au moins leur adresse; mais la fortune, acharnée à le persécuter, ne le permit pas. Harrison, qui se doutait de son dessein, donna l'adresse à voix basse au cocher. Cependant la voiture s'ébranlait, et Quaterquem se disposait à la suivre à pied, lorsque des cris de joie éclatèrent autour de lui.

« Le voilà! » s'écrièrent à la fois dix-sept voix.

Le malheureux se trouva pris entre ses dix-sept amis qui l'entouraient, le retenaient de force, et lui demandaient compte de sa conduite.

« Où est le punch, homme sans foi, sans consistance ni substance? dit le chœur des amis.

— Au nom du ciel, lâchez-moi! s'écria Quaterquem. Je suis pressé.

— Où est le plat à barbe de Napoléon?

— Lâchez-moi!

— Où est le ballon-omnibus?

— Lâchez-moi! »

Pendant ce débat, la voiture d'Alice avait disparu au coin du boulevard.

« Eh bien, dit Quaterquem désespéré; venez avec moi puisqu'il le faut; noyons dans les flots du punch mes infortunes et mon amour. »

Tout le monde le suivit jusqu'au café le plus proche. Déjà l'on éteignait le gaz, et les garçons fatigués faisaient leurs préparatifs de départ. Il fit apporter le punch, prit en main la cuiller, et, au milieu de l'attente générale, prononça le discours suivant :

« Manants et gentilshommes de ma bonne ville de Paris, vous voyez en moi le plus heureux des hommes et le plus infortuné....

— Bravo! très-bien! dit le chœur des amis.

— Mon bonheur est sans limites, comme l'Océan, et mon infortune est sans fin, comme l'éternité....

— Tu l'as déjà dit! cria le chœur.

— Eh bien! je le répète, ne m'interrrompez pas, ou je ne dirai rien.... J'aime la plus belle des femmes....

— Écoutez! écoutez! cria le chœur.

— Elle est blonde, avec des yeux d'émeraude, des lèvres de corail, et des dents qui sont blanches comme les perles fines qu'on pêche aux îles Bahrein....

— Eh bien! épouse-la, dit le chœur.

— Elle ignore que je l'aime....

— Dis-le lui.

— Je ne puis pas lui parler....

— Écris.

— Je ne sais pas où elle demeure....

— Cherche-la.

— Je ne sais pas son nom....

— Es-tu fou? dit le chœur. Tu nous contes des histoires à dormir debout, et le punch refroidit. »

Quaterquem versa le punch en soupirant.

« Hélas! dit-il, je ne la reverrai jamais. Elle va retourner à Londres.... »

A ces mots le chœur, qui déjà portait son verre à sa bouche, le remit sur la table.

« C'est une Anglaise! s'écria-t-il tout d'une voix.

— Je l'avoue....

— Pauvre garçon! dit le chœur.

— Elle est à Paris, reprit Quaterquem.

— Qu'en sais-tu?

— Elle était à l'Opéra-Comique ce soir, et sans vous je l'aurais suivie; sans vous, barbares, je connaîtrais sa demeure et son nom. C'est vous qui m'avez retenu....

— Eh bien! dit le chœur, je vais réparer ma faute. Buvons, et dispersons-nous pour chercher son adresse. A quel signe reconnaît-on ta bien-aimée?

— A sa beauté sans rivale....

— Ce signalement, est un peu vague. Est-elle seule?

— Elle donne le bras à sa mère et à un bouledogue aux favoris roux qu'on appelle Hercules Harrison, et qui est son futur mari....

— Très-bien! cria le chœur. Trois grognements pour Hercules et trois hourras pour Quaterquem! »

III

Miss Alice était la fille unique de M. Cornelius Hornsby, principal associé de la maison Hornsby, Harrison et Cᵒ, dont les toiles peintes couvrent les marchés de l'Allemagne et des États-Unis. Hercules Harrison, le futur mari d'Alice, était le fils de son associé, et les deux négociants, pour ne pas séparer leurs intérêts, avaient depuis longtemps arrêté ce mariage.

Cet arrangement déplaisait fort à miss Hornsby. Le pauvre Hercules, quoiqu'il ne fût ni laid, ni méchant, ni sans intelligence, n'était pas un héros de roman. C'était un bon gentleman roide, orgueilleux, silencieux, presque brutal, comme l'Angleterre en

fabrique chaque année des centaines de mille, et pour qui la principale affaire de la vie était de gagner de l'argent, et, quand il en avait beaucoup gagné, d'en gagner encore davantage. Au reste, solidement bâti, boxeur distingué, perpendiculaire au moral comme au physique, il était de ceux qui plaisent à tous les pères et qui déplaisent à la plupart des filles. Cependant, tel qu'il était, et faute de mieux, Alice ne refusait pas de l'épouser, et se contentait de retarder le mariage sous divers prétextes. Elle attendait cet amant imaginaire et parfait, ce gentilhomme accompli, au regard byronien, que toute jeune fille a droit de rêver et qu'elle rêve en effet au fond du cœur.

Ce jour-là, au retour de l'Opéra-Comique, elle fredonnait le fameux Rule Britannia.... Comme, entre toutes ses perfections, elle chantait assez mal, on l'entendait rarement, et cette envie subite de chanter étonna mistress Hornsby.

« Tu es bien gaie ce soir, dit-elle à sa fille. Qu'est-il donc arrivé ?

— Je pense, dit Alice, à la présomption de ce Français qui veut, avec ses ballons, ôter l'empire du monde à l'Angleterre. Comme vous avez rappelé à propos, pour le confondre, Nelson et Wellington ! J'ai bien ri de ses aérostats ! »

Il est vrai qu'Alice pensait à Quaterquem, mais elle déguisait un peu la vérité en disant qu'elle se

moquait de lui. Toute vérité n'est pas bonne à dire, et la vérité vraie, c'est qu'elle en était fort occupée. Quaterquem, avec sa figure riante, sa gaieté, sa bonhomie et ses manières aisées, était aussi peu semblable que possible au triste Hercules; et celui-ci ne gagnait rien à la comparaison. De plus, elle voyait Hercules tous les jours depuis quinze ans, et une si longue familiarité n'était pas propre à faire naître l'amour.

Mistress Hornsby prit le parti de Quaterquem.

« Tu as tort de rire, dit-elle à sa fille. C'est peut-être un homme de génie, bien qu'il ne soit pas né en Angleterre.

— O ma mère, que dites-vous là? Un homme de génie qui n'a même pas de gants, qui noue sa cravate comme une corde, et qui ne boutonne qu'à demi son gilet?

— Il faut que vous l'ayez regardé bien attentivement, Alice, » dit Hercules avec sa gaucherie accoutumée.

Elle se mordit les lèvres.

« Qu'entendez-vous par là, Harrison? demanda-t-elle vivement. Ai-je dit encore quelque chose d'improper? Cherchez-vous le texte d'un nouveau sermon? »

Harrison, profondément blessé, garda le silence, et tous trois descendirent bientôt après devant l'hôtel Meurice.

M. Cornelius Hornsby les attendait. C'était un grand et gros gentleman dont la démarche imposante annonçait à tous les passants le propriétaire de plusieurs millions. Lui-même et son argent exceptés, il n'aimait rien au monde autant que sa fille, et après sa fille, ce qu'il préférait à toutes choses, c'était son musée.

Car il avait un musée. En Angleterre, c'est à ce signe qu'on reconnaît le vrai gentleman et le vrai millionnaire. Aux épées des ancêtres (quand on a des ancêtres) on joint les crocodiles empaillés du Nil, les vieux tableaux noircis des peintres italiens, les vieilles poteries étrusques, les vieux bahuts sculptés, les vieux émaux, les vitraux coloriés, les missels et tout ce pieux bric-à-brac que vingt-cinq ou trente peuples disparus ont laissé dans les ruines de Babylone, de Ninive, d'Athènes et de Rome.

M. Cornelius Hornsby était venu en France pour augmenter sa collection et promener Alice. Ce jour-là, justement, le désir d'acheter une vieille inscription persane gravée sur un pan de muraille du grand temple de Persépolis, l'avait empêché de conduire lui-même sa femme et sa fille au théâtre. Par malheur, un amateur plus heureux avait enlevé l'inscription et allait l'enfouir dans son propre musée; de sorte que M. Cornelius Hornsby était le fabricant de toiles peintes le plus malheureux qu'il y eût ce soir-là en Europe.

Il se promenait gravement, de long en large, sous les arcades de la rue de Rivoli quand il vit mistress Hornsby descendre de voiture avec sa fille et le triste Harrison.

« Vous arrivez bien tard, » dit-il.

Pour toute réponse, sa fille lui sauta au cou.

« Cher père, dit-elle, j'espère que tu as acheté ton inscription et qu'elle est encore plus cunéiforme que toutes celles de Korsabad. Je lis dans tes yeux que le colonel Rawlinson en mourra de jalousie.... Hercules, je vous remercie. Bonsoir. »

Harrison prit tristement la main qu'elle lui tendait et s'en alla, désespérant de rien comprendre aux caprices de sa maîtresse. Dès qu'il fut parti :

« Tu l'as bien maltraité ce soir, dit Mme Hornsby.

— En revanche, dit Alice, il m'a fort ennuyée : nous sommes quittes.

— Alice ! dit M. Hornsby.

— Mon Dieu ! cher père, ne faites pas le sévère et ne froncez pas le sourcil. Je ne suis pas maîtresse de mes impressions. Il m'ennuie. C'est un très-honnête homme, un très-bon citoyen, un homme très-riche et qui le sera encore davantage par la suite ; je vous accorde tout cela. Accordez-moi qu'il est ennuyeux. Dès qu'il parle, il dit une chose déplaisante, et les jours de pluie, le seul son de sa voix m'agace les nerfs.

— Veux-tu l'épouser, oui ou non? demanda Cornelius Hornsby.

— Assurément, je le veux, puisque cela est inévitable, mais ne me pressez pas. Qui sait, si, à force de temps et de patience, je ne parviendrai pas à aimer Hercules? Il ne faut jurer de rien. Le grand Turc peut se faire chrétien et devenir pape. Je puis aussi aimer ailleurs.

— Y penses-tu? dit le père. Veux-tu que je manque de parole à mon associé, et que, pour la première fois de sa vie, Cornelius Hornsby, de la maison Harrison, Hornsby et Co, ne fasse pas honneur à sa signature!

— Eh! mon cher père, Hercules est honnête homme et vous rendrait votre parole.

— Ne pensons pas à cela, dit le vieux gentleman. Prends un délai, si tu veux, et décide-toi. Il est temps que Harrison retourne en Angleterre; nos affaires vont mal en son absence.

— Eh bien, laissez-le partir et restons en France. Paris me plaît; j'y perds l'habitude de bâiller, et vous-même, vous êtes tout rajeuni par l'air des boulevards. J'aime les Parisiens, moi; on ne voit pas chez eux ces longues figures puritaines qui abondent dans les rues de Londres.

— Alice, dit Mme Hornsby, tu te gâtes sur le continent; tu prends le langage et les manières de cette nation évaporée. Vois avec quelle légèreté tu

as lié connaissance, ce soir, avec ce jeune homme qui était au spectacle dans la même loge que nous.

— Mais, dit Alice, fallait-il prendre sa place et ne pas le remercier? Vous-même, maman, vous l'avez trouvé très-aimable et très-poli.

— Qui est ce jeune homme dont vous parlez? demanda M. Hornsby.

— C'est un physicien qui a trouvé le moyen de diriger les aérostats, dit la jeune fille, et qui veut donner l'empire du monde au peuple français. Concevez-vous cette folie? Maman lui a bien dit son fait!

— C'est un extravagant, dit le père.

— Le pire, ajouta Mme Hornsby, c'est que son père, qui assistait à la bataille de Trafalgar, est le propre matelot qui a tué Nelson d'un coup de fusil.

— Et il a osé s'en vanter?

— Il ne savait pas à quel point cette mort a été funeste à notre famille.

— Parbleu! dit Cornelius, il ne m'a pas demandé ma fille en mariage, mais j'aurais plaisir à la lui refuser. Le fils du meurtrier de Nelson!

— Et si je l'aimais? dit Alice.

— Si tu l'aimais? Est-ce qu'on peut aimer le fils de?...

— Mais enfin si je l'aimais?

— Allons donc, c'est absurde! Tu ne l'aimes pas.

— Non; mais si je l'aimais!

— Eh bien, tu te souviendrais que tu es ma fille, et tu épouserais Harrison. »

Alice tomba dans une profonde rêverie.

« Il est temps de dormir, » dit la mère, et Cornelius se retira dans une chambre voisine.

Dès qu'elle fut couchée, Alice rêva de Quaterquem, tout éveillée.

IV

Les dix-sept amis de Quaterquem passèrent la journée du lendemain à chercher la demeure de la jeune Anglaise. Le soir, à huit heures, ils se réunirent chez le physicien, et dirent :

« Elle s'appelle Alice Hornsby.

— Alice ! ô le doux nom ! s'écria Quaterquem.

— Son père est le noble Cornelius qui donne au monde, en échange de beaucoup d'argent, plusieurs millions de mètres de cotonnades pour obéir au catéchisme, accomplir l'une des sept œuvres de pénitence, et « vêtir ceux qui sont nus. »

— Va pour Cornelius.

— Sa mère est la digne Kate, et son futur, le

seigneur Hercules, un brave homme, très-entêté, très-amoureux, et très-fort au pistolet.

— Je tire assez bien, dit Quaterquem, et la partie est égale.

— Toute la famille part demain.

— O ciel! dit Quaterquem en pâlissant.

— Ils vont à Tours, ville très-renommée.

— C'est bien. Je pars. Que vont-ils faire à Tours?

— Le vieux Cornelius, qui est antiquaire, va chercher le champ de bataille où se livra la bataille entre les Sarrasins et Charles Martel. Un mauvais plaisant lui a montré à Londres le casque d'Abdérame; il veut trouver son cimeterre.

— Qui vous l'a dit?

— La femme de chambre, qui écoute aux portes tout le long du jour.

— Malheureux! Vous l'avez séduite!

— Oh! si peu, dit le chœur. Je l'ai à peine embrassée.

— Encore un mot. Où loge la belle Alice?

— A l'hôtel Meurice.

— Merci, ô mes amis, soyez bénis, s'écria Quaterquem, et venez tous sur mon cœur.... (On va vous apporter du jambon....) Jamais mon cœur n'oubliera.... »

On l'interrompit tout d'une voix.

« Et du vin?

— Bacchus et Cérès ne seront pas oubliés. A table! Je bois à mon prochain mariage avec Alice. »

Le lendemain de grand matin, Quaterquem en tenue de voyage se promenait dans la rue de Rivoli. Le chœur des dix-sept amis le suivait à quelque distance. L'un d'eux, détaché en éclaireur, apporta la nouvelle que les Anglais montaient en voiture et allaient partir.

« Le moment est venu, dit Quaterquem, de vous rendre à jamais immortels par votre dévouement à l'amitié. Gardez qu'Harrison ne parte.

— Sois tranquille, dit le chœur, Hercules est à nous. »

On arriva au chemin de fer. Quaterquem, venu sans bagages pour être plus agile, se hâta de s'asseoir dans la salle d'attente. Derrière lui, mais sans le voir, s'avançaient M., Mme et Mlle Hornsby. Hercules, chargé de faire peser les bagages, était resté en arrière.

Tout à coup la cloche sonna le dernier appel, Hercules, troublé, se précipite pour aller dans la salle d'attente. Par malheur, il heurte brusquement un jeune homme, et veut continuer sa route.

« Faites donc attention, monsieur, s'il vous plaît, » dit l'autre avec hauteur.

Hercules suivit son chemin sans répondre; mais le passant qu'il avait heurté, fit un détour et se plaça en avant de la porte de la salle d'attente.

« En France, ajouta-t-il, quand on a fait une sottise, on s'excuse. »

L'Anglais rougit et voulut écarter de la main son adversaire; mais un voisin de celui-ci lui retint le bras. En une minute il se forma un groupe autour d'eux.

« Qu'est-ce qu'il y a? dit le chœur.

— C'est un Anglais qui m'a cherché querelle, répondit l'adversaire d'Hercules, qui m'a heurté, et qui ne veut pas me faire d'excuses.

— Qu'il fasse des excuses, dit une voix.

— Non, qu'il se batte, reprit une autre voix. »

Harrison serrait les poings avec fureur.

« Messieurs, dit-il, je n'ai cherché querelle à personne. Lâchez-moi. La cloche sonne et le train partira sans moi. »

Mais il ne pouvait sortir du cercle où on le tenait enfermé. Dans sa fureur, il saisit son adversaire au collet pour l'étrangler; celui-ci se dégagea, et d'un coup dans la poitrine lui fit lâcher prise.

« Bon! voilà que l'Anglais boxe maintenant, dit un des assistants.

— Non, il rue, dit un autre.

— Il faut aller chercher le sergent de ville, » suggéra un troisième. »

Comme il parlait, cet utile et modeste fonctionnaire parut et demanda des explications. L'Anglais ouvrit la bouche, mais dix-sept voix s'élevèrent à la

fois pour couvrir la sienne. Ce tapage dura quelques minutes, et le sergent de ville eut grand'peine à comprendre de quoi il s'agissait. Dès qu'il eut compris, il mit la main sur le pauvre Harrison, qui se débattait comme un diable.

« Vous vous expliquerez devant le commissaire de police, dit le sergent. »

Le chœur des amis riait et chantait :

Jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

Chez le commissaire de police l'explication ne fut ni longue ni orageuse. Le principal adversaire de l'Anglais avait disparu. Tous les autres déclarèrent qu'ils n'avaient rien vu ni entendu, et le pauvre Hercules fut mis en liberté; mais le train était parti, et le perfide Quaterquem ourdissait tranquillement sa trame.

V

Le physicien vit entrer dans la salle d'attente Cornelius Hornsby avec sa femme et sa fille, et résista au désir violent qu'il avait de saluer Alice; mais la

prudence l'emporta. Il se tourna du côté du mur, et lut avec intérêt le catalogue de la Bibliothèque des chemins de fer. Cependant il regardait la jeune Anglaise du coin de l'œil, et il eut le plaisir de voir qu'il en était fort regardé.

Dès qu'on ouvrit la double porte de la salle d'attente, Cornelius s'avança le premier vers un wagon vide, et tout d'abord s'installa confortablement dans un coin. En face de lui était sa femme, et à côté de lui, sa fille. Une quatrième place restait vide, réservée à Hercules.

Quaterquem avança d'un air insouciant la tête dans l'intérieur du wagon.

« Entrez vite, monsieur, dit un employé en le poussant. Le convoi va partir.

— La place est gardée pour un ami, s'écria Cornelius Hornsby.

— Votre ami entrera dans un autre wagon, dit l'employé qui crut que l'Anglais usait de ruse pour ménager de la place à son manteau. Et vous, monsieur, dépêchons. »

Quaterquem se hâta d'entrer, et l'employé ferma la portière.

« Excusez-moi, dit gracieusement notre ami en prenant la place d'Hercules, si je vous cause quelque gêne. Tous les autres wagons sont remplis. L'administration du chemin de fer est d'une négligence impardonnable. »

Cornelius Hornsby grommela quelques mots que Quaterquem feignit de prendre pour un assentiment poli. Pendant ce temps, Mme Hornsby le regardait avec attention, et Alice, les yeux baissés, lisait avec recueillement un livre ouvert sur ses genoux. Tout à coup notre ami parut les reconnaître.

« Par quelle heureuse rencontre est-ce que je vous trouve ici, madame? dit-il à Mme Hornsby. Je ne m'attendais guère au plaisir de vous revoir sitôt. »

A ces mots Alice leva les yeux et sourit. Quaterquem vit qu'on l'avait deviné et que sa hardiesse ne déplaisait pas. Il en conçut un heureux augure.

« Nous allons entre Tours et Poitiers chercher le cimeterre d'Abdérame, » dit mistress Kate Hornsby, qui, n'ayant pas grand crédit dans la maison, n'était pas fâchée de s'amuser aux dépens de son seigneur et maître Cornelius.

Le Breton remarqua cette nuance, mais il ne voulut pas fournir des armes à l'un des deux époux contre l'autre. C'était un jeu trop dangereux.

« L'archéologie, dit-il d'un ton sérieux, est une science admirable, et j'ai regret de dire qu'elle doit ses plus grands progrès au génie de votre nation. »

Le front de Cornelius se dérida.

« Bon, je le tiens, pensa Quaterquem. A qui devons-nous, continua-t-il avec enthousiasme, les statues de Rome, les bas-reliefs du Parthénon d'A-

thènes et tous ces débris des plus beaux monuments de l'antiquité? A qui, si ce n'est à des mains anglaises, remplies d'argent anglais et dirigées par le génie anglais? »

Le plus gracieux des sourires errait sur les lèvres de Cornelius.

« Eh bien, monsieur, dit-il en interrompant Quaterquem, on nous dispute cette gloire. Je connais un Normand qui se vante d'avoir moulé toutes les inscriptions de Korsabad, et il y en a trente mille, monsieur, trente mille, c'est-à-dire de quoi couvrir tout le British-Museum de la tête aux pieds. Vous ne sauriez croire jusqu'où va la présomption de ces gens-là.

— Avez-vous visité Ninive? dit Quaterquem. On dit que M. Place, le consul de France, n'a laissé rien à faire à ses successeurs.

— Rien à faire! dit Cornelius indigné. Monsieur, tout est à faire. Oui, j'ai vu Ninive, ses palais et ses temples en briques qui couvrent de leurs débris trois ou quatre lieues carrées de terrain. J'ai fait mieux, monsieur, j'ai vu Ecbatane, la ville du fameux Déjokh, la ville aux sept enceintes, derrière lesquelles se trouvait le palais du roi.

— Ecbatane! dit Quaterquem frappé d'admiration. Est-ce possible?

— Tout est possible à un Anglais, dit Cornelius en se rengorgeant avec fierté. En 1857, j'étais à

Khiva et je dînais chez le khan des Tartares avec le prince Barowsky, gouverneur d'Arkhangel. Tout à coup, j'aperçois parmi les esclaves qui nous servaient un grand diable au visage basané que je crois reconnaître. Je lui fais signe de s'approcher, et je lui dis : « Bourdaké Pharana, c'est-à-dire : N'es-tu « pas un ancien serviteur anglais? » Il me répond : « Krak, c'est-à-dire : Je suis Frank. » Vous pensez bien que nous parlions le turcoman le plus pur. « Burnes perodhé barnaiâ, continua-t-il, c'est-à- « dire : J'ai servi le colonel Burnes, qui fut massacré « dans ce chien de pays par le Tartare chez qui vous « dînez aujourd'hui, et je suis esclave de ce féroce « gredin. » Il faut vous dire que le turcoman est la langue la plus énergique et la plus concise de l'univers.

— Je le vois bien, répliqua Quaterquem. Continuez ce récit, je vous en prie, je suiscurieux d'en connaître la suite.

— La confidence de ce pauvre diable, car il m'avait parlé tout bas, me coupa l'appétit. Je replaçai sur mon assiette un morceau de cheval rôti, qui était la meilleure partie du festin, et je rêvai aux moyens de lui rendre la liberté.

« Justement, le khan qui était en face de moi remarqua que je ne mangeais plus. Or, chez ces braves gens c'est un outrage impardonnable de laisser le maître de la maison boire et s'enivrer seul.

« Vous ne buvez pas, dit-il; est-ce que vous n'ai-
« mez pas le lait de jument? » Je m'en défendis fort et vidai à la santé du khan et des sultanes quatre ou cinq cornes de taureau. Après dîner, le khan, déjà tout attendri par le lait de jument et par l'eau-de-vie que Barowsky avait apportée en présent, donna la liberté à mon protégé, et je partis sur-le-champ pour ne pas lui laisser le temps de se repentir de sa générosité.

— Comment s'appelait l'esclave? demanda Quaterquem.

— Mahmoud. C'était un lascar, né d'une Indienne et d'un Anglais. Il avait, sous la direction de Burnes, visité toute l'Asie centrale, le Khoraçân, le Mazanderan et les bords de la mer Caspienne. Il me fit voir Ecbatane. Moi seul en Europe, monsieur, ai vu les ruines de cette superbe ville, en comparaison de qui Londres même n'est qu'une vaste fourmilière. J'ai retrouvé le titre préliminaire du code du fameux roi Djemschid, cet abrégé de toute sagesse.

— Et vous n'avez rien publié?

— A quoi bon? Aurais-je dépensé deux cent mille francs, exposé ma vie, passé les mers, traversé les plus hautes montagnes du globe, erré dans le désert de Cobi et dans cette vaste solitude de l'ancienne Arie; aurais-je bravé le sable des Tartares, la soif, la faim, la fatigue et le soleil brûlant pour donner à des millions d'oisifs le plaisir

d'être, moyennant trois francs et la lecture de mon livre, aussi savants que moi? Non, non. Sils veulent connaître Ecbatane, qu'ils partent, qu'ils dépensent leur argent et leur santé; alors ils recevront le prix de leurs fatigues.

— Parbleu! dit Quaterquem, je vous admire.

— Vous êtes bien bon. Je me soucie, non pas d'être admiré, mais d'agir à ma fantaisie, et ma fantaisie est de retrouver les monuments de l'antique histoire. Feu Napoléon nous appelait des boutiquiers : pour moi, ce nom est un titre de gloire. Je veux prouver qu'avec mon argent je puis avoir de tout, même du goût pour les arts, si cela me plaît. Le boutiquier dans sa boutique est roi, et tous les jours il reçoit à son comptoir les hommages des artistes et des faiseurs de livres. Il remue l'or dans ses tiroirs, et à ce bruit tous s'inclinent. S'il le voulait, il serait dieu. »

La conversation continua quelque temps sur ce ton. Quaterquem eut grand soin de ne contredire que faiblement Cornelius, de manière à lui laisser le plaisir de pérorer et de vaincre. Il eut le plaisir de voir que la belle Alice comprenait cette tactique et lui en savait gré. La digne Kate, ennuyée d'Ecbatane et d'une discussion trop détaillée sur les divers genres de cruches de l'antiquité, s'endormit du sommeil des justes.

Sur ces entrefaites, on arrivait à Étampes, et le

train s'arrêta pendant quelques minutes. La jeune Anglaise voulut descendre de wagon et marcher. Cornelius et sa femme restèrent assis, et Quaterquem suivit Alice. Son cœur battait violemment. C'était l'heure décisive.

« Miss Hornsby,... dit-il.

— Vous savez mon nom? s'écria-t-elle étonnée.

— Oh! je sais beaucoup d'autres choses. Je sais que vous êtes fiancée à M. Hercules Harrison, le gentleman aux favoris roux qui vous donnait le bras avant-hier; c'est de lui qu'il faut que je vous parle.

— Lui serait-il arrivé quelque accident.

— Oh! peu de chose. Il a manqué le convoi; mais vous le reverrez demain. Il s'est pris de querelle avec dix-sept de mes meilleurs amis, et on l'a conduit au poste.

— Avec dix-sept de vos meilleurs amis?

— La cloche va sonner, dit Quaterquem, et je n'ai pas le temps de vous expliquer ce mystère. Sachez seulement que c'est par mes ordres qu'on l'a retenu à Paris.

— Mais, monsieur, quelle est cette folie? Que vous a fait Hercules?

— Il vous aime. »

La jeune Anglaise rougit, abaissa son voile sur sa figure, et remonta en wagon sans dire un mot.

Quaterquem la suivit, un peu inquiet du succès

de son audace. Sans être tout à fait inexpérimenté en amour, ce n'était pas non plus un don Juan, et il était déjà trop amoureux pour ne pas craindre. Heureusement le premier regard qu'il jeta sur sa compagne de voyage lui fit voir qu'elle ne gardait aucun ressentiment d'une déclaration si hardie et si brusque.

« As-tu vu Hercules dans le convoi? demanda Cornelius à sa fille.

— Non, mon père. »

Et elle sourit en regardant Quaterquem.

« Bon! pensa celui-ci, elle n'aime pas le sieur Harrison. Tout va bien, j'ai gagné la moitié de mon procès. »

Pendant ce temps, le vieil Hornsby, charmé de trouver un auditeur si complaisant, avait formé le projet, rare et extraordinaire pour un Anglais, de faire plus ample connaissance avec Quaterquem, et il prit un détour adroit.

« Monsieur, dit-il, je vois bien à vos discours que vous êtes un archéologue très-distingué; avez-vous voyagé en Orient?

— Non, dit le Breton, mais je suis allé plusieurs fois de Saint-Malo à Paris et de Paris à Saint-Malo. Cela suffit à mon bonheur.

— Vous devez être tout au moins un des membres de l'Institut, ou l'un des correspondants?

— Je n'en suis pas même le portier, dit Quater-

quem. Je suis un pur X, et j'ai dans mon portefeuille un millier de francs qui forme le plus clair de mon bien. »

Tout en parlant, il examinait la physionomie de la jeune Anglaise pour savoir si cette nouvelle ne l'abaisserait pas dans son esprit; mais Alice, bien qu'étonnée d'une confidence si inattendue, ne parut pas s'en émouvoir beaucoup. M. Hornsby ne fut pas aussi satisfait, et son visage témoigna clairement qu'il avait cru parler à un gentleman plus respectable, c'est-à-dire plus riche. Alice devina au fier regard de Quaterquem qu'il méprisait Cornelius; elle se hâta d'intervenir.

« Monsieur, dit-elle, qu'est-ce qu'un X, s'il vous plaît?

— Ouvre ton dictionnaire de poche, » répliqua Cornelius. »

Quaterquem sourit.

« Miss Hornsby, dit-il, ne trouvera pas ce renseignement dans son livre. On ne trouve dans les dictionnaires que ce qu'on n'a pas besoin d'y chercher. Un X, mademoiselle, est un homme ennuyeux comme tous les hommes utiles, et qui fait toutes les besognes difficiles de la création. Un géomètre est un X; un physicien est un X; un chimiste est un X; un naturaliste, un algébriste, voilà des X. C'est un X qui inventa les bateaux à vapeur; c'est un autre X qui inventa les chemins de fer; c'est un

troisième X qui inventa l'imprimerie. Partout où il s'est fait quelque chose de grand et d'utile, vous trouvez un X. Hiram, le fameux architecte qui bâtit le temple de Salomon était un X, comme Albert le Grand, qui trouva le secret de transmuer en or un rayon de soleil enfermé dans un tombeau.

— Avez-vous longtemps vécu à Saint-Malo? demanda miss Hornsby.

— Jusqu'à l'âge de quinze ans, et depuis dix ans je suis à Paris. Le nom de Quaterquem est bien connu à Saint-Malo.

— Quaterquem! s'écria Cornelius étonné. Quel singulier nom!

— C'est un des plus nobles de France, répliqua le Breton, bien que mon père, qui ne savait pas lire, ait été matelot toute sa vie. Notre noblesse date du feu roi saint Louis. Pendant la croisade d'Égypte, mon grand-père, qui était un brave paysan breton, assomma dans une seule bataille trente ou quarante douzaines de Sarrasins. Quatre fois les mamelucks le criblèrent de coups de sabre et le foulèrent sous les pieds des chevaux, quatre fois il se releva et se remit à les assommer de blus belle sous les yeux du roi émerveillé. Saint Louis, qui était savant comme un clerc, se tourna vers son chapelain et lui dit en bon latin : « Iste Quaterquem vidimus occisum fortior renascitur. » Le cha-

pelain répéta les paroles du roi, et toute l'armée appela mon grand-père Quaterquem. Le roi le créa baron et lui fit présent d'une belle baronnie, qui se fondit, il y a plus d'un siècle, entre les mains des usuriers. Depuis ce temps là, mon grand-père et mon père ont pêché la morue à Terre-Neuve, ce qui n'est pas déroger, et passé leur vie sur l'Océan; et moi, pour ne pas être indigne d'eux, je cherche un moyen de naviguer dans l'air.

— Comment! s'écria M. Hornsby, c'est de vous que ma fille m'a parlé toute la journée d'hier?

— Oh! quelque peu moins, mon père, » dit Alice rougissant.

Quaterquem était le plus heureux des hommes. Elle avait parlé de lui toute la journée; donc elle avait pensé à lui; donc elle l'aimait ou l'aimerait un jour; donc.... Son imagination présomptueuse ne s'arrêtait plus dans la série de ces donc.

« Oui, dit-il, j'ai trouvé le moyen de diriger les ballons.

— Un moyen sûr?

— Parfaitement sûr. J'en ai fait l'expérience avant-hier.

— Monsieur, dit l'Anglais, si votre secret est éprouvé, s'il est infaillible, je vous l'achète un million.

— Pour l'exploiter?

— Oui, et pour y mettre mon nom. Je ne veux

pas qu'il soit dit qu'une pareille découverte n'a pas été faite par un Anglais. »

Quaterquem se mit à rire.

« Un milliard ne payerait pas ce secret, répliqua-t-il. En dix ans le genre humain fera la besogne de vingt siècles. L'Angleterre, dont toute la force est dans ses vaisseaux, ses mines de fer et ses mines de houille, ne sera plus qu'un petit coin de la terre habitable. Ses ports seront déserts; ses chantiers déserts; ses ateliers déserts. Les corbeaux viendront croasser dans la chambre des lords, et les pies babiller dans la chambre des communes. »

Un regard de miss Hornsby l'arrêta à temps. Il sentit qu'il se fourvoyait. Cornelius était indigné de son audace; mais il désirait le confondre, et il continua la conversation. Quaterquem sut regagner ses bonnes grâces et parla d'archéologie tant que l'Anglais le voulut.

Cependant on approchait d'Orléans. Kate ouvrit les yeux et la bouche.

« A quel hôtel descendons-nous? » dit-elle.

M. Hornsby ouvrit le Guide Bradshaw.

« A l'hôtel du Loiret, dit-il. C'est celui que préfère Sa Grâce, le duc de Bedford, et Hercules sait que nous devons nous y arrêter.

— Parbleu! dit Quaterquem, la rencontre est heureuse. J'avais justement dessein de faire halte à

Orléans; je vous montrerai, si vous voulez, les antiquités du voisinage.

— J'en suis ravi, » répliqua Cornelius qui faisait grand cas du Breton depuis qu'il le voyait propriétaire d'un secret si précieux.

Miss Hornsby ne dit mot; mais Quaterquem vit bien qu'il faisait du chemin dans le cœur de la jeune Anglaise. La digne Kate, muette comme un poisson, n'était occupée que de l'espérance de bien dîner.

Cette espérance ne fut pas trompée, et deux bouteilles d'excellent vin portèrent au comble la joie de M. Hornsby.

« Ma foi, dit-il en mettant les coudes sur la table, vous êtes un bon compagnon, cher monsieur Quaterquem, et je suis enchanté de vous voir. J'avais pour vous, sans vous connaître, une antipathie extrême, et je suis bien aise de voir que je m'étais trompé.

— Vraiment, vous me haïssiez? dit Quaterquem. Et pour quelle raison, s'il vous plaît?

— Parce que, sans votre père, je serais à la chambre des lords.

— Eh! dans quel pays l'avez-vous connu, s'il vous plaît?

— Je ne l'ai jamais vu, même en peinture; mais écoutez mon histoire. En 1806, mon père, Lucius Hornsby, était l'ami intime et le bras droit de Nel-

son. Il commandait sous lui l'un des vaisseaux de l'escadre, et avait promesse de Nelson qu'il serait fait vice-amiral à la première vacance. Par malheur, votre père a tué Nelson et déchiré le brevet promis à Lucius. Les lords de l'amirauté le mirent à la retraite au lieu de lui donner le commandement d'une escadre. Mon père, furieux, se maria au Northumberland, et ne voulut plus entendre parler de pairie; et moi, qui devrais être lord et secrétaire d'État, je suis à peine cinq ou six fois millionnaire.

— Il est vrai, dit Quaterquem, que c'est un sort déplorable et que vous avez raison d'accuser le destin. Pour moi, je n'essayerai pas de justifier mon père. Il est inexcusable d'avoir tué Nelson et gêné l'avancement de M. Lucius Hornsby. Cependant, réfléchissez que nous sommes tous mortels et que Nelson, s'il eût échappé à mon père, aurait sans doute péri d'une autre main.

— Je le sais bien, s'écria M. Hornsby; et c'est ce qui m'indigne contre toute votre nation. Aussi j'ai juré que ma fille, quoi qu'il pût arriver, n'épouserait jamais un Français.

— C'est fort sagement pensé, dit Quaterquem, et je vous approuve, surtout si vous avez un bon gendre anglais tout préparé.

— J'ai mon ami Hercules, qui serait la perle des gendres s'il ne bâillait pas si fort quand je parle d'archéologie.

— Parlez-vous de M. Harrison?

— Oui; est-ce que vous le connaissez?

— Je le crois. N'est-ce pas un grand jeune homme roux qui se débattait de toutes ses forces sous le vestibule quand le convoi est parti? Entre nous, et sauf l'honneur qu'il a d'être le fiancé de miss Hornsby, je crois qu'il était entre deux vins.

— Entre deux vins! C'est impossible, monsieur, Hercules ne boit que du porto. Vous vous trompez, à coup sûr.

— Admettons, si vous voulez, qu'il ne boive que du porto. A coup sûr il a le porto très-dangereux. Je l'ai vu chercher querelle à quinze ou vingt personnes qui s'efforçaient vainement de le calmer.

— En effet, dit Cornelius, son absence est fort singulière, il faut qu'il lui soit arrivé quelque accident. Au reste, je suis tranquille; il nous aura bientôt rejoints.

— Qu'allons-nous faire ici en l'attendant? demanda Alice.

— Si nous commencions une partie de whist, » dit la paisible Kate.

Quaterquem frémit. Parmi plusieurs belles qualités, ce pauvre garçon avait le terrible défaut de ne pas savoir s'ennuyer. Or, le whist est, comme on sait, la plus brillante incarnation de l'ennui. Je n'en dis rien de plus pour ne pas contrarier plusieurs de mes amis qui n'ont pas su s'en garantir; mais je

tiens tout joueur de whist pour un mauvais cœur et un égoïste féroce.

Heureusement, Cornelius Hornsby, aussi effrayé que son nouvel ami de la pensée du whist, se hâta de prendre son chapeau.

« Il fait beau temps, dit-il, allons voir les environs. Venez-vous avec nous, monsieur? »

Quaterquem ne se le fit pas répéter, et offrit son bras à la belle Alice.

On prit le chemin d'Olivet. A peine était-on arrivé au pont d'Orléans, lorsque le garçon de l'hôtel courut sur les pas de M. Hornsby et lui remit une dépêche télégraphique. L'Anglais rompit le cachet et lut ce qui suit :

« Paris, 17 avril 1859, onze heures du matin.

« Mon cher Hornsby, une sotte querelle que je viens d'avoir avec je ne sais qui, m'a fait retenir sous les verrous pendant une heure, et m'a fait manquer le convoi. Maintenant je suis libre, et je vais intenter un procès au sergent de ville pour arrestation illégale. Je veux apprendre à ces Français qu'on ne met pas impunément la main sur un citoyen anglais. Tout à vous et à ma chère Alice.

« HERCULES HARRISON. »

P. S. « Ce procès m'oblige de rester à Paris jusqu'à demain. »

Quaterquem eut beaucoup de peine à ne pas éclater de rire en voyant l'heureux effet de ses intrigues. Quant à miss Hornsby, elle se moqua franchement de son fiancé.

« Hercules, dit-elle, n'est guère pressé de nous rejoindre.

— Il a raison, ma chère, répondit M. Hornsby; il ne faut pas qu'un pareil attentat contre les droits et la liberté d'un citoyen anglais demeure impuni. »

L'incident n'eut pas de suite. Le Breton, ravi de son bonheur, et voyant qu'il n'avait pas de temps à perdre, résolut d'aller droit au fait. Il pressa le pas, et, laissant M. Hornsby et Kate à quelque distance, il put enfin causer librement avec sa maîtresse.

« Est-ce que tous les amants anglais sont faits sur ce modèle? dit-il en riant.

— A peu près, répondit Alice. Ces messieurs sont si parfaitement maîtres de leurs passions, qu'on ne les voit jamais quitter un rendez-vous d'affaires pour un rendez-vous d'amour. Harrison ne pense à rien aujourd'hui, si ce n'est à se venger du sergent de ville qui lui a mis la main au collet. Il mènera ce sergent de ville devant tous les tribunaux de France jusqu'à ce qu'il l'ait fait condamner à la prison et à l'amende.

— Pauvre sergent de ville! dit Quaterquem; il a mis la main sur un vrai porc-épic. Heureusement il

n'a rien à craindre de ses poursuites, et M. Harrison en sera pour ses frais.

— Mais vous, monsieur, qui vous vantez à moi d'avoir joué ce mauvais tour à mon futur mari, que diriez-vous si je répétais cette confidence à mon père et à ma mère? »

Quaterquem vit bien, au ton et à la gaieté de miss Hornsby, qu'elle n'était pas fâchée de son audace, et il répondit gaiement :

« J'avoue, mademoiselle, que mon crime est impardonnable ; mais j'espère que vous me ferez grâce en faveur de l'intention.

— Et quelle est cette belle intention? dit-elle d'un ton demi-léger, demi-sérieux.

— Je n'ose ni parler ni me taire. Je crains que ma franchise ne vous déplaise. »

Quelque effort qu'il fît pour paraître calme, son cœur battait si violemment qu'elle s'en aperçut, et qu'elle sentit cette douce émotion de l'amour se communiquer à elle. Cependant, elle voulut soutenir ce ton de plaisanterie.

« Parlez donc, monsieur; suis-je si redoutable?

— Mille fois plus que vous ne pensez.

— Vous me faites mourir d'impatience et de curiosité. Quoi que ce soit, monsieur, parlez, je vous pardonne d'avance.

— Eh bien! miss Hornsby, permettez-moi une question.

— Interrogez si vous voulez ; mais je ne m'engage pas à répondre.

— Avez-vous lu des romans ?

— Oh ! bien peu ; deux ou trois mille tout au plus.

— Ce n'est pas trop.

— N'est-ce pas, monsieur ? Hélas ! la vie est si courte.

— Croyez-vous qu'un homme sincère et passionné puisse aimer une femme tout à coup, en une minute, pour l'avoir rencontrée au bal ou à l'Opéra ?

— Je ne sais pas, monsieur. Ma cousine Charlotte s'est fait enlever il y a cinq ans par un lieutenant de hussards avec qui elle avait valsé deux fois la veille.

— Et leur amour dure encore ?

— Assurément. Est-ce qu'en France on se lasse quelquefois d'aimer ?

— Je ne dis pas cela. On peut donc aimer du premier coup et pour toute la vie ; c'est vous qui l'avouez.

— Que voulez-vous que je vous dise, monsieur ? je n'en sais rien. Je n'ai pas l'expérience de ces choses-là.

— Eh bien ! mademoiselle, supposons qu'on vous aime de cette manière, que l'homme qui vous aime soit prêt à donner sa vie pour vous ; supposons qu'il n'ait aimé que vous seule, et que, malgré des ob-

stacles de toutes sortes qui devraient le décourager, il ose vous le dire, que répondrez-vous ?

— Monsieur, dit Alice émue, je n'aime pas à examiner de pures hypothèses.

— Mais enfin si tout cela était vrai ; si la vie, l'avenir, et peut-être la gloire de cet homme dépendaient de vous seule ?

— Vous oubliez M. Harrison.

— Je ne l'oublie pas. C'est lui qui vous oublie pour un procès ridicule.

— Il est vrai qu'il aurait mieux fait de nous suivre ; mais vous, monsieur, à moins que vous n'ayez pour l'archéologie et les vieilles dagues rouillées autant de passion que mon père, que faites-vous ici ?

— Vous ne le devinez pas ?

— Non, je vous jure.

— Eh bien, vous le voyez, j'examine avec vous des hypothèses.

— Et vous dites du mal de mon pauvre Hercules. Que vous a-t-il fait ?

— Tenez, mademoiselle, dit Quaterquem, parlons sérieusement. Je vous aime et je sens que je vous aimerai toute ma vie....

— Vous êtes bien prompt, et vous auriez dû me consulter avant de faire cette folie. Sérieusement, cher monsieur, et tout en parlant elle s'appuya doucement sur le bras de Quaterquem, vous ne pou-

vez pas m'aimer. Sans parler de moi-même, que penserait et que ferait mon père, qui a donné sa parole à Harrison, et qui a pour vous et pour votre nation une antipathie invincible?

— Bah! le plaisir de parler archéologie l'emportera sur le désespoir de donner sa fille au meurtrier de Nelson.

— Mais, monsieur, pour qu'il me donne à vous, il faut que je me sois donnée moi-même, et j'en suis encore fort loin.

— Vous n'aimez pas Harrison.

— Qu'en savez-vous? C'est un excellent homme dont je fais tout ce que je veux et qui m'aime à la folie.

— Le beau mérite de vous aimer et de vous obéir! Le soleil, la lune et les étoiles en feraient bien autant, si vous daigniez le leur commander.

— Je n'en doute pas; mais qui leur portera mes ordres? et en attendant, n'est-il pas bien commode d'avoir sous la main un bon mari tout prêt, accoutumé à mes caprices, qui connaît mes défauts comme je connais les siens, et qui m'aimera tranquillement et éternellement?

— Bien tranquillement, en effet!

— Mon Dieu! ce n'est pas l'idéal, je le sais bien, et les héros de lord Byron sont d'un tout autre style: mais cet honnête Anglais, sans passions, sans faiblesses, sans vices....

— Et sans vertus....

— Ajoutons, si vous voulez, sans vertus, remplira fort bien son rôle de mari à Londres.

— Oui, il aura de l'argent, du crédit, de l'importance, de la réputation peut-être; mille autres en ont qui ne valent pas mieux que lui, mais il vous donnera le spleen. Vous serez pour lui comme un beau meuble, vous présiderez les fêtes qu'il donnera (s'il en donne), vous serez enviée pour votre beauté, votre grâce irrésistible, votre esprit plein de charmes; mais vous sécherez intérieurement d'ennui et de dégoût, et vous maudirez mille fois le jour où vous aurez accepté un mari anglais de la main de votre père.

— Peut-être; mais qui me répond que vous m'aimerez davantage, et que cette déclaration si galante et si imprévue n'est pas l'effet d'un rayon de soleil, du printemps qui s'avance, ou du chant des rossignols dans les bois, et que votre amour ne sera pas court et fugitif comme ce grand réveil de la nature qui l'excite aujourd'hui?

— Alice, dit Quaterquem en lui prenant la main avec émotion, je jure de vous aimer éternellement.

« Dès le premier jour que je vous ai vue, mon âme a été à vous tout entière; je n'ai plus de pensée qui ne soit la vôtre. Vous serez ma femme, ou je mourrai.

— Vous oubliez M. Harrison et mon père.

— Harrison! Je le tuerai. Votre père, je le convertirai, et, s'il le faut, je lui céderai mon secret et ma gloire!

— Votre gloire! si vous le faites, je saurai que vous m'aimez, et ce jour-là....

— Achevez! Ce jour-là?...

— Eh bien, je vous permettrai d'espérer. »

Quaterquem, ravi de joie, lui baisa la main avec passion.

« Prenez garde, dit-elle vivement en retirant sa main, mon père se retourne et va nous voir. »

Si quelqu'un trouve que miss Hornsby est un peu prompte à disposer de son cœur et de sa main; qu'il eût été plus convenable d'attendre le consentement de son père et de sa mère, et qu'une pareille précipitation ne fait pas grand honneur à l'éducation si parfaite que lui avait donnée la digne Kate, je répondrai à ce critique impertinent que miss Hornsby est Anglaise, c'est-à-dire fort libre de ses actions, qu'elle aime Quaterquem (ce qui après tout n'est ni *improper* ni sans exemple dans les annales des nations), qu'elle n'aime pas Harrison, qu'elle a pour ce pauvre homme l'éloignement bien naturel qu'une jeune fille riche, spirituelle, jolie et volontaire ne peut pas manquer d'avoir pour un automate savant tel que le brave Hercules; j'ajouterai qu'un mari présenté par un père n'a pas, à beaucoup près, la même saveur et le même attrait qu'un mari qui se

présente tout seul et qu'il faut faire entrer par la porte dérobée; enfin je conviendrai, si vous voulez, que mon héroïne n'est pas parfaite et qu'elle ferait bien mieux de lire la Bible ou d'écouter les pieux discours du révérend Spurgeon, que d'accueillir si favorablement les discours d'un garçon fort sincère fort amoureux, fort honnête homme, et en même temps fort étourdi, tel que notre ami Quaterquem. Au reste, quelque jugement qu'on en puisse porter, le fait est certain, l'histoire est authentique. Ce n'est donc pas à moi qu'il faut reprocher la conduite un peu légère de l'aimable miss Alice Hornsby, fille unique du docte Cornelius.

VI

Aucun incident ne marqua la fin de la promenade. Cornelius Hornsby et la paisible Kate se rapprochèrent, et la conversation devint générale. Quaterquem, ivre de joie, répondait au hasard à toutes les questions. On remonta le Loiret jusqu'à sa source; il prit les rames et conduisit la barque

avec une telle adresse, que l'Anglais lui fit compliment.

« C'est mon premier métier, répondit-il simplement. Tout jeune j'allais à la pêche avec mon père, et je faisais manœuvrer la barque pendant qu'il tendait les filets. »

Le soir, les quatre voyageurs dînèrent à la même table, et Quaterquem eut le bonheur de presser, en se retirant, les doigts divins de la belle Alice. L'amour, dans ses commencements, est timide et se contente de peu. Cependant, notre ami sentait bien que cette vie trop heureuse ne pouvait pas durer longtemps, qu'Harrison allait revenir et reprendre son bien. Il frémissait de colère à la pensée qu'un autre vivait dans une familiarité presque intime avec celle qu'il aimait plus que la vie; et comme il n'était pas homme à délibérer longtemps, il résolut de demander à M. Hornsby la main de sa fille dès le lendemain.

Malheureusement, la première personne qu'il aperçut fut le jaloux Hercules, qui passa près de lui sans le saluer.

« Voilà une rencontre de mauvais augure, » pensa le Breton.

Quelques instants après, parut la belle Alice qui tendit la main aux deux rivaux et qui sourit fort gracieusement à Quaterquem.

« Déjà revenu! dit-elle à Hercules. Vous n'a-

vez donc pas fait de procès au sergent de ville? Vous avez laissé outrager impunément le nom anglais?

— Il n'y a rien à faire; les avocats eux-mêmes disent que je perdrais mon procès.

— C'est égal, il eût été beau d'essayer.... Nous nous sommes fort amusés hier, dit-elle, et nous avons fait, avec M. Quaterquem, une charmante promenade.... Monsieur Quaterquem, M. Harrison; Hercules, M. Quaterquem. »

Tous deux se saluèrent avec une froide politesse. La situation devenait embarrassante, et miss Hornsby ne savait plus que dire, lorsque le vieux Cornelius entra dans le salon, tout heureux d'avoir touché quarante ou cinquante rotules et tibias de moines qui remplissent les caveaux de l'église Saint-Aignan et dont la vue fait plaisir à tous les Anglais.

« Monsieur, dit Quaterquem au vieil Anglais, j'ai découvert, de l'autre côté de la Loire, à trois lieues d'ici, un vieux château qui est une merveille. Voulez-vous venir le voir avec moi?

— Je suis prêt. Venez-vous, Hercules?

— Non, je suis fatigué, répondit-il, je reste avec les dames. »

Cornelius et Quaterquem montèrent seuls en voiture, et prirent le chemin de la Sologne.

« Eh bien, dit Cornelius, quel est ce beau château? de quelle date? de quel style? byzantin ou gothique? »

Quaterquem était ému au point de ne pouvoir répondre.

« Voilà donc, pensait-il, le maître de ma destinée. Par quels arguments pourrai-je le convaincre ou le toucher? Monsieur, dit-il, je ne veux pas vous cacher plus longtemps la vérité. Ce voyage est une ruse que j'ai imaginée pour vous parler librement. Le château n'existe pas.

— En vérité! dit Cornelius qui crut avoir affaire à un fou; et à quoi pensez-vous?

— Monsieur, j'aime passionnément votre fille et je vous la demande en mariage. »

L'Anglais éclata de rire.

« C'est pour ce beau dessein que vous m'amenez en pleine Sologne? Cher monsieur, vous pouviez vous en épargner la peine. Primo, ma fille n'est pas à marier; secundo, quelque cas que je fasse de vos rares talents, quelque estime et même quelque sympathie que j'aie pour votre caractère, j'ai juré de ne marier ma fille qu'à un Anglais, et je tiendrai ma promesse.

— Mais....

— Voyons, monsieur, raisonnons un peu, si vous voulez. Vous aimez ma fille, dites-vous; en conscience, croyez-vous être le seul? et faut-il que je la donne en mariage au premier venu sous prétexte qu'il l'aime. Êtes-vous Anglais, d'abord?

— Non.

— Êtes-vous riche, au moins?

— J'ai mille francs dans mon portefeuille, et une invention qui peut faire la fortune d'un peuple.

— Oui, mais qui n'a pas fait la vôtre. Êtes-vous noble?

— Je vous l'ai dit, ma noblesse date de la croisade de saint Louis.

— Très-bien; mais votre père était matelot, et votre grand-père aussi?

— C'étaient de très-honnêtes gens, répliqua fièrement Quaterquem, et qui ont servi leur patrie avec courage.

— Je ne vous blâme pas, dit l'Anglais, d'être fier de leur nom; mais, en bonne justice, pensez-vous que ma fille et moi nous en soyons charmés? Est-ce chose à dire dans un salon de Paris ou de Londres: « Mon beau-père était matelot. »

— Oh! les Parisiens se moqueront fort de cela.

— Peut-être, surtout si vous êtes riche; mais à Londres?... Ce n'est pas tout. Vous demandez la main de ma fille, à quel titre? Votre père a tué Nelson et m'a, du même coup, enlevé la pairie, à laquelle je pouvais légitimement aspirer si Lucius Hornsby était devenu amiral. Voilà une chose que je ne vous pardonnerai jamais et qu'aucun Anglais ne vous pardonnerait. Croyez-moi, cher monsieur, restons bons amis, oubliez cette idée bizarre qui vous est venue en tête, je ne sais pourquoi, et allons

déjeuner. Il fait un peu froid, et l'air des bords de la Loire m'a donné de l'appétit.

— C'est toute votre réponse, monsieur? dit Quaterquem.

— C'est tout; que voulez-vous de plus? Vous n'êtes pas un enfant à qui l'on présente une dragée pour lui faire avaler une tisane amère; vous êtes un homme d'esprit et de cœur, et vous saurez prendre votre parti des maux inévitables.

— Monsieur, dit Quaterquem, j'aime miss Hornsby jusqu'à la mort, et je vous jure qu'elle n'aura pas d'autre mari que moi.

— Mon cher monsieur, vous êtes fou! Ma fille épousera Harrison.

— Elle ne l'épousera pas!

— Elle l'épousera! et pour plus de sûreté, je vais l'emmener en Angleterre dès demain.

— Emmenez-la si vous voulez; je vous suivrai et je provoquerai Hercules.

— Quel enragé! Et si vous tuez Hercules, je vous refuserai bien plus sûrement encore la main d'Alice.

— Je l'enlèverai. Vous ne voudrez pas faire son malheur, et vous consentirez au mariage.

— Je ne consentirai à rien; j'ai promis ma fille à Harrison, et il l'aura.

— Harrison est un sot, qui ennuiera votre fille et qui l'ennuie déjà.

— Qu'en savez-vous?

— Elle me l'a dit.

— C'est impossible ! Alice sait qu'elle doit l'épouser, et elle l'aime.

— Elle ne l'aime pas !

— Elle l'aime !

— Elle ne l'aime pas ! vous dis-je.

— Eh bien, l'amour n'est pas nécessaire en ménage. Alice est une fille vertueuse et bien élevée qui m'obéira volontiers.

— Elle est vertueuse et bien élevée, mais elle n'obéira pas ! »

Peu à peu Cornelius s'échauffait, et la discussion allait dégénérer en querelle, lorsque Quaterquem, qui s'en aperçut, tourna bride et reprit le chemin d'Orléans.

« C'est assez pour une fois, pensa-t-il ; il ne faut pas faire buter ce vieil entêté. »

Au fond, il n'était pas trop découragé. Il s'était attendu et préparé d'avance à la réponse de l'Anglais, aussi ne chercha-t-il plus qu'un moyen de tourner la difficulté. En arrivant à l'hôtel, il alla trouver Hercules.

Le digne gentleman, vêtu d'une jaquette écossaise et coiffé d'une casquette sans visière, avait la grâce, la désinvolture, l'aisance et la noblesse des palefreniers anglais. Dès qu'il aperçut Quaterquem, il leva les yeux vers le plafond et parut en contempler les moulures avec beaucoup d'attention.

« Monsieur, dit Quaterquem, voulez-vous, je vous prie, vous promener un quart d'heure avec moi? J'ai à vous entretenir d'une affaire très-importante.

— Je n'ai point d'affaire avec vous, dit l'Anglais.

— C'est possible, dit Quaterquem, mais j'en ai avec vous, moi. Venez. »

Hercules le suivit, non sans peine, et tous deux allèrent se promener sur les bords de la Loire.

« Aimez-vous beaucoup miss Hornsby? » dit Quaterquem.

L'Anglais le regarda sans répondre.

« Je vois bien, continua Quaterquem, que ma question vous étonne un peu. Il faut que vous sachiez que j'aime passionnément miss Alice, et que je veux, moi aussi, l'épouser. Or, M. Hornsby s'est mis dans la cervelle de vous donner la préférence, et cette idée bizarre s'est vissée si profondément dans son crâne que je ne viendrai jamais à bout de la dévisser sans votre aide. Voyons, parlez sincèrement : aimez-vous miss Hornsby?

— De quoi vous mêlez-vous? dit Hercules.

— Enfin, vous persistez à vouloir l'épouser?

— Parbleu! et je vous trouve hardi, monsieur, de me parler de ce ton.

— Quant à cela, dit Quaterquem, on parle comme on peut; l'essentiel est qu'on s'explique. En bon français, vous ennuyez miss Hornsby.

— Elle vous a chargé de me le dire?

— Pas tout à fait; mais je l'ai deviné, et j'ai cru bien faire de vous en prévenir.

— Monsieur, dit Harrison, cherchez-vous une querelle?

— Point du tout. J'ai reconnu à des signes certains que vous ennuyez miss Hornsby; de plus, je l'aime, et je lui plais....

— Vous lui plaisez?

— Je lui plais. Elle ne me l'a pas dit encore, mais c'est visible. Eh bien! je vous avertis charitablement, et dans votre intérêt, de faire une retraite honorable. Est-ce là un mauvais procédé, je vous le demande?

— Monsieur, dit l'Anglais, savez-vous que vous commencez à m'échauffer les oreilles

— Je l'ignorais, répondit Quaterquem; mais je vous crois. Une dernière fois, renoncez-vous à épouser miss Hornsby? »

L'Anglais haussa les épaules sans parler.

« Savez-vous, reprit Quaterquem, qu'on s'est moqué de vous à Paris? »

Hercules rougit de colère.

« Quel est l'insolent qui l'a osé? s'écria-t-il.

— L'insolent, dit le Breton, c'est moi-même. »

Et il lui expliqua la mystification dont il avait été victime.

« Monsieur, dit l'Anglais, vous m'en rendrez raison.

— Allons donc ! ce n'est pas sans peine, s'écria Quaterquem. Quel jour aura lieu notre rencontre ?

— Demain.

— A quelle heure ?

— A six heures du matin.

— Où ?

— Ici même. M. Hornsby sera mon témoin. »

Les deux amis se séparèrent. Quaterquem, rentré à l'hôtel, écrivit à ses dix-sept amis la lettre suivante :

« Orléans, 18 avril 1859.

« Chers Dix-Sept,

« Après-demain, à six heures du matin, il faut que j'envoie le noble, le sage, l'aimable Harrison dans un monde meilleur, ou que j'aille moi-même y prendre place. Croiriez-vous que ce Saxon mal élevé a le mauvais goût de me disputer le cœur et la main de la plus belle des filles d'Albion ? C'est incroyable, en vérité !

« Vous pensez bien que je suis trop sage pour me laisser tuer comme un lièvre dans un sillon ; mais il faut tout prévoir. Je vous envoie sous ce pli toutes les figures, toutes les planches et toutes les explications nécessaires à la construction de mon aérostat-omnibus. Il ne faut pas que le genre

humain pâtisse de mes folies. Je n'ai pas le droit d'emporter en mourant ma gloire et mon secret avec moi.

« Adieu, mes chers et bien-aimés Dix-Sept, mes seules amours après la divine Alice. Admirez comme tout s'enchaîne en ce monde. Si je n'avais pas reçu d'argent le 15 avril, je n'aurais pas acheté le plat à barbe du grand Napoléon; si je n'avais pas eu le plat à barbe, je ne l'aurais pas cassé et je ne serais pas allé à l'Opéra-Comique; si je n'étais pas allé à l'Opéra-Comique, je n'aurais pas vu miss Alice Hornsby, fille du docte Cornelius; si je ne l'avais pas vue, je ne serais pas amoureux; si je n'étais pas amoureux, j'aurais laissé tranquille le bourru Harrison de la maison Hornsby, Harrison et Co, et finalement, je ne serais pas en danger d'être mis prochainement au Panthéon, car je compte bien, mes chers et fidèles Dix-Sept, que vous prendrez soin de ma gloire, s'il m'arrive de passer le Styx.

« Venez tous sur mon cœur.

« Votre, YVES QUATERQUEM. »

Notre ami passa le reste de la journée fort tristement. Alice ne parut pas au dîner et resta dans sa chambre avec la paisible Kate. Cornelius essaya de parler archéologie; mais Quaterquem ne l'écoutait pas, et bâillait impitoyablement au nez de la maison Hornsby, Harrison et Co. Quant à Harrison,

il ne prononçait pas une syllabe. Le soir, comme le Breton cherchait partout un témoin pour son duel, il entra dans un café où l'armée française jouait au billard en buvant de l'absinthe, et discutant le mérite de la jeune Jenny, qui n'est pas la même que :

.... Jenny l'ouvrière,
Au cœur content, content de peu.

Jenny était une aimable Solognote qui faisait le bonheur des officiers, sous-officiers et soldats du 75e de ligne, et qui jouissait à ce titre d'une grande popularité dans ce noble régiment.

De tous les officiers qui étaient dans le café, un seul ne prenait aucune part à la conversation. C'était un jeune homme à la moustache blonde, à la figure mélancolique, qui était assis les pieds appuyés sur la table, au niveau de son menton. Il fumait doucement en regardant le ciel, c'est-à-dire le plafond noirci qui était au-dessus de sa tête.

« Bon! voilà mon homme, » pensa Quaterquem.

Et il alla droit à lui.

« Monsieur, dit-il en le saluant poliment, voulez-vous me permettre de vous demander un petit service? »

Le jeune officier mit pied à terre, le regarda pendant quelques secondes, et, content sans doute de

la physionomie de Quaterquem, lui répondit avec la même politesse :

« Asseyez-vous, monsieur, je vous prie, et contez-moi votre affaire.

— Monsieur, reprit le Breton, voulez-vous avoir la bonté d'être mon témoin? Je me bats en duel demain matin avec un Anglais.

— Très-volontiers, monsieur. L'affaire peut-elle s'accommoder?

— En aucune façon.

— Encore mieux. Et, sans être trop curieux, pourrais-je vous demander....

— Pourquoi je veux tuer cet Anglais? Écoutez, je vous prie, et soyez juge entre nous.

— Garçon! cria l'officier, deux verres d'absinthe et des cigares. Monsieur, je suis à vous.

— L'Anglais et moi nous aimons la même femme. Or, ledit Anglais, qui est le premier en date, veut absolument l'épouser. Je l'ai prié poliment de partir. Il tient bon et ne veut pas lâcher prise. Que feriez-vous à ma place?

— Précisément ce que vous allez faire. Je le prierais de s'aligner avec moi et d'en découdre.

— Eh bien! monsieur, voilà toute la question. Avez-vous besoin de quelque autre éclaircissement?

— A quoi bon?

— Je compte sur vous pour demain matin.

— C'est convenu. »

Le lendemain les deux combattants et les deux témoins parurent sur le champ de bataille. M. Hornsby voulut réconcilier les deux adversaires et s'approcha de Quaterquem. Aux premières ouvertures de paix, l'entêté Breton se contenta de répondre :

« Cela dépend de vous. Donnez-moi miss Alice en mariage, et je réponds de tout. Au fond je ne hais pas Harrison. Qu'il s'en aille et qu'il renonce à votre fille; je vous garantis que nous serons les meilleurs amis du monde.

— Je ne veux pas payer les frais de la guerre, dit Cornelius.

— Comme il vous plaira.

— J'ai juré de ne jamais donner ma fille à un Français.

— Et moi, j'ai juré de l'épouser.

— Mais, monsieur, après tout, charbonnier est maître dans sa loge. Harrison me plaît.

— Eh bien ! n'en parlons plus.

— C'est mon meilleur ami.

— Tant mieux. Chargeons les pistolets.

— Ce mariage est décidé depuis deux ans.

— Chargeons les pistolets !

— Et, pour me faire manquer à ma parole, il faudrait qu'Harrison eût commis envers moi la plus horrible trahison.

— Chargeons les pistolets !

— Enfin, monsieur, quoi qu'il arrive, je ne vous reverrai jamais.

— Au nom du ciel, chargeons les pistolets ! »

Cette fois il fallut céder; et les deux adversaires furent mis en face l'un de l'autre à vingt pas de distance. Harrison, favorisé par le sort, tira le premier.

La capsule, mal assujettie sur le chien, n'éclata pas.

« Goddam! » s'écria Harrison furieux.

Et il jeta son pistolet à terre avec désespoir.

Par malheur, le premier choc avait mis la capsule à sa place, le second la fit éclater; le coup partit, et si malheureusement, que la balle alla frapper le pied de Cornelius Hornsby qui regardait tranquillement le combat.

Cornelius poussa un cri de rage.

« Animal! maladroit! butor! imbécile ! assassin ! imbécile ! âne bâté ! » s'écria-t-il d'abord.

Harrison se précipita vers lui pour le soutenir dans ses bras; mais le vieux gentleman, outré de sa blessure, le repoussa violemment et s'assit sur l'herbe en poussant des gémissements.

« Aïe ! triple brute qui va tirer sur moi au lieu de tirer sur son adversaire ! Aïe ! aïe ! vit-on jamais une buse pareille ?

— Mais, mon cher ami.... disait le désolé Harrison.

— Toi, mon ami! double traître!

— De grâce, mon cher beau-père....

— Beau-père, moi! Ah! tu peux chercher femme ailleurs, je te le garantis; beau-père! Tu comptais sur ma succession, je parie; et tu étais pressé de m'assassiner; beau-père! Il te faut un beau-père pour tirer à la cible! Et moi qui allais donner ma fille à mon meurtrier! Grand Dieu, je vous remercie de m'avoir épargné ce remords! »

Pendant ce discours, Quaterquem et son témoin, qui avaient grand'peine à s'empêcher de rire, donnaient des soins au blessé. Harrison était immobile et comme étourdi de sa disgrâce. Il tournait et retournait dans tous les sens le fatal pistolet, et oubliait complétement le duel même qui l'avait amené sur le terrain. Malheureusement le vieil Anglais s'en aperçut.

« Eh bien! dit-il à Quaterquem, qu'attendez-vous pour continuer l'affaire? C'est à vous de tirer; faites-moi justice de ce misérable qui a voulu m'assassiner! »

Harrison reprit son sang-froid, et se posta de nouveau en face du Breton, tout prêt à essuyer stoïquement son feu; mais Quaterquem désarma son pistolet et lui tendant la main :

« Mon cher monsieur, dit-il, vous pouvez partir.

— Je ne veux pas de grâce, dit l'Anglais.

— Non, pas de grâce pour cet assassin! cria Cor-

nelius en ôtant sa botte. Brûlez-lui la cervelle comme il faut.

— Allez au diable, vieux fou! s'écria Harrison exaspéré. Pour une balle qui se trompe de chemin et qui peut-être lui a chatouillé le pied, il fait un tapage d'enfer!

— Monsieur, dit Quaterquem à Hercules, allez-vous-en; vous ferez votre paix une autre fois. Il n'est pas en état de vous entendre.

— Je ne partirai pas, répliqua l'entêté Hercules, avant que vous ayez tiré sur moi.

— Vous moquez-vous du monde, et croyez-vous que j'aie soif de votre sang? Votre mariage est rompu et ne se renouera pas. C'est tout ce qu'il me faut. Adieu, cher monsieur; si vous voyez la reine Victoria présentez-lui, je vous prie, mes respects. »

L'Anglais s'en alla sans répondre.

« Mon Dieu, que ce pauvre garçon est mal élevé! dit Quaterquem à son témoin. Il s'agit maintenant de transporter M. Hornsby à l'hôtel. »

Ils le prirent chacun par un bras et le conduisirent, clopin clopant, jusqu'à sa chambre. Arrivé là, l'officier salua, échangea une poignée de main avec le Breton et partit.

Alice et Mme Hornsby eurent grand'peine à comprendre ce qui s'était passé, et, suivant l'usage, versèrent des larmes abondantes, ce qui consola fort le malheureux Cornelius. Dès le premier exa-

men le chirurgien rassura les dames, et s'engagea à remettre le blessé sur pied dans un mois. Harrison, qui se tenait caché dans l'antichambre, et qui attendait timidement la réponse. du chirurgien, entr'ouvrit la porte avec précaution, et, croyant le moment favorable :

« Ce ne sera rien, dit-il avec sa gaucherie habituelle. Vous avez eu plus de peur que de mal. »

A ces mots, le blessé bondit si brusquement hors de son lit que l'infortuné Harrison recula.

« Plus de peur que de mal ! s'écria-t-il. Bourreau, tu veux donc m'achever? Va-t'en, scélérat ! va-t'en ! va-t'en ! »

Alice lui fit signe de sortir de la chambre et le suivit.

« Contez-moi donc, s'il vous plaît, mon cher Harrison, dit-elle, pourquoi vous cherchez querelle à M. Quaterquem ?

— Je n'ai pas cherché cette querelle, dit Hercules, je l'ai subie. »

Et il répéta la conversation qu'il avait eue avec son adversaire.

« Vous êtes deux rares extravagants, dit-elle en riant ; je vous pardonne parce qu'il n'y a pas eu de sang versé, mais ne reparaissez plus devant moi.

— Alice, vous m'aiderez à apaiser votre père ?

— C'est impossible ; il est trop irrité contre vous.

— Ou vous êtes trop prévenue en faveur de ce Français.

— Moi, dit-elle en rougissant. Où prenez-vous cela, je vous prie?

— C'est lui qui me l'a dit.

— Belle autorité! M. Quaterquem est un fat; et vous êtes un impertinent de prétendre deviner qui j'aime ou que je hais.

— Alice, je vous aime tant et je suis si malheureux! Au nom du ciel, obtenez ma grâce de votre père. »

Elle garda le silence. Hercules était condamné. Il le sentit; et, sans insister davantage, il partit le soir même pour Calcutta.

Le lendemain, Quaterquem reçut de ses amis la lettre suivante :

« Homme de génie!

« Laisse là les Anglais et leurs filles, et monte en wagon. Ne t'arrête pas à couper en morceaux le bourru Harrison. C'est du temps perdu, et tu te dois au genre humain. Ton invention est un coup de génie, que tous les gens du métier trouvent sublime. Ton aérostat-omnibus va dans moins d'un mois porter aux extrémités du monde la gloire de ta patrie et la tienne.

« Ne dis pas que tu manques d'argent. Cent mille francs suffisent à ton premier omnibus aérien,

et nous avons déjà plus de six cent mille francs à t'offrir. La somme est prête et déposée chez le notaire.

« Ce soir, immense génie à la cheville de qui n'irait pas Christophe Colomb, nous t'attendrons à la gare du chemin de fer d'Orléans.

« A toi, LES DIX-SEPT. »

Aussitôt, il se présenta chez le vieil Hornsby. Sa fille le reçut seule.

« Alice, dit-il, je vais partir à midi, et ne vous reverrai peut-être jamais. M'aimez-vous?

— Et vous? répondit-elle.

— Jusqu'à la mort.

— Eh bien, ayez confiance en moi, et revenez. Quoi qu'il arrive, je n'aurai pas d'autre mari que vous.... Mais qui vous force à partir? »

Quaterquem lui montra la lettre de ses amis. Elle la lut et lui dit :

« Vous avez raison, il faut partir. Fiez-vous à moi du soin de fléchir mon père. »

Elle lui tendit la main. Quaterquem partit plein d'amour et d'espoir, et plusieurs jours s'écoulèrent sans que miss Hornsby entendît parler de lui. Pendant ce temps, le vieil Anglais guérissait à vue d'œil, et s'étonnait du silence mélancolique de la belle Alice.

« Est-ce que tu regrettes Harrison, dit-il un jour.

— Pas le moins du monde, cher père, répondit-elle.

— Est-ce que tu t'ennuies en France?

— Encore moins.

— Veux-tu aller à Naples et voir le Vésuve?

— Non

— Veux-tu revenir à Londres?

— Non, mon père, Londres m'ennuie.

— Ah! »

Il garda le silence, devinant la pensée de sa fille.

« Est-ce que vraiment elle aimait ce Français? pensait-il. Épouser le fils du meurtrier de Nelson, ce serait un sacrilége! Ah! que les pères sont malheureux! »

Dans cette extrémité, il résolut de retourner à Londres, et partit pour Paris le soir même. Comme il arrivait, il trouva dans un journal du soir la note suivante :

« On parle d'une immense découverte qui est due au génie d'un de nos professeurs les plus distingués, M. Yves Quaterquem. C'est un ballon-omnibus qu'on dirige à volonté, et qui parcourt en peu d'instants des distances prodigieuses. La première expérience, faite hier devant une commission de l'Académie des sciences, a parfaitement réussi. Jamais le génie

humain n'a fait de découverte plus utile et plus belle. Adieu les diligences et les chemins de fer. En quelques heures, l'homme va faire le tour de la planète. »

Le journal tomba de ses mains et fut ramassé par Alice.

« Eh bien, dit-elle, ai-je tort de l'aimer ?

— Tu l'aimes donc ? »

Pour toute réponse elle lui sauta au cou et lui prodigua les plus tendres caresses. Il se laissa toucher, car, après tout, le vieil Hornsby, de la maison Hornsby, Harrison et Co, n'est pas un méchant homme, ni un père barbare, ni un calculateur maladroit, et il sait très-bien que l'inventeur des ballons-omnibus ne restera pas longtemps pauvre et obscur. Or, que veulent tous les pères ? S'enrichir et chercher pour leurs filles des maris plus riches qu'eux-mêmes : c'est l'Évangile de toutes les familles.

C'est pourquoi, ayant bien pesé et calculé les avantages et les inconvénients, il écrivit, le 6 mai dernier, à notre ami Quaterquem le billet suivant :

« M. Hornsby, de la maison Hornsby, Harrison et Co, a l'honneur de prier M. Yves Quaterquem de le favoriser d'une visite demain matin à onze heures.

« Son tout dévoué,

Cornelius HORNSBY. »

Quaterquem n'eut garde de manquer au rendez-vous. Vous devinez le reste. Ils se marieront le 25 mai prochain à la mairie du 2ᵉ arrondissement, à huit heures du soir. Leur bonheur est sans nuages. Dans un an, Quaterquem sera l'homme le plus illustre des deux hémisphères. Son ballon est admirable et marche à merveille. Le 26 mai, aussitôt après la cérémonie nuptiale, notre ami doit prendre, avec sa femme, le chemin de la Chine, où il arrivera le soir même, et passera dans une maison de campagne, louée d'avance, le temps de la lune de miel.

Paris, 18 mai 1859.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

